

AMÉLIE DUBOIS

Ce qui se passe au



RESTE AU CAMPING!



LES ÉDITEURS RÉUNIS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Ce qui se passe au camping reste au camping / Amélie Dubois

Nom : Dubois, Amélie, auteure

Identifiants : Canadiana 20220012466 | ISBN 9782897835811

Classification : LCC PS8607.U2197 C42 2022 | CDD C843/.6—dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Yvon Roy

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

OceanofPDF.com

AMÉLIE DUBOIS

Ce qui se passe au



RESTE AU CAMPING!



LES ÉDITEURS RÉUNIS

OceanofPDF.com

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

La fois où... les tortues m'ont appris à respirer, 2020

Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas ! 2019

Le gazon... plus vert de l'autre côté de la clôture ?, 2018

La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes, 2016

Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba !, 2015

Le gazon... toujours plus vert chez le voisin ?, 2014

Ce qui se passe au congrès reste au congrès !, 2013

Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique !, 2012

Oui, je le veux... et vite !, 2012, 2022

Chick Lit

1. *La consœurie qui boit le champagne, 2011, 2020*

2. *Une consœur à la mer !, 2011, 2020*

3. *104, avenue de la Consœurie, 2011, 2020*

4. *Vie de couple à saveur d'Orient, 2012, 2021*

5. *Soleil, nuages et autres cadeaux du ciel, 2013, 2021*

6. *S'aimer à l'européenne, 2014, 2021*

Livres jeunesse

Mali et le raton poltron, 2022

Mali et le caribou marabout, 2021

Mali et la tortue toute nue, 2020



Amélie Dubois



amelieduboisauteure



ameliedubois.net

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

*Plus on s'émerveille devant la nature,
plus elle nous offre ses merveilles...*

– Hiézaëlle

*... à condition de ne pas s'aventurer en forêt
avec des andouilles !*

– Amélie Dubois

OceanofPDF.com

PROLOGUE

(À lire en imaginant la voix cotonneuse et veloutée de Charles Tisseyre, indubitablement enthousiasmé par le sujet, ses Crocs vert lime aux pieds)

Quelle enlevante activité qu'est le camping (prononcé «campin-gn'gue» pour plus de *swag*)! Alors que certains de nos ancêtres en faisaient leur mode de vie principal dans l'optique de ravitailler le garde-manger, l'*homoderna sapiens*¹ le pratique dorénavant de façon récréative, caressant ainsi l'auréole sensible de sa fibre la plus originelle. L'idée de

base consiste à vous choisir une chaumière tout aussi secondaire que portative et au confort relatif. Allant du camping-car cinq étoiles d'une longueur éternelle au simple dôme à la toison en peau de pet d'une perméabilité spéculatoire; pourvu que le tout se transforme en four à *broil* dès le lever du soleil, tout est nickel. Cela étant dit, une fois votre abri déterminé, le choix de son lieu d'ancrage influencera l'entièreté des balises de votre expérience. Sur ce plan, deux choix distincts s'offrent à vous, mes braves.

Le premier, le camping dit commercial, du genre classique-de-bordure-d'autoroute-avec-cabane-à-pêtaques-frites-à-l'entrée, sera tout à fait approprié si vous êtes des estivants en quête d'une vie sociale de très grande proximité dans un environnement à très haute teneur en gaz à effet de serre. Si l'éventualité de vous retrouver à l'étroit entre la bedaine à l'air de Marcel, qui rit de ses propres blagues en levant le menton pour inciter fortement son auditoire à faire de même, et l'haleine de petite-



1. *Le Petit Dubois illustré*, section «Nouveaux mots»: Humain moderne parfois souvent un peu tata. (Je sais, ça part fort!)

OceanofPDF.com

Bud-Light-trop-de-bonne-heure de Micheline, qui parle de proche, vous enthousiasme, eh bien, ce type de camping vous comblera de bonheur. Vous y trouverez des activités toutes plus divertissantes les unes que les autres comme: le miniputt avec tapis défraîchi faisant dévier votre ba-balle en brimant votre fibre de Tiger Woods, ainsi que la pétanque, loisir au cours duquel Gaétan ne pourra pas s'empêcher de multiplier les insinuations de mauvais goût du genre: «T'as des belles boules... boules, tsé, la pognes-tu?» Le jeu comprendre-ce-que-veut-dire-Maurice-alors-qu'il-a-oublié-ses-dents-dans-le-pédalo-près-du-lac-artificiel-sentant-le-vieux-fond-d'égout reste aussi un passe-temps classique habituellement offert en haute saison. Des heures de plaisir. Des soirées thématiques enlevantes vous seront proposées comme: Hawaï 2.0 avec jupes de paille surutilisées parfumant les environs d'une odeur de craque de fesses humide quand

on danse le hula, s'mores en musique avec Réal qui vous joue le répertoire complet de Vilain Pingouin avec sa guitare à trois cordes et ses quatre doigts tout collés de guimauve, sans oublier les réjouissantes festivités aux guirlandes fatiguées-fripées du Noël des campeurs. Passés maîtres dans l'art de créer et de recréer le jour de la marmotte (à chapeau rouge), ces juilletistes nostalgiques reproduisent le scénario classique de l'hiver, mais en bermudas à pompons et dans une odeur de citronnelle au lieu de cannelle (pour mieux éloigner les maringouins-lutins, à ce qu'il paraît). Ravissement par-dessus ravissement.

Sachez par contre que, dans ce lieu de villégiature, certaines normes non écrites doivent être respectées pour maintenir l'ordre social. Tout d'abord, méfiez-vous juste assez des propriétaires, alias le couple à l'air louche qui arrive toujours par derrière à l'improviste en souriant à



OceanofPDF.com

trop belles dents. Soyez polis, dites-leur bonjour, répondez à leurs questions sans trop vous épancher et restez sur vos gardes; il ne faut jamais leur tourner le dos. Ils possèdent le cabanon le plus gros du domaine et personne ne sait vraiment trop ce qui s'y trame. Vous devez aussi révéler les doyens de l'endroit, c'est-à-dire ceux qui y séjournent de la fonte des glaces jusqu'à la première neige. Les meilleurs indices pour les identifier restent leurs terrains littéralement recouverts de nains de jardin et de fleurs en plastique, le kart de golf – toujours personnalisé – ainsi que les regards menaçants qu'ils lancent à quiconque dépasse les huit kilomètres à l'heure permis dans les aires de circulation. Que ce soit grand-maman avec son triporteur ou el beau-frère de l'autre en visite avec son F150, pas de passe-droit sur la vitesse de croisière. C'est aussi eux qui s'égosillent à outrance avec Réal lors des

spectacles en plus d'être responsables de la distribution des jupes qui puent. C'est une élite qui impose le respect; au passage de l'un d'eux devant votre modeste emplacement, inclinez la tête, idéalement en baissant les yeux vers le sol. À chacun son rang d'oignons, comme on dit.



Si vous faites partie des gens dûment résolus à sacrifier l'entièreté de leur confort afin de jouir d'une nature plus manifeste que quatre tulipes un peu fanées à côté d'un congélateur à glace, le second choix sera tout indiqué pour vous. L'enchanteur camping



OceanofPDF.com

trop belles dents. Soyez polis, dites-leur bonjour, répondez à leurs questions sans trop vous épancher et restez sur vos gardes; il ne faut jamais leur tourner le dos. Ils possèdent le cabanon le plus gros du domaine et personne ne sait vraiment trop ce qui s'y trame. Vous devez aussi révéler les doyens de l'endroit, c'est-à-dire ceux qui y séjournent de la fonte des glaces jusqu'à la première neige. Les meilleurs indices pour les identifier restent leurs terrains littéralement recouverts de nains de jardin et de fleurs en plastique, le kart de golf – toujours personnalisé – ainsi que les regards menaçants qu'ils lancent à quiconque dépasse les huit kilomètres à l'heure permis dans les aires de circulation. Que ce soit grand-maman avec son triporteur ou el beau-frère de l'autre en visite avec son F150, pas de passe-droit su'a vitesse de croisière. C'est aussi eux qui s'égosillent à outrance avec Réal lors des

spectacles en plus d'être responsables de la distribution des jupes qui puent. C'est une élite qui impose le respect; au passage de l'un d'eux devant votre modeste emplacement, inclinez la tête, idéalement en baissant les yeux vers le sol. À chacun son rang d'oignons, comme on dit.



Si vous faites partie des gens dûment résolus à sacrifier l'entièreté de leur confort afin de jouir d'une nature plus manifeste que quatre tulipes un peu fanées à côté d'un congélateur à glace, le second choix sera tout indiqué pour vous. L'enchanteur camping



OceanofPDF.com

rustique en forêt. Le confort général en tente sera digne d'un supplice grec de cambrure des vertèbres qui vous laissera des séquelles musculo-squelettiques à vie, et votre grande déshydratation est garantie à 100% ou argent remis. Bien que votre véhicule sera rempli à ras bord, on vous promet qu'il vous manquera au moins trois articles vraiment essentiels pour répondre à vos besoins physiologiques de base (voir la pyramide de Maslow, l'étage du bas), articles que vous devrez acheter au polyvalent mais douteux dépanneur-quincaillerie-centre-de-chasse-et-pêche-cantine-bureau-de-poste le plus proche – à quarante kilomètres de là –, où le triple du prix sera résolument la norme. Les paysages seront magnifiquement verdoyants et les mouches noires se déplaçant en nuée s'avèreront redoutables, surtout pour piquer « le derrière », sous toutes ses formes. Le derrière des mollets, le derrière des oreilles, le derrière du cou, le derrière des genoux; rage de gratouille à des endroits du corps difficilement accessibles aussi garantie dans le forfait. La tendance à géométrie plutôt bipolaire de la météo québécoise vous fait également la promesse de vous offrir au moins douze heures de grosse ondée et d'orage, ce qui fera en sorte que vous aurez de deux à cinq vêtements humides-inconfortables pour le reste

de votre séjour (chaussures en sus). Le hasard décidera lesquels. Excitant, non? Avoir très froid la nuit et trop chaud le matin est aussi un incontournable accompagnant à merveille le fait que le lait, le beurre et les œufs seront consommés à la limite du niveau d'intoxication alimentaire. Les toilettes sèches généreuses en odeurs nauséabondes et en matières solides débordantes vous feront prendre conscience que l'odeur a bel et bien un goût, car oui, une fois votre nez bouché, vous aurez tout de même l'impression de croquer dans cette puanteur comme dans une barre tendre à saveur de guano. Comme dans un *All Inclusive* de *Cuba si* ayant juste des toilettes dans le lobby, la constipation stratégique deviendra votre meilleure alliée. La salubrité relative des douches et l'éclairage inquiétant s'y rattachant procureront même aux quidams les plus propres de leur personne une soudaine résignation au sujet du nettoyage rapide à la débarbouillette. Une vieille gourde d'eau sentant la rouille près de la voiture, la portière ouverte en guise de paravent inefficace, et hop! ce sera chose faite.



La noirceur des lieux à la tombée de la nuit laissera libre cours

OceanofPDF.com



au ciel étoilé d'exposer sa beauté ainsi qu'aux bruits de la nuit de devenir suggestifs et ambigus. Au final, vous ne saurez jamais vraiment si ce tapage dans le bois était celui d'un animal écrasant des feuilles en cherchant des vivres ou plutôt celui d'un esseulé voisin aux mœurs légères profitant de la lueur de votre feu pour se taponner le gourdin en fantasmant sur vos cuisses éclairées par les flammes. De quoi avaler son s'more de travers.

En conclusion, peu importe le type de camping que vous choisirez, l'expérience vous procurera à coup sûr un dépaysement complet, une bouche *chesse* matinale digne d'une perchaude échouée sur l'asphalte,

une overdose de hot dogs ketchup-moutarde, la garantie de boire votre vin blanc trop chaud et votre vin rouge trop froid, et le plaisir de radoter en jugeant vos voisins sans vous douter qu'ils font de même, voire pire, à votre égard. Toute forme de technologie que ce soit vous manquera au point de risquer fougueusement votre vie au bout du quai, une jambe dans le vide, pour pogner du réseau. La douche à votre retour sera la plus satisfaisante de votre vie, ainsi que la nuit dans votre douillet lit, mais assurément, vous tirerez de votre aventure quelques bonnes anecdotes à raconter... ou à écrire, c'est selon !

Bon campingn'gue à tous !

OceanofPDF.com

MISE EN CONTEXTE

Si tu es une nouvelle lectrice (lecteur aussi là, je sais !), ce qui suit te renseignera à propos des personnages, mais ça se peut que tu sois un peu mêlée quand même.

Si tu as déjà lu les autres romans de cette série-là, tu vas te dire : « Ah ouin ! C'est vrai, elles sont toutes en couple, asteure ! » pis tu vas commencer ta lecture en étant mieux située. Ou tu vas juste penser : « Je me souvenais pas pantoute de ça... Caroline, c'est qui ça ? C'est-tu elle qui a suivi les tortues jaunes² ? » parce qu'aussitôt que tu fermes un roman, tu ne te rappelles même plus le prénom du personnage principal ni le sujet. Sache qu'on joue dans la même équipe, je suis pareille. J'aime me vanter que c'est parce que je vis tellement trop spirituellement enracinée en grande conscience dans le présent du moment que ce n'est pas important de m'embourber l'esprit avec de tels détails (au lieu de vulgairement me questionner sur mes possibles troubles mnésiques et de me mettre à prendre diverses huiles de rot de poisson... bref).

Cette aventure se passe à la fin juillet – le congé scolaire des professeurs, les vacances d'été, le soleil, le plaisir, la vie quoi –, donc plusieurs mois après le voyage à Vegas des vacances de Pâques l'année d'avant, voyage qui a bien failli se terminer par trois divorces. Ce dénouement ne faisait guère trop mon bonheur en ce qui concerne ma carrière d'écrivaine. Ce qui se passe dans le bureau de l'avocat reste dans le bureau de l'avocat... je trouvais ça bof comme prémisse.

Cela dit, ce n'est pas arrivé et les conflits conjugaux étaient chose du passé, du moins, jusqu'à cette aventure...

Couple 1 : Caroline et Éric

Ensemble depuis onze ans, ils se sont mariés l'automne dernier, mais leur voyage de noces en Europe a été reporté pour une raison en lien avec le travail d'Éric. Ce n'est que partie remise³. Ils ont un fils de huit ans, Alexis.

Caroline est enseignante de français dans une polyvalente de Gatineau et Éric travaille pour un laboratoire qui développe et commercialise des médicaments génériques. Caroline a déjà été infidèle une fois (juste une petite fois de rien), mais Éric n'en a jamais rien su. Éric a été très louche à Vegas, mais le tout est resté plutôt flou. En fait, il s'agit d'un petit couple de banlieusards plutôt ordinaires et bien tranquilles qui semblent perdre les pédales parfois... rarement... juste à l'occasion.

Couple 2 : Katia et Mike

Ils sont ensemble depuis leur rencontre lors du voyage à Cuba, il y a un peu plus de deux ans (ben oui, toi, un couple de tout-inclus qui dure). Katia est enseignante d'anglais à la même polyvalente de Gatineau et Mike est entrepreneur en construction dans les environs de Saint-Jérôme. Ils n'habitent pas encore ensemble, mais se voient très souvent. Comme le voyage les essouffle, vivre sous le même toit fait maintenant partie de leurs plans à court terme, idéalement d'ici Noël. Katia est *wild* et Mike tripe sur les gogosses en tout genre. Un ramasseur. Il a un fils de vingt et un ans, Cédric, qui *cruisait* allègrement Katia durant ledit voyage père-fils à Cuba. Katia et lui se sont même embrassés, chaudailles sur le bord de la piscine (oui, je sais, c'est très malaisant). Katia n'en a rien dit à Mike, bien sûr... Ils forment le couple le plus récent et frais de nos duos et ne s'en font pas trop avec la vie. Du moins, ils ne s'en faisaient pas trop...

Couple 3 : Vicky et Marc

Après deux ans de fornication en cachette un peu partout dans la polyvalente de Gatineau, où elle est enseignante d'arts plastiques et lui enseignant d'éducation physique, et un an de relation non-officielle-on-n'est-pas-ensemble-mais-tout-le-temps-ensemble, ils forment à présent un couple assumé depuis quatre ans et cohabitent même depuis quelques mois. Marc a loué son jumelé pour emménager dans le condo de Vicky, qui avait une garde-robe plus grande et un garage. Ce sont deux êtres esthétiquement choyés par la vie qui aiment beaucoup plaire au sexe opposé, mais qui sont un peu jaloux.

La décision de partir en couple quatre nuits (voir intertitres jour 1, 2, 3, 4) en dépucelage de camping fut prise par les trois gars de façon impulsive

(comme toujours) et motivée par une méga vente d'équipement de plein air d'une grande chaîne qui fermait ses portes (bruit de criquet). Ce n'était pas une raison valable, la forêt n'étant clairement pas l'élément phare de la majorité des membres de leur équipe...

Mise en garde : il y aura parfois, dans ce roman, des omissions (🙄) qui expliquent ce qui s'est réellement passé, pour de vrai. Il faut être attentif, car ça peut être mélangeant. Mais bon, ce n'est pas ma faute si ces pauvres gens sont parfois malhonnêtes. Aussi, ça se passe *in Ontario*, j'ai donc d'emblée traduit les anglos pour faciliter votre lecture.

Souhaitons que la nature leur soit douce et clémente...

Bonne chance, les scouts !

² OK, ouin... tu pars d'un peu plus loin que la moyenne ; en passant, c'est pas elle non plus qui a suivi les flèches qui apprenaient à respirer.

³ Note à l'équipe de révision : Ici, on dirait que j'annonce une sixième aventure, pouvez-vous cacher ça au grand Manitou ? Je veux pas faire de promesse à personne.

Réponse de l'équipe de révision : Pas un mot, promis, ça restera entre nous. On lui dit jamais rien, *anyway*.

OceanofPDF.com



Le chant des oiseaux, unissant leurs pipeaux pour offrir un concert tapageur à qui veut bien l'entendre, réveille Katia, assoupie dans sa tente. Elle s'étire un peu, sans que ce soit satisfaisant étant donné les restrictions amplitudinales⁴ de son sac de couchage humide, avant de se tourner vers Mike, qui gigote aussi, les yeux ouverts. Il les referme aussitôt.

— J'ai tellement soif que je boirais dans les toilettes, lui confie sa blonde, sans aucune espèce de bonjour matinal que ce soit.

Toujours fâché contre elle, Mike ne répond pas.

— Allo ? Tu dors pas, je le sais, j't'ai vu.

— Ma gourde est juste en haut de toi.

— Aaah, c'est ça, l'eau qui a coulé pis tout mouillé mon oreiller. Avec le maudit matelas encore à moitié dégonflé... Veux-tu ben me dire c'est quoi c'te cochonnerie-là ? C'est flambant neuf.

— Pas de ma faute.

En simples sous-vêtements, Katia pédale énergiquement bras et jambes pour se libérer de son sac de couchage en soufflant d'impatience.

— Fait chaud en simonaque, tout à coup. On gelait comme des cretons hier soir, pis là, on est dans la mijoteuse à Ricardo comme deux racks de côtes levées. J'ai les deux craques ben trempes.

Elle s'étire un peu pour descendre la fermeture éclair de la tente, puis elle revient s'étendre en envoyant à Mike :

— T'es bête.

— Je parle même pas.

— Justement, c'est bête de pas parler.

— Tu sais quoi ? Ça se peut, ouais, que je sois bête.

— Tu me partiras pas la journée de même, là ? Sérieux, reviens-en, Mike !

Sans même prendre le temps de répliquer, ce dernier se retourne, telle une anguille sur le gril, afin de regarder à travers la porte :

— Sacre, ça pue donc ben !



Dans la tente voisine, Vicky grommelle quelques onomatopées non humanoïdes en s'agitant avec colère. Elle a très mal dormi, et ce, pour la deuxième nuit consécutive. Son conjoint, Marc, se réveille tranquillement. Il ouvre les yeux sur sa charmante concubine, qui, les poils hérissés, est assise sur les talons, armée d'une gougoune.

— Je vais la tuer, la tabarnak !

— Bon matin, ma belle blonde, la salue-t-il, pince-sans-rire.

— Je pense qu'y en a deux. Peut-être trois. Je suis pas sûre, mais elles vont TOUTES crever, je te le garantis sur ma vie.

Elle avance avec précaution sa sandale dans les airs avant de l'écraser brutalement sur la toile. La tente au grand complet remue comme une bulle de savon géante.

— Encore les moustiques ?

— Non, les mouches à marde qui me marchent dans la face depuis trois heures de temps !

— « À marde », tu te dénigres, je trouve.

— Je me suis enfin endormie au beau milieu de la nuit, pis là, les mouches se sont mises à me siffler dans les oreilles pis à me danser un set carré dans le front !

— Crime-pof, fait chaud ici d'dans, constate Marc en se redressant. Je vais ouvrir la porte.

Comme le devant de la tente se trouve face au lever du soleil, les rayons pénètrent au fur et à mesure que la porte roule sur elle-même tel le

couvercle d'une boîte de sardines s'ouvrant sur les cieux. En un rien de temps, l'intérieur s'illumine au grand complet.

— Non ! Trop intense en se levant, ça, pis arrête de dire « crime-pof », sérieux, c'est juste non, chiale Vicky en se cachant les yeux d'une main. Le matelas est vraiment brisé, en passant. Y a encore dégonflé. As-tu gardé la facture ?

— Ayoye... Quessé que ça sent ?

— Ouache ! crie Vicky, dont la main passe de ses yeux à son nez.



— Carooo... Caro ?

Cette dernière s'étire comme un chat tout en fronçant les sourcils, ne comprenant pas diable-lui-pète-un-singe pourquoi Éric la réveille ainsi. Au moment de relever la tête, ses cheveux collent sur l'oreiller en lui tirant les racines capillaires. Elle se recouche aussitôt.

Éric poursuit en chuchotant :

— Elle est venue dans la nuit, je le sais. Je l'ai entendue.

— Qui ça ? De quoi tu parles ? fait Caroline, qui tente de décoller ses cheveux en petites couettes pour éviter de s'auto-scalper le cuir chevelu.

— La bonne femme du camping.

— Aaah, arrête avec ça, là... Tu délirés complètement depuis hier, Éric.

— Je te le jure !

— Coudonc, fait donc ben chaud !

Elle décolle enfin sa pauvre chevelure et s'étire le bras pour dézipper la fermeture éclair de la porte. Elle se recouche ensuite sur le dos pour communiquer un fait intéressant à son conjoint :

— Mes fesses touchent au fond de la tente tellement le matelas est dégonflé⁵. J'ai même le coccyx direct sur un genre de souche d'arbre ou une roche, je sais pas trop...

— Si elle est pas venue, quelqu'un d'autre est venu rôder autour en tout cas ; j'ai entendu de quoi, je suis quand même pas fou. Mais c'était elle,

j'suis sûr pis...

— Arrête, mon amour, ça me tente pas à matin !

— Ça sent ben le yiable !

— ARRRK !



Ceinturant la table de pique-nique tels des entrepreneurs confus devant les plans de restauration de la Sagrada Familia, les campeurs demeurent silencieux, les yeux fixés sur la scène. Les filles se bouchent toutes le nez, tandis que les gars respirent par les dents.

— Jésus-prie, je comprends tellement pas c'est quoi la joke, commence Mike, des points d'interrogation s'échappant par milliers de ses yeux.

— Moi non plus, ç'a tellement pas rapport.

En bon dramaturge qu'il est, Éric renchérit :

— Je sais pas pour vous autres, mais moi, ça me fait peur. Vraiment peur.

Devant eux, au centre de la table de pique-nique, reposent plusieurs amas de matière à la texture étrange ressemblant à des excréments et un petit animal mort de la grosseur d'un furet. Des sacs de sucre vides et un entonnoir se trouvent sur le banc avec d'autres excréments et un bout de tuyau coupé.

Marc lève les yeux et remarque un détail :

— Hein ? Checkez la van !

Il s'approche du véhicule. Un autre bout du même tuyau d'arrosier coupé pendouille du réservoir d'essence.

— Câlisse, on s'est fait siphonner le char !



Avançant dans la forêt avec peine et difficulté, Caroline fixe avec un certain ressentiment l'arrière de la tête d'Éric, qui marche devant elle. Il porte un immense sac à dos qui paraît lourd et mal ajusté étant donné les bretelles trop larges. Son contenu balance de droite à gauche comme une poche de vêtements trempés. Un insecte poilu et bien dodu, qui semble zigzaguer à l'aveugle, frôle sa joue au moment même où elle ouvre la bouche pour expirer d'agacement. Elle bouge rapidement vers la droite pour éviter d'ingérer cette collation velue non désirée.

Tout près d'elle, Vicky évite de justesse le ressac d'une branche que Marc, qui la précède, n'a pas pris soin de retenir sur son passage.

— Eille !

— Eille, quoi ?

— J'ai presque reçu un arbre dans 'face ! Fais attention...

— La prochaine fois, je te la casse avec ça, Vic, lui promet Mike, en tête de peloton, en levant un précieux objet dans sa direction.

En guise de démonstration, il prend en serre une petite branche dans la pince en fonte de l'objet, qu'il fait pivoter d'un coup sec vers le haut. La branche cède sous la pression de la mâchoire solide de l'outil.

Katia roule des yeux jusqu'à la cime des sapins environnants. Elle retient une réplique ayant pour but d'agacer son chum face à son intérêt marqué pour les objets inutiles, car l'ambiance avec lui est lourde depuis le matin. Comme il est fâché contre elle, le temps se prête moins à la taquinerie.

Ayant levé le regard du sol, elle se tord un peu la cheville en posant un pied sur une roche tapissée de mousse gluante.

— *Fuck !*

— Es-tu correcte, Kat ? demande Vicky.

— Ben oui, mais on arrive-tu ? Ça fait une demi-heure qu'on marche vers le néant. C'est à croire que vous nous enfoncez en plein bois pour nous éliminer sans laisser de traces.

Mike ignore la question alors que Marc lève un bras.

— Elle a deviné ! Le plan est à l'eau, les gars !

Persévérant, le petit cortège continue de se battre contre les entraves de cette forêt vierge de toute vie humaine et, surtout, exempte de sentier balisé. La flore boréale bigarrée, ayant tissé sa toile de façon anarchique, donne du fil à retordre aux randonneurs, qui doivent à la fois lever haut les genoux pour éviter les obstacles au sol et effectuer un balayage visuel constant des environs pour prévenir un rebond des ramures les plus hautes.

— Attention, un arbre tombé, ici, avertit Éric, devenu pour l'occasion l'expert de la meute en matière de déplacement forestier sécuritaire.

— Les bibittes sont ben trop intenses, maugrée Vicky, qui prend soin depuis le début de cette expédition de garder les lèvres bien serrées pour éviter d'en avaler. Déjà que j'ai la face déformée, faudrait pas m'en ajouter d'autres.

— Les filles, ça fait des semaines qu'on planifie ça en n'exigeant rien de moins que la nature brute à son top du top, pis là, on est là, libres comme l'air, en pleine forêt, pis vous chialez encore ! déclare Marc, un demi-sourire baveux au visage.

— Pfft, côté nature, je serais crissement mieux chez nous à compter les fourmis qui passent dans cour, rectifie Vicky.

— Bon, bon, bon... qu'est-ce qu'il faut pas entendre, fait Marc en la dévisageant avec sévérité. Connectez-vous à vos racines, à votre essence, crime-pof, à la terre !

— Mes racines manquent justement d'apéro-liquide, lance Katia.

— Interdit de dire « crime-pof », on l'a répété souvent, me semble, lance Vicky en fripant l'arête de son nez.

Éric lève un doigt fier vers les nuages avant de prendre la parole :

— On dit : « Merci, nos beaux chums d’amour, d’avoir eu l’idée géniale de créer ce contact mystique avec la nature. » De rien, les filles.

QUELQUES SEMAINES PLUS TÔT

Responsable de la manutention et de la distribution des bulles, Katia ressert ses deux amies avant d’assécher la bouteille dans son propre verre. Assises sur la terrasse arrière de Caroline, les trois collègues savourent avec grande béatitude la fin de l’année scolaire. Katia jubile :

— Santé, les filles ! Une autre de faite ! Y en reste juste vingt-trois avant notre retraite.

Caroline soupire :

— J’ai pas encore fini, moi. Mes groupes de secondaire 5 me prennent toujours deux fois plus de temps de correction pour les productions écrites que les autres. On devrait pas se faire payer le même prix pour tous les niveaux.

— Ben d’accord, mais dans mon cas, c’est l’inverse, explique Katia. En anglais, ils sont ben meilleurs à la fin du secondaire qu’au début. Quoiqu’asteure, ils écoutent tous des instagrameux anglos depuis la prématernelle...

— Vous faites quoi pour les vacances ?

— Avec le voyage en Europe qui s’en vient enfin à l’automne, on va rester autour, je pense. On va aller au zoo avec Alexis, on va faire du vélo. Il va même aller chez mamie une semaine au complet tout seul comme un grand, des affaires de même...

— Nous autres aussi, ben tranquilles c’t’année, renchérit Vicky. J’ai même pas le goût de faire *fuck all*, on dirait. Je suis brûlée.

— Regardez nos trois autres bozos là-bas, fait remarquer Caroline en désignant les gars qui rient comme des fous dans le fond de la cour. Je sais ben pas ce qu’y a de si drôle...



Riant à gorge déployée, Marc reprend son souffle pour dire :

— Mon autre Ric qui se penche pour ramasser une bûche pis qui lâche une vessie-de-loup !

— En pliant la penture du centre, le système d'échappement a fui ! renchérit Mike, tout aussi crampé.

— La tripe de porc a dégonflé.

— La flûte à bec a hélé un taxi.

— Bon, OK, revenez-en, je me suis échappé. J'ai mangé un sandwich aux œufs à midi. C'est pas la fin du monde... avez-vous dix ans d'âge mental, coudonc ?

— Oui !

— OK, ça suffit, là, les prie Éric, qui semble tout à coup avoir dix ans lui aussi en envoyant la main aux filles qui approchent.

Les gars reprennent un peu leur sérieux.

— Ç'a ben l'air crampant, votre projet de bois, commente Caroline, trop curieuse.

— Du tout, on faisait juste se lâcher louses après notre journée. Notre semaine, même.

— On dessouffle du stress de la vie, comme on dit, en rajoute Mike.

— Personne dit ça, rectifie Katia qui regarde son conjoint de travers.

— Je coupe les plus grosses bûches pour le feu d'à soir, explique concrètement Éric, la hache toujours en main.

— Nous, on s'assure qu'il se fait pas mal, notre petit calinours, confirme Marc, un sourire en coin bien accroché au visage.

— Tu sauras que je suis un vrai gars de bois, un ancien scout, même ; j'ai mes badges, lui précise Éric en levant une main pour effectuer le signe universel du scoutisme : les trois doigts du milieu vers le ciel, son pouce recouvrant son auriculaire.

Mike et Marc exagèrent un écarquillement de yeux alors que Caroline se porte à sa défense :

— C'est vrai, il a déjà été dans les jeannettes.

— Pas les jeannettes, mon amour, les louveteaux pis les éclaireurs. Les jeannettes, c'est les filles, ça.

— En tout cas, je connais pas trop ça...

— Je te gage que je fends en quatre la bûche juste là en moins de coups que toi, le met au défi Marc, le regard rustico-défiant.

Mike brandit un poing fanfaronnard vers le ciel :

— Moi, trois coups, c'est fait.

— Amenez-vous, les urbains ! approuve Éric en zieutant sa réserve de bois près du cabanon afin de repérer trois bûches de taille similaire.

OceanofPDF.com

Caroline chuchote à ses amies :

— La dernière fois que leur orgueil a contrôlé leur rationalité pis leur jugement de même, le mien a eu la raie du cul au vif pendant une semaine⁶.



Une fois les bûches de tous fendues, le constat est évident.

— Attaboy, mon Ric, t'as du nerf dans la tête de hache.

— Je vous l'avais dit, un vrai gars de bois !

— Il serait pratique en camping, mais on en fait pas, fait remarquer Caroline, désolée de tout ce talent gâché.

— J'aimerais justement ça en faire cet été, annonce Marc, qui semble énoncer tout haut ce à quoi il vient juste de penser.

— Ah ouin ? Laisse-moi y réfléchir... ARK, non merci ! se décompose Vicky, pour qui le grand air rime avec expédition, qui rime avec linge laid, qui rime avec effort inutile. Trouve-toi des amis.

Mike s'enflamme :

— Ouais, ce serait le fun d'en faire toute la gang ! Avouez que ça le ferait !

— Comme un scout, toujours prêt, claironne Éric en refaisant ses trois doigts de *peace, love and more*, comme le veut la tradition.

— Bon, on vous laisse à vos affaires de bûches, lâche Vicky en s'en retournant vers la terrasse, l'air de vouloir tout simplement fuir le sujet.

Elle court presque jusqu'à la table ; un grave déni s'impose. Les autres filles la suivent sans rien dire. Les regardant s'éloigner, les gars réfléchissent en silence. Mike partage son fantasme le premier :

— Le ciel étoilé, le feu qui crépite, la viande marinée qui pétille sur la braise...

— Dormir au grand air au son des oiseaux pis du vent en regardant les « étoiles volantes », comme dirait mon gars...

— Avec les filles qui se collent, les deux sacs de couchage zippés ensemble parce qu'il fait frais...

— Ou qu’elles ont peur des bruits...

Nouveau silence. Un corbeau laisse tomber son fromage.

— On emmène nos blondes en camping cet été ! Elles vont triper leur vie pis on va se mettre en valeur ! décide Éric, son égo de pseudobûcheron débordant d’ambition.

— Ah ouais, on va être les rois de la forêt !



Caroline cesse d’avancer. Elle pousse un petit cri aigu avant d’essayer de déloger un insecte bien grouillant venu se coller dans ses cheveux, comme sur un ruban attrape-mouches.

— Quessé ça ?

Motivée à survivre, la bête se libère d’elle-même de son piège pour ensuite reprendre la route des framboises. Éreintée et fatiguée, Caroline zieute les alentours, cherchant le pied d’arbre parfait pour y enterrer sa joie de vivre. Elle demande :

— On arrive-tu, là, à votre affaire de surprise qu’on sait même pas c’est quoi ?

L’air de se déplacer sur un échiquier, Éric sautille entre les divers obstacles jusqu’à Mike. Il l’attrape par un bras pour le tirer vers lui afin de lui chuchoter quelque chose à l’oreille. Son ami l’écoute, puis approuve d’un hochement de tête pensif. Continuant à avancer près de ses deux compères, Marc semble préoccupé ; il regarde à gauche, puis à droite en bougeant vite la tête.

— Oui, oui, on arrive bientôt, annonce-t-il au groupe, sans même daigner jeter un œil à l’équipage qui traîne derrière.

Vicky grommelle un truc incompréhensible, à haute teneur en mépris et en mots d'église, à l'intention des grands végétaux tout autour. Faisant les durs de la feuille, les autres membres du groupe jugent bon d'ignorer ses insultes envers dame Nature. Telle une chanson à répondre, Vicky reprend de plus belle :

— *Fucki...* forêt de mar... câli...

La voyant ainsi transformée en vrai charretier, Marc vient aux nouvelles :

— Quoi ?

— Quoi, quoi ? Quoi, rien ! Rien pantoute, sauf un petit détail insignifiant, si je peux me permettre : je m'en venais pas faire du trekking extrême en forêt, moi ! Je suis habillée pas pire *cute* pour une surprise, pas pour faire le camp de base de l'Everest ! Je viens de salir mon chandail neuf, mes Converse sont rendues couleur bouse de vache pis je me grafigne les jarrets sur des branches à chaque pas que je fais, faque je réviserais la justesse de l'utilisation du mot *surprise*, qui réfère plus à un truc à connotation agréable d'habitude, exactement le contraire de ce qu'on vit en ce moment...

Elle marque une pause pour dégager les cheveux humides collés dans la sueur qui encerclent son visage. Elle respire par le nez avec force, puis repart. Bien que consciente d'être toujours celle qui râle dans le groupe, elle peine à modérer son ton hargneux un peu.

— Bon ! Ça va être ici la première activité !

— Quoi ? Y a « plusieurs » activités en plus ? se désole Vicky, visiblement découragée.

— Assoyez-vous, les prie Éric, qui se prend tout à coup pour le maître d'hôtel.

— On va être tout sale, chiale Caroline en regardant autour.

— Le gros tronc tombé là-bas, propose Marc en le pointant.

Les filles se déplacent vers la cible, tandis que les gars farfouillent dans le sac de l'un et de l'autre à la recherche du nécessaire. Elles s'y assoient lourdement. En regardant les gars qui s'activent plus loin, Katia dit à ses amies :

— Faut faire un effort, ils sont contents d'organiser de quoi.

— Surtout toi, avec ton chum encore fru.

Après quelques minutes, les gars les rejoignent avec des petits verres de plastique remplis.

— Gin boréal du Québec et sa branche de sapin, pour hydrater vos racines, présente fièrement Marc. La glace a fondu pas mal dans le sac Ziploc, mais bon.

Le visage de Katia s'égayé. Un petit remontant n'est jamais de refus.

— Ah, fait simplement Vicky qui prend son verre sans trop d'émotion, l'air de se demander si cette compensation alcoolisée vaut vraiment la désagréable randonnée.

— C'est bon ! Bonne idée, les gars ! apprécie Katia.

Mike, qui est encore irrité à l'endroit de sa conjointe à cause de la veille, susurre sur un ton de reproche :

— On le sait, que ma blonde, l'alcool, ça fait toujours son bonheur...

— Eille, là, Mike, vas-tu changer d'air un moment donné ? Depuis à matin que tu me picosses ! On essaye d'avoir du fun à votre surprise, c'est-tu possible ou faut prendre un autre appel ?

Il ne répond pas et détourne le regard, voulant à tout prix éviter l'escalade de lavage de linge sale en famille.

Silence.

Tout le monde sirote son verre, le nez bien enfoncé dedans. Marc fait diversion au froid social en annonçant :

— Après l'apéro, on va marcher vraiment pas longtemps pis on va être arrivé.

— Super, j'ai hâte, clame Vicky dans une réjouissance mensongère que le malaise lui-même ignore.



Alors que le groupe est reparti sur la trotte depuis quinze minutes, des soupirs féminins s'élèvent de plus belle vers le ciel ; l'alcool n'ayant pas réussi à fournir un sourire permanent aux moins sportives. Marc annonce :

— On arrive.

— Si vous dites « on arrive », il faut qu'on arrive pour de vrai à un moment donné. On peut pas multiplier les « on arrive » sans résultat, déclare Vicky en livrant ainsi une réflexion indubitablement logique.

Les gars clopinent plus vite question de se rassembler à l'écart afin de faire un caucus à huis clos.

Katia se penche pour ramasser sa casquette qu'une branche épineuse vient de lui dérober au passage. L'âme en rognures, Caroline semble avancer vers son exécution à la chaise électrique.

— Attends, t'as comme du sapin de collé dans 'tête, la met en garde Katia, qui essaie sans plus attendre de déloger le tout. Eille, ç'a juste pas de bon sens, ton affaire !

Vicky approche.

— *Shit*, mon amie, c'est vraiment... intense, tes cheveux.

— Je sais pas c'est quoi, ce karma de marde là, sérieux...

Vicky change de ton et chuchote à ses amies :

— Je sais pas ce qu'ils foutent pis je comprends pas leur super plan, mais j'ai vraiment un mauvais *feeling*.

— Ils veulent nous montrer de quoi, quelque part. Un beau coin, sûrement, présume Katia, cultivant une certaine bonne foi face à ce projet clandestin. Mais je vous le dis, si mon chum change pas son air de bœuf, je sacre mon camp. Je vais faire un effort, mais tsé, moi aussi, j'ai des limites.

— Tant que c'est pas une nuit de rêve à la belle étoile au cœur d'un banc de bibittes, chiale Vicky, planant bien malgré elle dans un ciel davantage pessimiste.

— Ben non, la rassure Katia. Bon, on essaie de bien faire ça.

Les filles rejoignent leurs conjoints, qui se sont immobilisés près d'un grand chêne dans une aura de confusion digne d'un poissonnier découvrant une loutre à pois verts dans l'aquarium des crustacés.

Leurs têtes ahuries incitent Vicky à s'inquiéter davantage :

— C'est quoi, vos faces ?

— Ouin, c'est...

— Ben euh...

Marc contemple ses copains un instant. Un trop long instant. Comme ils font les morts-vivants et affichent un visage un peu blanc, il respire un coup avant de poursuivre :

— On va vous la dire, la surprise principale : on vous emmène dans une clairière qu'on a trouvée avant-hier, sur le bord d'une rivière, avec une grosse roche plate pour faire un souper... romantique...

Tout feu tout flamme, Éric poursuit sur la lancée de son ami :

— SUPER romantique sur le bord de l'eau ; on a même des chandelles !

Pas peu fier des préparatifs, Mike retrouve momentanément sa bonne humeur et enchaîne :

— On a à manger, à boire, une grande couverture. Ça le fait, là !

— On s'est donnés, mettons !

— Faque, c'est ça, termine Marc, sans autre précision à propos de l'aboutissement éventuel sur ledit lieu.

— C'est une bonne idée, les gars, vraiment gentil, apprécie Katia, qui, emballée par cette initiative, donne un coup de coude à Vicky signifiant « je te l'avais dit ». Vous êtes vraiment du type « surprise » ces derniers temps, hein ?

— Pour vous faire plaisir ! se réjouit Éric en bon enfant heureux. Pis pour se reprendre de la surprise ratée des huîtres à Vegas.

— On-reparle-pas-de-Vegas-qu'on-a-dit-faque-c'est-où-votre-affaire ? demande Caroline d'un seul trait, toujours aussi tannée de marcher.

— C'est ça, l'affaire, justement..., hésite Mike en dévisageant ses compatriotes d'un regard les suppliant de poursuivre à sa place.

— L'affaire ? De quoi, l'affaire ? répète Vicky, impatiente

Quelques jours avant le départ

Sur la route, Vicky demande à Katia, qui conduit :

— On va rejoindre les gars pour souper sur une terrasse, mais à quel resto ?

— Aucune idée.

— Je sais pas non plus, Éric voulait rien me dire. Une surprise, déduit Caroline en pianotant sur son téléphone, assise côté passager. Éric en revient pas de pas en revenir de la surprise manquée à Vegas. Tsé, à un moment donné, passe à autre chose.

— 45, 1^{re} Avenue... y a pas de resto dans ce coin-là, me semble, émet Vicky, qui n'a reçu qu'une adresse par message texte.



Une fois arrivées à destination, les filles s'étonnent de se retrouver devant un magasin de sport grande surface.

— C'est pas la bonne adresse, conclut Vicky en textant son chum.

Il lui répond d'entrer dans le magasin. Dans l'incompréhension la plus totale, les filles passent les portes automatiques pour ensuite être accueillies en grande pompe par les gars. Mike est coiffé d'un drôle de chapeau à grandes oreilles aux motifs de camouflage, alors que Marc, assis sur une chaise pliante, tient une branche de plastique imitant celle utilisée pour faire cuire une guimauve, mais avec un rouleau de papier de toilette au bout. Éric est debout dans un sac de couchage, à proximité d'une tente montée en démonstration, l'air d'attendre le coup de départ d'une course de sautillage au camp de vacances Les petits loups de la Massawippi. Pas trop loin, un commis qui semble de mèche avec eux rigole dans sa barbe.

— C'est quoi l'affaire ? se rebute Vicky, dont la décevante première impression se classe hors de sa liste de loisirs à prioriser avant de mourir.

— Moi, je comprends ! se réjouit Katia en trouvant les gars bien comiques.

Elle avance vers eux et attrape dans un présentoir un bâton de marche qu'elle dirige dans le faux feu de bûches de carton.

— Faut brasser ça, c'te feu-là !

Katia envoie ensuite un clin d'œil à son chum en l'invitant dans la tente :

— Viens-tu jouer au docteur, Daniel Boone ?

Tel un animateur de télé-réalité, Marc annonce :

— Nous vous invitons cordialement à venir choisir votre équipement pour un séjour de camping de couple *in Ontario* dans trois semaines. On le fait !

Vicky plisse le nez de dégoût alors que Caroline, qui n'a jamais fait de camping de sa vie, semble se demander si elle est contente ou pas.

— Aaah, c'est ça, l'affaire..., pousse Vicky en tentant de trouver un minimum d'enthousiasme à démontrer à son prochain.

Hélas.

OceanofPDF.com



Comme personne n'a répondu à sa question pourtant assez simple, Vicky la répète :

— Faque, c'est quoi l'affaire ?

Pas un chat ne miaule un traître mot. Fronçant les sourcils à l'unisson, Caroline et Katia se dévisagent, alors que Vicky ajoute :

— Répondez...

— On le sait juste comme pas..., se lance Mike dans un flou de calibre olympique.

— Juste comme pas quoi ? s'impatiente à nouveau Vicky.

— En bon français, « juste comme pas », c'est vraiment pas clair, les informe Caroline, qui tente tant bien que mal de conserver un ton pédagogique calme et porteur d'espoir, mais dont les dents bien serrées trahissent l'angoisse.

Les gars se fixent avec un tel désabusement que leurs iris semblent sur le point de se déboulonner de leurs yeux.

Stoïque, Marc ne dit plus rien, se sentant pris la main dans le sac, les culottes baissées. Caroline et Vicky adoptent simultanément le visage courroucé de deux véganes venant de découvrir une tête de bébé chat grillé dans leur salade mesclun, alors que Katia présume qu'il y a forcément une explication logique, nul besoin de plonger bras devant dans la piscine de la panique. Toujours chevauchés par leurs immenses sacs à dos, les gars cherchent à comprendre les tenants et aboutissants de leur propre bévue :

— Me semble que c'était juste là...

— Pas trop loin, genre à vingt minutes à pied...

— En ligne droite du chemin...

Vicky transgresse tout principe de bulle que ce soit pour avancer de deux grands pas vers eux. Elle lance, d'un ton relativement neutre compte tenu de la pression qui lui fait rougir les joues :

— Là, euh... sans niaiser, vous allez pas me dire que...

La mine pâlotte, Caroline entend un craquement au loin. Elle tend l'oreille, le perçoit à nouveau et sursaute tout en criant, sous l'escalade de stress :

— QU'ON EST PERDUS DANS LE BOIS, CALVAIRE !

À la fin de ce rugissement blasphématoire, Éric lève un doigt vers sa blonde pour la corriger.

— Tut, tut, un instant, on...

Il se tait pour tendre l'oreille à son tour en appuyant sa main derrière son lobe pour en augmenter la perception. Tous se concentrent un instant sur le bruit qui persiste. Un crépitement de branches sourd et espacé dans le temps, comme si on cassait une tresse de rameaux grosse comme une cheminée.

Le bruit cesse alors d'un seul coup. Éric inspire pour revenir à de meilleurs sentiments, jouant au gars rassuré-rassurant.

— Le mot *perdu*, c'est un peu fort, mon amour. Je dirais plutôt qu'on est dans un lieu incertain, en forêt, rectifie-t-il sans plus attendre en cherchant une certaine forme de contact visuel apaisant au sein de sa confrérie d'égarés.

— Dans un périmètre indéfini mais verdoyant, si on veut être plus précis, rajoute Marc, dont le sourire tiré vers les oreilles reflète la candeur prémeurtrière d'un psychopathe professionnellement accompli.

— En plein cœur d'une localisation exotique non planifiée, comme dans un voyage improvisé, genre un *road trip* à pied, conclut Mike, qui tente tant bien que mal de redorer l'image du cafouillage dont il est passablement responsable.

— Dans une latitude-longitude floue au cœur d'un espace-temps donné...

— Les gars, ostie... êtes-vous en train de rédiger un dictionnaire des synonymes pis on le sait pas ? s'emporte Katia en haussant les épaules, l'air de trouver qu'ils n'en manquent pas une pour faire les cons.

Réalisant peu à peu ce qui se passe, Vicky se lance dans une hyperventilation nasale lui faisant battre les ailes du nez comme un monarque. Prise au piège sous cette voûte d'arbres matures de plus en plus sombre, elle a l'impression que l'oxygène se fait rare. Caroline marque une pause en projetant elle aussi son regard vers la cime des géants verts. Elle est étourdie. Son cœur battant la chamade, elle perçoit à travers les branches des bouts de ciel qui s'obscurcissent. Bien qu'il ne fasse pas encore nuit, on voit déjà la lune.

Les gars continuent de discuter entre eux de leur trajectoire initiale.

— On a tourné direct à droite de la route en débarquant, comme il fallait, se rappelle Marc.

— Jésus-prie, je le sais, je comprends tellement pas.

— On revient sur nos pas, pis on retourne au chemin, *right fucking now* ! ordonne Vicky en tournant les talons de ses souliers souillés.

— Je te suis ! dit Caroline, approuvant vivement ce repli stratégique.

Les deux filles font demi-tour à vitesse grand V et se fraient un chemin tels deux bulldozers avançant à fond de train dans une forêt d'arbustes en papier. Comme ils ne bougent pas d'un iota, Katia, qui emboîte le pas à ses deux copines, incite les gars à faire de même :

— Quoi ? Venez !

— C'est pas par là, c'est par ici, précise Marc en pointant davantage vers la gauche.

— Ben non, on arrive de par là-bas ! l'obstine Vicky, de loin.

— Non, t'as cette impression-là, mais non.

Caroline s'immobilise et met ses mains devant son visage.

— Non, non, non, on est pas perdus en forêt pour de vrai, dites-moi que je rêve ! ÉRIC, DIS QUELQUE CHOSE !

— Ben euh... je le sais pas trop. On va marcher par là, je pense, hein, les gars ? C'est par là, le chemin, faque on va retrouver... le chemin !

— Ouais. Chacun sa route, chacun son chemin, comme on dit, chantonne Mike, son amertume envers Katia maintenue amnésique, question d'alléger un tant soit peu l'ambiance.

Il dégaine son téléphone intelligent au cas où, mais hélas, il n'y a pas plus de réseau qu'au camping Smith.

— Ç'a aucun bon sens ! se met à pleurnicher Vicky en stoppant sa fuite pour plutôt faire des allers-retours entre deux mélèzes telle une lionne en cage.

— Mon cauchemar ; c'est le pire cauchemar de ma vie qui se réalise ! gémit Caroline.

Comme elle se tient le front à deux mains en respirant toujours plus vite, Éric accourt vers elle dans un élan de sauvetage décidé. Au bord de l'évanouissement traumatique, Vicky vacille vers un des conifères et dépose une main à plat sur son tronc gommant de sève. Marc la rejoint aussi.

— Du calme, ma blonde, du calme. J'suis là. Respirez, les filles. On a pas marché trois heures, quand même. On est pas si loin, on va retrouver la route. On va retourner au camping pis en rire, je vous jure. Venez-vous-en, c'est par là, j'suis certain.

— C'est sûrement plein d'ours noirs, icitte, pleurniche à son tour Caroline en se cramponnant à Éric, qui a toujours le dos voûté sous son immense sac.

— Oui, pis d'autres bêtes aussi, je vous l'ai dit l'autre jour, vous en souvenez-vous ? leur rappelle Mike, l'air ravi de cette potentialité animalière variée.

La veille du départ...

L'heure est aux derniers préparatifs. Depuis leur cuisine respective, tous participent à la planification des vivres par le biais d'une vidéo de groupe.

— Bon, pour la bouffe, on est corrects.

— Pis moi, j'ai quoi ? Mon... cuit *grilled-cheese* ! s'égosille Mike en surgissant derrière sa blonde, armé d'une étrange pince de fonte pointée vers le plafond.

Alors qu'elle souffle d'agacement, il la pousse un peu pour avancer plus près de l'écran afin de présenter aux autres son instrument de cuisine.

— C'est l'invention du siècle, je vous jure ! Tu mets ton pain beurré ici, ton fromage là, ton autre pain ici, t'enlèves les croûtes, tu refermes pis

bang ! direct dans le feu. T'en ressorts un *grilled-cheese* parfait pas de croûte, en forme de coquillage en bonus.

— C'est vraiment n'importe quoi, cette bébelle-là, affirme Vicky. Pis ç'a l'air pesant en plus.

— C'était à mon grand-père, il m'en faisait dans son poêle à bois quand j'étais petit. Vintage à l'os, ça le fait solide, s'émeut Mike, en adoration devant la chose.

Katia revient devant l'écran :

— Arrêtez-vous pas à ça. À ce jour, j'ai répertorié au moins dix affaires pas rapport que mon chum apporte en camping.

— On a de la place en masse dans la van de mon frère, se réjouit Marc.

Caroline revient au but premier de la vidéoconférence, lequel rejoint davantage ses champs d'intérêt et ses compétences que les outils de cuisine médiévaux. Elle consulte sa liste et affirme :

— Donc oui, côté bouffe, tout est OK.

— J'ai testé notre matelas, c'est top confo ! Bon choix ! déclare Éric en s'étirant le cou derrière sa copine.

— Surtout à cause du méga spécial, se félicite Marc, presque aussi soucieux des finances que sa conjointe.

Mike explique avec désolation :

— J'étais dû. Quand je l'ai sortie de son sac, ma tente du cégep s'est envolée en poudre tellement était vieille. Pouf ! Un nuage de tente sèche !

Éric quitte l'écran en priant les autres de l'attendre un instant. Fier, il revient vêtu d'une chemise à carreaux en polar.

— Regardez-moi le vrai gars de bois ! fait-il en paradant avec grande fierté son look de pseudobûcheron coiffé en servant de messe.

— Va quand même falloir que tu restes proche de nous autres... Tsé, mon Ric, trois ou quatre mouches noires ben choquées, pis on te perd drette là ! déconne Mike.

Le scout rouspète :

— Je suis capable de faire une chaise avec de la corde pis des rondins, vous saurez.

— Devant un ours enragé, pas certain que la première chose à faire est de veiller à s’asseoir confortablement, fait remarquer Marc.

Muette depuis le début de cet échange, Vicky se prononce :

— Je peux même pas encore affirmer que j’ai hâte sans que mon nez allonge, j’haïs tellement les bibittes.

— Justement ! Regardez ce que j’ai ici pour toi ! s’emballe Mike, qui quitte l’écran un instant.

Il revient armé d’une raquette qu’il présente à tous en l’approchant très près de sa caméra Web.

— Talam ! C’est *The Executor* pour les bibittes, précise-t-il en l’agitant dans tous les sens en la tenant à deux mains, telle une épée en fonte.

— Moi, voici ma gourde en poils d’ours, le relance Éric, qui présente à nouveau un article de camping au groupe.

Il la porte en bandoulière tout en la flattant comme un chat.

— T’apportes pas ça, décide Caroline, sans discussion possible.

— Ayoye... malade ! D’ours noir ?

Hors sujet, Marc se met à chanter comme un demeuré :

— Daniel Boone, le couteau à la main, la fourchette dans l’cul, la cuillère en dessous de la pooche ! Daniel Boone, c’est son nom !

— Quessé ça ? se décompose Vicky en lui tapant le torse du revers de la main pour qu’il cesse.

— Une chanson niaiseuse du camp d’été quand j’étais jeune.

— Bon, on a fait le tour...

Mike prend la parole :

— Eille, écoutez ça avant de raccrocher. La revue *Science Arctique* soulève la possibilité qu’y ait des grizzlis en Ontario. Des caméras installées dans le parc national Wapusk au Manitoba en auraient filmé plusieurs. C’est à même pas deux cents kilomètres d’où on va. Je veux en voir un !

— Es-tu fou dans ‘tête ? Un grizzli... Je veux plus y aller, exagère Caroline pour faire rire tout le monde.

— Non, non, c'est vrai, confirme Mike, convaincu de la crédibilité scientifique de sa source.

— Bon ! À demain ! coupe court Vicky, pas du tout interpellée par ce volet informatif carnassier à caractère dangereux.

Katia salue tout le monde et rabat l'écran de son portable pendant que son chum change les piles de sa raquette tue-moustiques pour être certain d'atteindre la puissance destructrice maximale.

— Tiens, *The Executor is ready to kill*. Eille, Ric qui a une gourde en poils d'ours..., se pâme-t-il, visiblement jaloux.

Il attrape son téléphone en disant à sa blonde :

— Je vais te montrer l'article qui parle des grizzlis...

OceanofPDF.com



Songeant de nouveau à cette rumeur de grizzlis, Caroline s'appuie à son tour sur un arbre, la poitrine dans le malaxeur et l'estomac dans le broyeur à déchets.

— Je vous le dis, c'est pas des jokes, ça se promène sur un territoire de deux cents à six cents kilomètres carrés, ces p'tites bêtes là, pis pour trouver une femelle en période de rut, ils peuvent aller jusqu'à mille cinq cents kilomètres.

— Ça commence à faire loin pour *dater* ; faut avoir très, très envie de zouigne-zouigne-pouf-pouf, pareil, rigole Éric, même si le moment n'est pas du tout propice à la plaisanterie.

Toujours accrochées à leur arbre respectif comme à de bons vieux copains rassurants, Caroline et Vicky blanchissent d'un ton literie de chambre d'hôtel cinq étoiles. Caroline déglutit une salive qui lui paraît désormais épaisse comme de la colle. La respiration de Vicky tressaute comme celle d'un chien folichon qui tente de manger de l'air, la tête sortie du toit ouvrant de la voiture. Ne sachant plus trop si l'air doit entrer ou sortir, elle craint de s'étouffer.

— Le parc de l'article en question est vraiment pas loin d'ici pour un grizzli. Je vous le dis, c'est quasiment sûr qu'il en a au moins un dans les parages ! se réjouit à nouveau Mike en zieutant les alentours, presque fébrile à l'idée de le voir surgir d'une minute à l'autre.

— TA YEULE ! hurle Caroline avec la puissance de celle qui a comprimé toute sa terreur en deux mots.

Un silence pesant s'abat sur la forêt, qui s'obscurcit de plus en plus. Caroline retient son souffle. Les cigales cessent de gazouiller. Le vent, qui

semble avoir été réveillé par son cri, se lève. Sa charge humide et fraîche laisse présager un orage.

Éric approche de sa blonde. Il la saisit fermement par les deux épaules pour bien plonger son regard dans le sien. Elle couine :

— Nooon, mais lààà, on est perdus en forêt, en grand danger, pis mon autre qui nous confirme presque qu'on est encerclés d'ours affamés, ça va faiiire !

— Il dit n'importe quoi, lui, prétend Éric. Écoute-le pas !

— Ben... si je peux me permettre, à titre purement informatif, le grizzli est carnivore, mais il mange surtout des végétaux, genre au moins les trois quarts de son alimentation, spécifie Mike, désireux de fournir à tous un portrait juste et précis des habitudes alimentaires de leur potentiel éviscéreur².

— Par choix ? s'intéresse Caroline, qui flaire ici une avenue flexitarienne possiblement rassurante pour eux.

— Non, surtout parce que les proies se font rares... faque quand il en trouve une, il lui fait la passe du samouraï *big time* ! Kaboom !

— Ah mon Dieu Seigneur ! On peut pas mourir de même... dévorés... Éric, je suis étourdie... Je peux pas croire que notre fils va entendre à nos funérailles : « Mâchouillés par un ours, ils laissent dans le deuil leur si jeune fils Alexis. » Il mérite mieux que ça !

— Je file mal, moi aussiii, geint à son tour Vicky en appuyant à présent son front sur l'écorce gommée de son camarade à cheveux verts.

Marc prend en main la situation qui dérape :

— Personne va se faire bouffer par un ours ou quoi que ce soit d'autre parce qu'on va marcher jusqu'à la van, rentrer au camping pis aller boire une bonne IPA ben froide autour du feu, c'est-tu clair ? Mais là, il faut y aller, il va bientôt faire noir pis mouiller, on dirait.

Rassuré par son ton de colonel de l'armée, ô combien confiant face à la mission, tout le monde s'aligne en rang d'oignons derrière le professeur d'éducation physique, qui ouvre bravement la marche. Les autres le suivent d'un pas décidé, ce qui ne laisse aucun doute sur leur motivation. Le rythme est constant. L'intention de retrouver au plus vite une sécurité physique et

psychologique intégrale fait progresser la troupe à une allure redoutablement efficace, au point où les branches cassées qui éraflent la peau au passage n'existent pas. Les mouches noires non plus. Avancer, rien d'autre n'importe. Le souffle court sert de carburant et les mollets qui chauffent, de tremplin. Le chemin n'est sûrement pas loin. L'habitable de la quiétude pour le corps et l'esprit y est stationné.

Mike ne peut s'empêcher de rassurer Caroline, qui avance tout près de lui :

— Tsé, Caro, le grizzli a pas d'ennemi dans la nature, il est pas du genre agressif.

— Mike, ça m'aide pas pantoute, tes commentaires.

— OK, je voulais juste te dire une dernière affaire. Autrefois, y a vraiment longtemps, il pouvait décimer un troupeau entier de bétail en genre moins d'une heure, mais aujourd'hui, on voit pas ça. Jamais.

Caroline se plante les doigts dans les oreilles jusqu'à la première phalange, puis elle entame une ritournelle de « nanana » sur l'air de la chanson, bien dans le ton, *Les chats sauvages*, de Marjo.

— Lâche-la, Mike, sérieux, pis décroche ! crache Éric à l'intention de l'obsédé du grizzli.

— Ben quoi ? Je veux juste qu'elle sache que c'est pas parce que ça mesure quasiment trois mètres debout sur ses pattes que c'est agressif, c'est tout.

— TROIS MÈTRES ? gueule la pauvre Caroline, qui a entendu cette information malgré ses orifices bouchés et ses vocalises rétros.

— Trois mètres ? Sérieux ? *Fuck, man*. On va marcher un peu plus vite, gang, décide, Marc qui a tout à coup chaud aux joues.



La brunante laisse tomber un voilage ombragé dans les alentours, rendant les arbres de plus en plus diffus, tel un groupe de statues géantes, mais floues. Une armée de titans d'un autre monde faisant semblant d'être immobiles pour tromper l'ennemi. Une certaine humidité descendue du ciel épaissit l'air, qui fleure le champignon et la terre remuée.

— C’est où, coudonc ? On marche depuis mille ans en sens inverse, se désole Vicky, qui n’aperçoit toujours pas le chemin menant à leur libération.

Alors qu’elle plisse les yeux pour arriver à bien voir, Katia se plaint :

— Je reconnais rien pantoute, on dirait.

— C’est normal, il fait de plus en plus noir. Le décor paraît différent.

Sans que ce soit intentionnel, les yeux de Marc s’agrandissent de plus en plus. Ses pupilles tentent de compenser le manque de clarté pour éviter un genre d’hallucination. Il tourne la tête à gauche, puis à droite, telle une chouette sur pivot, pour essayer de repérer un indice, un seul, lui signifiant que la route n’est plus très loin. De temps à autre, il se penche pour mieux voir entre les troncs, dans la zone la plus basse, celle-ci s’avérant moins chargée en feuilles et en branches. Mais rien. Toujours rien.

Étant donné la noirceur, Mike écoute les bruits de la nature en souhaitant finalement de tout cœur qu’aucun grizzli n’ait pèleriné jusqu’ici. Il ne se souvient pas d’avoir lu si ces bêtes grognent ou émettent un son quelconque avant d’attaquer. Ce serait une information pertinente à savoir en ce moment même. Sa propre ferveur lui fait désormais craindre le pire ; la flamme brûle toujours en premier celui qui tient le briquet et non le bidet⁸.

Le cœur battant la chamade, Éric halète de plus en plus, mais il tente de le cacher pour dégager – aux yeux de sa conjointe – la solidité et la sécurité. Il épie Caroline de temps à autre pour s’assurer qu’elle est toujours en mesure d’avancer. Les yeux de sa douce sont globuleux et ouverts comme ceux d’une grenouille traquée. L’adrénaline la rend plus agile dans ses déplacements ; elle s’attelle à la tâche, la tête à la fois vide et archi-pleine.

Vicky s’égratigne le poignet sur une branche en allant trop vite et elle n’en fait même pas mention. L’heure est grave ; les petits bobos attendront à plus tard. Elle a aussi senti des piqûres dans son cou et sur ses avant-bras, mais elle n’en parle pas non plus. Elle aura amplement le temps de se plaindre ce soir autour du feu devant un s’more bien fondant ou encore demain, à la plage, en rigolant de ce plan foireux qui a, somme toute, bien fini.

En contrôle de ses émotions, Katia ne sait pas trop quoi penser de la situation. Son côté obscur s’en amuse, même. Son début d’été, sans escapade particulière, lui a laissé en bouche un goût d’ennui. Enfin, il se

passé quelque chose. Cette aventure entre amis était, depuis le début, exempte de toute complication majeure que ce soit, au point de sembler bénie des dieux. Au lieu de la réjouir, ça l'inquiétait.

En vérité, cet incident en forêt rassure Katia.



Filant à vive allure sur la route, le véhicule se dirige vers le parc provincial Wabakimi, au nord des Grands Lacs, en Ontario. Bien que le soleil brûlant traverse le pare-brise, les fenêtres ouvertes de la fourgonnette permettent au vent de tourbillonner partout à sa guise, transportant avec lui des bourrasques de liberté se diffusant dans le cœur de tous les occupants. Sa tête se balançant au-dessus de ses épaules qui se soulèvent en alternance, Katia chantonne *Take Me Home, Country Roads*, de John Denver, qui joue assez fort. Le simple fait de parcourir des kilomètres et des kilomètres dans une autre province donne la sensation à toute la troupe d'être loin, hors du temps. La contrainte d'espace dans ce véhicule trop chargé n'importune aucunement les voyageurs, qui ont le cœur léger comme une plume d'hirondelle. Souriant à l'idée de prendre la clé des champs, Caroline relève les jambes pour poser ses pieds sur les trois tentes empilées devant elle, tandis que Vicky s'appuie sur le sac à dos d'elle ne sait trop qui. Elle partage l'autre côté de la banquette avec une montagne himalayenne de sacs de couchage. Qu'à cela ne tienne, cette parenthèse en nature sera fabuleuse. Marc sifflote en conduisant aux côtés de Mike, élu copilote et D.J. pour l'occasion. Il monte justement le son de *I Walk the Line*, de Johnny Cash, qui prend la relève musicale de son pote John. Les filles chantent les quelques paroles qu'elles connaissent par cœur en admirant le panorama forestier, alors que les gars entonnent à l'unisson la mélodie de guitare.

Un walkie-talkie sonne entre les deux sièges avant et laisse échapper une voix :

— Foxtrot appelle la base, Foxtrot appelle la base. À vous Alpha-Romeo-lait-de-coco.

Mike prend l'appareil et appuie sur le bouton du côté :

— Alpha-Romeo, à l'écoute ! À vous.

— 10-4, à vous ! fait Éric, qui est planté dans le dernier banc à côté du poêle au propane et qui parle dans l'appareil en espérant être discret.

— Foxtrot, tu peux pas mobiliser les troupes juste pour dire : « 10-4, à vous. »

— Je tripe sur les walkies-talkies, j'ai dix ans, 10-4. À vous.

Marc prend l'appareil des mains de son copilote pour expliquer :

— L'appareillage de communication est pour les urgences ou le partage d'informations sérieuses. À vous.

— Surtout quand on est tous dans le même char, souligne Katia. Monte le son de Johnny à 'place !

Amusé, Mike acquiesce à sa demande tout en admirant l'initiative de son copain :

— C'est vraiment *hot* d'avoir apporté ça.

— Mon frère a même un téléphone satellite dans le coffre, mais faudrait gossier après un peu, je sais pas trop comment ça marche.

— Prout. 10-4, complète Éric avant de fermer son appareil, l'air idiot comme une gousse de fève.

— Il a vraiment dix ans d'âge mental, ronchonne Caroline.

L'œil dubitatif, Katia demande :

— C'est pour les urgences, vous dites ? On est à l'heure, il fait super beau, aucun trafic, le réservoir est plein... Sérieux, on va pogner un *flat*, frapper un crocodile ou croiser une tornade, quelque chose ; c'est beaucoup trop louche que tout se passe bien de même.

— Bon, *miss Drama* qui est incapable de vivre son bonheur en toute simplicité, se désole Mike en secouant la tête de découragement.

— Eille, y a de quoi au loin !

Alerte, Mike reprend le walkie-talkie :

— Alpha-Romeo à Foxtrot, y a de quoi au loin ! À vous.

Telle une marmotte, Éric sort la tête de la montagne de bagages qui l'entoure pour regarder devant.

— Ben oui ! 10-4. À vous.

— Arrêtez de niaiser, les gars, c'est quoi ça ? Un accident ? interprète Vicky, déjà chamboulée.

— Pas d'ambulance...

— *Fuck*, on dirait un contrôle routier de l'armée. Pourquoi ?



Alors qu'ils sont en file derrière quelques autres véhicules, Vicky observe les Rangers, qui semblent poser des questions à chaque conducteur. Elle s'inquiète :

— C'est ben stressant, je me sens comme à la frontière du Pakistan en temps de guerre avec une bombe nucléaire artisanale dans ma brassière.

— Les gens passent, par contre, fait remarquer Marc.

Quand arrive son tour, il avance lentement le véhicule. Le contrôleur s'adresse à lui en anglais en se penchant pour inspecter les autres occupants :

— Bon après-midi, monsieur. Où allez-vous ?

— Bonjour, on vient de Gatineau et on s'en va dans le parc provincial Wabakimi.

Les filles échangent quelques battements de paupières d'ingénues perplexes.

— Il y a eu un effondrement de la route à cause des grosses pluies des derniers jours...

L'homme s'éloigne du véhicule pour appeler un collègue avec sa radio.

— Regarde, Éric, lui, il s'en sert à bon escient.

— Sérieux, on a pas fait deux heures de route pour rien ? se lamente Vicky, à qui l'idée de cette escapade féerique en forêt commençait à plaire.

— Vous êtes corrects, vous pouvez y aller. La route vers le parc bifurque juste avant le grabuge, pas de problème, leur assure l'homme, revenu à proximité.

Mike lui lève un pouce et avance. Il reprend le walkie-talkie :

— C'est libre devant, Foxtrot.

— 10-4.



— Les walkies-talkies ! s'enflamme Caroline dans une illumination digne de l'invention de la roue.

À travers une désolation palpable à mains nues, Marc soupire, allume sa lampe frontale et déclare :

— Dans la van...

— Pis le téléphone satellite ? tente à son tour Mike, bien qu'il connaisse déjà la réponse.

— Même place.

— Faque là, vous me dites qu'on a assez d'appareils de communication pour appeler directement la Station spatiale internationale, mais que tout est resté dans le char, c'est ça ? récapitule Caroline sur un ton de crise de nerfs qu'on sent monter par gradation.

— Euh..., débute Vicky avant de s'approcher des gars et de leurs auras trop candides.

Les coutures de son visage sur le point de craquer tellement elle est furieuse, elle arrache la lampe frontale des mains de Marc pour pointer son

faisceau sur l'objet en fonte qui dépasse du sac de Mike, avant de poursuivre son idée :

— On est équipés à ce point-là pour communiquer avec le monde entier pis, vous autres, vous nous perdez dans le bois en apportant juste un ostie de cuit *grilled-cheese* ?

— J'ai *The Executor* aussi... ça peut le faire, murmure Mike pour un peu plus de précision quant à la nature de l'artillerie de défense disponible.

— Je vous hais viscéralement, les gars ! Au plus profond de mon être, je désire vous tuer !

Hésitant entre reprendre la marche, s'immobiliser pour la nuit ou répliquer à ces menaces de mort, les marcheurs semblent frappés de mutisme. Une chose est certaine : une décision de groupe s'impose.

— On voit plus grand-chose. Faudrait peut-être...

— Non, non, oubliez ça, je reste pas icitte, avertit Caroline.

— Il va mouiller en plus, rappelle Vicky en balayant des yeux le ciel noir et la quasi-absence d'étoiles.

Caroline sent ses genoux céder sous la panique. Elle atterrit au sol telle une crêpe retombant au fond de sa poêle.

— Maudite marde, c'est vraiment vrai, là ? On va mourir en forêt ? Notre fils... On peut pas mourir...

Si le désespoir avait un visage, ce serait le sien, à ce moment même.

— Du calme, on va juste passer la nuit ici pis retrouver l'auto aussitôt la clarté revenue, à la première heure, annonce Marc, en bon père de famille.

— On peut continuer un peu même s'il fait sombre, non ? tente Éric, qui allume aussi sa lampe pour voir si son plan tient la route.

Il avance vers la gauche en éclairant au loin du mieux qu'il le peut, la tête bien haute. Le faisceau de lumière semble littéralement se faire bouffer par la distance.

Éric se rend à l'évidence :

— Même avec les lampes, on voit pus rien. Il fait trop noir pour s'orienter.

— Un cauchemar, un vrai CAUCHEMAR ! en rajoute Vicky en tournoyant sur elle-même sans pouvoir y croire.

Alors qu'une branche lui frôle un bras, elle pousse un cri de mort. Éric soutient de ses deux mains le fond de son gros sac à dos trop lourd avant d'avancer instinctivement vers Marc, le plus costaud du groupe. Les trois gars ont mal aux épaules et aux omoplates depuis déjà un petit moment. À présent paralysé par l'impuissance, Mike arrache nerveusement les feuilles d'un arbrisseau se dressant à sa droite.

— On fait quoi ? demande Katia, qui ne sait toujours pas trop quoi en penser.

Aucun des gars n'ose officialiser la fatalité de la situation ou mettre le point de non-retour en évidence en déposant son sac au sol.

Tout comme les filles, ils espèrent en secret que quelque chose arrivera pour leur éviter de devoir passer la nuit en forêt. Un randonneur, un indice leur rappelant le chemin, les phares d'une voiture au loin, n'importe quoi pour empêcher la tombée du rideau.

Or, un craquement très fort se fait plutôt entendre. Tous sursautent.

— C'était quoi, ça ?

— Je sais pas...

Un silence pénible sous-entendant un danger imminent s'ensuit. Les voyageurs écoutent les bruits de la forêt telles des proies vulnérables tentant de voir venir les coups pour prévoir le pire. Éric tourne rapidement la tête derrière comme s'il avait perçu quelque chose bouger au loin. Mike prend alors ses talents de comédien et son courage à deux mains pour dédramatiser la situation. Pour ce faire, il balance lourdement son sac au sol dans un mouvement franc accompagné d'un soupir qui semble dégager la satisfaction d'être enfin arrivé à la destination soleil tant désirée.

Pas un sapin ni un lapin n'y croient.

— Il faut se détendre un peu, il nous arrivera rien pantoute. On est pas chanceux, mais c'est quand même pas la fin du monde. Jésus-prie, on est pas sur le pont du *Titanic* en plein milieu du film, quand même.

— Pas loin de la fin, moi je trouve, il commence à faire frette, rectifie Vicky en se réfugiant dans les bras de Marc, désormais son port d'attache et

l'être assurant sa survie.

Celui-ci la serre fort – autant pour la rassurer elle, que se rassurer lui-même – juste avant de déposer son sac sur un lit de mousse verte appartenant à un lutin. Éric, qui attrape la main de Caroline, semble hésiter. Il garde son sac, l'air de se dire : « C'est pas sérieux, rentrons à la maison, ma gang de plaisantins de vous autres ! »

Mike poursuit sa politique de l'autruche dans une course en ligne droite vers un lac sans fond de joie et d'allégresse :

— On doit juste passer quelques petites heures de rien en forêt... On a de la bouffe, des lampes, de quoi faire un feu, un cuit *grilled-cheese*...

— Ton maudit cuit *grilled-cheese* à marde, là, sérieux..., rumine Katia entre ses dents, faisant ainsi un premier pas ostensible vers un aveu de déception face à la tournure des événements.

— On a du vin, Kat ! lui annonce-t-il, espérant troquer cette animosité à son égard contre du soutien liquide.

Il a visé juste, car sa bien-aimée semble tout à coup trouver l'imbroglia vraiment moins pire. Elle sonde :

— Combien de bouteilles ?

— Comme si c'était mieux de mourir soûl et bien repu, se désole Caroline, qui frissonne comme si on venait de lui proposer de boire de l'arsenic.

— J'en veux une, *now*, lance Katia sur un ton catégorique pour écarter tout délai possible.

— Attends, je vais juste sortir la couverture avant pis..., ose prononcer Mike.

— *NOW* ! ordonne sa blonde, qui fait un grand pas pour fouiller elle-même dans l'espace cellier de son ballot.

Mike lève une tête hébétée vers sa conjointe agressive. Il ne voit pas très bien son visage compte tenu de la noirceur partielle, mais il juge bienveillant pour son intégrité physique de collaborer à étancher sa soif au plus vite.

— Tiens, il est un peu chaud, par contre.

— Merci, fait tout bonnement Katia en dévissant le bouchon d'un coup de poignet habile. Pratique au maudit, les *twist caps*, perdu dans le bois !

Elle se descend une bonne rasade de ce sauvignon blanc tiède directement au goulot. Vicky, qui se trouve près d'elle, lui arrache la bouteille des mains sans plus de cérémonie.

— Ah pis d'la marde ! J'aime vraiment mieux mourir chaude, moi itou.

Elle boit un bon coup et tend le jus de raisin à Caroline, qui hésite un moment avant de saisir la bouteille à son tour, sans commenter. Elle refoule ses larmes et en avale une goulée.

— Tenez vos lampes frontales plus haut, pour qu'on voie mieux.

— On en a pas, de lampe, nous autres ? s'informe Vicky.

— Techniquement, on devait pas dormir ici, faque non, répond Marc.

— Ben, je t'annonce que ta lampe est désormais MA lampe, le met au courant Vicky, sans possible négociation.

Les gars cassent quelques branches autour pour leur permettre d'élire domicile dans cette zone sans risquer de se crever un œil à chaque mouvement. Ils commencent à défaire les bagages en se questionnant sur quel bissac renferme quoi. Marc sort une grande couverture et la déplie, aidé par Mike.

— Et voilà votre confortable divan rustique en nature, mes chères dames.

— Je vais rester debout pour voir venir les carcajous, décide Vicky en mirant le terrain rêche regorgeant de petites souches piquantes, de branches et de champignons.

Elle reprend la bouteille des mains de Caroline.

— Vous souvenez-vous du carcajou dans la série *Au nom du père et du fils* ? Je suis encore traumatisée. J'étais trop jeune pour voir ça, se souvient Caroline en ressentant le même frisson terrifiant qu'à l'époque, petit pyjama à pattes de canard en moins.

— Moi, je me souviens juste de Firmin qui *swignait* sa propre sœur, *doggystyle* dans le foin, ajoute Katia. Moi aussi, j'étais ben trop jeune pour voir ça.

— De quoi vous parlez ? leur demande Marc en fouillant dans un sac.

— On évalue sur une échelle de dix où se situera le présent traumatisme par rapport aux traumatismes qu'on a déjà vécus durant notre enfance, explique une Vicky que le vin blanc rend déjà plus sarcastique. Vous allez nous rembourser les frais de thérapie pis les anxiolytiques, j'espère ?

L'ignorant, les gars commencent la préparation d'un feu alors que les filles se résignent finalement à s'asseoir sur la couverture raboteuse. Collées les unes aux autres, elles se passent la bouteille en soupirant leur ironie entre chaque gorgée.

— Il est quelle heure ?

Vicky regarde sa montre.

— Même pas encore neuf heures.

Elle écrase un moustique dans son cou d'une tape vigoureuse.

— Câlisse... je suis déjà à boutte pis j'ai faim.

— Auto-administre-toi pas une commotion cérébrale non plus.

— Tiens, fait Mike qui avance vers elle, sa raquette tue-moustiques à la main.

— Merci.

Les gars semblent tout à coup envahis par un regain d'efficacité redoutable associé à la prise en charge de la survie de tous. Ils se partagent les tâches, récoltent le nécessaire, se consultent pour la marche à suivre et le placement des différentes matières premières pour faire le feu.

— Défaîs tes écorces en petits, petits morceaux, ça va sécher mieux si elles sont humides.

— Parfait.

— Super belles branches *chèches* ça, mon Mike !

— Ça va ben pogner.

Silencieuses et dangereusement en route vers la dépression, les filles se rendent bien compte que l'instinct de survie de leurs conjoints a pris le contrôle pour ainsi créer cette ambiance propice au partage et à l'entraide. Non en proie à un pareil élan de positivisme, elles restent là, un peu figées, à se passer le sauvignon chaud tout en fixant *The Executor* que Vicky agite

de temps à autre pour quelques flammèches meurtrières sur un ailé indésirable.

— Kin, lâche-t-elle, les dents serrées, en regardant cramer une mouche noire de très près.

Katia revient sur une information de haute importance :

— On a combien de bouteilles de vin au total, vous avez dit ?

— Trois, plus huit bières pis le gin.

— *Good ! Good !* se réjouit-elle en prenant une plus généreuse gorgée, l'inventaire des vivres alcoolisés étant moins restreint qu'elle ne le croyait.

— On va se faire une bonne fondue au fromage ! s'enflamme Éric, l'air de laisser présager aux plus crédules que la nuit à venir sera la plus enlevante de leur vie.

En vérité, il est ravi de voir sa conjointe pas si mal en point, compte tenu de la gravité de la situation. Bien qu'elle semble un peu transie par le choc, il s'attendait à pire comme réaction.

— On va se faire un bel abri antigrizzlis aussi, déconne Mike en émiettant toujours son écorce.

À ce mot, Caroline se raidit comme une barre à clous et Vicky frissonne du coccyx à la couronne. Cette dernière attrape un bout de bois au sol pour le lancer à Mike en guise de représailles, tout en cochant avoir participé à la confection du feu du même coup.

— Merci, mon amour ! Belle branche, apprécie Marc, qui chuchote ensuite à Mike de ne plus parler d'ours ; les filles semblent un peu plus calmes, ce n'est pas le temps d'en rajouter.

Le diable n'ayant pas toujours de porte, l'idée reste d'éviter de lui en ouvrir une.

— Abri... juste entendre le mot, pis on est déjà tous morts dedans, empilés les uns sur les autres, les yeux grands ouverts avec le contour rouge pis les lèvres sèches avec plein d'araignées qui nous sortent de la bouche quand le monde nous trouve après vingt jours à cause d'une odeur de putréfaction, détaille Caroline, qui parle pour la première fois depuis cinq bonnes minutes.

— Ben là, c'est une tragédie en forêt, notre affaire, pas *Walking Dead*, s'oppose Vicky, trouvant l'angle artistique du scénario de leur mort imminente pas tout à fait réaliste. Moi, je préfère le carcajou de tantôt : on nous retrouve dans l'abri, ensanglantés, avec des traces de griffes partout, mais pas mangés parce que, finalement, c'était juste une démarche meurtrière gratuite, même pas pour se nourrir, l'écœurant !

Katia poursuit dans la même veine avec sa propre prémonition sépulcrale :

— Non, mieux ! On nous retrouve proche de l'abri, nos corps dépouillés de leurs viscères et dispersés en cercle, comme autour d'une rose des vents. Le feu fume toujours, tsé...

— Qui a fait ça ?

— Le maniaque psychopathe des bois, qui attend que des caves comme nous autres se perdent.

— J'ai peur, là, arrêtez..., se décompose Caroline, qui regrette illico d'avoir amorcé ce jeu de présomptions lugubres.

— Ah ouin..., fait Éric, songeur, lui qui n'a pas particulièrement apprécié le scénario de Katia.

Marc lui lance à son tour une branche. Apeuré, Éric pousse un cri aigu en la recevant. L'attaquant rit.

— Aaaah ! Ric a peur du maniaque des bois.

— Se faire dépecer, c'est quand même pas plaisant. C'est elle qui le raconte trop bien. Je vais prendre une gorgée de vin moi aussi, finalement...

— On va sortir les verres, les choses à manger, les chandelles, décide Marc, qui souhaite tout de même un minimum de décorum malgré leur bévée forestière.

— On passera peut-être même pas la nuit ici ; si ça se trouve, des passants vont voir la van dans le chemin ou des gens du camping vont se demander on est où, présume tout à coup Mike, en grande confiance face à la vie.

— Qui ça ? Pas le voisin *weird* d'en face qui va venir nous chercher, toujours, ironise Éric avant d'éclater de rire.

— Non, non, surtout pas lui...



En arrivant au camping Smith – recommandé par Ghislain, le prof de sciences de la polyvalente –, ils sont ravis de constater que la disposition de leurs trois petits lots donne l'impression qu'ils ont un grand terrain commun.

— On est vraiment collés sur nos voisins, par contre, s'étonne Vicky en inspectant les lieux, d'emblée déçue de cette promiscuité. Je m'attendais à être pas mal plus en forêt que ça, mettons.

— À gauche, c'est pas un voisin, c'est les bécosses, lui spécifie Marc, fin connaisseur de ce type de cahute pour avoir déjà séjourné dans un camping commercial de ce genre lorsqu'il était enfant.

Éric apprécie cette nouvelle :

— Ah, ça, c'est pas pire ! Pas besoin de marcher trois kilomètres pour aller ch...

— T'as peur dans le bois, ma blonde, faque on a pris un truc plus populeux. La proximité avec son prochain vient avec, explique Marc en décochant un grand sourire en direction de sa conjointe débobinée.

Saluant les voisins d'en face, la main bien haute, Mike déclare :

— Faut être social pis aimer le monde dans 'vie.

Sur les trois personnes assises sous un genre de tente de toile portative installée devant une petite roulotte beige, deux lui renvoient une main molle. Celui qui semble le plus jeune des trois le fixe en ne bronchant même pas d'un poil de nez.

— Celui du milieu dort, on dirait, susurre Vicky en plissant des yeux en direction de la petite famille qu'elle voit plus ou moins bien à cause de la

toile brune. J'espère qu'y a pas autant de moustiques que ça. Sont genre dans un abri nucléaire antimoustique.

— *Weird...* De loin, on dirait qu'ils sont morts, constate Katia alors que Vicky le pense également, mais sans le dire.

— Bon ! C'est l'heure du concours de montage de tente ! Le couple qui perd fait à souper ! propose Mike, certain de gagner.

À la hâte, les trois duos se dispersent dans divers recoins vers le fond des lots, donc plus près des arbres, honorant ainsi une distance raisonnable entre chacun. Marc et Vicky occupent l'espace du centre.

Deux enfants arrivent alors comme la foudre dans leur zone. Essoufflé, le plus vieux des deux demande, en anglais :

— Avez-vous des canettes vides ?

— Euh, non... On vient juste d'arriver, regardez, on monte nos tentes, explique Katia avec le maximum de douceur dont elle est capable.

Sans rien dire, les deux gamins décampent vers l'emplacement suivant.

— Laissez-nous le temps d'enlever nos manteaux pis de mettre nos bottes dans le bain, les *boys* ! déconne Mike.



Après une vingtaine de minutes, Mike et Katia se congratulent en se tapant dans les mains à qui mieux mieux, alors que Marc et Vicky se chicanent en démêlant encore les piquets, la toile étendue de tout son long au sol.

— C'est quoi ça, maudite affaire ? C'est le plus long, lui, ou c'est l'autre là-bas ?

— Oui, c'est celui du centre, il faut les rentrer un par un là-dedans pis tourner, donne.

— Je suis toute trempée tellement il fait chaud. Asti que j't'à boutte !

Marc assemble la tige, qu'il insère ensuite à sa place, pendant que Vicky s'évente la camisole en attendant de devoir attraper le morceau de l'autre côté. Il pousse et pousse.

— Attends, c'est coincé dans le tissu ! rugit Vicky, qui saute nu-pieds au centre de la porte dézippée pour essayer de soulever la toile afin que la tige centrale atteigne l'extrémité opposée.

Sifflotant leur joie de vivre à qui veut bien l'entendre, les vainqueurs se cueillent une bière dans une glacière avant de s'embrasser, puis de s'approcher de leurs amis. Mike décapsule sa canette le plus près possible de l'équipe Marc-Vicky, pour qui rien ne va plus. Les gagnants commentent entre eux ce qui se passe comme s'ils assistaient à un match de hockey :

— Marc passe le poteau à la joueuse du centre...

— La joueuse du centre peine à dégager la toile...

— Il tente une échappée pour passer entre les poteaux et rate la cible...

Toujours à moitié pliée, la toile molle lui recouvrant la tête et le haut du dos, Vicky leur crie :

— C'est beau, les touristes, vous pouvez circuler, la tour Eiffel, c'est par là-bas...

Lui obéissant, ils avancent vers le couple suivant tout au fond du terrain, en direction des toilettes. De ce côté, la toile est aussi déployée sur le gazon, les tiges assemblées et placées en ordre croissant et les piquets bien alignés, mais tout ce bataclan est toujours en deux dimensions. Éric tient le livret d'instructions dans ses mains alors que Caroline tape du pied à ses côtés en essayant de voir par-dessus son épaule.

— Tu rentres chaque tige de même, tout au long, pis la plus grande au milieu, OK, déduit Éric, les sourcils ondulés. La grande en premier ou pas ?

— Ça fait quatre fois que tu lis la marche à suivre au complet, mon amour ! Veux-tu l'apprendre par cœur ? Proposer une réécriture plus claire aux concepteurs ? rage Caroline, qui le trouve lambineux.

— Je suis pas sûr encore si ça va en dessous ou au-dessus des gogosses de plastique..., réfléchit le scientifique en pleine prospection informative, toujours aussi avide de bien faire les choses du premier coup.

Mike le taquine :

— C'est que... c'est pour cette nuit, la tente. Si possible.

— Eille, il me gosse-tu, lui, avec ses maudites instructions ! Eux autres, ils ont fini, Éric, te rends-tu compte ?

Katia et Mike commentent à nouveau la partie de hockey :

— Éric exécute un hors-jeu... Caroline veut le mettre en punition.

— La joueuse s'impatiente et craint de devoir coucher dans le char, alors elle envisage une mise en échec violente ou un coup porté au haut du corps à l'aide d'un piquet trop élevé.

— Oui, oui, pour de vrai, j'y pense très sérieusement, admet Caroline à travers une grimace empreinte de mépris dévoilant également un grand potentiel de dangerosité.

Les deux gamins gambadent à nouveau vers eux, tels deux lapins en surdose de cocos de Pâques, et ils quémangent encore des canettes vides. Mike soulève sa bière en signifiant qu'elle est encore à moitié pleine. Les deux gosses se plantent devant lui, l'air de vouloir attendre qu'il la termine.

— *Later, later...*, les chasse finalement Katia en souriant un peu moins que la première fois.

— BEN NOOON ! crie Vicky.

Tous se tournent vers elle.

— T'as poussé trop fort, fallait pas forcer de même, j'te l'avais dit !

Au moment de passer la pointe du poteau dans l'œillet du toit, Marc a rencontré de la résistance, alors il a poussé un grand coup d'impatience et le piquet a perforé la toile.

— Attends ! Touche à rien pour pas l'agrandir ! s'affole Marc en accourant vers Vicky afin de constater les dégâts.

Baveux et rieurs, Katia et Mike installent leurs chaises pliantes entre les deux couples pour savourer, aux premières loges, les diverses anicroches rencontrées par chacun des groupes. Katia pousse même le concept jusqu'à aller chercher un sac de croustilles, qu'elle ouvre avec grande cérémonie.

— Chips ? Pis toi, mon cœur ? À part de ça, ça va ?

— Ah oui, oui, ça va, les vacances, on relaxe, tu sais c'est quoi...

— NOOON ! Faut que tu pousses doucement le poteau jusqu'à moi, Éric ! crie Caroline, hors d'elle. Si tu retires dessus après, je le pognerai

jamais !

— ... dans le calme et la sérénité...

— C'est pas vrai que je vais me faire piquer par des bibittes toute la nuit à cause d'un maudit trou dans la toile ! anticipe déjà Vicky, le ton rempli de reproches jusqu'à ras bord.

— ... en nature pour se ressourcer...

— Tu capotes tout le temps avant que les choses arrivent, toi, c'est ça, ton problème ! réplique Marc, rouge comme une tomate confite.

— ... les bruits de la nature, les oiseaux...

— NOOON ! Tiens la toile plus haut, le temps que je rentre les autres ! Sinon, ça marchera jamais ! chiale Éric, alors que la tente tombe tranquillement sur le côté, car Caroline a lâché trop vite son bout.

— Le temps... je pense que le temps est notre plus grande richesse, clame Mike en croisant une jambe sur l'autre, un petit air aristocrate dans le nez.

Katia jette un œil aux alentours. Elle aperçoit un couple entre les branches sur le lot voisin du leur. Se croyant à l'abri des regards, la fille est assise sur son chum et l'embrasse à pleine bouche alors qu'il lui caresse les seins à travers son chandail. Inspirée, Katia prend son chum par la main et lui sourit. Elle avance le visage vers lui pour un baiser. Alors que les abris de leurs amis semblent enfin revêtir un semblant de forme décente, Mike et Katia se cajolent sans qu'aucun des deux couples – en pleine querelle – s'en rende compte. Katia augmente même d'un cran son audace en dirigeant la main de Mike vers ses seins. Très volontaire à s'acquitter de la tâche demandée, son chum laisse choir au sol sa canette vide en lui souriant avant d'avancer pour l'embrasser à nouveau. Un bras surgit alors à sa droite tel le tentacule d'un monstre marin redoutable. Le couple fait un saut vertigineux, puis Katia s'empresse aussitôt de replacer sa camisole qui s'était un peu décentrée sous les attouchements cochons de son chum. Les enfants, qui étaient visiblement restés dans les parages, déguerpissent avec la canette de Mike.

— Sacre, c'est presque une agression armée de canette, ça ! s'offusque la victime en portant une main à sa propre poitrine. J'ai failli mourir du cœur.

— On va leur dire d'arrêter ça ou avertir leurs parents, réitère Katia, qui les regarde détalier en se demandant s'ils ont vu ou pas ce début de film XXX.

Toujours sous le choc, Mike regarde tout autour.

— Ayoye... Je viens d'avoir une vision, de l'autre bord du chemin.

— Quoi ?

— Je sais pas, c'est bizarre..., dit Mike à travers un éloquent froncement de sourcils.

Il se lève pour aller chercher une autre bière dans la glacière près de la van tout en espionnant d'un œil subtil les voisins d'en face. À son retour auprès de Katia, il lui donne ses impressions :

— Regarde discrètement. Celui au centre, c'est un adulte, pas un jeune finalement, il est trop grand. Genre le Tanguy avec ses parents. Pis regarde de côté avec l'angle, on dirait qu'il porte un masque...

Katia lève la tête et confirme l'impression de son chum :

— Ayoye, il porte le masque du tueur dans le film *Halloween*.



— Les voisins, alias cette famille de dangereux tueurs en série, c'est pas eux qui vont appeler la police pour nous sauver certain, fait remarquer Éric.

— Arrêtez avec votre délire de voisins, les prie Mike, question de recadrer la peur de mourir de tout le monde dans un spectre plus probable.

— Le gars porte un masque de tueur ! crache Marc, qui comprend mal cette soudaine clémence.

— Ben justement, si t'étais un vrai tueur, toi, porterais-tu un masque de tueur pour faire exprès d'attirer l'attention sur le fait que t'es un tueur ? le défend Mike.

— En tout cas...

S'affairant aux derniers préparatifs avant l'allumage officiel du feu, les gars se concentrent. Éric est si minutieux et méthodique que les deux autres l'agacent :

— Ben là, Ric, c'est quand même pas une sculpture de Michel-Ange qu'on fait...

— L'air, les gars, l'air. Le secret pour un feu réussi, c'est que l'air circule, explique Éric en souriant à tout vent. Souvenez-vous que j'ai été scout quand j'étais jeune...

— Oh *shit*, oui... le Putois Courtois. Quand tu y penses, ils te considéraient pas comme un puissant guerrier de la forêt, hein, avec un nom de même..., reflète Mike, toujours aussi désolé pour lui.

Plus mesquin que bon joueur, Marc renchérit :

— C'est vrai. En cas de catastrophe, on évitera pas la mort d'homme en appelant à la rescousse une mouffette qui chlingue.

— Qui pue en toute politesse, c'est ce que je déduis de ton nom, rectifie Mike, un doigt solennel vers le ciel.

Éric leur envoie un regard à couper un clou, mais qui ne rejoint pas ses cibles étant donné que son visage est à peine perceptible dans la pénombre.

— Il pue même pas, le défend Caroline, qui trouve tout de même amusant ce dérapage de nom de scout.

— Si j'avais été dans les scouts, je me serais sûrement appelé Loup Agile, moi, se vante Marc en passant sa main dans ses cheveux à la John Travolta.

Vicky ajoute :

— C'est drôle, avec tes boîtes qui traînent encore dans le *locker* trois mois après ton déménagement, j'aurais plutôt proposé Siffleux Lambineux.

— Ben là ! Libidineux, au moins ? Déjà qu'un siffleux...

Mike, qui cherche le briquet dans son sac, se projette scout à son tour :

— Je suis sûr que tout le monde serait d'accord pour me nommer Lièvre Furtif.

— Je te voyais plutôt en Vison Soyeux, moi, réplique Marc.

— Je suis pas si poilu que ça... pis mon poil de *chest* prime quand même pas sur ma vivacité d'esprit ! ?

— Par temps froid, perdu en forêt, je pense que oui, est bien obligée de lui faire remarquer Katia.

— Voyons ! Je trouve pas le feu.

— C'est moi qui l'a, je pense, lui dit Éric.

— Ou moi ?

Les trois gentils organisateurs de leur disparition cherchent alors dans toutes les poches de leur sac respectif. Aucun briquet en vue.

— J'ai apporté le long, là, pour partir le BBQ...

— Vous me *fucking* niaisez ? flippe Vicky, le visage chiffonné en torchon sale.

— Du calme, on va le trouver.

Les filles soupirent de découragement à l'unisson. Dans un mélange de lâcher-prise face à leur hypothermie imminente et de non-surprise qu'il manque un objet crucial à l'expédition, elles continuent de se passer la bouteille de vin sans faire plus de chichi.

— Les Écureuils Amnésiques, c'est plus ça, votre nom de scouts...



Une fois les trois tentes bien érigées, Vicky, qui en a déjà ras le bol du camping, s'assoit en rebattant les oreilles à tout un chacun à propos du stress occasionné par cet assemblage périlleux en pleine canicule. L'humidité transforme les vingt-huit degrés en trente-quatre bien ressentis sous les aisselles.

— Ça va être nickel, ma blonde. On a bien colmaté le trou, Mike pis moi.

— Je veux pas UNE bibitte dans ‘tente, je t’avertis. Même pas un mini-bébé-de-rien.

— Tiens, prends *The Executor* pour te défouler en tuant des mouches, lui offre Mike avec grande générosité.

Comme le soleil descend peu à peu, les moustiques commencent à faire leur entrée en scène pour la première partie du spectacle gourmand. En moins de deux, Vicky se retrouve debout à tenter d’atteindre le plus de bestioles possible avec la raquette en faisant la toupie entre la table de pique-nique et le foyer extérieur. Plus loin, vers le bois, Caroline se vaporise l’entièreté du corps en tentant de respirer à travers ce nuage volatile de répulsif à insectes destructeur de couche d’ozone. Éric vient la rejoindre pour un hammam préventif en duo. Trop absorbée par sa tâche pour s’asperger à son tour, Vicky exécute toujours un semblant de grand ballet canadien à vocation meurtrière.

— C’est comme une dépendance ; je suis plus capable d’arrêter⁹ !

De retour auprès des autres, Caroline constate que son chum est resté plus loin, penché derrière leur tente.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je replace les piquets en angle, dans une alternance croisée, pour que s’il vente juste d’un bord, l’autre bord puisse empêcher la toile de s’envoler à cause de la force inversée. Je viens de penser à ça.

— Eille, il me tire du jus, c’est effrayant... Je suis-tu la seule à trouver qu’il abuse solide avec ses stratégies raffinées de tente ? demande Caroline, le visage décomposé, très sincère dans son questionnement.

— Coudonc, il a-tu un doctorat en tentologie, lui ? se demande Katia.

— Il m’épuise avec ses détails... c’est vraiment lourd. Bon, je commence le souper, on a perdu, ç’a l’air.

— Je vais t’aider. On a littéralement détruit notre tente pour y arriver, faque je suis pas certaine qu’on appelle vraiment ça terminer en deuxième place, fait remarquer Vicky en se levant, pour ensuite grimacer dans le dos de Marc, qui ne voit rien.

Katia reste assise et soupire un semblant d’onomatopée de bonheur jamais égalé dans sa vie :

— Aaah... les poitrines de poulet sont dans le gros *cooler* bleu pis les légumes pour les papillotes, dans un sac dans le coffre de la van. Je prendrais aussi une bonne bière froide, moi. Vous faites le service aux chaises, j'imagine ? Ah, avez-vous des dry martinis à la place ?

— Va donc péter d'*in* fleurs juste là, à 'place, merci ! Le papier d'aluminium est où ? demande Caroline, le nez dans la boîte des articles de cuisine.

— Mike ? Ils vont faire le souper à notre place, on va au moins leur fournir le matériel nécessaire.

— Je suis censé avoir quoi, moi ? demande-t-il, près du chemin, en train de se préparer pour une joute de frisbee avec les deux autres gars.

— Le papier d'aluminium.

— J'ai pas apporté ça. J'ai pas vu ça sur la liste que tu m'as donnée non plus.

— Ben oui. C'était écrit.

— Pas grave, proclame Caroline. J'avais demandé à Vic et Marc d'apporter aussi un rouleau, me disant que si un des deux couples oubliait, ben...

— Brillante astuce.

Vicky demande donc à Marc de sortir le sien.

— Euh... Oui, oui...



Marc part vers la fourgonnette sans cultiver le moindre souvenir que ce soit d'avoir apporté cet article. Il cherche et cherche, mais en vain. Il regarde la liste de choses qu'il devait rassembler qui traîne dans le coffre à gants et constate que l'article en question n'est pas coché. Il a dû l'oublier. Il chiffonne le papier et le glisse dans sa poche avant de revenir vers les autres.

OceanofPDF.com

Il jette discrètement un papier au feu en disant :

— C’était même pas sur ma liste, ma blonde.

— Ben oui, c’était sur ta liste ! Montre. Est où ?

— Aaah, hip ! dans le feu, maudine, trop tard... je viens juste de..., répond-il, faussement désolé, en avançant les deux mains vers le foyer comme s’il envisageait réellement de tenter de récupérer quelques débris que ce soit, au péril de ses doigts.

Vicky le toise avec indignation, les épaules hautes et les traits du visage tendus vers le centre, alors que Caroline récapitule les faits :

— Faque là, on a rien d’autre pour cuisiner qu’un seul petit chaudron. Le but était de manger sur le feu. Durant quatre jours.

— Pas de panique, on va aller en acheter un. Venez, les gars.

— Avez-vous des canettes vides ? demande la petite voix familière, qui est revenue.

— NON !



Vicky frissonne. La température caniculaire des jours précédents l’a rendue davantage sensible au temps plus frais.

— Je le trouve vraiment pas, avoue Éric, qui cherche toujours dans son sac de quoi allumer le feu.

— Moi non plus.

— J’ai un autre *lighter*, mais... dans la van, se désole Marc, prêt à ouvrir les bras pour recevoir une rouée de coups.

— Tout est dans c’tte maudite van là, c’est pas mêlant ! L’essentiel à notre survie est là-dedans ! Ma joie de vivre aussi, sûrement, exagère Vicky,

dressée sur ses ergots.

— Je comprends tellement pas comment on peut arriver à oublier des affaires essentielles de même dans ‘vie. Ça me dépasse, s’indigne Caroline, qui respire un bon coup pour se retenir d’en ajouter.

— Pis à 14,95 \$ le mini rouleau de papier d’aluminium au dépanneur à l’autre bout du fin fond du monde, la papillote de patates grelots commence à prendre de la valeur. Mange-les tranquillement ; du caviar, c’est des crottes de nez de grenouille à côté de ça, ressasse Vicky, hargneuse.

Marc y va d’une théorie justificative :

— On savoure le moment présent, nous autres, on est pas dans le stress constant comme vous autres, c’est pour ça.

Silence.

Moment d’hésitation.

Craquements de nature divers et non identifiés.

Quelques oiseaux couche-tard piaillent dans le dos des écureuils alors que les campeurs cherchent de surcroît un aspect positif dudit moment présent à savourer... perdus en pleine forêt, sans feu ni vêtements chauds, affamés et encerclés de possibles bêtes sauvages l’étant tout autant.

Rien de positif ne vient à personne.

— On va essayer de frapper des roches ensemble ! propose Putois Courtois, enthousiaste d’ainsi faire honneur aux mœurs et coutumes anciennes du mouvement scout en matière de survie en forêt.

— Ça marche même pas pour de vrai, c’t’affaire-là.

— Ouais, confirme-t-il, sans être certain de rien.

— Dans les séries de survivalistes, on montre qu’il faut faire prendre l’étincelle dans un petit paquet ultra sec de mousse ou de brindilles, genre presque en poudre, explique Katia, également septique face à l’avenue envisagée compte tenu de l’humidité ambiante.

Armés de deux lampes frontales, les gars partent malgré tout à la recherche de pierres. En moins de deux, ils reviennent avec un exemplaire dans chaque main.

Les filles épient le spectacle semi-nocturne en continuant de se passer la bouteille de vin, telles trois ivrognes n'envisageant aucun lendemain heureux. Elles sont aussi diverties que curieuses. Les hommes de Néandertal, qui sentent l'imposture historique à plein nez, se mettent à frapper leurs roches les unes contre les autres. Rien de fameux n'en sort. Aucun embryon d'étincelle ne se pointe le bout du nez.

En remuant des épaules, Mike avoue :

— Sacre, ça me résonne jusque dans la colonne vertébrale comme quand on se gratte les ongles sur un tableau.

Marc confesse :

— Moi aussi, dans les poignets, déjà que j'ai un problème de canal carpien.

Réalisant que tout repose sur ses épaules, Éric s'attelle à la tâche avec grande vigueur, jusqu'à ce qu'il laisse tomber ses pierres en criant :

— Je viens de me péter l'ongle du pouce ! Ouch ! Cassé tout croche, en plus...

— Bon, laissez faire, les scouts du dimanche, décide Katia, avant de murmurer à l'intention des filles : les Castors Malhabiles, vous en pensez quoi ?

Mike lance aussi ses cailloux au loin en abdiquant :

— Comme Kat dit, j'ai déjà vu dans une émission que ça prenait genre une heure minimum partir un feu de même au gros soleil d'Afrique, pis ça, c'est juste quand ça marche.

— Même dans l'émission *Seuls et tout nus*, la production fournit du feu aux participants, imaginez, ajoute Marc en se frottant les paumes sur son pantalon. As-tu de la crème à mains dans tes affaires, Vic ?

Elle lui passe le tube qui était dans sa bourse. Résignés à ne pas parvenir à allumer quoi que ce soit, les gars rejoignent leurs douces sur la couverture pour tout de même commencer les préparatifs du repas.

Éric, qui se grignote l'ongle amoché, demande à Caroline :

— As-tu ton coupe-ongles, mon amour ?

— Oui, parce que, nous, on traîne toujours les choses essentielles, note cette dernière, dans un ras-le-bol évident adressé autant à son conjoint qu’aux deux autres amateurs.

Elle sort l’outil du petit sac à dos lui faisant office de bourse et le lui tend avec l’air suffisant d’une vieille tante rêche se tenant sur son quant-à-moi.

— Bon, on sort le souper. On va se faire une belle tablée ! s’enflamme Mike, toujours responsable du volet « enthousiasme des troupes ».

— Avoir eu plus de temps, j’aurais pu vous faire une vraie table en brêlage, se vante au passage Éric en corrigeant son ongle du mieux qu’il le peut.

— T’as même pas de corde, fait remarquer Caroline, sans vouloir paraître tue-le-projet.

— Si j’avais eu du temps ET de la corde...

— Moi, si j’avais un cellier, je mettrais le blanc au frais, avoue Katia.

— Moi, si j’avais un hélicoptère, je crisserais mon camp d’icitte, ronchonne Vicky.



À nouveau en proie à une fierté incommensurable face à l’organisation du repas à venir, les gars s’activent.

— Au moins, pour le souper, on a pensé à TOUT !

Marc sort un sac de raisins qui dégouline un peu partout sur la couverture.

— Ark ! laisse échapper Vicky après en avoir reçu sur ses vêtements.

Elle ouvre le sac qu’il a déposé près d’elle, puis constate en visant le contenu avec sa lampe :

— Ils sont tout écrasés, vos raisins...

Caroline en profite pour prodiguer un petit conseil-lunch-de-base à la va-comme-je-te-pousse :

— C’est sûr que le sac de raisins lousse dans un sac à dos, c’est pas l’idéal... Il aurait fallu les mettre dans un plat de plastique.

Éric fait un visage dégagé de : « C'était pas ma tâche, ça », pendant que Marc s'affaire à éponger la couverture et le pantalon de sa douce avec des feuilles d'essuie-tout.

— On a le saucisson, s'enflamme Mike en le sortant d'un plat de plastique.

— Ah, vous voyez, le saucisson avait pas besoin d'un plat, lui, c'est dur, ne peut s'empêcher de souligner Caroline, désormais animatrice d'une capsule culinaire pratico-pratique intitulée *Lunch 101 – trucs et astuces pour tout niochon perdu en forêt*.

Mike sort une seconde bouteille de vin blanc tiède et des verres qu'il refile à Katia, histoire de mettre fin à cette peu élégante beuverie au goulot. À deux mains, Éric extrait de son sac une boîte contenant le nécessaire pour le souper, soit un bol à fondue et ses accessoires ainsi qu'une seconde boîte contenant deux sachets de fondue au fromage sous vide. En fière soldate, Caroline assemble tout le bataclan pour se rendre un peu utile.

Voyant atterrir tout cet attirail au centre de la nappe de fortune, tout le monde fige. Même Caroline cesse tout mouvement.

Un ours ailé passe.

— Tabarn...

— Wow ! Une fondue au fromage pas de feu, ironise Vicky qui largue la bombe sans gêne.

— Ça va être délicieux, votre souper-presque-parfait, ajoute Katia en ouvrant d'un tour de poignet décidé la seconde bouteille de vin.

— *Fuck*.

Toujours dans un déni total face à l'échec cuisant de ce souper, Mike sort deux ciabattas en proclamant :

— On a du pain en masse, au moins.

Les filles restent de marbre face à cette annonce forte en gluten, alors que Mike coupe et distribue un bout de pain à tous en même temps que Katia passe les verres de blanc.

Pendant un instant, chacun fixe en silence sa piètre pitance : une coupe de vin de plastique et un morceau de pain. Mike se lâche le premier :

— Sacre, je me sens comme Jésus et ses apôtres. Ceci est mon corps et mon sang livrés pour vous.

— Amen.

— C'est *cheap* raide comme souper ! s'exclame Vicky en garrochant son bout de pain au centre de ses jambes croisées.

— On appelle ça retourner à la base, ma blonde, redéfinit plutôt Marc qui prend le morceau de pain pour le lui redonner.

— On s'amaigrit avant de se faire manger, c'est chien pour l'ours, ronchonne-t-elle, à peine rabat-joie.

— Qui veut de ce succulent saucisson ? demande Mike, toujours à fond dans son numéro de claquettes. As-tu ton couteau, Ric ?

Celui-ci fait un non discret d'une tête désolée. Les gars ont oublié les ustensiles aussi ; ils n'ont que les fourchettes à fondue.

Hésitant un peu, Mike se décide à empoigner le saucisson pour en croquer directement un morceau à la mode Cro-Magnon. Il le tend à Katia, qui fait pareil ; elle mord dedans et le passe ensuite à Vicky.

Au cœur de la scène pathétique, de petits rires s'élèvent.

— Tsé, dans 'vie, y a « à la bonne franquette » pis aussi « câlissement à la bonne franquette », décrit Marc avant de pouffer à nouveau.

Prises au piège dans une seule et même galère, les âmes les plus anxieuses se font au départ museler par la peur pour ensuite se laisser détendre par l'humour. L'amusement est l'antidote de la frousse, telle une cuillerée de miel donnée à l'ours qui tousse¹⁰.

Tous mâchouillent leur pain dans un semblant de reconnaissance envers la vie et ses fruits et victuailles. Un silence de mort honore ce souverain repas pâteux. Certains osent hydrater la motte épaisse qui leur roule en bouche de quelques raisins écrasés alors que d'autres la dévorent seule et crue, tel le dernier repas du condamné à la chaise électrique.

— Ouin, fallait bien que ça arrive, commence Vicky.

— Quoi ?

— J'ai envie de pipi.

— La forêt t'appartient, ma chère, lève-toi et marche, prophétise Mike, toujours dans son rôle du fils de Dieu.

— Es-tu malade ? J'ai ben trop peur !

— Veux-tu que j'y aille avec toi ? propose Marc en bon partenaire, à la vie à la mort.

— Non, c'est trop gênant...

— Tiens ! Apporte mon cuit *grilled-cheese*. C'est en fonte, cette affaire-là, tu peux assommer n'importe quoi avec, *big time*.

— OK, je vais l'apporter, pis viens me surveiller, mais de dos, conclut Vicky en s'adressant à son chum. J'ai pas de mouchoir.

— Prends des feuilles d'essuie-tout. Ah non, je viens d'essuyer le jus des raisins avec...

— C'est mieux que rien.

Elle défait un bout de la motte semi-trempe et la garde dans sa paume. Elle se lève en même temps que Marc, puis attrape l'outil de fonte avant de tendre son verre à Katia en guise de consigne durant son escapade. Désormais aussi bien accompagnée qu'armée, elle s'éloigne à petits pas, la lampe frontale illuminant le bout de ses souliers crasseux.

— Si je sens que vous m'entendez, ça marchera pas. Chantez le Ô *Canada* pour m'aider à me concentrer.

— OK. Ce sera jamais aussi pire que les toilettes du camping, *anyway*...

Portés par l'énergie du désespoir errant dans les bas-fonds de la démotivation, tous se mettent à chanter mollement :

— Ô *Canada, terre de nos aïeux*...



Comme les hommes sont toujours partis en mission-papier d'aluminium, Caroline et Vicky lavent, coupent et assaisonnent haricots, carottes et pommes de terre pendant que Katia entretient rigoureusement le feu. Tout sera fin prêt au retour du trio et un tapis de braise flamboiera.

— Cuisiner sur le feu, ça, c'est la vraie vie de bois ! déclare la préposée à la combustibilité en remuant dans les flammes un tisonnier de fortune fait d'une longue branche qu'elle a dénudée.

— On a fini, se réjouit Caroline en recouvrant d'un linge les légumes entassés en monticule dans deux assiettes de plastique.

Sortant de nulle part, un homme et une femme passent sur le terrain en discutant, l'air de rien, le sourire joyeux et le ton léger. Ils contournent une des glacières en ne daignant même pas saluer les filles, qui les fixent comme on regarde des chimpanzés en pleine séance d'épouillage. Une fois le couple plus loin, Vicky chuchote à ses amies :

— Pas de gêne, surtout. Franchement...

— Tantôt aussi, quand tu lavais les patates plus loin, des gens sont passés exactement à la même place, comme si c'était juste normal. C'est assez intrusif, merci, fait remarquer Katia. C'est notre espace, me semble.

Suivant toujours des yeux le couple qui vient de passer dans l'espoir de connaître sa destination, Vicky comprend aussitôt ce qui se passe :

— Aaah ! Ils passent ici pour aller aux chiottes, c'est plus vite que par le chemin.

— Ben là, on va ériger une barricade. Déjà que ça sent le diable sur notre terrain, c'est pas vrai qu'on va se faire déranger tout le temps en plus.

— C'est vrai que ça sent fort par bouttes ; j'osais comme pas vous le dire, confirme Caroline.

Les filles déplacent en vitesse deux glacières, les empilent, puis ajoutent trois chaises pliantes à leur muraille afin d'obliger les paresseux à dorénavant emprunter le chemin au lieu de couper par leur terrain. Fières d'être si rusées, elles retournent autour de la table de pique-nique, ni vu ni connu, le nez en l'air, en marchant des épaules.



Quelques minutes plus tard, le couple revient sur ses pas, toujours en jacassant. Il contourne ladite barricade de fortune pour venir passer carrément au centre des lots, entre la table et le foyer.

— Hum ! Ça va être bon ! ose même le type anglophone en zieutant les préparatifs sur la table.

— *Yes, you bet*, sourit jaune Katia, sans même le regarder, en piquant avec une certaine violence les bûches embrasées avec son tisonnier.

Le couple poursuit sa route.

— Je me sens violée dans mon intimité, avoue Vicky d'une moue de fruit sec.

Katia crache plutôt :

— À soir, on mange d'la marde grillée, en voulez-vous une bouchée ?

— Tsé, on est pas allées aux toilettes encore nous-mêmes, c'est ben pour dire... Tant qu'à le vivre par procuration avec presque tous nos sens, on va aller voir de quoi ç'a l'air.

Les filles agrippent leurs petits verres de rosé et marchent en direction du bloc sanitaire. Tout en approchant, elles découvrent l'allure un peu délabrée de la cabane de bois qu'elles entrevoient à peine de leur terrain, compte tenu de la forêt. Un bouquet nauséabond plus insistant agresse leurs narines alors qu'elles arrivent à moins de cinq mètres de l'endroit.

— Ayoye ! Ça me surprend que les arbres environnants survivent, souffle Vicky qui respire à présent par les dents.

Malgré ce supplice du pif, les trois copines persévèrent et gravissent le petit escalier surplombé d'un évier extérieur et de deux cabinets de toilette fermés se faisant face. Caroline pousse la première porte du bout d'un doigt. La lunette usée repose sur un trône vieilli et taché de brun rouille. La cavité de la toilette sèche est remplie à ras bord, au point où elle menace de déborder.

— OK, ils ont clairement pas vidé les fosses à la fin de la saison passée.

— C'est limite de la négligence criminelle, s'offusque Vicky, le nez fripé.

La main sur la bouche, Katia pousse la porte de la seconde toilette, qui a réussi l'exploit d'être encore pire que sa voisine ; le monticule de déjections

humaines en tout genre s'élève dans une pyramide nauséabonde dont la cime dépasse le siège.

— Bon, tant qu'à être ici, je vais y aller vite, vite. Quand c'est rendu qu'en cinq minutes tes cheveux sentent la bouse, tu traînes pas dans les parages pour lire ton journal su'l bol, mettons...



À leur retour, les gars racontent avec amusement leur escapade alors que les filles confectionnent en vitesse les papillotes :

— Le dépanneur est vraiment un magasin général louche ; y avait des perdrix sous vide genre dépecées au canif dans le congélateur à glace juste à côté d'un rack de colliers de plumes fraîches.

— C'est pour ça que ç'a été long de même ? chiale un peu Caroline sous la noirceur qui tombe en regardant l'heure tardive sur son téléphone.

— On a fait le plein d'essence pour repartir, se vante Marc, fier d'avoir été prévoyant sur ce coup.

Mike s'enflamme en sortant une casquette John Deere rétro et un serre-tête parapluie.

— Cadeau ! fait-il en tendant la casquette à sa douce.

— *Cool !*

— Ça le fait, ouais ! Je te jure, y avait plein d'affaires : un mur de rapalas, un autre de vêtements de chasse et pêche, des outils, de la peinture, des sangsues pour la pêche à côté d'une boîte en métal de carrés aux dattes pas emballés, genre faits maison par la propriétaire, tu vois le genre ? C'était aussi une cantine, un nettoyeur, un club vidéo pis un bureau de poste.

— Sa femme coupe aussi des cheveux *su'l side* dans le *backstore*.

— 14,95 \$!? crie Vicky, qui vient de voir le prix sur le rouleau de papier d'aluminium. Taboire !

— Le plus petit rouleau, ça... le plus gros était 23,95 \$.

— Tout était cher ! Les rouleaux de papier de toilette étaient 5 \$ chaque, pis je les soupçonne de passer des demi-rouleaux. En plus, c'était payant pour aller aux toilettes, 2 \$, même pour les clients.

— Parlant de toilettes, on a un grave problème d'invasion de territoire, débute Vicky d'un ton pompeux.

Les filles expliquent en détail leur mésaventure à ce sujet.

— Pfft ! Facile ! On va tasser la van, décide Marc dans un éclair de génie.

Il s'exécute en vitesse et stationne le véhicule dans un angle compliquant la vie de quiconque voudrait passer. Il prend ensuite possession du tisonnier et du rôle de Katia, pour étendre minutieusement la braise.

Concentré à la tâche, il fait un saut lorsqu'une personne inconnue surgit tout près de lui. L'intrus lui lève son papier de toilette en guise de salutation. Marc reste pantois. La présence de la van fait en sorte que les gens passent encore plus près de la table de pique-nique pour se rendre aux toilettes.

— OK, c'est solidement désagréable, cette affaire-là.

— C'est ça qu'on vous dit.

Une voiturette de golf arrive dans le chemin. Ses couleurs mauve, verte, jaune et ses sièges en peluche des mêmes teintes criardes font croire qu'elle vient tout juste de frapper la famille Télétubbies au grand complet. La conductrice immobilise son véhicule arc-en-ciel avant d'aborder en anglais le petit groupe :

— Bonjour ! C'est à vous, la van, juste là ?

— Oui, répond Marc d'un ton hésitant, croyant que la femme la trouve mal stationnée et qu'elle exigera de sa part un déplacement.

— Andrew nous a dit que, tantôt, en revenant... parce que vous venez juste de revenir dans le camping, *right* ?

— Oui, oui, on est allés au village, dit Marc, qui se retient d'ajouter : « Pis après ? Mêlé-toi de tes quenouilles ! »

— Ben, Andrew nous a dit que vous rouliez à douze kilomètres à l'heure. Il a acheté un genre de radar sur Amazon, pas comme les vrais de vrais de la police, mais presque, pis il se cache dans le bosquet dans le croche juste avant le faux puits en pneus recyclés de la famille Taylor.

— OK... et ?

La femme émet un long soupir avant de dire :

— La limite, ici, c’est huit kilomètres à l’heure.

Les campeurs échangent des regards incertains, trouvant tous bien sévère cette intervention officielle pour à peine quatre kilomètres de plus que la norme.

— En tout cas, faites attention. Pis aussi, je vends du pain pour le camp de jour des amputés de guerre sourds et muets de mon fils, en voulez-vous ? propose la femme inconnue, qui brandit alors trois pains de fesse en les tenant par la queue¹¹.

— Non merci, on a du pain en masse, ça va, refuse poliment Marc.

— J’ai des caisses de pamplemousses, sinon ?

Pris de court, il hausse les épaules.

— Quelqu’un veut une caisse de pamplemousses ?

Tout le monde fait un non aimable de la tête.

— Je vais peut-être avoir des caisses de rouleaux de papier de toilette, demain... Les pamplemousses vous tentent vraiment pas ? Vous êtes sûrs ? Il me reste aussi deux ou trois barres de chocolat aux amandes à ma roulotte.

— Non, ça va, madame, merci. On manque de rien.



Assis épaule contre épaule, Marc et Vicky mastiquent un petit morceau du fromage pâteux extrait d’un des deux sacs sous vide. Ils mâchouillent à peine quelques secondes avant que Vicky ne recrache sa bouchée dans le creux de sa main. Marc l’imite aussitôt. Sans l’ombre d’un regret, ils catapultent le tout au loin.

— C’est vraiment dégueulasse.

— Comment un fromage si délicieux chaud peut être aussi gerbant froid ?

— C'est la texture, le problème. On dirait la colle à la farine qu'on faisait quand on était petits.

Toujours dans un espoir manifeste de faire mousser ce repas mémorable, Mike en avale une bonne cuillère à soupe avant de déclarer :

— C'est pas si pire que ça !

— Tu niaises, c'est granuleux pis ça goûte l'entre-orteil sale de fin de journée, décrit Katia en catapultant à son tour vers le large sa ration semi-mâchée.

— Tu liches les pieds sales de ton chum à la fin de son *shift*, toi ? souligne Marc, à mi-chemin entre l'admiration et le jugement dernier.

— Jetez pas de bouffe partout ! crie Caroline. Les ours... Vous avez jamais entendu ça, que, dans le bois, il faut accrocher ses déchets dans les arbres avec des cordes, loin de son campement ?

— Ouin, mais les grizzlis grimpent. Facile à part ça, spécifie Mike.

La moelle épinière de Caroline se raidit à nouveau tel un piquant de hérisson. Cette dernière arrache la lampe frontale des mains d'Éric, puis se lève pour partir à la recherche des bouts de fromage lancés à tout vent par ses compères.

— Sérieux ? s'étonne Katia.

— Toi, c'était dans ce coin-ci ? demande Caroline à Vicky avec empressement, son troisième œil lumineux farfouillant le sol champignonneux.

— Par là, ouin, je sais pas. Tu cherches vraiment les fromages mâchés ?

— Oui.

— Voilà, Renarde Têtue, chuchote Éric aux autres.

Acharnée, Caroline continue de sonder les alentours, les yeux ronds comme des billes. Pendant ce temps, Mike se cramponne à nouveau à une allégresse tenace telle une moule à la coque d'un navire :

— Le saucisson est vraiment bon, en tout cas !

— Trop sec à mon goût. Pis, j'ai un genre de fil de boyau de pogné dans les palettes, ça gosse.

— Avec une gorgée de vin, ça le fait !

Le voyant ainsi forcer l'ambiance à se montrer sous un jour qu'il n'est pas, Katia lui tapote le bras :

— C'est correct, Mike, le repas est crissement d'la marde, le vin est chaud, on est perdus dans le bois : personne trouvera le tableau extraordinaire même si t'essaies ben, ben fort, mais merci pour l'effort. Si on meurt pas, on va t'inscrire aux Gêmeaux, promis.

Mike sent ses épaules descendre d'un étage, comme s'il était dès lors soulagé de se faire enlever ce fardeau de propagateur de joie mondiale.

— J'ai les fesses humides, j'ai faim pis froid depuis trois heures, je viens de me faire piquer dans le milieu du dos à travers mon linge pis je suis pas capable de me gratter là, faque même si le chef des clowns débarquait pour me dire que la vie est fabuleuse en me faisant un ballon en forme de girafe, je le fesserais dans 'face avec ma raquette à mouches, pleurniche Vicky sur un ton calme, la pauvre n'ayant même plus la force d'être enragée.

— On a pas de feu pis on va mourir gelés et/ou mangés par des bêtes sauvages attirées par votre maudit fromage mâché qui nuit vraiment à nos chances de survie, faque, tsé... oui, je cherche, ajoute Caroline, toujours plus loin.

— Où est-ce que ça pique, ma blonde ? demande Marc, qui vient à la rescousse pour la gratter bénévolement.

— Je trouve pas vos fromages ! chiale Caroline avec un entêtement obsessionnel.

Mike fait le plaisantin :

— C'est pas grave. Fais-en pas tout un fromage.

— C'est pas grave, c'est pas grave... vous comprenez rien..., ronchonne-t-elle à un amas de fougères à sa droite.

Marc, qui frictionne le dos de Vicky à travers son chandail, s'emballe alors comme un gamin :

— Les filles, les filles, les filles, j'ai une belle surprise pour vous, c'est vrai, j'oubliais !

Malgré l'enthousiasme populaire déclaré mort par asphyxie depuis déjà un bon moment, il attrape son sac à dos, duquel il sort comme par magie deux tablettes de chocolat noir au caramel salé.

Le sablier du temps s'arrête. La forêt tout entière se tait.

À la vue de ce Saint Graal sucré, Katia et Vicky lui arrachent les barres des mains, sans aucune forme de délicatesse que ce soit. Elles les déballetent à la vitesse de l'éclair.

Réévaluant ses priorités immédiates, Caroline abandonne ses vaines recherches fromagères et rejoint le groupe presque en courant. Avec une diligence chirurgicale prenant racine dans un principe rigoureux de fin de vie égalitaire pour tous, Katia et Vicky remettent à chacun le même nombre de carrés cacaotés. Tous grignotent doucement le délicieux chocolat en le laissant fondre en bouche le plus longtemps possible. Vicky ferme même les yeux. La nuit sera longue, aussi bien étirer les plaisirs au maximum, si peu nombreux soient-ils.

À la fin de cette pause KitKat quasi orgasmique, Katia déclare :

— J'en aurais mangé une au complet.

— Moi aussi. Deux, même.

Un silence s'ensuit. Tout le monde réfléchit à cette nuit à venir. La fontaine d'espoir est à sec. L'échelle menant à l'espérance n'a plus aucun barreau. Monsieur Confiance est mort et son legs n'était que malédiction. Un craquement se fait entendre. Tous tendent l'oreille. Caroline chuchote en mode semi-panique :

— C'était quoi ça ?

— Je sais pas, mais ça marche, pis c'est assez gros et près du sol, analyse Putois Courtois avec son ouïe aiguisée de scout.

— Si c'est ce que je pense, je vais les botter comme des ballons de soccer, je vous le jure ! rage Vicky en faisant référence à un souvenir pas si lointain.



Éminemment prêts à passer à table, les couples fourmillent pour que tout soit parfait. Caroline touille la salade alors que Marc dépose dans chaque assiette une poitrine de poulet parfaitement grillée en carreaux. Les papillotes de légumes trônent au centre de la table et Vicky y plonge deux cuillères, tandis que Katia ouvre une bouteille de rouge, puis une autre de blanc.

Pas peu fier, Mike installe sur la table une espèce de lumière révolutionnaire censée faire fuir les moustiques à l'aide de deux globes longitudinaux laissant échapper une lueur violette de chaque côté d'un tube néon blanc chaud.

Il l'allume.

— Voyons donc, le salon de bronzage ! C'est ben trop puissant, ton affaire. On va rôtir comme le poulet pis développer des mélanomes, s'oppose Katia, qui préférerait une ambiance aux chandelles rehaussée de la simple lumière du feu, dans lequel elle remettra quelques rondins.

— On a pas le choix, on verra presque rien sinon. Y a deux niveaux, me semble, dit Mike, désireux de trouver un compromis acceptable pour tous.

À plus basse intensité, l'appareil émet une sorte de zizillement métallique curieux se voulant des ultrasons répulsifs pour les insectes.

— C'est quoi ce bruit-là ? T'appelles-tu des ovnis, coudonc ?

— Il est peut-être brisé, se désole Mike en soulevant son avant-gardiste appareil de la table.

— Mon cœur, pas de bébelle mauve qui griche sur la table pendant le souper...

— Tu coûtes cher de bois, toi, Kat, fait remarquer Vicky en la voyant balancer des bûches au feu comme de la moulée aux vaches.

— On est pas *cheap* su’a *log* icitte.

— Je sais, mais à huit piastres pour quatre bûches, c’est pas donné non plus..., lui rappelle madame budget. On mange, tsé, on en profite pas vraiment, du feu.

— Je vous paie le feu à soir ! Le sac au complet sur mon bras, envoie Katia en lui souriant jaune, cachant mal qu’elle la trouve lourde comme comptable.

— C’est pas ça... c’est juste que..., ne sait que répondre Vicky, incapable de contenir son côté grippe-sou.

Éric fait diversion :

— Les voisins d’en face rentrent, on dirait.

Sans aucune subtilité, tout le monde cesse toute occupation pour lever les yeux. Vicky chuchote :

— Ils s’enferment soit dans une tente de toile d’où ils voient à moitié rien ou dans une roulotte. Restez chez vous tant qu’à ça.

— On dirait que c’est pour se cacher, justement.

— Il portait-tu encore son masque, le Tanguy ? demande Mike, mi-figue, mi-raisin.

— Pas bien vu, il fait trop noir.

Un faisceau de lumière virevolte tout près d’eux et un malaise s’installe alors qu’une jeune femme passe une fois de plus dans leur zone. Éric décide de prendre les choses en main, dans un anglais relatif :

— Pardon ?

Ainsi interpellée, la fille s’immobilise, avant de rebrousser chemin pour venir à sa rencontre. En la voyant sous la lumière puissante de Mike pas encore éteinte, Éric fige sur place. Une rouquine dans la jeune vingtaine, aux seins rebondissants dans une camisole bedaine trop serrée et aux cuisses rondelettes bien roses sous un short ras les fesses, lui fait face. Éric déglutit alors qu’elle demande :

— Oui ?

— C'est euh... un terrain privé.

— Je vais à la toilette, juste là.

— C'est parfait ! Merci beaucoup !

Elle repart en lui faisant un sourire ravageur, après avoir souhaité bon appétit à tous.

— Tu la remercies « beaucoup » de quoi au juste ? demande Caroline, confuse.

— Ben là... pauvre elle, elle voit pas bien, c'est le soir. Elle savait pas qu'on était là..., improvise Éric en bégayant un peu.

— Avec le feu à plein régime pis la lumière bionique de Mike, c'est sûr que c'est pas évident de voir qu'y a du monde ici, hein ? s'indigne Caroline. Depuis après-midi, on fait des barrages militaires pour empêcher le monde de passer, pis là, toi, tu la remercies. On peut l'inviter à souper aussi un coup parti...

— Bon, on mange ! déclare Marc pour ainsi bifurquer vers des jours plus heureux.

Tous s'installent à table et se servent.

— Bon appétit !

Malgré le couple un peu à cran, on trinque et tous les convives attaquent le repas.

Un autre bruit se fait alors entendre, mais derrière Vicky cette fois, du côté de la forêt.

— C'est quoi ça, encore ? Han... Je vois des petits yeux ; on dirait un chat.

Peu timide, la bestiole avance un peu. Vicky s'émeut grave :

— Hoon ! Trop *cute*, regardez, c'est un vrai raton laveur ! Il est proche ! T'es pas peureux, toi, mon ti-bébé !

Dans un élan de générosité incontrôlable, elle lui lance un quartier de pomme de terre.

— Pas sûr que c'est une bonne idée de le nourrir, moi, ose Éric, bien que sa compagne de voyage soit excitée comme une puce.

— Y en a un autre ! Encore plus petiiit... Trop drôle avec ses yeux noirs pis son petit masque, fait remarquer Vicky, à présent en véritable pâmoison devant les bêtes. C'est ben *cool* !

Un autre spécimen, plus trapu cette fois, surgit de la forêt pour courir sans s'arrêter jusqu'en dessous de la table. Illico, tout le monde se lève et s'éloigne un peu, sauf Vicky.

— Ah ben, mon petit tannant, lui ! C'est pas un raton poltron¹², en tout cas ! s'émerveille Vicky en regardant sous la table, alors que Caroline se tasse pour en éviter un autre qui rejoint son téméraire camarade dans sa nouvelle planque.

— Y en a combien, coudonc ? demande Mike, qui semble plus ou moins enchanté par les visiteurs.

— Pcht ! Pcht ! crache Katia, qui s'inquiète aussi davantage qu'elle trouve ça chouette.

— Arrêtez ! Ils font rien de mal, les ti-minous, se pâme à nouveau Vicky en avançant un peu. Peut-être que le monde leur donne des peanuts comme les écureuils. On en a-tu, des peanuts ?

— Ils ont peut-être la rage, Vic...

— La rage ?

L'amie des animaux recule un peu alors qu'un autre spécimen rejoint l'expédition. En moins de deux, ils grimpent tous sur la table sans même diriger un seul regard vers les propriétaires des lieux les encerclant. Un tsunami déferle sur le festin en l'espace de quelques secondes : ils saisissent les poitrines de poulet, fouillent dans les papillotes, renversent la bouteille de rouge qui roule au sol. Des assiettes encore à moitié pleines tombent à leur tour en bas de la table de pique-nique.

— Tabarnak ! crie Mike en avançant d'un petit pas avec la ferme intention d'intervenir.

Il tente d'imposer son autorité en envoyant un « psst », tel un professeur avertissant les enfants de garder le silence dans la bibliothèque, mais les bestioles ne bronchent pas et poursuivent l'orgie alimentaire sans daigner lui accorder la moindre attention.

— FAITES DE QUOI ! gueule Katia, en retrait, sans toutefois viser personne directement.

— Faites de quoi, faites de quoi ! Ils vont nous mordre si on les touche !

Jugeant incontournable de plonger son expertise de scout au cœur de ce litige animalier, Éric avance d'un grand pas.

— Venez, les gars, on va faire un genre de mur.

— Un mur de quoi ?

— Un mur d'intimidation, proclame Éric, le regard froid et l'âme impénétrable.

— Allez-y ! Vite ! les encourage Vicky, qui n'aime plus du tout le beau ti-bébé et qui rêverait de lui faire recracher sa patate du départ.

— Sauvez au moins l'autre bouteille ! fulmine Katia en la voyant chambranler dangereusement chaque fois qu'un des terroristes passe tout près.

Improvisant à la va-comme-je-te-pousse une tactique de riposte, les trois gars se placent côte à côte et montent les bras au ciel en scandant un genre de douteux refrain liturgique de death metal composé d'une suite de « euhg » sans virgule ni pause.

Intrigués, deux des ratons lèvent la tête et s'assoient carrément sur le derrière pour poursuivre ce savoureux repas devant le spectacle. L'un croque en alternance quelques fèves bien beurrées et une carotte cuite juste à point, tandis que l'autre termine sa poitrine de poulet marinée à l'asiatique avant de se lécher les doigts. Un par un.

— C'est fendant rare, ces petits criss de monstres là ! rugit Katia, dont les oreilles frisent de rage.

La campeuse sexy qui revient des toilettes arrive tout près. Voyant le chaos environnant, elle bifurque par le chemin en scandant tout un chapelet de « *Oh my Good !* » bien senti.

— Merci ! proclame pour la deuxième fois Éric, les bras bien hauts, à côté des deux gars qui gueulent toujours comme deux membres d'un groupe hommage à Black Sabbath.

— Bon, regarde mon autre qui la remercie encore..., ne peut s’empêcher de relever Caroline. Gère donc les ratons à la place de *cruiser* le voisinage !

— Merci d’être passée par le chemin au lieu de par ici, c’t’affaire ! s’obstine Éric, qui tient ferme à prouver l’authenticité exclusivement courtoise de son élan de politesse.

Katia, qui voit à nouveau la bouteille de blanc vaciller, attrape le tisonnier.

— C’t’assez, le niaisage, là ! Tassez-vous ! Pcht ! Pcht ! Pcht ! crie-t-elle en les poussant à tour de rôle directement dans le ventre avec l’objet¹³.

Le bout qui n’est plus chaud – heureusement pour eux – s’enfonce un peu dans le gras mou de leurs abdomens bien rebondis. Malins, ils attrapent quelques dernières provisions – simple collation pour la route – avant de descendre de la table pour déguerpir en forêt.

Retour au calme.

Pendant un instant, le groupe fixe l’état lamentable de la table, jadis si généreuse et invitante. Tout y est pêle-mêle ou renversé. Le tableau d’un repas cinq étoiles de glamping qu’on pourrait désormais appeler *Autopsie d’un sac à ordures*.

Les gars éclatent de rire en premier.

— Ayoye ! Je viens-tu de voir ma blonde jouer au pool avec des ratons laveurs, moi là ? *Hasta la vista, baby* !

— Votre niaisage de haie d’intimidation, *fuck off* !

Vicky pleurniche :

— Notre beau soupeeer...

— Ouin..., dit Mike en approchant pour redresser sa lampe antimoustique ainsi que deux verres à vin renversés.

Dans une désolation manifeste, les autres avancent pour l’aider à ramasser.

— Hot dogs ketchup-moutarde, gang ?



Caroline conclut son dessert par un ultime raisin amoché, alors que son chum lance avec découragement son restant de pain au centre de la couverture avec la consternation d'un épicurien aux espoirs culinaires anéantis. Une réhydratation des verres de tous est effectuée par Katia, qui profite des avantages insoupçonnés de la noirceur pour s'en verser davantage sans que personne le remarque. En temps de difficulté, chacun voit à sa propre pâtée, au diable la parenté¹⁴. Mike empoigne son cuit *grilled-cheese*, qui traînait sur la couverture. Il joue un peu avec et finit par en faire claquer la mâchoire comme des castagnettes. Appréciant le tempo, il tente d'improviser une mélodie connue.

— Devinez c'est quoi ?

Il recommence à claquer les pinces de l'objet dans une cadence qui ressemble à la moitié de rien du tout.

— Ça m'agresse vraiment, gémit Vicky en haussant les épaules en réaction à son inconfort auditif.

— *Na, na, na, na, hey, hey, hey, good bye !* chante Marc, un doigt vers la lune.

— T'es bon, *man* ! se réjouit le bruiteur amateur. Une autre, lance-t-il avant de recommencer sur un air différent.

— Ah non, là, trouvez-vous un autre jeu, râle à son tour Caroline.

Mike dépose l'objet. Personne ne parle. Quelques oiseaux tenaces piaillent en canon malgré la nuit tombée. Les feuilles virevoltent sous un vent frisquet qui siffle en se frayant un chemin dans la canopée.

L'ambiance est digne de la Grande Dépression de 1930.

Tranchant en deux ce lourd silence, des bruits percent la nuit. Des craquements comme précédemment, mais plus rapprochés cette fois.

— C'est quoi ça, encore ? s'énerve Caroline, le trouillomètre déjà dans le tapis.

— Je sais pas, mon amour. On voit rien. On dirait quelqu'un qui marche.

Le son se répète, imitant celui de petites branches cédant sous le poids d'un animal trop lourd tentant de faire son chemin.

— C'est haut, ou quoi ? chuchote Caroline en se collant davantage sur son chum, qui serre les miches en pâissant couleur navet.

— C'est l'écho qui donne cette impression-là. Sérieux, on va virer fous à écouter les bruits de la forêt de même, affirme Marc. Faut faire de quoi d'autre.

— C'est pour ça que je jouais du cuit *grilled-cheese*, pour masquer les bruits pis vous détendre.

— Ça nous stressait plus qu'autre chose, avoue Katia sur un ton désolé en lui flattant le bras. On va parler à 'place.

Mike se raidit. Il a mis de côté sa colère envers elle, mais il n'est pas encore prêt à recevoir une marque d'affection de sa part. Elle le sent et se rétracte. Caroline abonde dans le même sens que lui :

— Ouin, on va parler.

Nouveau silence.

Pas un chat ne dit mot.

Le même bruit se fait entendre, encore plus fort. Sur les dents, Marc se lève.

— On dirait qu'on se fait entourer par des hyènes. Y A QUELQU'UN ?

Il éclaire les alentours avec sa lampe frontale et déduit :

— Ça prendrait ton méga spot de cinéma inadéquat du premier souper.

— Notre vie n'est qu'une série de mauvais *timings*, se désole Mike, qui le regrette beaucoup, lui aussi.

— J'ai peur..., chiale Vicky, qui se sent déjà sur le gril pour l'encas.

— C’est à cause de la bouffe, ça attire les bêtes. Je vous l’avais dit ! Faut tout ramasser, décide Caroline en s’agitant comme une pieuvre autour de ses amies pour récupérer tous les débris à portée de main.

— Pour les mettre où ?

Éric propose :

— Dans le bois plus loin ?

— Il faut aller vraiment plus loin. Si jamais on s’endort, je veux pas me réveiller avec un ours qui me renifle les orteils en pensant que c’est ça qui sent le vieux fromage qui pue, fait Katia.

— Encore vos histoires de pieds qui chlinguent...

Caroline, qui tient mordicus à mener à terme son opération, ordonne :

— On va aller se débarrasser des déchets tout le monde ensemble.

— Es-tu malade dans ‘tête ? Je bouge pas d’icitte ! l’avertit Vicky en s’ancrant encore davantage les ischions au sol. *No way !*

— Moi non plus, dans le fond. Je vais pas aller me livrer à l’ours avec des hors-d’œuvre à grignoter dans les mains en plus ! Tiens, voilà ton entrée, prends ton temps, je vais attendre que tu termines et me déshabiller pour pas que mon linge te pogne dans les dents.

— C’est pas beau, cette scène-là, mon amour.

— Les gars vont y aller, les sacrifie-t-elle par multiple de trois.

Ambigus face à ce soudain rôle d’éboueurs possiblement convertissables en pâture pour les ours, les gars se statufient. Caroline se rattrape un peu :

— Vous avez pas peur, vous autres, faque c’est logique que ce soit votre mission.

— Ben non, on a pas peur... C’est clair ! établit Putois Courtois en ne redressant qu’à moitié les épaules.

Tous s’activent au ramassage des déchets. Un sac d’épicerie fait office de réceptacle pour tout, y compris les ustensiles et les emballages de plastique.

— Vous jetez tout, très loin.

— On est en survie en forêt ; *fuck* la conscience écologique pis *Le pacte pour la transition* de Dominic Champagne.

Goûter à l'austérité de la nature de trop près égarera votre esprit environnementaliste à tout jamais¹⁵.

— Même Greta Thunberg pis Laure Waridel feraient pareil, renchérit Katia.

Prise de remords, Caroline commente :

— De toute façon, des ratons vont tomber là-dessus pis être bien contents. Ça mange sûrement du plastique, un raton ?

— Repars-moi pas sur les ratons. Qu'ils avalent un couteau de travers pour s'étouffer avec, ouais ! s'énerve Vicky. Un autre idéal face à la nature qui s'écroule dans ma vie. J'haïs le bois, j'haïs le camping, j'haïs les animaux sauvages ; ciboire qu'on m'y reprendra pas à deux fois, à ce jeu-là, je vous en passe un papier.

— Ti-lou..., miaule Marc qui s'approche de sa blonde. On garde le moral, on a dit, on peut rien faire d'autre...

Ti-lou émet un chant de gorge miséreux en guise de réponse.

Le sac fin prêt et bien attaché par les poignées, les gars se lèvent.

— Bon.

— C'est parce qu'on vous aime qu'on enfreint la règle numéro un de tout film d'horreur qui se respecte ; rester groupés, fait remarquer Éric.

Vicky attrape un objet au sol :

— Vous nous laissez le cuit *grilled-cheese* pour nous défendre pis la frontale de Marc.

— La raquette aussi !

— Pis le vin !

Ainsi dépossédés de tout arsenal, les gars restent un peu hébétés.

— Pas grave, on a nos muscles pis ça nous suffit, hein, les boys ?

— Oui, ma belle mouffette, approuve Marc pour faire son comique et ainsi camoufler sa frayeur grandissante face à cette expédition obligatoire.

Un nouveau bruit se fait entendre. Différent cette fois. De l'ordre d'un cri ou d'une plainte. Un animal blessé, peut-être. Le résultat ressemble au hurlement d'un enfant qui veut un cornet à dix heures le soir mélangé au

gémissement d'un chien affamé posté devant la porte close d'une fabrique de saucisses. Le son résonne dans la forêt dans un tourbillon montant vers le ciel, rendant ainsi difficile l'identification précise de sa provenance.

La situation bruiteuse¹⁶ freine dès lors l'imminente-mission-déchets ; les gars reculent de quelques pas pour se rapprocher de la couverture en masquant leurs dents qui jouent du tambour. Ils restent debout un instant à écouter cette plainte douloureuse qui donnerait même des frissons dans le dos à Hannibal Lecter.

Vicky met sa main sur sa bouche comme si le fait de parler allait tous les mettre en grand danger, alors que Caroline respire de plus en plus fort en serrant entre ses mains crispées le tissu sur lequel ils sont assis. Éric la rejoint et l'entoure de ses bras pour l'aider à se détendre.

Sous ce piaillage éreinté qui résonne toujours, les deux autres gars se rapprochent aussi de leurs conjointes en laissant flotter une ambiguïté à savoir si c'est pour les rassurer elles ou eux-mêmes. Même Mike enterre la hache de guerre et se blottit contre Katia. Ayant tous l'air à bord du canot volant maudit de la légende de la chasse-galerie, ils semblent dériver en pleine noirceur le soir de la Saint-Sylvestre, leurs douze yeux globuleux cherchant des réponses dans l'obscurité de la forêt les enveloppant telle la cape de Satan.

La plainte de souffrance s'éternise en longueur.

— Coudonc, c'est un ébouillantage de bébés ? panique Vicky.

— J'aurais vraiment dû m'informer mieux que ça à propos du cri du grizzli avant l'attaque, regrette Mike.

— TU PENSES QUE C'EST ÇA ? s'époumone Caroline avec le visage décomposé de celle qui mange à nouveau des poires d'angoisse.

— Ben non..., la rassure Éric en la serrant encore plus fort.

— Je veux pas mourir... Alexis..., susurre-t-elle en se balançant de gauche à droite.

Elle termine d'un trait le reste de son verre de vin qui, jusque-là, reposait devant elle.

— C'est peut-être une toute petite bête de rien, aussi. En forêt, ça résonne toujours plus fort, commente Marc d'un ton hésitant, plus générateur de

stress qu'autre chose.

— Ouin, souvenez-vous ; les bruits de la forêt, c'est pas toujours ce qu'on pense, finalement, fait remarquer Mike.



Assis autour du foyer, les amis placotent de tout et de rien. La canicule qui s'essouffle tranquillement, au fur et à mesure que la nuit prend son envol, décharge l'air d'une humidité pesante qui rendait la vie extérieure obligatoirement lente.

— Comme on a à moitié pas souper, je pense que c'est le temps, décide Vicky d'un ton de petit moral.

— Le temps de quoi ?

L'instigatrice se dirige vers la van, dont elle ouvre le coffre. La nourriture non périssable s'y trouve, dans un bac de plastique. Elle en extirpe un sac de guimauves et une boîte de biscuits au beurre et chocolat au lait.

— S'mores ! crie Marc, fou braque comme un balai.

— Personne laisse rien traîner à terre. Pas question de se faire avoir deux fois, les met en garde Vicky, inquiète de voir ressurgir un raton cambrioleur de l'orée des bois.

Comme la mission première de ce projet consiste à se dégoter une branche, tous se lèvent pour rejoindre le boisé derrière les tentes.

Vicky se rapproche de Marc.

— Quand j'étais petite...

Marc bat de la main pour couper court à la confidence et tendre l'oreille.

— Écoutez... Chut ! finit-il par envoyer aux autres qui jacassent.

Un petit cri se fait entendre. Un gémissement de l'ordre de la plainte animalière, mais à connotation douloureuse.

— Pauvre petit, on dirait un lapin pris dans un piège à renards à ours, commente Vicky. Pas du braconnage en plein camping, toujours ?

— C'est un animal qui se fait manger, ça, affirme avec assurance Katia, d'un peu plus loin.

— Pauvre petit. Mais on dirait plus un oiseau, analyse Caroline.

— C'est un oiseau qui se fait manger, d'abord, rectifie Katia, totalement indifférente au code génétique de la victime en question.

— Viens, on va s'approcher, propose Marc en éclairant en direction de la forêt avec sa lampe frontale pour identifier la source de ce sinistre bruit.

— Ah non, je veux pas voir un animal tout écapou...

En proie à une certaine curiosité morbide, Vicky avance tout de même un peu. Une fois plus loin, ils ralentissent le pas étant donné qu'ils se trouvent à proximité du campement voisin. Depuis leur arrivée, ils n'ont vu d'eux que leur grosse tente orange entre le feuillage des arbres. Or, de leur point de vue actuel, ils peuvent espionner tout l'emplacement.

Un petit délai est nécessaire à tous pour comprendre ce qui se passe.

Mike saisit le premier :

— Sacre ! lâche-t-il avant de pouffer de rire en tentant de faire le moins de bruit possible.

— Sérieux ? C'est-tu une joke ? Elle niaise ? s'étonne Caroline, qui saisit aussi de quoi il retourne.

Entre les arbres, le petit groupe peut déceler la présence de gens dans la tente orange illuminée de l'intérieur, tout près d'un feu qui ne crépite pour personne. Le son étrange émanant de là provient de la femme, qui semble accumuler orgasme sur orgasme, à la mode « cri de chihuahua », étant donné que la lecture d'ombres chinoises confirme qu'elle chevauche quelqu'un.

— Ils fourrent rien que, conclut Katia, le bouton « indifférence » toujours bien enfoncé.

Avec retenue, les filles rebroussent chemin pour continuer leur recherche, tandis que les gars ne peuvent s'empêcher de rester près de la scène érotique afin de poursuivre un tantinet cet espionnage voisinier¹⁷. Constatant ce fait, Caroline revient sur ses pas pour pincer Éric par le devant de son chandail afin de le recentrer sur sa tâche d'origine :

— Viens, on va te trouver une belle branche...

— As-tu entendu ça, mon amour ? s'étonne-t-il à nouveau, complètement en marge de sa mission immédiate.

— Ben oui, là, reviens-en.

— Elle aime ça, en tout cas, souligne celui qui peine encore à y croire et qui se sent tout à coup émoustillé à travers un début d'érection.

— Elle fait semblant...

— Ça t'excite pas ?

— Nooon... Bon, les branches, là !



La gueulade ambiguë en forêt ayant enfin cessé, les humains ainsi que la faune et la flore environnantes se détendent à nouveau. Déçu d'en avoir tiré un certain réconfort, Marc balance au sol le sac de déchets qu'il enlaçait sur son thorax tel un nourrisson dans un porte-bébé.

— Vous y allez pas ? ose Caroline en mirant avec obsession ledit sac.

— Ouais, ouais... on y va, on y va.

— Tantôt... on relaxe un peu avant. Vous voulez pas vous coucher tout de suite, toujours ?

— Se coucher ? *What the fuck !* Es-tu malade ? Je suis crissement pas assez chaude, crache Katia avant de se resservir du vin.

Comme si sa révélation était unanimement partagée, les deux autres filles hochent la tête avec énergie en tendant leurs verres dans sa direction afin qu'ils subissent le même sort.

— On chante-tu une chanson à répondre ? propose Caroline.

En guise de réponse, Katia fait semblant de vomir dans son verre alors que Vicky ronfle d'ennui en balançant la tête vers l'arrière.

— Ben quoi, je propose des idées pour passer le temps, s'offusque madame divertissement de camp de vacances pour enfants.

Pour lui faire plaisir, Éric commence une ritournelle :

— *L'arbre est dans ses feuilles, marilon, marilé, l'arbre est dans ses feuilles, marilon...* ou ah, non, tsé, trois petits chats pis le nombre d'affaires qu'il faut se rappeler...

Katia le coupe :

— Ne-non, simonaque, arrête-moi ça tu' suite, Ric ! Si tu continues, je vais *caller* le grizzli moi-même, pour qu'y vienne me chercher.

— On chantait ça dans les camps de scouts.

Fidèle à lui-même, Mike entame un jeu de citations de film :

— OK ! Devinez c'est dans quoi ? « Maintenant, le monde entier saura que c'est en me grattant les couilles que vous êtes mort. »

— Aaah, je retiens jamais ça, les répliques de film, chiale Vicky, aussi emballée que les valseuses de Réal au camping nudiste¹⁸.

Marc cherche.

— Ah oui, c'était dans...

— Sûrement dans un des *Rocky*, c'est tout le temps là-dedans.

— James Bond ! dévoile Mike devant un auditoire tout sauf motivé. OK. J'ai une meilleure idée de jeu. Préférez-vous manger un rat mort cru ou une poignée de vers de terre vivants et vigoureux ?

— Les vers, tranche Marc, sans aucune hésitation que ce soit.

— Vigoureux, là. Ça grouille dans ta bouche, lui précise Mike. Tu croques pis ça explose de jus de vers.

— Les vers, moi aussi, annonce Éric, l'air presque sûr que ce serait succulent.

— J'hésite entre le rat en carpaccio ou la fondue au fromage cru de tantôt. Bah, je vais prendre le rat, déconne Vicky.

Katia se lance :

— Les vers, mais en les avalant sans croquer, un par un. Zip ! Comme un chapelet de gélules de Tylenol.

— Moi aussi, les vers. Le rat, beurk ! décide Caroline. Mon tour. Être muet ou parler toujours en criant ?

— PARLER EN CRIANT ! réagit Marc, sans se poser de question.

— MOI AUSSI ! crie à son tour Éric.

— ÊTRE MUET, C'EST BEN TROP DUR, FAQUE MOI AVEC, décide Mike, qui crache véritablement plus de décibels que le client en demande.

Vicky et Katia se mettent un doigt sur la bouche pour signifier qu'elles choisissent la première option. Katia change d'idée :

— AH NON, C'EST TROP PLATE PAS PARLER, JE VAIS CRIER MOI ITOU.

Katia propose à nouveau un choix :

— Vous faire arracher un ongle ou lécher le cul des dix premières personnes arrivant au fil d'arrivée d'un marathon.

— *Shit...*, s'étonne Marc. Dix athlètes ? Des gars ou des filles ? Le cul comme la raie au complet de bas en haut ? Mais, un ongle, je peux pas...

Vicky se prononce à reculons :

— Moi non plus, pas le choix, les culs sales..., hish, c'est dégueulasse.

— Un ongle ? Ayoye, êtes-vous malades ? réagit Mike en les jugeant. Allons-y pour dix petits léchages de founes.

— Moi aussi, je liche, affirme Éric comme s'il avait presque hâte.

— Ben moi aussi. Un ongle, je peux juste pas, affirme Caroline. Juste sur le tableau à l'école, ça me résonne dans le cou pis l'arrière de la tête pendant trois heures.

— Mon tour, s’emballe Éric, qui cherche dans sa tête. OK ! Préférez-vous... faire l’amour toujours pendant juste une minute ou chaque fois pendant deux heures ?

— Faire l’amour comme dans l’acte de la pénétration ?

— Oui.

— Une minute.

— Une minute.

— Une minute.

Hébétés, les trois gars dévisagent leurs blondes, qui viennent de vomir cette réponse à la vitesse de l’éclair et sans aucune hésitation que ce soit.

— Ben là... c’est tout ? Une petite minute de rien ? Pour le reste de votre vie ? se désole un Éric anéanti, le visage long et la queue entre les jambes.

— Deux heures ? C’est physiquement impossible pour une femme, l’éduque Katia.

— Deux heures, deux fois par semaine, mettons, propose Marc en guise de compromis.

— Ah non, ça me tente pas pantoute, trop long, souffle Vicky en hochant de la tête. Non merci.

— Ouin, c’est assez bête merci, ça...

— Je fais juste en parler pis j’ai une infection urinaire pis deux vaginites.

— Une minute deux fois par jour, d’abord ? contre-attaque Marc en sondant Vicky du regard comme s’ils devaient décider conjointement et sur-le-champ de la fréquence de leurs ébats sexuels pour le reste de leur vie.

— T’es ben rushant, c’t’un jeu.

— Au moins une fois certain, si c’est juste une petite minute de rien, se plaint toujours Marc comme si la situation était désormais digne d’un grand litige conjugal nécessitant deux médiateurs et quatre avocats.

Un froid s’immisce au sein de la conversation. Silence militaire.

Éric le tranche en deux :

— On jase, là. Vous autres, c’est quoi votre idéal de temps pour faire l’amour, les femmes hétérosexuelles ?

— Les femmes hétérosexuelles, c'est genre péjoratif juste de dire ça. Pis faire l'amour, c'est pas juste rentrer un pénis quelque part.

Nerveux, Éric bégale :

— Hein ? Ah ben, je m'excuse si j'ai blessé quelqu'un...

Il se tourne vers Caroline, qui soupire de découragement avant de monter sur ses grands chevaux :

— Qu'est-ce que tu sous-entends par « hétérosexuelles » ?

— Ah, là, calvaire, on peut pas rien dire astheure dans vie sans offusquer quelqu'un ! rage Marc, les baguettes en l'air. C'est pas « un membre asexué externe entrant dans une cavité sans genre », c'est un pénis de gars qui rentre dans un vagin de fille pour fourrer ! Kin ! J'ai-tu froissé les fougères autour, vous pensez ?

— La fréquence, c'est pas un consensus planétaire ou une règle, ça dépend de chaque fille, explique Katia, qui replonge au cœur du sujet.

— Toi, mettons, Caro ? lui demande Éric sans détour.

— Ben là, on peut-tu s'en reparler à un autre moment donné ? fait celle qui ne se mouille pas et hausse les épaules en guise de fuite.

— Quarante-cinq minutes, décide Mike à la place de toutes les femmes hétérosexuelles du monde entier.

— Moi, c'est plus vingt minutes, précise Katia. Si on parle juste de la pénétration en tant que telle, pas du reste.

Mike ne commente pas, ayant beaucoup d'autres choses à régler au sein de son couple avant cette question. Caroline se prononce, mais pas trop fort :

— Dix ou quinze.

— Juste dix ou quinze minutes ? déchante Éric, qui se fait de la bile. C'est tout ?

Vicky spécifie :

— Ça dépend aussi si c'est samedi ou genre un soir de semaine. Une fête ou pas.

— De quessé, une fête ? s'étonne Marc, pas au courant de cette condition préalable. Il se passe quoi à une fête ?

— Je dis ça de même. Un congé, en voyage ou quand on a plus de temps.

— Faire l'amour la fin de semaine pis les jours fériés... Eille, nos blondes sont romantiques, c't'effrayant ! se désole Marc en soufflant de découragement.

— En tout cas, c'est sûrement pas aussi longtemps que nos voisins cochons en camping quand tout le monde les entend.

— Je comprends tellement pas leur histoire, à ces deux-là. Ça se peut pas, avouez ?

— Deux adultes consentants..., dit Vicky.

— Non, non et re-non. Laisse faire le consentement ! crie Éric, comme s'il était investi émotionnellement dans l'affaire.

— Mon Dieu ! Calme-toi, fait Caroline. Ça te trouble donc ben, Éric !



S'efforçant de nourrir la conversation afin de masquer le tapage environnant qui sévit toujours, Mike se vante à propos d'un de ses grands talents :

— Le maître de la guimauve parfaite ! Regarde ça, mon cœur !

— Trop brûlée pour moi, réagit Katia.

Caroline partage un souvenir tendre avec son conjoint :

— Te souviens-tu du petit qui nous demandait pourquoi les guimauves étaient pas mauves ?

— Ç'a pas de bon sens comment ça dure longtemps leur affaire, s'étonne ce dernier, faisant une fixation sur les voisins qui s'envoient en l'air depuis à présent près de trente minutes sans pause.

— Reviens-en, là, Éric ! Passe à autre chose !

— Difficile de faire semblant que ça existe pas, mettons, on entend juste ça à ‘grandeur du camping.

— Décroche, pour de vrai, s’impatiente sa blonde, qui ressent un inconfort de le voir si perturbé par la situation.

— C’est vrai que c’est long, faut l’avouer, répète Marc en jetant un regard vers la voûte érotique camouflée par les arbres. Il a pris trois ou quatre Viagra, certain.

La mère du Tanguy d’en face ouvre la porte de la roulotte pour blasphémer et ordonner en anglais aux deux pervers de faire preuve d’un peu plus de discrétion. Tout le monde rit sous cape autour du feu.

— Elle leur a pas envoyé dire...

— Ma guimauve est parfaite, proclame Vicky en rapatriant sa branche.

— À côté, juste là, les biscuits, lui indique Katia. Donne-moi-z’en deux aussi.

Les deux filles confectionnent leurs mini sandwichs avant de laisser le tout fondre un petit moment.

— Mmm, apprécie Vicky dès la première bouchée alors que du chocolat lui glisse sur le menton.

La lutte tantrique cesse alors d’un seul coup.

— Booon, pas trop tôt !

— Bravo, champion ! Tu l’as eue !

— On va enfin pouvoir profiter des bruits de la forêt en paix, râle Caroline, pis mon chum va passer à autre chose dans sa vie en général.

— Biscuits ?

— Ici, fait Katia en tendant la boîte à Marc, qui la redépose entre sa chaise et celle de Vicky.

— Vous êtes-vous déjà fait surprendre en train de faire l’amour ? demande Mike pour pimenter la conversation.

— Nous, une fois, oui, admet Vicky en toisant Marc avant de se mettre à rire de nervosité.

— Par le concierge à l'école..., termine son complice. M. Desmarais, soixante-quatorze ans, qui a presque échappé son dentier dans l'eau sale de sa chaudière à moppe.

— Vous autres, mes deux dévergondés qui baisaient partout dans la poly ! réagit Katia avec une admiration à peine dissimulée.

— Ah ouin ? font Éric et Mike, désireux d'en savoir plus.

— À nos débuts..., complète Vicky, rouge comme une écrevisse.

— La belle époque..., termine Marc, un pied nostalgique dans le passé. Vous autres ?

— Moi oui, dans un char, plus jeune, explique Mike.

— Moi, dans une buanderie, ça fait longtemps aussi, balance Katia sans pudeur.

— Une buanderie ? s'étonne son chum.

— Ouin, mais pas au Canada, au Mexique...

— Durant votre super voyage de filles au Mexique ? Tu m'avais pas dit ça ! s'étonne Éric dans un mode reproche à sa conjointe.

— Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique, conclut Katia, un sourire narquois. C'est un pacte important à respecter.

— Sauf pour Vegas ; on l'a su, rengaine Éric, encore dérangé par ce que sa conjointe a fait.

Caroline sent la chaleur lui monter aux joues.

— On fait quoi demain ? change-t-elle de sujet de façon expéditive.

Tout le monde reste un peu saisi de son malaise trop évident. Éric la toise avec suspicion un instant avant de dire :

— Du canot. Tu le sais.

— Ah oui ! J'ai vraiment hâte ! Pensez-vous qu'il va y avoir des étoiles filantes ce soir ? C'est quand les perséides ? Petit, Alexis disait « des étoiles volantes », c'est-tu trop *cuute*, poursuit Caroline dans l'espoir évident de voir cette conversation d'expériences sexuelles antérieures se faire reléguer aux oubliettes.

La même fille rousse que précédemment surgit à nouveau près de l'emplacement des trois couples.

— Excusez, c'est encore moi pour les toilettes.

Sans surprise, elle se dirige au module en piquant à travers leurs terrains pour gagner du temps. Tous réalisent que c'est la voisine criarde. Échevelée comme un dessous de bras et portant comme unique habit une petite serviette bleu poudre enroulée sur sa poitrine, elle passe devant tout le monde comme si de rien n'était.

Les gars restent muets en la suivant des yeux, les dents du bas descendues à la pomme d'Adam, alors que Katia lui renvoie une salutation trop simplette trahissant un agacement évident.

— Le monde se sacre vraiment de notre intimité, grogne-t-elle ensuite.

— Surtout qu'on lui voit la moitié du cul.

Vicky se désole à ce propos en ne pouvant la quitter des yeux, jusqu'à ce qu'elle entende bouger près d'elle.

— Ah, ben non ! fait-elle en se levant d'un seul bond.

Un raton se trouve à côté de sa chaise, les deux pattes avant bien enfoncées dans la boîte de biscuits. Elle agrippe le cuit *grilled-cheese* au sol et en fait battre la mâchoire pour effrayer la bête, qui s'enfuit les pattes vides.

— Pas de dessert, t'en mérites pas !

Quelques rires s'élèvent au sein du groupe. Marc ramasse la boîte pour la placer entre ses cuisses.

— Y en a d'autres qui veulent s'essayer ? crie Vicky vers la forêt. Je vais pogner vos grosses panes de gourmands avec ça, moi, pis vous faire rôtir en forme de coquillage, je vous en passe un papier !

— Tu les trouvais siiii *cute*...

— C'est fini, ce temps-là. Notre relation est terminée. J'ai cassé !

— Ma blonde, cette chasseuse de ratons.

— Allez, sortez ! Je vous attends ! claironne Vicky, toujours debout et armée, un nez défiant vers les buissons.

La voisine d'en face sort encore, mais pour crier dans leur direction cette fois. Trop de tapage, à ce qu'il paraît. Vicky se rassoit en chuchotant :

— Y est même pas dix heures, vieille fru.

Au même moment, les branches bougent de façon suggestive entre le bout de leur emplacement et celui des voisins fornicateurs bruyants.

Vicky se retourne en pointant son arme vers le bruit. Au lieu d'un raton, un être humain sort du bois en se penchant un peu pour glisser sous une grosse branche basse.

— Oh, désolé ! Je cherchais un raccourci pour les toilettes, explique en anglais l'homme des bois.

Personne ne répond. Vicky se rassoit dans un soupir. Elle lance le cuit *grilled-cheese* au sol, trouvant que cette histoire d'intrusion prend décidément trop d'ampleur. À bout de nerfs, elle formule en anglais :

— C'est nos terrains, tu le savais ? On paie pour être ici.

— Oui, super beaux terrains. C'est *cool* ! Avez-vous vu passer ma sœur, par hasard ?

— Ta sœur ? crie Éric, ahuri.



Toujours affalée sur la couverture, Katia verse le reste de la deuxième bouteille de vin dans les verres sans omettre de la laisser suspendue un petit moment au-dessus du sien pour ne pas en perdre une seule goutte.

— Une chance qu'il en reste une autre, fait-elle, toujours en proie à une anxiété de pénurie d'alcool – élixir qu'elle juge essentiel pour traverser cette horrible nuit froide en forêt.

— Avoir une relation sexuelle complète avec son frère ou sa sœur, ou mourir brûlé vif ?

— Ah non, là, coucher avec sa famille, c'est non ! Sans moi pour ce tour-là, je débarque, s'oppose Caroline, qui décide que c'en est trop.

— Ça te fait trop penser aux voisins, mon amour ? lui demande Éric d'un ton présument la réponse.

— Non, ça me fait juste penser à coucher avec mon petit frère, pis c'est ben en masse, explique Caroline, qui juge que la simple teneur du propos ne demandait pas de justification supplémentaire.

— Dans mon cas, je suis enfant unique, mais juste de penser que mes parents le font ou l'ont déjà fait dans le passé, ma limite est déjà atteinte, souligne Vicky.

L'air de s'apprêter à expulser tripes et boyaux, Marc s'emporte devant tant d'images mentales :

— Aaah non... pas ma sœur... aaark ! Impossible !

— Moi, je préfère brûler, même si c'est à l'aide d'un vulgaire *lighter* à BBQ, décide Katia.

— Moi aussi, ma sœur... au secours, non, crémateurisez-moi pis ça presse, décide Mike.

— Bon ! On change de jeu, là. Quand t'es rendu à pondre des questions de débiles de même, c'est que c'est le temps de passer à autre chose, s'offusque Caroline en croisant les bras.

Elle fixe le sac de déchets, toujours près d'eux. Son chum qui la voit faire se lève en déclarant :

— On va aller porter ça loin, mon épouse d'amour angoisse.

Mike approuve en proposant :

— Petites BDR¹⁹, les gars ?

Malgré le froid au sein de son couple, il se penche pour verser le reste de son verre de vin dans celui de sa blonde, qui accueille ce don avec la béatitude d'une bonne sœur voyant jaillir de l'eau bénite de son arrosoir par temps de sécheresse.

Le plan se dessine.

— On marche en ligne droite environ quinze minutes, on lance le sac, pis on revient en ligne droite, détaille Marc, d'un ton de planificateur-d'équipe-

tactique.

— On est les Rats Musqués Rusés Musclés ! se vante Éric en déconnant.

— Vous avez pas peur ? s'informe Caroline, ne connaissant pas Éric comme étant si fonceur et intrépide face au danger et à la noirceur.

— Pas peur pantoute !

Ils quittent le périmètre en marchant tranquillement, coude à coude, l'air de trois casse-noisettes collés ensemble. Les filles fixent les deux points de lumière qui se baladent au loin.

— On les aime, mais maudit que faire l'amour deux heures de temps, c'est non, chuchote Vicky à ses compagnes.

— Surtout pas après presque quinze ans de vie de couple, spécifie Caroline.

— Vous autres, c'est comment côté sexe dans votre couple ? lance Katia avant de prendre une bonne gorgée.

— Ben là, c'est gênant de parler de ça... On parle jamais de ça d'habitude, se braque Caroline en regardant au loin même si les lumières des gars ont disparu.

— On s'en fout ! On est pris en forêt jusqu'à demain matin, pis ça, c'est si on meurt pas d'ici quelques heures, déconne Katia. Aussi bien mourir sans secret.

— Niaiseuse.

Un silence s'ensuit.

Vicky se lance la première dans une révélation :

— Mon chum aime les jeux de rôle.

— Ah ouin ? s'étonne Katia. Dans le genre, tu te déguises ?

— Pas tant, mais il aime beaucoup les sous-vêtements, les porte-jarretelles, pis être dans un rôle un peu de dominant. Ça me va, je sais que ça l'excite, mais c'est juste que je l'ai fait beaucoup au début pis là, ça me tente pas tout le temps de jouer, mettons. Surtout depuis qu'on habite ensemble. Une petite vite sans jouer la femme de chambre hispanophone ultra en manque, ça peut aller aussi.

Caroline demande des précisions :

— Je comprends pas ce que tu veux dire par « jeux de rôle ». Pourquoi la femme de chambre ? Vous faites comme à l'hôtel ?

— Disons qu'il aime se faire à croire qu'on se connaît pas pis qu'il me surprend, genre : « Ah, t'es la fille du café en bas qui cogne à ma porte parce qu'on s'est regardés cet après-midi pis que tu fantasmes de lécher ma bite depuis ce temps-là... » Quand on baisait à l'école dans le temps, il disait que j'étais sa stagiaire.

— Un petit adepte du dominant-dominé.

— Il t'attache pas, toujours ? Excusez, mais je juge ça, déclare Caroline, bien que déjà à demi scandalisée par la teneur générale de la déclaration.

— C'est déjà arrivé. Mais pas trop serré.



Après avoir versé le reste de sa bière dans le feu pour l'éteindre, Marc se dirige vers la tente ; il est le dernier à se coucher, les autres étant déjà au lit. La noirceur des lieux, l'alcool qu'il a ingurgité et le calme environnant l'inspirent. Le bruit des feuilles qui virevoltent doucement sous le souffle du vent lui donne un sentiment de toute-puissance, comme si la forêt lui appartenait. En viril homme des bois, il sourit au vide devant lui. Entendre cette femme jouir si fort et aussi longtemps a contribué à éveiller une pulsion sexuelle qu'il n'a pas réussi à faire taire depuis. Il aurait aimé assister à la scène des voisins de plus près... y participer même.

À travers la toile de sa tente, il ne voit à présent que la simple lueur de la lampe de poche de sa blonde qui pirouette un peu partout. Il imagine cette

dernière en sous-vêtements noirs délicats, au rebord de dentelles, couchée sur son sac de couchage, chaude et câline, son sexe déjà humide de désir pour lui.

S'affairant dans la tente, Vicky entend enfin Marc qui arrive. Il n'entre pas, mais demande plutôt près de la porte, sans l'ouvrir :

— Bonsoir. Est-ce que je peux entrer ?

— Oui, mais vite ! Je pense qu'y a des moustiques dans la tente ! panique Vicky, qui porte un chandail ample, un soutien-gorge sport usé gris souris et une culotte de coton blanche non assortie au reste et de catégorie « confortable-de-semaine ».

Il ouvre tranquillement la fermeture éclair jusqu'à la moitié avant de s'agenouiller devant la porte :

— Salut. Je te vois depuis le début de la journée pis je te trouve vraiment belle. Je pense que t'es toute seule dans ta tente, hein, ou je me trompe ? C'est quoi ton nom ?

— Entre pis FERME LA PORTE, c'est plein de maringouins ! On a-tu le OFF à bibittes icitte ? Faudrait en mettre sur la toile du plafond, j'ai lu quelque part que ça peut aider, explique Vicky en se mettant à farfouiller un peu partout à la recherche dudit pulvérisateur.

— Je suis le voisin, poursuit Marc d'une voix suave et un peu latine remplie d'intentions diverses flottant autour de la planète Nudité.

— Euh non, ç'a l'air que le voisin vient de fourrer avec sa sœur, faque ça m'écœure ben raide.

— L'autre voisin.

— Celui d'en face ? Qui ressemble à un Tanguy-tueur avec son masque ? Pas super inspirant non plus. Va voir si le trou dans la tente est encore bien bouché parce que j'ai vraiment vu des moustiques. Peut-être que l'humidité a fait décoller le *tape* ? Il fait tellement chaud...

Le bec cloué, Marc freine son improvisation de voisin-séducteur-disposé-à-avoir-une-relation-sexuelle-sur-le-champ pour se relever afin d'aller voir si la brèche dans la toile est toujours bien colmatée.

Une fois dehors, il constate que Vicky avait raison ; leur solution temporaire s'est en effet un peu affaissée sous le poids de l'humidité.

— Pis ? demande-t-elle d'une voix forte pour être bien certaine qu'il entende.

Ne voulant pas rompre la magie de son jeu de rôle, qu'il considère comme aussi bien amorcé que prometteur, il ne répond pas et se rend à l'auto pour y récupérer la roulette de ruban adhésif.



Une fois sa tâche terminée, il se repositionne devant la porte et respire un bon coup. Il reconnecte à son fantasme de voisinage et de rapprochement torride en fermant les yeux. Quelques images lointaines d'une aventure sexuelle à l'intérieur d'une tente rouge dans les Laurentides datant de l'époque du cégep lui reviennent.

Prise deux.

Excité, il ouvre à nouveau la fermeture éclair, tout doucement :

— Salut.

— Pis, t'en as remis ? Gros ? C'était tombé au complet, hein ? J'le savais. Ça va être correct pour la nuit, tu penses ?

— Je suis le voisin.

— Ne-non, pas d'affaire de voisin à soir, mon chum, je veux juste qu'on tue tous les moustiques avant de s'endormir. Déjà qu'on va pas trop s'abriter à cause de la chaleur... Se faire piquer la nuit, c'est épouvantable ! Un enfer sur terre ! Prends ta lampe frontale pis éclaire le plafond.

Dans la tente voisine, celle de Katia et de Mike, on entend une voix enregistrée dire : « Cette Bud est pour vous ! » suivie d'une musique douce instrumentale, pas trop forte.



— Faque, c'est ça, ça me tente pas tout le temps « de jouer », conclut Vicky, sans donner plus de précisions sur les tenants et aboutissants de cette nuit chaude.

Caroline réfléchit un instant, elle semble vouloir se prononcer, mais se retient. Elle lâche finalement le morceau comme on vomit une bouchée de dinde avariée au lendemain de l'Action de grâce passée chez le Chef Groleau :

— Récemment, Éric m'a demandé de lui mettre un doigt dans...

Comme elle ne termine pas sa phrase, Katia le fait à sa place :

— Les fesses ? *Of course* ! Quand l'homme arrive proche de l'éjaculation, tu lui rentres un doigt ou deux pour stimuler sa prostate, tu tapotes vers le haut pis...

— OK, c'est beau, là ! Je veux pas avoir une carte topographique annale pis une boussole pour savoir comment faire.

— Pourquoi pas ? Beaucoup de gars aiment ça.

— Ben moi, ça me tente pas, ces affaires-là, spécifie Caroline. Il m'arrive avec ça après plus de quinze ans de vie de couple. Je me questionne, c'est certain. Il a pris ça où, cette idée-là, tout à coup ?

— Tu penses à quoi ? demande Vicky.

— Je pense à Vegas, c't'affaire ! On le retrouve les culottes à terre, un vibreur dans une main, une fille louche pas loin ; il dit qu'il s'est rien passé pis, quelques mois après, il me demande de lui rentrer des affaires dans le péteux, c'est certain que je me pose des questions.

— Les culottes à terre ET une couille sortie, juste pour rester près des faits, précise Katia avant d'éclater de rire.

— Il pense plus au sexe qu'avant aussi, on dirait. Il fait une fixation sur la possibilité que ça me tenterait peut-être d'essayer une expérience à trois avec une fille un jour.

— À cause de Vegas ça aussi, on peut le comprendre un peu, par contre..., admet Katia.

— Crise existentielle ? tente Vicky, à la recherche d'une explication logique.

— Je sais pas, mais moi, j'ai pas nécessairement plus le goût qu'avant. Je l'aime, mon chum, je le désire encore, mais j'ai pas envie d'essayer plein d'affaires nouvelles qui sortent de l'ordinaire. Lui, oui, on dirait...



Caroline, qui replace son sac de couchage pour le mettre bien droit, remarque qu'Éric semble songeur, couché sur le sien, la tête appuyée sur ses mains croisées derrière sa nuque.

— À quoi tu penses ?

— Au voisin avec sa sœur...

— Éric, reviens-en, pour de vrai !

— Ben quoi ? C'est pas normal ! Frère et sœur, allo !

— Il a sûrement dit ça juste pour niaiser.

Elle baisse le ton pour éviter que tout le camping entende et poursuit :

— Ces temps-ci, j'te reconnais plus, on dirait. Avec ton affaire de doigt l'autre fois, pis là, ton obsession des voisins nymphomanes...

— Nymphomane, c'est juste pour les filles... pis le doigt, c'était juste pour essayer. J't'ai dit de laisser faire.

— Ça sort de nulle part, genre...

Éric prend un moment de silence. Un long moment de silence.

— Dans un film de fesses, il faisait ça, bon.

— T'en regardes beaucoup ? En même temps, je dis ça, mais je m'en doutais un peu...

Il secoue la tête :

— Comme tous les gars et beaucoup de filles, oui. C'est pas un crime.

— Je sais, on est pas dans les années 50, mais... quand ?

— Ben quand, quand... je le sais-tu, moi, quand !

— Tu sais pas quand ? Où d'abord ?

— Où... où... euh, j'sais pas plus... dans le sous-sol, peut-être.

— Je le savais, j'ai déjà trouvé pas mal de mouchoirs dans 'poubelle en bas juste après l'avoir vidée.

Dehors, ils entendent Vicky dire fort « Pis ? » probablement à Marc, et ensuite la portière de la fourgonnette claquer.

Éric poursuit ses aveux de culpabilité :

— Pendant ton yoga des fois, quand tu vas à l'épicerie ou au cours de natation du petit... quand t'es pas là. C'est tout.

— Chaque fois que je pars ou quoi ?

— Ben non, franchement. Juste euh, pas souvent, pis, en tout cas... c'est personnel.

Un moment de flottement se déploie sous la tente. Sur ce silence, on entend venir de l'extérieur une voix enregistrée dire : « Cette Bud est pour vous ! » suivie par une musique douce instrumentale, pas trop forte.

Éric s'emballe soudainement :

— Boude pas, mon amour. On est jeunes, on s'aime, faut sortir de notre moule un peu, faire les fous. J'te désire, je t'aime, t'es chanceuse !

— Chanceuse ?

Caroline croise les bras ultra serrés en guise d'ouverture au dialogue. Il poursuit :

— Viens, on va aller faire l'amour dehors en nature ! Pas *game* !

— Es-tu malade dans ‘tête ? crache-t-elle. Nu-fesses devant un ours, la bonne idée...

Il s’approche et se colle sur elle :

— Mon amour, allez ! En silence, en secret, sans que personne nous voie... c’est excitant, non ?

Terrorisée par cette idée plus que par celle de sa propre mort, elle répond en le repoussant un peu :

— Non, je me couche, je veux être en forme pour le canot demain.

— Ah non, calvaire ! crie Katia de sa tente.

— *Fuck* ! fait Mike du même endroit.



— Faque c’est ça, j’ai encore du désir pour lui, mais comme avant, dans notre routine, nos affaires, clarifie Caroline. Pas besoin de faire l’amour en sautant en bungee pour avoir du fun, me semble.

— Ouin, les hommes qui décident que ça leur tente de rougir les fesses de leur blonde après quinze ans de mariage, c’est toujours bizarre. Ça coule pas. C’est pas fluide, comme on dit.

— Moi, la violence au lit, c’est non, spécifie Caroline. Pis son histoire de trip à trois, aussi.

Vicky renvoie alors la question à Katia :

— Pis vous deux ? Ça va comment ?

— En ce moment, il est en beau simonaque après moi à cause d’hier, mais d’habitude, ça va bien. On est en couple depuis moins longtemps que vous autres pis on habite pas ensemble, donc c’est encore très chaud ; on se met dans l’ambiance, on met de la musique, on se campe dans le *mood*, on prend le temps, sexe anal pis toute.

— Ouf, eille, non merci pour ça aussi, c'est *one way*, moi, mon affaire, gémit Caroline en se mordant un pouce juste d'y penser.

— On est là-dedans, tsé, le désir dans le tapis. Mon chum avait des petits problèmes de contrôle au début, faque il croque quand il devient trop excité.

— Il quoi ?

— Il croque du citron.



Katia et Mike s'embrassent langoureusement depuis leur entrée dans la tente. Sous l'emprise d'une certaine urgence sans fondement, ils se dévêtent chacun de leur côté en battant des cils de désir.

— Je vais te faire crier comme elle, déclare Mike en détachant la braguette de son bermuda.

— Euh non, pitié pour les autres pis pour les ours.

Katia a entré leurs verres de rouge, qu'elle a pris soin de déposer sur un livre pour ne pas les renverser. Une chandelle brûle dans un coin de la tente, faisant ainsi onduler leurs ombres sur toutes les parois du dôme.

Le diable au corps et le feu au cul, les deux tourtereaux se retrouvent en moins de deux en costume d'Adam et Ève, allongés sur leurs sacs de couchage attachés ensemble. Nul besoin de couverture ; leurs simples regards sont assez chauds-bouillants. Leurs corps humides s'entrechoquent avec la passion de ceux ayant peu de temps devant eux. Katia frissonne au moment où son chum qui la caracole à présent par-derrière la pénètre assez rapidement et sans trop faire attention. Elle gémit un peu sous cette poussée rapide, à cheval entre la douleur et le plaisir. Mike place une main sur la bouche de sa blonde pour l'empêcher de faire trop de bruit, mais Katia, la vilaine, lui mord un peu les doigts.

Dehors, ils entendent Vicky dire fort « Pis ? » probablement à Marc, et ensuite la portière de la fourgonnette claquer.

Comme leurs souffles s'accroissent au même rythme que leurs mouvements de va-et-vient, Mike craint que leurs voisins et amis entendent. Katia superpose finalement elle-même sa main sur celle de Mike, comme si une seule main n'allait pas être suffisante pour l'empêcher de crier à tout vent son plaisir. Ce détail excite encore plus Mike, qui sent monter en lui la jouissance. Il cesse tout mouvement d'un seul coup et annonce :

— Je vais mettre de la musique pis croquer.

Il s'étire et attrape le petit haut-parleur Bluetooth portable, qu'il allume. Un bip se fait entendre et une voix enregistrée dit : « Cette Bud est pour vous ! » Il l'a reçu en promotion dans une caisse de bière l'été dernier. Il syntonise une playlist de pièces instrumentales romantiques sur son téléphone intitulée *Au pieu*, qu'il ne met pas trop fort. Le sang bouillant toujours, les amoureux prennent une gorgée de vin, puis recommencent à faire l'amour en position du missionnaire, leurs lèvres ne se lâchant que pour respirer.

Après quelques instants, Mike se retrouve à nouveau bien excité et susurre à l'oreille de Katia :

— Je croque encore des citrons, mon cœur, OK.

— Oui, croque des citrons, croque, fait cette dernière pour l'encourager à se retenir en pensant à autre chose.

Elle l'enlace comme un koala pour enfouir sa tête dans son cou et ainsi l'aider à se concentrer.

— C'est surette, ça pique sur la langue..., décrit Mike en tentant de focaliser sur cette sensation gustative imaginaire.

Katia, qui se laisse bercer par son appréciation du moment, commence à sentir une odeur étrange. Une odeur de... plastique brûlé.

Elle ouvre grand les yeux pour regarder à gauche, puis à droite.

— Ah non, calvaire ! fait-elle en poussant violemment Mike sur le côté.

Elle se rue sur la chandelle qui a bougé et fait fondre un bout de la paroi de la tente, y laissant un trou béant de la forme d'une tranche de pain.

— *Fuck !* crache Mike.

En raison du mouvement brusque, les deux verres de rouge se sont renversés sur leurs oreillers.



Vicky ne peut s'empêcher de pouffer de rire à la suite de cette confidence sucrée-salée.

— C'est ÇA, la vraie histoire du trou dans votre tente. Ton chum avait dit que vous vous étiez endormis la chandelle allumée...

— Y avait pas juste la chandelle d'allumée, je vous jure. Mettons qu'on honorait la populaire expression « tente à cul ». En tout cas, était neuve, c'est plate en maudit pareil, se désole Katia. Pis des oreillers au vin, c'est pas terrible non plus. T'as beau aimer le syrah, mais là, à un moment donné...

— Au moins, on vous a pas entendus baiser comme les deux autres pervers, alias la nouvelle obsession de mon chum, dit Caroline en roulant les yeux. Il faisait tellement chaud cette nuit-là, ça me donnait pas trop le goût de « faire du sport », mettons.

— Eille, moi non plus.

— Deux belles bougonneuses-frigides. Avoir un peu chaud en faisant l'amour, c'est le fun ; ça glisse pis ça rentre partout.

— Checke mon autre.

— Un peu chaud ? Il faisait trente mille degrés. J'ai ultra mal dormi à cause des bibittes, pis je me suis levée trempée comme une soupe, se désole Vicky, qui frissonne à présent de froid. C'est moi ou la température est jamais idéale en camping ?

Elle marque une pause et réfléchit. Pour la soutenir dans sa réflexion, un hibou hulule dans la nuit.

— Je vous avertis, la prochaine fois, le camping, ça va être sans moi. C'est tellement d'la marde, surtout le matin.



Avec toute la misère du monde, Vicky s'extirpe de la tente à quatre pattes, les cheveux en bataille et les traits tirés, l'air d'émerger d'un tunnel la libérant de dix ans de captivité dans une mine souterraine obscure. Tout le monde est déjà debout.

— Bonjour, ma belle blonde d'amour ! l'accueille Marc, joyeux comme un polichinelle.

Il s'approche pour un câlin. Déboussolée et trop éblouie par le soleil, elle reste en position de la vache devant la porte, la baboune pendouillant jusqu'au sol encore humide de rosée.

— J'ai cent un ans et demi pis mal partout. Maudit matelas dégonflable à marde...

— Matelas dégonflable ! Est bonne ! répète Mike, qui apprécie ferme la vivacité d'esprit de cet humour matinal.

— Ben non, t'as super bien dormi, décide son conjoint pour l'inciter à se convaincre elle-même.

Mal en point, elle se lève, une main sur les lombaires tout en se frottant les yeux en alternance. Son amoureux lui sourit, puis l'embrasse. Préférant la sérénité et le calme au cataclysme et à la panique, il omet de lui mentionner qu'elle a hérité d'au moins une bonne douzaine de piqûres boursouflées sur le visage et dans le cou. Des grosses. Si les copains connaissent et aiment Vicky autant que lui, ils se la boucleront eux aussi.

Pour la paix de tous.

Pour la paix du camping.

Pour la paix de l'humanité.

Les gars préparent en clan du café frais dans un thermos avec de l'eau qu'ils ont fait bouillir sur le poêle à deux ronds. Katia sort le lait d'une glacière alors que Caroline nettoie ses lunettes de soleil avec une lingette humide. Il fait déjà chaud et l'air est aussi pesant que la journée précédente.

— Ouin, y a déjà pus de glace ; va falloir aller en chercher à la réception.

— À cette chaleur-là, le lait est-tu encore bon ? se demande Caroline, qui s'avance vers son amie pour lui prendre le litre des mains afin de vérifier sa propension à la consommation.

Elle en tâte la température à travers le carton et finit par sentir le liquide pour être bien certaine. Dans le doute, elle décide de prendre son café noir avec du sucre, tout en suggérant fortement à Éric de faire de même étant donné son transit intestinal capricieux.

— Il est ben correct, ce lait-là, voyons, conclut Katia en le sentant à son tour.

Armé d'un restant de journal et de quelques minces quartiers de planches de cèdre pour faciliter l'allumage, Marc se dirige vers le foyer.

— J'allume le feu, pis je vais aller chercher de la glace en haut.

— Des toasts sur le feu, c'est tellement le summum du camping !

Muette et marabout, Vicky bâille en s'asseyant à la table de pique-nique, rêvant en secret que ce soit la dernière journée et qu'ils rentrent tous chez eux en fin d'après-midi. Hélas, ce n'est que la première nuit de quatre. Compatissant à son air fripé, Mike lui sert en premier une tasse remplie de café gris assez généreux en grumeaux. En lui tendant la mixture, il s'étonne et recule d'un pas pour bien regarder Vicky :

— Ayoye ! Ta face !

Les oreilles rabattues, Marc dessouffle comme un ballon en soupirant de découragement.

La bombe est larguée. Trop tard.

— QUOI, MA FACE ?

Recevant son commentaire comme une gifle, la pauvre Vicky se tapote à présent le visage à deux mains, à la recherche de ce qui cloche. Vu l'air suffoqué de Mike et le ton d'ahurissement qu'il a employé, elle a assurément un truc majeur qui ne tourne pas rond. L'heure est grave. Marc se réfugie derrière sa tâche d'insertion de papier journal chiffonné sous les morceaux de bois tel à un rempart de tergiversation alors que Vicky se rue vers la van en oubliant son ombre derrière. Elle entre en vitesse côté passager et descend le pare-soleil pliable du plafond avec une certaine robustesse afin de se regarder dans le miroir. Elle pousse alors un cri horrifié qui retentit dans tout le camping jusqu'à en faire vibrer la canopée. Redevenue muette, elle inspecte son visage sous tous les angles. De plus loin. De plus près. Puis, elle crie à nouveau en blasphémant son agressivité.

Marc délaisse son activité de fuite temporaire pour foncer vers le drame, tandis que les autres font les morts-muets très occupés à un paquet de riens.

— C'est pas grave, on est en camping..., commence-t-il avec douceur.

— JE SUIS DÉFIGURÉE, MARC ! Pourquoi tu me l'as pas dit ?

— J'avais même pas remarqué. Dans une heure ou deux, ça paraîtra même pus. T'as dû te faire piquer à matin.

En beau fusil, Vicky susurre à son intention :

— Je veux que tu ré pares VRAIMENT le trou de la tente, pis que tous les moustiques soient TUÉS avant qu'on dorme À SOIR. Hier, là, avec ton affaire de scénario de « Je suis le voisin », t'as dû *botcher* la job...

— Parfait ! Promis ! Ça roule ! Tout ce que tu veux !

Il l'embrasse sur la tête pour ainsi éviter d'embrasser un de ses vilains furoncles, puis retourne presque en galopant à sa mission-feu. Au moment de sortir du véhicule, Vicky fait un saut monumental alors que quelqu'un surgit à sa droite.

— *Cans* ? lui demande l'enfant qui les harcèle à ce propos depuis leur arrivée.

Il est en compagnie du même camarade que la veille, qui semble être son frère. Les deux garçons restent un peu saisis en voyant le visage défait de leur vis-à-vis et reculent. De loin, Katia leur explique en anglais que s'ils ne reviennent pas les voir, à la fin de leur séjour, ils leur donneront un sac

rempli de canettes. Les deux complices la dévisagent à leur tour avec mépris avant de faire le tour des chaises autour du foyer pour attraper à la hâte les quelques canettes vides qu'ils dégotent à vue de nez.

— Hé ! Psst ! leur crache Katia comme à des chiens errants en voyant qu'ils ne l'écoutent pas le moins du monde.

Ricanant mesquinement, ils battent en retraite comme deux voleurs.

— Petits criss ! peste-t-elle, piquée dans son orgueil.

— Bah, c'est juste des *kids*, relativise Mike en sortant le pain et une tranche de fromage jaune.

— *Good morning* ! clame un homme qui passe près d'eux en leur levant au ciel son papier de toilette en guise de salutation.

— Jure-le qu'il nous lève son papier cul, fier d'aller faire un numéro deux, *live...*, se décourage Katia.

— Ostie que le monde m'énarve..., susurre Vicky en rejoignant le groupe, agressée plus que jamais par cette sociabilité matinale de trop grande proximité avec des inconnus.

— Regarde ça, pleurniche la pauvre martyre en montrant à Caroline son visage de plus près. J'en ai partout !

— C'est épouvantable, j'ai jamais vu ça de ma vie ! Es-tu allergique, coudonc ? commente son amie avec un dégoût palpable digne d'un verre de morve offert en prêt-à-boire.

— Ben non, c'est pas si pire, OK ? rectifie Marc avec une certaine froideur, question de dicter subtilement au groupe une ligne directrice de gestion de crise pour la suite du dossier « face de volcans à Vicky ».

Katia, qui espionne les voisins de devant, fait diversion en changeant de sujet :

— Le monde d'en face... ils sont déjà sous leur abri, à nous regarder, sans bouger. Le Tanguy a pas son masque à matin, au moins. Méchant *freak*.

Vicky attrape ses lunettes de soleil qu'elle met pour se cacher un peu, puis elle jette un œil vers les voisins.

— Je vais leur demander si je peux dormir dedans à soir pour éviter de me faire manger toute crue. Ça me pique tellement partout tout à coup, ç'a pas de bon sens !

— Gratte-toi surtout pas, l'avertit Marc en approchant pour lui redonner son café, question de la faire focaliser sur autre chose que ses démangeaisons.

— Les voisins d'en face ont surtout beaucoup de bois pis ils font jamais de feu, fait remarquer Marc.

— Moi, je voudrais juste voir les deux autres voisins d'à côté à la clarté, avoue Éric en étirant le cou pour mirer entre les arbres au loin.

— Pourquoi ? demande Caroline, agacée.

— Je suis juste curieux. Hier, il faisait noir, on les a pas bien vus.

— J'sais pas ce que ça va changer dans ta vie.

Vicky soupire bruyamment, puis remarque autre chose qui cloche :

— Voyons, j'ai de quoi de collé dans le fond de culotte... C'est bleu pis collant !

Son chum s'approche.

— Ah, tu t'es assise sur le banc, on a pas fini de le laver pis on est partis sur autre chose... Les ratons ont éventré notre tube de dentifrice qui traînait sur la table. Ça va prendre de l'eau chaude pour faire décoller ça.

— Maudite marde que j'suis à boutte !

Marc s'agenouille derrière elle pour nettoyer son short. Malheureusement, la pâte très collante et plutôt sèche s'agglomère à l'essuie-tout qui s'effiloche.

La propriétaire du camping arrive dans le chemin en criant « *half/half* ! ? 50/50 ! ? » comme une perdue à bord d'un kart de golf recouvert de faux gazon.

— Bon, quessé ça, encore ? s'impatiente Vicky, à bout de nerfs face à l'entièreté des épreuves désastreuses de sa vie.

Katia lui explique :

— Elle vend des moitié-moitié...

— Jésus-prie ! On aura tout vu !

Les trois couples dévisagent la proprio, un peu pantois. Elle se stationne devant leur emplacement en gueulant à nouveau et encore plus fort :

— *Half/half ?!*

— J'en veux certain ! s'empresse de dire Mike en cherchant son portefeuille. Faut participer à notre vie de campingneux !

Vicky soupire fort en apercevant son chum foncer vers la femme comme si sa vie en dépendait.

— Regarde la belle gang de joueurs compulsifs, se décourage Caroline qui juge Éric d'ainsi compter avec ardeur la monnaie dans ses poches.

Comme il n'a que sept dollars, il court les genoux dans le front jusqu'à la van, l'air de craindre de manquer sa chance.

La femme dans la voiturette lâche un généreux rire gras en le voyant gambader de la sorte. Elle tousse finalement deux grands coups, puis ravale ce qui semble être une bonne gorgée de mucus bien nicotiné²⁰ avant de crier :

— Cours, mon lapin, cours !

Une fois Éric revenu, la femme explique à ses trois clients les différentes options : un billet pour 3 \$, cinq pour 10 \$ et dix pour 15 \$.

Dans un consensus spontané, les trois gars achètent chacun pour dix dollars de billets, l'air heureux comme des princes. La femme leur explique que le tirage aura lieu ce soir à vingt heures au camp principal, en face du bloc sanitaire des douches, lors d'une grande fête organisée en l'honneur du Noël des campeurs. Les gars récoltent leurs billets et reviennent vers leurs blondes en souriant.

— Pis si vous voulez voir le père Noël, il arrivera su'l lac en chaloupe à seize heures, ajoute la propriétaire du camping.

— OK, fait Marc. Pis si on veut de la glace ?

— Viens me voir en haut dans quinze minutes, mon beau.

La vendeuse repart sur les chapeaux de roue en direction du site suivant et recommence à faire de la réclame en criant.

— Ça fait cabochon en maudit, un moitié-moitié de camping, commente Vicky, à la limite de trouver la chose amusante malgré tout. Un bingo à pédalo, tant qu'à y être.

— *El Santa Clos* en chaloupe, toi ! Un vrai rêve éveillé pour Alexis ! rigole Caroline.

Katia demande aux autres :

— Le Noël des campeurs ? Je savais même pas que ça existait pour de vrai... Je pensais que c'était une légende urbaine, c't'affaire-là.

— En passant, si vous aviez mis votre argent ensemble, vous auriez eu vingt billets au lieu de juste quinze, fait remarquer Caroline.

Marc, qui installe une grille sur les rebords du foyer pour éventuellement y faire rôtir du pain, déclare :

— On a été déconcentrés, la madame avait plus de barbe que Ric pis Mike ensemble !

— C'est chien de rire d'elle, de rire du monde tout court. Le *body shaming*, c'est pus à la mode, en passant, se braque Vicky, qui se sent également très vulnérable à la moquerie étant donné son visage raboteux.

— Elle avait des favoris de trois pouces jusqu'ici, décrit Mike en désignant la moitié de sa mâchoire. Une moustache d'un pouce et trois quarts pis un *gasket* de pelouse su'l menton, c'est pas des jokes !

— Vous êtes pas fins..., gémit Vicky, la compassion pour son prochain tout à coup vivement accrochée à l'âme.

— Non, Mike, c'est sexiste de dire ça ; la moustache est sans genre de nos jours. La moustache doit être libre et accessible à tous et à toutes ! gesticule Marc, les yeux faisant presque un trois cent soixante degrés d'ironie.

— Faque, on a un party à soir, ma gang de bourlingueurs ! s'enthousiasme Éric en secouant ses billets dans les airs.

Enflammé, Mike agite les bras vers le groupe :

— Mais, avant toute chose, c'est l'heure du *morning grilled-cheese* en forme de coquillage !



La frayeur vrillée au corps, les filles tendent toutes l'oreille tels des chats dans la nuit noire. Caroline a encore entendu quelque chose. Sans mouvement brusque, elle agrippe le cuit *grilled-cheese* sur la couverture. Est-ce déjà les garçons qui reviennent ? Inspirée par sa copine, Vicky attrape *The Executor*, juste au cas. Le bruit se fait entendre à nouveau. Quelqu'un marche en forêt, aucun doute là-dessus.

— HÉ ! crie Katia.

— Chuuttt, la prie Caroline.

— Quoi, faut faire du bruit ! Montrer qu'on le sait, qu'y a quelqu'un !

La forêt redevient aussitôt placide. Plus aucun son, autre que le bruissement habituel des branches qui se bagarrent dans le vent, des cigales qui commèrent dans le dos des coccinelles et de quelques oiseaux nocturnes qui discutent des élections à venir.

— On va devenir folles, sérieux.

Le loup ne semblant pas dans la bergerie, les épaules des filles se relâchent toutes en même temps. Les armes se redéposent, mais restent à proximité.

— Camping de marde, pareil, quand tu y penses, crache Vicky, cernée et morte de fatigue.

— Exagère surtout pas, tempère Katia, qui apprécie clairement plus l'aventure en plein air que ses amies.

— La face commence à peine à me désenfler après deux jours.

— T'es vraiment allergique, je pense.

— Je suis pas une fille de bois, moi, pis je suis pas sportive non plus. Bon ! On va se le dire une fois pour toutes : j'aime pas ça, le maudit sport !

J'haïs ça, même, sauf le yoga, pis encore là, pas de yoga sportif genre power yoga ou yoga chaud, non. Du yoga su'l dos pour dormir. J'ai jamais été bonne dans les sports ; je sais jamais comment me placer, j'ai tout le temps peur de recevoir de quoi dans 'face, je lance pas assez fort ou je lance tout croche. J'étais toujours la dernière choisie en éducation physique, pis au secondaire, je faisais semblant d'avoir mes règles deux fois par mois pour sauter les criss de cours d'éduc parce que ça me faisait trop chier. Pis là, aujourd'hui, je sors avec un prof d'éduc, t'imagines-tu ? Belle ironie de la vie, pareil !

— J'adore ça. C'est trop parfait, commente Katia, qui apprécie ce persiflage du karma à la sauce « dans tes dents, poupée ».

— Moi non plus, Vic, je suis pas super bonne en sport, avoue Caroline. Mais mon chum est un intellectuel, faque on en fait pas beaucoup. Un petit tour de vélo avec Alexis le dimanche après-midi pis on considère notre dose d'exercice cardiovasculaire comme réglée pour la semaine. Pour moi, sarcler mes plants de tomates, c'est un sport.

— T'es moins pire que moi ; j'haïs ça, je déteste ça, pis je sais pas comment le dire à mon chum sans lui faire vivre la déception du siècle. Il me propose tout le temps des affaires poches, genre : « On se loue des rollers ! » Juste d'y penser, j'ai la face râpée sur l'asphalte. « Eille, on se lance-tu la balle de baseball dans 'cour », et voilà, je me suis pété deux dents d'en avant, crache le *cash* pour des traitements de canal. « Cet été, on t'initie au golf ! » Ark, pitié, je vomis dans ma bouche pis je veux me faire harakiri avec mon putter. Je. Suis. Pas. Sportive.

— Je pense qu'il le sait, ton chum, balance tout bonnement Katia.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ben, perso, les seules fois que j'ai fait du sport avec toi, ç'a pas super bien été, disons : le volleyball au Mexique, le snorkeling à Cuba, la montagne à Vegas, le canot ici...

Vicky semble tout à coup changer d'idée quant à ses aptitudes de non-sportive et déclare :

— Je suis pas SI pire quand même. J'aime pas ça, mais vous le voyez pas tant que ça. Je cache bien mon jeu.

— *Oh boy*, non, t'es pire que toute, pis tu gosses vraiment, confirme Katia, faisant honneur une fois de plus à sa franchise légendaire.

Vicky se défend sur les faits :

— Venez pas me dire que le canot, c'était le fun ?



— Bonjour ! *Hi* ! envoie le moniteur du groupe en piétinant, l'air de tenter de contenir la fougue interne de trente farfadets. John en français ! *John in English* !

Âgé d'à peine vingt ans et vêtu d'un chandail sport jaune citron trop petit avec un pantalon d'armée kaki, le jeune homme au visage triangulaire comme celui d'un coyote semble en proie à une incommensurable exaltation d'avoir retrouvé son travail d'été après une session universitaire soporifique en éthique et philosophie politique postmoderne.

— Bienvenue ! *Welcome* !

Les trois couples, qui sont les seuls présents, répondent d'une salutation mollassonne en dévisageant ce drôle d'énergumène bilingue.

— On attend un autre couple ! *We wait for another couple* !

— On parle tous français, on est ensemble, spécifie Katia pour lui éviter de tout traduire de la sorte inutilement.

— Parfait ! *Perfect* !

Pour passer le temps et sentir qu'il mérite son salaire, il se lance dans une danse folklorique peu harmonieuse en secouant les bras de gauche à droite, tout en balançant un pied devant l'autre à la mode soviétique. Il incite le groupe à l'imiter en criant : « Oh lay, oh lay, oh lay, oh lay... » Pas un chat ne bouge. Hormis les siens, tous les sourcils présents se froncent. Il insiste et encourage les trois couples en décochant des petits mouvements de

menton vers chacun. Il ose même s'approcher de Mike pour lui donner quelques coups de coude complices sur un bras. Son client, qui le dépasse d'une tête et demie, le fixe, froid comme un congélateur.

— Belle barbe ! *Nice beard* ! le complimente le jeune imberbe avant de retourner bredouille près du hangar à équipement, sans avoir tissé aucun lien d'amitié que ce soit.

Vicky susurre entre ses dents en parlant à son épaule :

— Ouf..., il me tire du jus, lui.

Éric remarque une corde tressée, pendouillant à la ceinture de John.

— J'avais ça dans les scouts !

Le gars tourne un visage euphorique vers Putois Courtois, l'air de reconnaître en lui un vieux frère.

— *Man*, t'es un scout ? *You are a scout* ?

— Arrête de tout traduire de même, c'est vraiment tannant, insiste à nouveau Katia, qui se sent exaspérée par ce réflexe sans trop savoir pourquoi.

— Il était dans les jeannettes ! répond à sa place Caroline, ravie.

— Mon amour, arrête de dire les jeannettes, j'te l'ai dit, c'est les filles ça. Les castors, les louveteaux pis les éclaireurs après, explique Éric, également enchanté de savoir que le guide et lui sont des congénères.

— Moi aussi ! *Me too* !

L'air de venir enfin de retrouver un bipède de son espèce après quarante-quatre ans d'errance postapocalyptique, Éric avance d'un grand pas vers le type, qui fait de même. Devant la scène laissant présager qu'ils meurent d'envie de se serrer dans leurs bras, tous les observent en ondulant l'arête du nez.

— C'était incroyable, non ? *It was amazing, right* ? Meilleure époque de ma vie ! *Best time of my life* ! *And, yeah, I know the Jeannettes too...*, dit le jeune homme en faisant un sourire coquin-taquin.

— *Me too...*

Katia insiste à nouveau :

— Arrête de faire ça ! Nous, français ! *French* ! Allo ?

Secouant la tête, Marc s'étonne :

— Êtes-vous en train de nous avouer avoir fait du touche-pipi avec des jeannettes, mes vous autres ?

— Ouin, ça nous intéresse vraiment pas, ajoute Caroline.

Ne les écoutant pas, Éric poursuit :

— J'étais Putois Courtois. Je sais pas c'est quoi en anglais, par exemple... *Polite Stinker* ?

— *Polite Stinker, man ! Really ? J'étais Castor Vif ! I was Smart Beaver !*

— On commence-tu, là ? s'impatiente Caroline devant cet épandage de noms animaliers datant de l'époque des pharaons.

Elle s'étonne de voir son chum aussi soulevé par cette parenthèse lointaine de sa vie alors qu'il ne lui en avait jamais vraiment parlé avant.

Le quatrième couple, qui arrive enfin, fait diversion. Tous pivotent afin de lancer des regards accusateurs à ceux qui viennent de retarder la sortie à l'eau de quinze bonnes minutes. Tout le monde reconnaît illico les voisins cochons... et possiblement frère et sœur. Éric revient près de Caroline sans quitter des yeux la fille, qui ressemble comme deux gouttes d'eau au gars près d'elle. La rouquine à la toison généreuse arbore des taches de rousseur sur les bras et le haut du torse, alors que son partenaire en porte au visage et au cou. Leurs tailles sont presque identiques, leurs corps proportionnés comme deux poires et leurs cages thoraciques plutôt aplaties entre deux épaules frêles. Hébétés, les trois couples figent. Le lien fraternel de ces deux individus ne fait aucun doute. Caroline ressent un certain haut-le-cœur. Vicky laisse échapper malgré elle un « ark » bien audible. Les gars, quant à eux, ne savent plus où ils en sont quant à leurs propres mœurs et valeurs sexuelles.

— Bienvenue ! *Welcome !* reprend Castor Vif qui se tourne vers Katia. Ils sont anglais. *They are English.*

Elle fait un signe de la main pour le prier d'enchaîner, question de ne pas passer le reste de l'après-midi à s'enliser dans des explications linguistiques.

— Vous devez d'abord vous choisir un nom d'équipe ! *First, you have to pick a team name !*

Silence.

Malaise.

Perte de temps de niveau camp de vacances pour enfants.

Ce pauvre castor pas si vif est clairement prisonnier de lui-même, quelque part entre le commencement de sa vie et la puberté.

Bien qu'ils s'en moquent, les quatre duos se rapprochent pour un échange très peu motivé à ce propos. Après quelques minutes, tout le monde se retourne vers John, qui sautille sur place tel Bip Bip le Roadrunner, impatient de découvrir les noms de groupe.

Insatisfaite du choix final, Caroline susurre à Éric :

— C'est pas bon comme nom, pour de vrai...

— Ben oui, c'est bon.

— Votre nom ? *Your name* ?

Éric déclare avec conviction :

— Les *Fish and Ships* ! Pas *chips*, mais *ships*, comme dans bateau, canot, à l'eau, tsé...

Honteuse, Caroline souffle comme un cachalot :

— C'est beau, Éric, sont pas aliénés non plus...

Même l'animateur exalté semble trouver ça nul, voire garant d'un possible mauvais présage aquatique. Il pointe Vicky et Marc pour les inciter à poursuivre :

— Vous ? *You* ?

Marc répond :

— *Bugs Bunny and Claude*. Dans le genre, Bonnie and Clyde, mais bonifié pis plus québécois. Claude, ça fait-tu pas crédible pour être un bandit, tu penses ! rit-il en poussant un peu Mike. Un *loser* qui manque son coup pis qui se fait pogner, *man* !

Ils rient tous deux seuls, car le couple possiblement incestueux ainsi que l'animateur n'ont rien pigé à leurs francophonies. Il n'y a que Katia qui esquisse un léger sourire de courtoisie pas si convaincant.

— *Oh, is your face OK ?* s'inquiète John rendu devant Vicky alors qu'il s'attarde de plus près à son visage raboteux.

Elle ne répond pas et se cache un peu de la main tandis que l'animateur recule, dans un dégoût transparent, l'air de croire que ça pourrait être grandement contagieux, voire grimpant.

— Vous ? *You ?* demande John en pointant Katia et Mike.

Celui-ci se lance sans plus attendre :

— On a tiré notre inspiration du scoutisme et des jeannettes, justement. On est les Vulves Volantes.

— Voyons, vous autres, ostie que ç'a pas rapport ! éclate Marc en posant une main découragée sur son front.

— *What ?* fait John, qui ne saisit pas tout. *What is vule in French ?*

Katia explique du mieux qu'elle peut sans rire :

— *It's like a fish but flying.*

OceanofPDF.com

— *Oh, OK ! All right ! A flying fish ? Un poisson volant ! Yeah, I got it ! I love them, I love that name as well ! And you pronounce it like what ? « Vule Volant » ?*

— Oui, exactement !

— C'est n'importe quoi, votre affaire..., s'indigne Vicky en riant tout de même sous cape.

— Les derniers ? *The last ones* ?

— *We're gonna keep it simple : we are the Bros Lovers*, dit la fille rousse sans hésiter une seconde, d'un air trop sensuel tout à fait inapproprié à sa déclaration.

Comme l'animateur se lance dans les explications relatives à l'équipement, la rousse tourne le visage pour envoyer un clin d'œil à Éric, sans que personne le remarque.



Sous un ciel désormais nuageux et menaçant, les cinq canots glissent à la surface de l'eau telles des mouches-patineuses s'alignant dans des trajectoires tout sauf synchronisées. Comme John a annoncé dès le départ que l'objectif était de se rendre sur la petite île devant, toutes les équipes avancent vers la cible, à leur rythme et, surtout, au meilleur de leur compatibilité de pagayage.

— Arrête de changer tout le temps de bord, Vic ! rage Marc, assis à l'arrière de l'embarcation.

Il tente tant bien que mal de diriger le canot sans zigzaguer, mais en vain. Le cœur lui lève presque.

— Quand ça va trop à droite, faut que je rame à gauche pour revenir droit !

— Non, c'est moi qui fais ça ! C'est la personne en arrière qui dirige, toi, tu fais juste rester du même bord quelques coups, pis tu changes de bord après.

— Quand ça ? Combien de coups ?

— Ben... juste pour alterner. Pour pas avoir mal aux bras en forçant juste d'un bord. Genre trois ou quatre coups, comme tu veux.

— C'est ça que je fais ! Pis j'ai mal aux bras pareil !

— Non, tu fais n'importe quoi !

Vicky sort finalement sa rame de l'eau pour la placer sur ses genoux en chialant :

— Si je suis jamais correcte, ben d'la marde, arrange-toi donc tu seul ! J'haïs assez ça, là ! Pis l'autre zouf qui arrive en plus...

John, qui approche en vitesse et avec facilité, demande au couple :

— *Bugs Bunny and Claude*, ça va bien ? *All set* ?

— *Fine, fine, fine, super fine* ! ironise Vicky, qui en a marre de se chicaner avec Marc depuis le début de l'expédition.

— Merveilleux ! *Nice ! It's wonderful* ! s'enflamme le zinzin, complètement imperméable au sort de ses clients qui fulminent sur leur siège de bois respectif.

— Attention ! font Mike et Katia en arrivant trop vite par le côté.

Ils percutent le canot de *Bugs Bunny and Claude*, qui se met à vaciller de façon inquiétante.

Paniquée, Vicky lève les bras et crie. Sa rame tombe à l'eau, mais flotte étant donné la petite bouée de mousse à son manche.

— Attention, les Vules Volants ! crie John, qui retient de la main le canot chambranlant.

Tout le monde éclate de rire. John récupère la rame tandis que les deux embarcations retrouvent peu à peu leur stabilité.

— Je peux pas croire que je viens de me faire rentrer dedans par des vulves volantes ! déblatère Marc, déconcerté par la vie.

— Une vulve volante est si vite arrivée de nos jours, en rajoute Mike, pragmatique.

— Vous êtes tellement jeunes de tête..., soupire Vicky à l'intention des gars et de Katia, tous crampés comme des enfants d'école.

Revenant tranquillement au sérieux de la mission, Mike commente en regardant au loin :

— Les *Fish and Ships* sont perdus ben raide à l'autre bout du monde.

— Je vais voir ! *I'll go check !*

Caroline et Éric semblent s'éloigner de la petite île dans un parcours en dents de scie, alors que le canot des *Bros Lovers* est déjà arrivé à destination et bien amarré.



Au moment de débarquer sur la terre ferme pour la pause lunch, les pseudocanotiers constatent que le ciel se couvre davantage et qu'il commence même à pleuvoir quelques gouttes.

— Bon... Il manquait plus rien que ça, se lamente Vicky, toujours bien en route vers la dépression nerveuse.

— Y a pas d'abri, de toit, ni rien ? s'étonne Caroline en balayant les parages des yeux.

Elle ne repère que des bancs de bois placés en hexagone autour d'un cadavre de feu de camp semblant dater du Moyen Âge. L'étendue de terre sablonneuse se déployant devant eux est tapissée d'arbrisseaux pas plus grands qu'elle et de grandes fougères molles qui ondulent au gré de ce vent de plus en plus agressif.

Rien d'autre.

— Oh *shit*, j'ai donc ben honte..., fait Katia en voyant son chum désormais coiffé de son chapeau parapluie multicolore.

— Je frise trop de la barbe quand il pleut, déconne ce dernier, qui assume tout à fait sa coquetterie pratico-pratique.

— On va vraiment manger à la pluie pis au frette ? pleurniche Vicky en suppliant le guide du regard de claquer des doigts pour les ramener au rivage.

— C'est juste de l'eau ! *It's just water !*

John cherche du regard le couple manquant, visiblement parti en exploration.

— On est pas faits en chocolat, pis il mouille pas tant que ça, l'encourage Marc l'aventurier, pas trop convaincu lui-même.

— On se dépêche, pis on rame jusqu'à Gatineau pour dormir dans notre lit ? raille Vicky en prenant son petit sac à lunch pour y cueillir deux sandwichs.

Pressé par le ciel orageux-fâché, tout le monde s'assoit sans plus attendre pour commencer à manger. La pluie, qui était jusque-là douce et légère, s'intensifie dans de longues gouttes pesantes. En moins de deux, les cheveux ainsi que les vêtements de tous sont trempés, sauf ceux de Mike, qui sauve un peu les meubles du haut avec son couvre-chef de clown.

Les disparus *Bros Lovers* reviennent alors d'on ne sait où et de faire on se doute quoi. La fille s'assoit avec le groupe avant de dépoussiérer ses genoux pleins de sable pendant que son accompagnateur court au bateau pour y prendre leur lunch. Trempés comme des loutres, tout le monde mange en silence en ne faisant pas mention du chandail blanc désormais transparent de la fille rousse, qui révèle ses mamelons bien durcis étant donné que son soutien-gorge brille par son absence. Éric se magasine un torticolis en croquant son sandwich la tête de côté.

— Mon pain se défait tellement il est mouillé, chiale Vicky, qui ne comprend pas pourquoi tout le monde reste là, à faire semblant d'apprécier ce ruisselant pique-nique.

Écœurée depuis toujours par les textures molles ou gluantes, elle balance la moitié de son sandwich sur les restes de bûches calcinées, avant de se frotter les mains pour dégager les miettes qui ressemblent désormais à de la colle blanche sur ses doigts.

— On est mouillés de toute façon. Motive-toi, il faut revenir, rationalise Katia, résignée face à cette saucette prolongée.

La température baisse alors subitement de quelques degrés en même temps que le vent se lève encore davantage.

— Ben voyons donc ! chigne Vicky, dont les cheveux imbibés jusqu'aux pointes virevoltent dans tous les sens et lui fouettent le visage et le cou.

Silencieuse depuis un moment, Caroline s'enveloppe avec ses bras, l'air de s'auto-donner de la tendresse dans un atelier spirituel sur l'amour de soi :

— Je suis déjà en hypothermie, je pense.

John entame une chanson à répondre :

— *It was a crocodile, it was a crocodile !*

Pas un chat ne répond, sauf Éric. Les deux scouts *has-been* chantent en chœur pendant quelques refrains, comme deux alliés solidaires même dans l'adversité la plus cruelle.

— *It was a crocodile, it was a crocodile !*

Les *Bros Lovers* font mine de rien et se regardent manger avec grande intensité. La fille fait exprès de frotter l'extrémité de son pain à sous-marin sur un de ses mamelons durcis tandis que l'autre rouquin la regarde en mastiquant avec l'avidité d'une Holstein inassouvie. La scène peu discrète fait pâlir Éric, qui cesse de chanter pour plutôt intensifier le mâchonnage de son sandwich en admirant l'impudique spectacle, toujours en position cervicale-C1-à-C7-en-souffrance. Caroline ne remarque rien, occupée à tenter d'éviter de manger ses cheveux qui se bagarrent dans tous les sens. Décrochant momentanément de la scène excitante qui l'allume aussi, Mike termine son repas d'une bouchée. Le guide propose :

— Vous voulez jouer à un jeu ? *You want to play a game ?*

— Ne-non, c'est assez ! On décâlisse ! Il mouille ben trop ! décide Vicky en se dirigeant sans plus attendre vers les canots.

— C'est un jeu d'identification de roches sédimentaires ! *It's a game of identification of sedimentary rocks ! Amazing !*

— Wow, je me peux pus, commente Caroline en retournant aussi à son embarcation, alors qu'Éric semble hésiter entre suivre son épouse, soutenir un frère scout avec ses roches ou aborder la fille rousse pour tenter de coucher avec elle derrière les fougères.

— J'ai autant le goût de jouer à ça que de m'donner des coups de masse dans le front, avoue Katia, les yeux dans le même trou.

— Grouille, Éric ! décide à sa place Caroline.

Un mouvement en chaîne s'ensuit pendant que *Smart Beaver* reste penaud derrière, déçu de voir tout le monde pressé de la sorte pour quelques inoffensives gouttes de pluie. Il n'a même pas eu le temps de présenter les chansons du bivouac ni de raconter la légende de l'île magique construite

sur la rotule du genou d'un héron géant le troisième jeudi suivant la fête de la Toussaint.

De peine et de misère, étant donné que le sol vaseux est glissant, les couples grimpent à bord de leur canot. Une fois tout le monde installé, le coup de départ s'avère laborieux ; le vent du mauvais sens cause des vaguelettes davantage pointues qu'à l'aller, nuisant grandement à la kermesse sportive.

— Ç'a juste aucun bon sens, c'te tempête-là, voyons ! crie Vicky, le visage fouetté, qui peine à voir le bout de son nez tellement il pleut.

— Laisse-moi diriger, pis change de côté chaque fois, lui ordonne Marc en crachant de l'eau, l'air de doubler une scène cruciale du naufrage dans *Titanic*.

— QUOI ?

— CHANGE DE CÔTÉ CHAQUE FOIS !

— ON DIRAIT QU'ON FAIT UN *REMAKE* DE L'ARCHE DE NOÉ ! crie Katia, qui trouve malgré tout le moyen de plaisanter.

— *FUCK ! ON A OUBLIÉ LES GIRAFES !* déconne à son tour Mike.

Concentrée, Vicky pagaie d'un côté et de l'autre pendant que son chum s'ajuste selon la dérive pour guider adéquatement le canot. Elle devient vite épuisée.

— J'suis pus capable ! J'ai les bras morts !

Marc ne l'entend pas. Sans avoir la force de crier plus fort, elle se replie sur elle-même en reproduisant la posture d'urgence en cas d'atterrissage *in extremis* en avion : le front sur les genoux, les avant-bras lui recouvrant l'arrière de la tête.

Bien qu'il poursuive la bataille seul, Marc atteint rapidement une vitesse de croisière comparable à celle des autres équipes. Toutes se suivent dans un sillon fluvial quasi parfait. C'est bien connu, le danger augmente le niveau de mise en action même chez les triceps les plus mollassons²¹.



Katia ne peut s'empêcher de donner un petit coup sur l'épaule de Vicky en se remémorant ce loufoque après-midi. Celle-ci réplique en chignant un peu :

— Baaah ! J'étais pas toute seule à trouver ça dur de naviguer dans le déluge.

— T'étais la pire de toutes, Vic.

— C'était la tempête du siècle ! Viens pas me dire que t'as aimé ça, être trempée jusque dans l'fond des bobettes dans le frette pis forcer des bras comme une malade contre les vagues ?

Le doigt en l'air, Caroline se permet une réponse :

— Moi non, en tout cas.

— Bon ! Tu vois ?

— C'est que, dans la vie, à un moment donné, il pleut, il pleut, qu'est-ce que tu veux faire, on est pognés là, pis il faut en revenir. Comme maintenant. On est pognés icitte, pis on peut rien faire. Faut juste lâcher prise. Du moins, essayer, explique Katia, l'air de venir tout juste d'être embauchée par le dalaï-lama pour faire la promotion des bienfaits du bonheur tantrique dans le moment présent.

— Facile à dire, pas facile à faire.

Vicky marque une pause audiopréventive. Des craquements se font une fois de plus entendre, mais de plus près cette fois. Encore l'impression vive que quelqu'un marche autour. Caroline lève à nouveau son cuit *grilled-cheese*, transpirante de menace, alors que Vicky empoigne avec fermeté *The Executor* comme s'il s'agissait d'Excalibur. Katia se fâche et se lève :

— Hé, là, tabarnak ! Si c'est vous autres, les gars, c'est pas drôle !

— Ouin..., fait Vicky, trop froussarde pour en ajouter davantage.

Comme plus rien ne se passe – encore une fois –, les armes redescendent au niveau du sol.

— On se fait niaiser solide ou on hallucine parce qu'on a trop faim ?

— Viens-t'en te battre, j'ai pas peur ! rugit à nouveau Katia au vide-noir devant.

Silence. Pas de réponse.

— Le seul point positif de notre camping, c'est qu'on a à moitié pas mangé depuis trois jours, souligne Vicky. Le camping dans le fond, c'est genre payer pour vivre comme des sans-abris.

— C'est ben long, leur affaire ? Ou c'est vraiment eux autres qui nous niaisent, vous pensez ? s'inquiète Caroline en regardant au loin, même si elle ne distingue pas grand-chose, sauf des troncs d'arbres foncés.

— Ça fait même pas dix minutes qu'ils sont partis, dans ma tête. C'est-tu ça ? On dirait que je perds la notion du temps... Il est quelle heure, là ? s'informe Vicky.

— J'ai pus de batterie, annonce Katia. Ils peuvent pas nous perdre dans le bois comme trois innocents ET nous niaiser après en plus.

— Il est... dix heures et demie.

— Hein ? Je pensais qu'il était genre passé minuit, se désole Caroline en frissonnant un peu des épaules.

— Fait chier. J'ai de plus en plus froid, se plaint Vicky, qui n'a pas d'autre chandail que celui qu'elle porte.

Une certaine humidité semble s'y être immiscée, faisant en sorte qu'il paraît désormais moins chaud.

— Tiens, dit Katia, qui lui tend à bout portant la bouteille de gin qui dépassait du sac à dos de Marc. Ça réchauffe, ça !

Vicky en ingère une petite gorgée avant de grimacer. Katia l'imites ensuite, mais sans aucune expression faciale, avant d'inciter Caroline à faire de même. Cette dernière refuse.

— Je suis déjà chaudaille ; je veux pas m'endormir pis me faire manger par un ours sans m'en rendre compte.

— T'aimerais mieux le vivre à fond ? Je comprends..., déconne Katia en dodelinant de la tête en même temps que Caroline blanchit d'horreur.

— Je pense que j'ai frette depuis hier, en fait, confie Vicky en grelottant encore. Le retour du canot trempé pis « l'après » pas vraiment mieux par-dessus le marché.

Caroline approuve :

— C'était vraiment le boutte de la marde pour de vrai.



Recroquevillée sur le banc de la table de pique-nique, Vicky tremblote tel un perroquet déplumé en haut de l'Everest, alors que Marc prépare le nécessaire pour aller à la douche. Un chien, qui semble fraîchement débarqué dans le voisinage, jappe sans arrêt depuis leur retour du lac. De bon poil, Katia a changé de vêtements pour enfiler un gros chandail chaud à son chum.

— Y a juste deux douches, faque allez-y, on ira après, nous autres, fait la moins frileuse du trio en voyant que ses deux amies n'ont visiblement pas rééquilibré leur thermostat interne depuis cet arrosage improvisé.

Frigorifiée, Caroline a les lèvres bleutées. À la façon d'une tortue effarouchée, Vicky rentre sa tête par le col de son gros chandail un peu humide. Pour la cause, elle respire en boucle son propre air vicié pour ensuite expirer avec pression, le menton collé sur le haut de sa poitrine, jouissant ainsi d'une certaine récupération de chaleur.

— Allez, hop ! En voiture, les glaçons ! ordonne Marc aux deux filles pétrifiées.

Vicky relève le front de sa planque tiède et croise les bras avant de se traîner les savates, en vitesse phase terminale, jusqu'au véhicule. Au

moment où la troupe quitte le stationnement, Katia et Mike regagnent la tente pour faire une sieste²².

Sur la route, les aspirants doucheurs espionnent les cantons des autres comme des touristes participant à une excursion en train au Zoo sauvage de Saint-Félicien. La limite de vitesse de huit kilomètres à l'heure – que Marc respecte cette fois – encourage bien évidemment les passagers à contempler le paysage.

— Regardez leur méga *set up* pour la pluie, eux autres, les jalouse le conducteur en pointant deux couples dont les terrains sont surplombés de quatre bâches bleu royal couvrant presque l'entièreté de l'espace.

— C'est ça que ça nous prendrait.

— Ils ont un vrai BBQ en plus, les envie Marc. Pis un F150 aussi ; ça aide à transporter le stock, mettons.

— Je pense que c'est lui, le maudit petit chien qui jappe tout le temps, fulmine Vicky. Il est mieux de pas japper de même toute la soirée... ou pire, toute la nuit.

Marc rigole :

— Hon, regardez la madame trop bronzée avec son haut de maillot léopard pis son bonhomme en *chest* à moins quarante ; faut vouloir se faire croire que la journée est chaude, pareil.

— Le gars du site à côté porte une tuque pis un foulard... c'est te dire comment il fait frette. Y a pas de cou, on dirait, fait remarquer Éric.

À bon port, deux véhicules devant le module sanitaire laissent sous-entendre que les douches sont possiblement utilisées. Les filles restent dans la voiture, dont le chauffage est au maximum, alors que les gars sortent pour farfouiller dans les alentours.



Après dix minutes, une fille sort par la première porte. Généreuse, Caroline cède le passage à Vicky, qui frôle à présent l'hypothermie généralisée, et ce, malgré le chauffage intense dans l'habitable.

Marc entre, suivi de sa conjointe givrée. La petite pièce est trempée et une vapeur opaque à l'odeur d'égout flotte dans l'air.

— Ark, ça sent le vieux pet, pis ça m'écœure tellement de me laver dans la crasse des autres...

— C'est juste de la vapeur parce qu'il fait froid dehors. Pis, tsé, si les gens se lavent, y en a pus de crasse, justement.

Le couple se dévêt en tentant de bien suspendre vêtements et serviettes aux divers crochets pour éviter de les voir atterrir sur le sol mouillé.

— Je vais prendre ton shampoing, j'ai oublié le mien, avoue Marc, étonné, car persuadé de l'avoir mis dans le sac.

— Fait encore plus frette que tantôt ! C'est fini, la canicule, pis c'est vrai, mettons que j'en demandais pas tant...

— Bon, comment ça marche, c'te patente-là ? analyse Marc, nu comme un ver, en avançant vers le dispositif payant.

Il retourne vers la porte pour prendre ses pièces de monnaie dans son pantalon. Il cherche et cherche.

— *Fuck*, j'ai oublié les vingt-cinq cents sur la table de pique-nique...

— Coudonc ? T'es-tu oublié là-bas aussi ?

En cachant son sexe d'une main, il entrouvre la porte pour crier à Éric, qui patiente devant le véhicule :

— J'ai oublié mes vingt-cinq cents en bas, sur la table...

— Prends les miens, je vais aller chercher les tiens le temps que la deuxième douche se libère.

— Merciii ! crie une Vicky toute crue de derrière la porte.

Marc échange les clés de la van contre les pièces. Caroline se plante devant la seconde porte pour réserver la place alors qu'Éric recule le véhicule.

— Je sais pas comment ça marche, faque je vais les mettre au complet, décide Marc en insérant 1,50 \$ en monnaie.

Le jet jaillit aussitôt de lui-même. Un gradateur standard permet d'ajuster la température de l'eau, qui devient rapidement très chaude. Sans plus attendre, Vicky se faufile en dessous du filet ; elle a si froid que sa

satisfaction n'est que partielle. Elle laisse ensuite un peu la place à son chum, qui se mouille à son tour. Elle se savonne à la hâte, davantage gelée parce qu'elle n'est plus en dessous du jet. Son chum la tire vers lui pour un câlin.

— Bonjour, madame, vous venez souvent ici ? Je peux vous aider à vous savonner ?

— Ne-non, là. Pas de pièce de théâtre. C'est trop frette pis dégueulasse icitte.

Marc abandonne avec une certaine déception son érotisme spontané. Les deux doucheurs pivotent à nouveau pour échanger leur rôle savonneur-rinceur. Sans aucune raison apparente, l'eau tourne alors soudainement au froid.

— AAAHH ! beugle Vicky en s'éloignant vers le fond tout en prenant bien soin de ne pas toucher au mur maculé de cernes brunâtres.

Marc s'éloigne aussi en serrant les dents. L'eau redevient progressivement d'une chaleur acceptable ; un simple soubresaut aléatoire de la bombonne d'approvisionnement. Vicky réintègre sa place en fixant le pommeau de douche avec rancune et méfiance. Elle se shampouine la tête en vitesse en menaçant toujours la robinetterie des yeux.



— Je les ai ! annonce Éric à une Caroline hébétée, qui lui fait signe de s'approcher de la porte en mettant son doigt sur ses lèvres.

Il avance et constate que des bruits suggestifs proviennent de l'intérieur de la pièce. À vue d'oreille, malgré l'eau qui coule, il croit entendre un couple soupirer à l'unisson à travers quelques ébats charnels peu scrupuleux.

— Ben là ? C'est pas le temps pour des cochonneries, c'est un lieu public, le monde attend, s'offusque Caroline, qui croise les bras en parlant fort intentionnellement. C'est DÉGUEU en MAUDIT pour ceux qui suivent !

— Encore les voisins, tu penses ? suppose Éric en avançant une joue intéressée plus près de la porte.

La douche cesse alors. Le bruit aussi. Incognito, Éric décolle son oreille de la porte, qui s'ouvre aussitôt.

Comme de fait, la voisine-sœur-ou-pas-de-l'autre se présente devant eux, à peine couverte par une serviette maintenue devant. Éric agrandit les yeux alors qu'elle leur demande en anglais :

— Avez-vous des vingt-cinq sous d'extra ? On a pas fini, pis l'eau a coupé...

— Pas fini quoi ? s'informe spontanément Caroline.

— *What* ? fait la fille, qui ne comprend pas le français.

— *Yes, yes*, accepte Éric en lui tendant deux pièces de monnaie, sans prendre le temps de réfléchir à son geste.

Aussitôt, Caroline s'offusque de le voir ainsi dilapider leur avoir conjugal :

— Eille ! ?

— On avait 1,75 \$, on va être corrects, mon amour, explique Éric pour la rassurer.

— Pas de gêne, prenez votre temps ! râle une Caroline offusquée.

— *What* ?

Voyant que Caroline s'éloigne, la fille referme la porte sans en faire de cas. La douche repart et, peu de temps après, les bruits de l'amour aussi. Éric reste à proximité en frappant des pierres avec ses pieds, l'air de rien. Caroline revient le chercher par un bras pour l'emmener plus loin.

— Non mais, ils baisent su' notre bras, faut le faire.

— Ah ouais, tu veux baiser dans' douche , toi aussi ?

— Pantoute, c'est pas ça que je dis.

Éric marque une pause en zieutant la porte de douche. Il baisse un peu les yeux et demande :

— Tsé, mettons, si était tu seule, là, que lui existait pas pis qu'elle nous proposait de la rejoindre... à trois... dirais-tu oui ?

— NON ! Lâche-moi donc avec tes affaires de lesbiennes !



Quelques minutes plus tard, la porte ouvre. Les deux amants au lien familial ambigu sortent, l'air frais comme une rose, le sourire aux lèvres et le visage bien détendu.

— *Thank you !* les remercie la fille avec reconnaissance.

— *No problem*, répond Éric, l'air de presque se sentir privilégié d'avoir eu la chance de contribuer au coût de tout un chacun.

Caroline grogne en s'engouffrant dans la salle d'eau.

— Ça me dégoûte ben raide ! avoue-t-elle en inspectant les alentours.



Avant même qu'Éric n'ait le temps d'entrer, la fille rousse, dont le chum – ou le frère – est en route vers leur voiture, l'attrape par un bras. Elle lui chuchote en anglais :

— Si tu la prends debout par-derrière – ben, je sais pas si vous êtes de la bonne grandeur pour que ça marche –, fais attention qu'elle s'accroche pas au rideau ; la pôle semble pas trop solide. Sinon, elle peut s'appuyer fort sur la robinetterie, c'est du roc, c'est ça qu'on a fait. Bonne douche, mon chanceux... pis ah, oui, je sais que tu nous as espionnés hier soir... ça fait très plaisir !

— Merci, euh...

— Éric ? À qui tu parles ? s'impatiente Caroline en tentant d'échafauder un plan pour se dévêtir sans toucher à rien.

— Personne, répond Éric, qui regarde partir la fille, les yeux dans la graisse de bines.

Il pousse la porte et reçoit toute la buée dans le visage. Il s'imagine alors que les effluves intimes de cette nymphe hypnotisante flottent dans la pièce. Ça l'excite.

— Non, mais tsé... Ils font-tu juste ça dans ‘vie, eux autres, des cochonneries ? rage Caroline.

— On dirait...

L’esprit ailleurs, Éric insère les cinq pièces dans la machine et la douche se met en marche.

— Attends, je suis encore à moitié habillée !

— Je pensais pas que ça partirait tout seul.



Dans la douche d’à côté, Vicky termine d’étendre son revitalisant.

— Bon, il me reste juste ça à rincer. Tasse-toi.

La douche cesse alors d’un seul coup.

— CÂLIICE !



Vicky se remémore ce glacial moment avec outrance et horreur.

— La belle nouille pognée pour se rincer la tête à grande eau froide dans le lavabo servant à faire la vaisselle, plein de restants de spaghetti... dégueu ! Ç’a été de loin la douche la plus épouvantable de toute ma vie.

— Moi aussi, une chance qu’y avait une station avec des éviers de l’autre côté du bloc. Je savais pas quoi faire, la tête encore pleine de shampoing, quand on a manqué d’eau, nous autres aussi. En plus que, dans notre cas, c’est parce que mon chum fut trop généreux de sa personne. EILLE !

— Vos chums ont vraiment été *cheap* dès le départ su’l dossier. Me semble qu’ils auraient pu allonger une grosse piastre de plus dans le budget douche sans compromettre vos paiements d’hypothèque... Mais bon, grâce

à votre mauvaise expérience, on a pu prévoir trois beaux dollars au lieu de juste des peanuts pour une petite gorgée d'eau, se réjouit Katia. Ma récompense pour vous avoir laissé y aller en premier.

— Et que dire de notre festin après tout ça ? Mmm..., ironise Vicky. Un vrai rêve éveillé !

— C'était pas si pire, t'exagères, relativise Katia.

Vicky se remet à se gratter le front. Elle se le frotte finalement avec la paume entière pour éviter d'amplifier l'état de ses piqûres désormais sanguinolentes.

— Si au moins on avait un petit feu..., soupire Caroline en frissonnant.

— Encore faudrait-il qu'ils soient capables de le faire partir, remâche Vicky. C'est pas leur force depuis le début.



Avec comme musique de fond le petit chien qui aboie toujours comme un demeuré, les trois gars forment un cercle d'action pour mener à bien le projet en cours : faire le feu. À genoux sur une caisse de bière éventrée, Marc souffle avec douceur sur les petites flammes présentes dans le foyer, alors que Mike insère dans les brèches de minuscules morceaux de papier roulés en fins cigares afin d'embraser le lit de brindilles mouillées qui s'y trouvent. Tout s'éteint. Ça boucanne.

— C'est trop trempé, ça marchera jamais, se dégonfle Éric, l'air de clamer l'avortement de leur démarche ainsi que l'annulation ferme de toute cette soirée.

— On peut prendre le petit poêle Martin pour cuisiner ?

— On a juste un mini chaudron pour l'eau du café.

Tout le monde réfléchit. Rien ne vient. Faire cuire à la fois la grosse truite et les légumes dans le mini contenant de métal n'est pas une avenue.

— On cuit les patates-carottes d'abord, pis le poisson après sur le petit poêle dans le papier d'aluminium en le tenant en serre avec le cuit *grilled-cheese* ? suggère Mike, ravi de propulser son étrange outil au rang de héros à la rescousse de ce souper.

— Ouin...

Pas convaincue, Katia décide de plutôt souffler dans les voiles des troupes :

— On a du temps, faut continuer à essayer de faire prendre le feu, jamais je croirai que ça va partir un moment donné...

— On a presque plus de papier journal.

— Ça prendrait du gaz.

— Comme dans « on siphonne le réservoir de la van » ? présume Marc, prêt à tout.

— Déjà vu ça dans un film, mais me semble que celui qui aspire dans le tuyau en prend toujours une bonne gorgée, fait remarquer Mike en levant d'emblée les mains question de s'affranchir de cette tâche.

— On a même pas de tuyau à sucer.

— C'est bizarre, ta phrase.

— C'est toi qui es bizarre, tes culottes sont trop hautes, réplique Marc en reprenant textuellement une publicité qu'il a déjà vue à la télé.

Les filles terminent la coupe des légumes, qui sont dès lors prêts pour la cuisson, alors que Marc part vers la van. Il revient avec la boîte de carton du poêle Martin.

— On va brûler ça, tant pis.

— Non. Tu devrais aller à la réception acheter d'autres bûches sèches ou du petit bois d'allumage. La femme des moitié-moitié a sûrement du papier aussi...

— Je retourne pas là !

— Mon Dieu, OK, s'étonne Vicky en voyant son chum si réfractaire à rendre service.

— Je retourne pas là tout seul, que je veux dire, se justifie Marc, l'air mal à l'aise.

— C'est vrai qu'à coup de 8 \$ pour trois bûches... on doit être rendus à genre 60 \$.

— On a *cheapé* les douches à 1,0· \$, on va toujours ben manger chaud pour 2 \$ chaque, décide Mike. On peut bien se payer trois, quatre bûches au quart du prix d'un bon bordeaux, Jésus-prie !

Marc et Mike montent dans le véhicule pour une ultime escapade jusqu'à la réception, située tout en haut du domaine du camping. À leur passage, le chien, qui avait pris une pause KitKat, reprend un cycle de jappements compulsifs.

— Fatigant, lui...



Au volant, la fenêtre baissée, Marc salue des gens bordant la route.

— Tu les connais ?

— Non.

Confus, Mike plisse des yeux alors que son ami freine subitement pour ranger le véhicule sur le bord du petit chemin, vraiment pas loin de leur emplacement.

— OK. D'ici, personne peut nous voir. On va passer par en arrière pis aller emprunter des bûches aux voisins.

— Hein ? Quels voisins ? demande Mike, un peu abasourdi.

— Les voisins bizarres d'en face, ils débordent de bois pis ils font jamais de feu ; je suis certain que c'est du bois qui était déjà là quand ils sont arrivés.

— Tsé, je peux le payer aussi...

— Non ! On retourne pas en haut.

Obéissant au chef, Mike obtempère en s'engouffrant dans la forêt pour se rendre par-derrière à l'emplacement desdits voisins-louches, non sans

ressentir une petite exaltation juvénile vivifiante.

— Prends celui du dessous pour en avoir du sec.

Le rictus aux lèvres, les gars se déplacent sur la pointe des pieds en faisant attention de ne pas trop faire craquer de branches sous leur poids. Une fois à proximité – le cœur battant la chamade –, ils agrippent chacun quelques bûches.

Ils rebrousse chemin à la hâte, sans s'apercevoir que quelqu'un dans la roulotte a tiré le petit rideau du côté pour leur envoyer la main en souriant en coin...

Le vent étant davantage présent en cette fin de journée frisquette, Vicky frissonne sous la couverture de lainage qu'elle porte autour des épaules, et sur sa tête tel un capuchon.

— Fait moins mille. Mais la planète va bien, oui.

— Arrête de chialer, pis je te sers un verre, décide Katia, l'air de lui donner un ultimatum sérieux.

Soulevant son papier de toilette comme le font les trois quarts des gens qui circulent à tout moment sur leur site, une femme passe et salue les filles, qui papotent. Caroline lui lève une patate en retour, question d'être de la parade. Le duo de jeunes garnements-quémandeurs de canettes arrive en trombe sur le terrain des voisins. L'oreille tendue, Katia les entend réquisitionner à nouveau les corps morts de tout un chacun.

— Moi, c'est d'eux autres que je suis pus capable, souffle-t-elle avant de se positionner devant la table dans le but évident de les attendre de pied ferme.

Ils poursuivent leur route à l'aveuglette, admirant avec jubilation leur récolte d'aluminium, le nez dans le sac. Ils figent sur place en constatant que l'estivante de l'emplacement suivant les attend, bien campée sur ses jambes, les bras tressés et le regard sévère.

— *Cans ?* osent-ils tout de même lui demander, ne sachant pas si cet accueil est de bon ou de mauvais augure pour leur cueillette.

Dans leur langue d'usage, Katia leur explique, les mains accrochées aux hanches :

— Vous pouvez pas achaler le monde de même pour avoir des canettes. Demandez-nous une seule fois durant notre séjour de vous les garder, mais arrêtez de venir toujours nous voir de même, sinon... je vais avertir vos parents !

Les deux garçons échangent un regard un peu difficile à décoder, avant de balayer le sol des yeux tels deux détecteurs infrarouges scannant un terrain vacant d'anciennes frappes militaires pour éventuellement le déminer. Or, aucune canette dans les parages, hormis celles déjà ouvertes des deux gars partis au bois et celle d'Éric sur la table. Sans plus attendre, les deux garnements partent à la course pour s'emparer des trois canettes avant de s'enfuir en criant :

— *Fuck you !*

— HÉ ! beugle Katia, hors d'elle, alors qu'elle les voit s'éloigner en vidant cruellement le restant de houblon au sol. Oh ben, j'ai mon ostie de voyage ! Il m'a dit « *fuck you* » en plus !

— Franchement ! s'offusque à son tour Caroline. C'est du terrorisme de camping, ça.

Dérangée à parts égales par le geste impoli et par le gaspillage d'alcool, Katia fulmine :

— Je vais le dire à la responsable du camping pis à leurs parents à soir, ç'a aucun sens ! Faut-tu cacher notre *cooler* un coup parti ? Barrer les portes de la van ?

Un moment de flottement à saveur de ras-le-bol-qui-en-a-sa-claque clôture ce méfait public. Dans un langage non verbal manifestement agressif, Katia revient vers la table, puis sert un verre de rosé à ses deux amies en grognant.

— J'en reviens juste pas !

Elle porte tout de même un toast marabout au-dessus de la table de bois tout en projetant son regard au loin pour guetter le possible retour des deux chenapans. Elle rêve mesquinement de leur dresser un guet-apens dans la rue, sous la forme d'un lit de braises ardentes camouflé, mais elle oublie aussitôt le projet, étant donné que le feu n'a toujours pas pris.

Le chien se remet à japper. Alors qu'Éric revient des toilettes, les deux autres gars arrivent aussi avec le bois et annoncent en grande pompe aux filles :

— On vient de passer proche de la rue principale pis y a des ventes de garage. Voulez-vous prendre une pause pour venir ?

— On essayera de trouver du papier journal du même coup, le monsieur à la réception en avait pas.

— Pourquoi le bois est pas dans un sac ?

— Je sais pas. Vous venez ?



Déambulant dans la minuscule rue de gravier, les campeurs saluent des gens au passage dans une aura de malaise flagrant. Ils semblent tous prendre part à une parade improvisée que personne n'apprécie réellement. Le parc de roulottes de cette portion ressemble à un village d'habitations miniatures entassées les unes sur les autres. La plupart des propriétaires ont soulevé leur maison mobile sur des blocs de ciment et l'ont entourée de treillis de bois jusqu'au sol, rendant ainsi l'aspect « mobilité » hypothétique, voire carrément improbable. L'abus d'enjolivures de terrassement en tout genre semble monnaie courante. Là où une horde de papillons de métal semblent prêts à s'envoler, de la rocaille chevauche des bassins d'eau regorgeant de grenouilles et de nénuphars en plastique. Les nains de jardin seraient assez nombreux pour former à eux seuls un village entier tout en élevant un abondant cheptel de chevreuils en plastique. Bien propres, les voiturettes de golf sont toutes diligemment stationnées et décorées pour Noël. Les petits chiens blancs à frisons semblent aussi venir dans le forfait saisonnier, si l'on tient compte du fait que la majorité des

résidents en ont un sur les genoux. Ils jappent presque tous, mais de les habiller ou non semble par contre demeurer à la discrétion de chacun.

Étant donné que tous les résidents exploitent un kiosque, les trois couples sont les seuls à traîasser dans le chemin.

— C'est ben gênant...

— Tout le monde a décoré avec des vieilles affaires des années 80, chuchote Vicky, qui trouve savoureux cet esthétisme de mauvais goût.

— Ils vendent sûrement les mêmes vieilles bébelles chaque année.

Une dame motivée interpelle le groupe, mais tout le monde fait semblant de ne pas l'avoir entendue. Comme la femme insiste, Caroline se tourne vers elle :

— *What ? Me ?*

Le reste du clan se paie une tournée de rigolade en voyant leur amie et sa mine de papier mâché approcher contre son gré de la table d'une vieille dame aux cheveux blancs légèrement mauves. Cette dernière l'accueille, d'un sourire dont chaque dent du haut est entourée d'une bague métallique, puis elle lui montre de la main divers vêtements en macramé. Foulards, mitaines et robes de poupée ornent la table dans un arc-en-ciel terne en différentes déclinaisons de couleurs terre. Caroline ne saisit pas l'entière de ce que mémé déblatère en anglais, mais elle la félicite poliment pour son beau travail au Cercle des fermières. La dame lui présente un article en particulier en insistant pour qu'elle le prenne dans ses mains. Ce que Caroline ne fait pas. Le mari, qui fume comme un pompier à côté de la table en se berçant sur une chaise de bois sortie dehors pour l'occasion, lui fait signe que oui de la tête, comme pour l'encourager à prendre le petit tricot. Il se lève. Ses doigts jaunis par le tabac attrapent avec une certaine impatience la création de sa tendre épouse pour venir carrément la plonger dans les mains de la visiteuse. Satisfait, il se rassoit et s'appuie le dos avec conviction sur sa chaise, comme si cette transaction forcée venait de se clore, ainsi soit-il. Deux voisines étirent le cou, curieuses de voir si Joyce fera enfin une vente. La dernière fois, ce fut une robe de poupée pour habiller la doudou d'une enfant qui avait perdu sa vraie poupée dans le lac et qui était inconsolable. Il y a trois ans de cela.

Pressée d'en finir, Caroline s'informe du prix.

— *Ten dollars.*

— *OK ! Thank you !* fait-elle en lui tendant un billet avant de fourrer son achat dans son petit sac à dos.

Comme une dératée, Caroline se dépêche d'aller rejoindre les autres, qui ont stoppé leur marche pour l'attendre, un petit rictus au visage.

— Merci de me laisser tu seule comme un creton, reproche-t-elle à ses amis.

— *HELLOOO !* s'époumone une dame anglophone à leur intention. Vous n'avez pas changé d'idée ?

Pivotant sur leurs talons, ils reconnaissent bien évidemment la femme qui vendait divers objets pour le camp de son fils et qui est désormais plantée devant une table remplie de pamplemousses et de pains de ménage.

— C'est pour les soins à domicile de mon neveu handicapé, ça vaut la peine... il fait tellement pitié, le pauvre, explique-t-elle en anglais tout en déployant un air miséreux accompagné de soupirs comme des pets de vache. En plus de ses deux cancers des jambes, il est allergique à l'eau.

Tous plissent des sourcils, tandis que Marc se laisse aller dans un élan de générosité envers ce pauvre enfant décidément mal en point :

— Des pamplemousses, on aime ça ! Et c'est pour votre fils aussi, j'imagine ?

— Mon fils ?... Ah oui, mon fils !

Bien que silencieuse, Vicky tourne un regard de consternation vers son chum.

— Ben quoi, on en mange souvent. C'est de la vitamine C.

— C'est 60 \$, annonce la femme, à nouveau ravie.

— Hein ? s'étonne Vicky. Je m'attendais à genre trente max.

Comme si elle comprenait le français, la dame réplique que les invasions d'alligators de brousse tigrés ont tout bouffé les récoltes cette année en Floride.

Comme il a juste quarante dollars sur lui, Marc quémande le reste à Vicky, qui jauge la femme de côté, plus certaine de rien. Ils s'entendent

ensuite que Marc reviendra chercher sa caisse après leur tournée pour ne pas la traîner durant toute la balade.

En s'éloignant, Caroline lâche :

— J'ai jamais entendu ça, quelqu'un d'allergique à l'eau...



— Ton chum qui se fait avoir pour la caisse de pamplemousses..., rappelle Katia avec grand jugement.

— L'autre bonne femme qui invente n'importe quoi chaque fois, eille, allergique à l'eau, voyons donc, toé !

— À ce prix-là, tu te payes un *fucking* billet pour la Florida pis tu vas les cueillir toi-même, tes « plam-plemousses », crocodiles ou pas !

— Pis voir que des crocodiles mangent des agrumes...Au fait, t'as acheté quoi à la madame, toi, Caro ? demande Vicky, plus certaine de l'avoir su ou pas.

— Je le sais même pas. Tu me fais penser, c'est encore dans mon sac... Je pense que c'est une petite robe de poupée laite qui va aller directement dans ma boîte pour la guignolée de Noël prochain.

Caroline attrape son sac à dos, puis elle en extirpe le bout de macramé qui ne ressemble à rien.

— Quessé ça ? se demande Katia, qui voit mal et qui lui prend la curiosité des mains. Un mini *sleeping bag* ?

— Aucune idée, c'est pas une robe en tout cas... y a juste deux ronds pis un tube genre..., analyse Vicky, penchée sur son amie.

— Aaah ! Je sais ! s'exclame Katia, qui rit en relançant la chose à sa propriétaire. C'est pour Éric.

Caroline regarde le morceau de tissu à nouveau.

— Je comprends pas plus.

— C'est un cache-couilles.

— Ben voyons donc toé !? réagit Vicky, qui le lui arrache à son tour des mains pour ensuite éclater de rire.

— Franchement ! s'offusque Caroline. Je vais toujours ben pas lui mettre ça dans son bas de Noël...

— Ben kin ! On veut des photos.

Caroline retourne le tout dans son sac avant de se cacher une main dans la manche de son chandail pour se réchauffer. Sur le ton de celle qui annonce une redoutable fatalité, elle avoue à ses amis :

— Les gars me découragent. Eille, perdus en forêt pas de feu, pouvez-vous croire ?

— Je pense qu'on peut même pas raconter ça à personne à notre retour.

— Mon père tuerait littéralement Éric à mains nues. Tsé, c'est pas normal, les filles ; ils oublient toute pis ils se souviennent même pas d'avoir oublié deux minutes plus tard, c'est comme un cercle sans fin. Là, ils se sont-tu reperdus dans notre déjà perdu ? souffle Caroline, qui semble profiter de son temps de glace pour se vider le cœur sur la patinoire.

Katia abonde un peu dans le même sens :

— C'est vrai que si j'avais organisé cette expédition-là, on serait déjà assises devant un gros feu, la bouche pleine de chips avec un Aperol spritz dans chaque main... au campement !

— C'est quoi ça, encore ?

— Quoi ?

— Le bruit, écoutez. On dirait un sifflement...

— Ah oui, j'entends... ça glisse, on dirait. Pas comme le bruit de tantôt.

— Ça glisse... au sol comme dans...

En le disant, Vicky réalise qu'il n'y a malheureusement pas deux cents spécimens animaliers se déplaçant en rampant au sol. L'apparition peu probable d'un crocodile ainsi que les chances minces qu'une limace obèse fasse tout ce vacarme rendent la liste de candidats plutôt concise. Vicky se

lève d'un bond et arrache sa lumière frontale de sur sa tête pour en diriger le faisceau vers ses pieds.

— Eh calvaire ! Pas un serpent, non, pitié !

Hélas, elle aperçoit rapidement l'auteur du bruit, pas très loin du sac de Marc. L'ayant vu aussi, Caroline se redresse sur les genoux en criant comme une furie.

Bien que moins trouillarde que les deux autres, Katia se lève à son tour. Personne n'aime avoir un reptile à proximité sans être complètement en mesure de le géolocaliser avec précision.

— Un serpent, franchement... on est quand même pas en plein cœur de la Tanzanie. Une couleuvre, mettons. Grosse ? demande avec intérêt celle qui ne l'a pas vue.

— Je sais pas, j'ai pas de galon à mesurer, figure-toi donc, j'ai juste un maudit cuit *grilled-cheese*.

— Mesure-la en *grilled-cheese*. Est là ! Hum... elle fait un bon six *grilled-cheese* et demi de long, je te dirais, évalue Katia.

— Ah mon doux-doux, pleurniche Caroline, désormais loin et prête à grimper dans le premier sapin disponible à proximité.

L'air en déroute et, surtout, étonnée par cette texture douce peu commune sous son ventre, la pauvre couleuvre s'aventure sur la couverture.

— Est toute petite... un ti-bébé. Pogne-la avec la pince ! propose Katia à Vicky en buvant une gorgée de vin, anticipant avec joie l'éventuel délire prometteur en cris de détresse.

— NON, laisse-la partir, prône Caroline, alors devenue, sans trop qu'on sache pourquoi, l'amie et protectrice des reptiles de la forêt.

L'unique lampe désormais rivée sur la bête permet à toutes de bien voir et d'analyser ses faits et gestes. Sa peau olive luisante est parsemée de petits coups de pinceau noir et rouge. Immobile sous les feux de la rampe, le pauvre colubridé se demande bien comment diable le jour a-t-il pu arriver si vite. Il repart sur la route des framboises en fonçant vers Caroline, qui recule d'un demi-kilomètre.

— OK, assomme-la, finalement ! change-t-elle d'idée en regrettant de ne pas avoir empoigné *The Executor* en fuyant le nid, question de griller

l'intruse comme un tentacule de pieuvre sur le brasero.

— Si on reste ici des jours, on pourrait la manger.

Comme si elle sentait venir le potentiel raccourcissement de sa ligne de vie, la couleuvre actionne la vitesse grand V pour déguerpir dans le paysage, l'air de flotter sur le bout de sa longue queue.

Katia se ravise aussitôt :

— C'était maximum une cinq *grilled-cheese*, pas plus.

Caroline, qui grelotte de froid et d'émoi, ronchonne :

— Les gars reviennent-tu, là ?



Après plusieurs minutes à faire semblant de s'intéresser à de vieilles collections de verres Ultramar, à des tasses avec photos de gens inconnus et à des chaises pliantes en plastique tressé au fond semi-défoncé, les apprentis campeurs s'entendent pour revenir au campement.

— Attendez-moi juste un peu, prie Mike, qui repère au loin un article possiblement intéressant.

— OK, demande-leur donc du papier journal en même temps.

Il s'approche de la dernière roulotte du chemin ; la plus colossale et la plus élancée de toutes les habitations mobiles du camping. Un imposant cabanon presque aussi vaste qu'un garage double y est adjacent. Bien que le lieu semble désert de toute âme, Mike s'attarde à une table exposant divers objets pêle-mêle. Il inspecte de plus près une glacière Pepsi-Cola rétro en métal bleu poudre posée au centre de cet attirail de babioles à vendre. Tel un clown sortant d'une boîte à surprise, une femme pousse la porte de l'immense roulotte.

Marc fait un saut avant de reconnaître la dame qui vendait les moitié-moitié plus tôt dans la journée.

— Bonjour ! Quelque chose vous intéresse ? demande-t-elle en anglais. J'étais en train de faire danser mes poitrines de poulet dans une marinade chipotle-lime ; une vraie lambada cochonne, c'est beau à voir.

Elle lèche la cuillère ayant servi à brasser le poulet cru, puis elle la replonge dans le bol pour quelques coups de poignets supplémentaires avant de tendre la cuillère en direction de Mike.

— Veux-tu y goûter ? Ben avec ton doigt, là !

— Euh... non merci. Votre glacière m'intéresse.

— Ça ? J'en ai deux autres que j'ai pas sorties, viens les voir pis tu choisiras celle que tu veux. C'est 20 \$.

De loin, Katia tape du pied en voyant son chum se diriger vers le cabanon de la madame. Elle se doute qu'il y verra sûrement un million de choses inutiles à acheter... qu'il achètera.

— Bon, je suis tannée, je rentre, décide Vicky.

Un homme qui passe dans une voiturette de golf aux motifs de zèbre leur crie avec grande excitation, sans même s'arrêter :

— Le père Noël arrive dans quinze minutes !

— Comment je vous dirais ben ça..., débute Vicky en faisant semblant de réellement chercher ses mots. Je m'en sacre comme de ma première paire de bobettes sales !

Son chum renchérit :

— Non, non, non. On est ici, faque on va le vivre. Au complet. En équipe. Je ramasse ma caisse de pamplemousses, je vais nous chercher un *drink* au campement, pis on va asseoir nos petites fesses sur le bord du lac comme tout le monde.

— Sérieux ? s'étonne Vicky, avec le visage de dégoût d'une collégienne qui demande si l'exercice de dissection de grenouille comptera dans le bulletin.

— Eh oui, attendez-moi près du lac. Allez, ça va être drôle !

— J'me peux déjà pus.

— Je vais y aller avec toi ; mon chum va continuer à magasiner dans les cochonneries des autres, *anyway*. On le ramassera sur le chemin du retour, décide Katia.

Caroline rappelle à tous :

— Tant qu'on garde en tête que le feu partait pas pis qu'on a un souper à faire.

— Ben oui, pas de stress avec ça. Plus on attend, plus le bois sèche.



À nouveau au bord du lac venteux, le groupe inspecte la petite foule qui s'y est attroupée ; la plupart des gens semblent arborer au moins un vêtement rouge, alors que certains portent carrément des guirlandes de Noël au cou. Forcé de se rendre à l'évidence que cette fête décalée semble revêtir une certaine importance, personne ne commente.

— Voyez-vous mon chum ? s'informe Katia, qui n'a pas pu le texter étant donné le réseau inexistant.

— Non.

Elle lève les yeux vers le large pendant que les autres se déplacent vers le côté du quai pour prendre possession d'une table de pique-nique libre afin d'honorer l'apéro. Mike arrive à ce moment-là et repère facilement ses amis.

— Booon ! soupire Katia en lui levant un bras se voulant aussi indicateur qu'incitatif à les rejoindre.

— T'arrives juste à temps ! l'accueille Éric comme si l'événement à venir était un incontournable excitant.

L'air préoccupé et un peu rouge, Mike explique :

— Je vous trouvais pus dans 'rue, faque je me suis rappelé que le père Noël arrivait au lac.

— Ça va ?

— Oui, oui.

— T'as rien acheté, finalement ? Les gens avaient pas de papier non plus ?

— Oui, mais non. Non, en fait..., dit-il, évasif, en se tournant vers la rue. J'ai-tu de quoi à boire, moi ?

Katia le jauge en l'embrassant sur une joue.

— T'es sûr que ça va, mon cœur ? T'as l'air bizarre.

— Je vais aller me laver les mains dans le lac, je reviens.

— Les mains ?...

— Ça commence ! s'enflamme Éric en voyant au loin une barque arriver au moment où une musique des fêtes griche d'un haut-parleur sur pied un peu rouillé.

John, qui les a guidés pour l'activité de canot, grimpe alors sur le quai pour encourager tout le monde à applaudir en chantant *We Wish You a Merry Christmas*.

Peu de gens participent, hormis quelques enfants surexcités qui piaillent comme des cailles affamées dans le sable mouillé.

— Regarde mon autre trop motivé encore, ronchonne Vicky, qui prend part à l'activité avec la ferveur de celle magasinant ses préarrangements funéraires.

— Rabat-joie ! Il est où, ton cœur d'enfant, ma blonde ?

— Il est dans mon lit à Gatineau, pis j'ai bien hâte de le retrouver, si tu veux savoir.

Bien qu'accueilli avec peu d'enthousiasme, le père Noël se lève dans la barque, dirigée par un homme portant un bonnet de lutin vert. L'embarcation vacille un peu.

— Il a une bière dans les mains ou quoi ? s'étonne Caroline, le blâmant intérieurement de tuer la magie des enfants.

Analysant le ballant défaillant du personnage et le temps que ce dernier met à reprendre le contrôle de ses genoux mous, Mike confirme :

— Il est ben chaud, votre père de la Noël !

Une femme sapée en mère Noël – version *Summer of 69* –, avec une jupe d'étoffe, une camisole rouge et un bonnet à pompons, s'élance alors sur le quai en faisant de grands signes avec un vieux drapeau du Canada effiloché

comme si elle devait diriger le lutin du père Noël rameur afin qu'il sache bien où s'amarrer.

— OK, la mise en scène *cheapette* pis toute..., souligne Vicky, sa motivation et son emballement tirant toujours de la patte derrière le groupe.

La propriétaire du camping ainsi que son mari débarquent à leur tour sur le quai avec une grosse poche rouge. Lorsque la barque arrive à proximité, en vacillant toujours, Connie, la propriétaire des lieux, balance la poche à bord. Le père Noël l'attrape de peine et de misère en manquant de tomber.

— Il avait oublié sa poche, mais a apporté sa bière.

L'insistance quasi agressive du guide de canot et l'appât du gain forcent les enfants à se ruer vers le père Noël, qui pose un pied sur le rebord du quai pour débarquer. La chaloupe n'étant pas encore attachée, elle s'éloigne. La poche d'une main et sa bière de l'autre²³, le père Noël se retrouve alors dangereusement écartelé entre les planches louses du quai et l'embarcation.

— Ça va pas le faire, prédit Mike, comme deux et deux font quatre.

— Ben non... il va pas..., se réjouit Katia, qui se place en rang pour la partie de rigolade.

Comme de fait, le propriétaire des lieux, qui aperçoit son pote dans une fâcheuse posture, s'approche pour l'agripper par un bras, mais hélas, le père Noël glisse entre la barque et le quai en tentant de sauver *in extremis* d'une saucette sa poche – de cadeaux – ainsi que sa bière. Des « oh » et des « ah » sur diverses tonalités s'élèvent vers le ciel en même temps qu'un grand « plouc ! » se fait entendre.

— Aaah mon doux-doux ! s'étouffe presque Caroline en portant une main outrée à sa poitrine.

— Tu me *fucking* ni-ai-ses..., éclate Marc en ne pouvant se retenir de rire fort.

Les yeux qui coulent tellement elle rit, Katia n'en revient pas :

— C'était dans la mise en scène, je peux pas croire !

— Jure-le, qu'il vient de faire le dauphin de même ! s'esclaffe Mike, qui peine aussi à respirer.

Trop peu, trop tard, il sort tout de même son cellulaire pour filmer la bourde pour les gars du chantier. Comme l'eau est peu profonde, le père Noël se relève rapidement pour tendre bien haut au premier venu le sac de cadeaux qui n'a pris l'eau qu'à la moitié. La propriétaire le récupère avant de le secouer avec force. L'instructeur de canot et le propriétaire hissent alors le père Noël sur le quai en le prenant chacun sous un bras. Un peu partout autour, les enfants sont tordus de rire, tout comme l'entière foule. Trempé comme une bouillabaisse, l'homme lève sa bière de façon victorieuse en direction de son public qui s'en remet tranquillement.

Reprenant son souffle, Vicky commente, le sourire aux lèvres :

— On a bien fait de venir, finalement.



— C'est mon *highlight* à vie genre ; clairement le plus beau moment de mon existence, décide Katia en moussant à peine son exagération.

— C'était arrangé, je peux pas croire...

Un moment de flottement silencieux s'installe alors que le souvenir de cette scène épique met un baume sur l'angoisse des filles. Un coup de vent balaie tout à coup leur zone, comme si une tempête surnoise se préparait.

— Ah non, pas le vent en plus, déjà qu'on gèle, chiale Vicky en se recroquevillant sur elle-même tel un hérisson apeuré. S'il se met à pleuvoir, je me roule en boule pis je braille, je vous avertis.

Une nouvelle bourrasque envahit alors tout l'espace, envoyant ainsi valser les feuilles partout autour et faisant même onduler les rebords de la couverture, qui prend des allures de tapis volant en plein décollage.

Vicky s'enroule davantage de ses propres bras, avant de dire :

— On est là, à rire du père Noël qui sacre le camp à l'eau... Il rirait-tu de nous autres, lui, en ce moment, vous pensez ?

— Il nous regarderait avec sa bière un peu diluée à l'eau de lac vaseux en se disant : « Bande de taouins perdus dans le bois », décide Katia.

— Il est au chaud, le père Noël, en ce moment, bien repu et collé sur mère Noël...

— J'ai faim.

— Moi aussi. Je mangerais même les restants d'hier, c'est ben pour dire.



Tous picossent dans leurs assiettes avec une démotivation insinuant la désolation. Un tour rapide du contenu généreux qui s'y trouve toujours confirme sans l'ombre d'un doute que le repas ne fut pas fameux pour personne.

— Ouin... des patates pas assez cuites, c'est vraiment pas terrible. Ça marche comme pas *al dente*, lance Caroline en guise de conversation d'usage dépeignant le portrait peu reluisant du deuxième échec alimentaire de la journée, après les sandwiches-de-canot-trempés.

— Le poisson avait l'air cuit, alors qu'il l'est pas pantoute, finalement. C'est comme un gravlax chaud-gélatineux, rechigne Vicky, qui n'a presque rien avalé et qui surveille toujours de loin la visite à l'improviste d'une tribu de rats.

À mi-chemin entre excuses et remords, Marc spécifie :

— C'est sûr qu'avec un feu de joie très approximatif comme le nôtre, ça cuit pas super égal. Tiens, j'ai un bout pas pire ici, le veux-tu ?

— Non, ça m'a levé le cœur, pis le vin rouge est trop froid, se désole Vicky, dont aucun besoin n'est comblé adéquatement depuis le début de ses

vacances.

Le chien se remet à japper. Les oreilles de tous saignent. Éric boit une gorgée de ce pinot noir polaire avant de répéter une fois de plus son point :

— On aurait dû demander aux voisins, c'est tout. C'est pas un crime d'emprunter un chaudron pour vingt minutes.

— À la voisine cochonne surtout ; t'aurais été très bénévole pour y aller, j'imagine, hein ? ironise Caroline, qui décide que le chapeau va très bien sur la tête de son conjoint.

— Pfft ! Les voisins en général, je parle ! Même ceux d'en face, si tu veux. Je m'en fous ! se défend Éric en s'attardant sur les voisins de devant, toujours dans leur abri malgré l'absence complète de moustiques à cause du temps froid.

— Non, pas eux autres. Regardez, y a encore son masque, le Tanguy, s'empresse de dire Marc, dont un frisson parcourt l'échine.

Un ange des bois passe.

— On dirait des psychopathes déguisés en mormons pour pouvoir découper du monde incognito, déclare Mike dans un ressenti contagieux.

— Ah mon Dieu... pourquoi tu dis ça ? fait Caroline, qui se met à regarder le terrain d'en face et qui trouve que c'est bel et bien une possibilité aussi envisageable que redoutable.

Vicky jette un œil vers l'orée de la forêt et déclare avec satisfaction :

— Les ratons ont disparu, en tout cas.

— Notre bouffe est trop nulle à chier, observe Marc. Il devait sûrement y avoir un BBQ qui sentait meilleur que le nôtre quelque part dans le voisinage. Un bon steak tomahawk badigeonné de sauce Sud-Ouest...

Culinairement désabusé et nostalgique, tout le groupe tourne le regard vers le foyer, qui n'offre que quelques mini flammes étriquées peinant à respirer pour rester en vie.

— *Well...* on n'aisera pas trop icitte à soir, c'est plate en ta, une soirée à moitié pas de feu.

— Parlant de moitié, j'ai hâte au moitié-moitié ! s'excite Marc en amorçant le ramassage des assiettes dans un soudain regain de bonne

humeur.

— On va peut-être gagner un Winnebago !

Les filles rient du bout des dents.

— Ark, non merci ! ronchonne Vicky.

— En VR, tu seras dans le gros luxe, ma blonde : douche, toilette, lavabo, bon lit confo, pas de moustique...

Peu émoustillée par la perspective, elle n'y songe même pas un instant avant de répliquer :

— Dans un hôtel luxueux de Sand Beach aussi. J'ai pas d'affinité avec l'odeur du chasse-moustiques dans le cou pis celle de la boucane d'in cheveux, que veux-tu ?

Diamétralement à l'opposé sur l'échelle de l'odyssée, Caroline s'emballe :

— Pour l'instant, je pense juste à notre voyage de noces en Europe qui s'en vient pis je rêve de grands châteaux pis de bons bordeaux, pas de tentes pis de roulottes.

— On veut vivre comme des chevaliers, ma princesse pis moi ! en rajoute Éric.

— Putois Courtois de la Table ronde ! l'honore Mike, une main sur le cœur. Quoique... on va pas conquérir les richesses et territoires d'une autre patrie avec un nom de même, certain. Je pense que tu peux juste être un chevalier de Colomb dans le sous-sol de l'Église de Saint-Éphrem-du-Trou-de-Cul-du-Monde.

Éric leur décoche une moue antipathique en constatant avec désarroi que les actions de son nom de scout sont toujours en baisse.

— Je pense qu'on est mieux de miser sur le moitié-moitié pour devenir prospères.

— *Let's go !* Ça va être super drôle, on va rire !

Compte tenu du soudain mouvement manifeste du groupe, le chien en pause se remet à japper.



— Entendez-vous ? demande une fois de plus Caroline à travers une impression de jour de la marmotte.

Elle perçoit à nouveau des pas, mais qui s'approchent et s'intensifient cette fois-ci. Des claquements de métal aussi. Sans dire un mot, les filles pensent toutes au voisin épouvanté d'en face.

— Les gars, peut-être, suppose Katia, qui ne voit rien et qui se lève. **LES GARS ?**

Pas de réponse. Le bruit de marche se poursuit. S'accroît, même. Katia arrache l'outil de son chum des mains de Vicky, qui grelotte de frayeur en chuchotant :

— On dirait juste une personne qui frappe de quoi...

— Ah mon Dieu, c'est qui ?

— **EILLE ! Réponds parce que, je te jure, je vais t'assommer !** crie Katia, que la peur rend déchaînée et menaçante. ***I WILL KILL YOU !***

— Voyons donc, je capote, renifle à présent Vicky en peinant à bien respirer, alors que Caroline ne respire plus.

Les pas se rapprochent. Les cliquetis divers aussi. Un homme leur parle en français :

— Du calme, oh, oh...

— **C'EST QUI ?**

Les yeux ronds et le souffle haletant, Katia dirige le faisceau de lumière vers le trou noir d'où la voix semble provenir. Une forme humaine bouge. Ça clique, ça claque.

— C'est le père Noël.

— C’est pas drôle ! gueule Katia.

Un type qui trimballe tout un ballot apparaît.

— C’est juste moi, les *dudes* !

— Sonny Bears ? *What the fuck* ?



En se garant dans le stationnement débordant de voiturettes de golf, le petit groupe constate – non sans étonnement – la popularité de cette fête du Noël des campeurs. On se croirait au club de golf Le Mirage pour un tournoi caritatif louche de la famille Bougon. Tout au bout, plusieurs motos impeccablement rutilantes sont également alignées en rang d'oignons. Dispersés autour d'un immense feu de joie dansant déjà vers la lune, des gens papotent joyeusement. Des guirlandes de lumières colorées serpentent un peu partout dans les arbres et sur les maisons mobiles en première rangée du parc de roulottes, qui se trouve tout juste derrière un bâtiment central servant à la fois de bloc sanitaire, de rangement pour le mobilier extérieur, de vestiaire pour la piscine et de restaurant pour les Tammy's brunchs à volonté le premier et le dernier dimanche du mois, à 9,99 \$ par personne. Réservation obligatoire.

Dans un décorum qui semble davantage improvisé que planifié, un lutin de Noël en salopette courte et en bas longs rayés surgit de derrière une petite scène rectangulaire à peine relevée du sol de quelques pieds. Il frappe sur un tambour comme on annonce l'imminence de quelque chose. Des enfants lui courent après et rient en tirant les bretelles de sa salopette. Certains fêtards arborent la fameuse tuque en feutrine rouge, alors que d'autres ont simplement cintré leur cou de guirlandes de Noël métalliques torsadées, pour la plupart, un peu fatiguées. Un grand bonhomme de neige et un père Noël gonflables, tous deux usés et brunis par des champignons

d'humidité qui les ont colonisés lors des multiples entreposages hivernaux, se balancent dans un mouvement ample au centre des jeux pour enfants d'un parc trop sombre pour être invitant.

— On est bien accueillis, apprécie Caroline, qui sort sa chaise encore humide du coffre du véhicule.

— Au moins, y a du monde. J'avais peur d'être pogné avec genre le père Noël qui dégoutte à ma droite pis la madame qui fraude son prochain avec ses pamplemousses à ma gauche, se réjouit Vicky, noyée dans un raz-de-marée de préjugés qui aurait le pouvoir d'avaler l'ensemble des estivants présents à la soirée.

— Pourquoi « fraude » ? s'étonne Marc, qui est ravi de sa caisse d'agrumes et qui meurt d'impatience de se faire un bon jus frais dès son retour.

— Laisse faire. D'ailleurs, je me demande toujours ce que Ghislain trouve de SI exceptionnel à ce camping-là pour nous l'avoir recommandé avec autant de passion.

— Des souvenirs d'enfance probablement ; les profs de sciences sont des grands sensibles, au fond, présume Marc.

Ils s'élancent tous vers l'entrée décorée d'une arche de ballons rouges et blancs ressemblant plutôt à l'enceinte d'un bal de finissants du début des années 90.

Deux anglophones sortant de nulle part se ruent vers eux.

— Bonjour ! Je suis Connie ! se présente la femme qui vendait les moitié-moitié en début de journée. J'en connais très bien deux de votre groupe, mais pas les autres.

— Moi, c'est Tom ! Bienvenue ! les accueille son mari, un grand maigre aux joues creuses et aux reliefs corporels noueux comme un arbre.

— J'ai oublié mon cell dans le char, avertit Mike, qui court aussitôt le chercher.

— C'est moi qui a les clés, je te suis ! dit Marc en s'éclipsant aussi sans plus de cérémonie.

— On leur a-tu fait peur, coudonc ? rigole Connie en frappant son mari du coude.

La femme porte fièrement un chandail des Maple Leafs spécial *Christmas* et un legging noir qui semble en similicuir et dont le bas s'insère dans des bottes ocre à talons carrés. Ses longs cheveux rouille sont coiffés de pompons blancs pour l'occasion et des boucles d'oreilles gigantesques en forme de boule de Noël pendouillent à ses lobes étirés comme du gras de porc à force d'avoir supporté un attirail trop lourd. Son mari leur sourit en soulevant compulsivement sa casquette à l'effigie de la même équipe de hockey de Toronto. Il est vêtu d'un *ugly Christmas sweater* de laine qu'il porte deux fois par année, toujours en espérant que la soirée de juillet ne soit pas trop caniculaire.

Au moment où ils tentent de franchir l'enceinte de l'entrée, la femme ordonne de la main aux campeurs d'attendre un peu.

— Il y a un petit prix d'entrée pour nous aider à payer l'orchestre.

— On campe ici, s'étonne Vicky.

— Pour les locateurs non résidents, non saisonniers et non permanents, c'est 2,25 \$; pour les locateurs résidents, mais non permanents, saisonniers ou non, c'est 1,75 \$; pour les locateurs non résidents, mais permanents et saisonniers, c'est 1 \$; pis pour les locateurs résidents, saisonniers et permanents, c'est gratuit à condition de participer aux corvées au moins deux fois dans l'été, sinon c'est 1 \$ aussi. Si vous recevez du monde, c'est 3,25 \$ pour les visiteurs résidents et 5,75 \$ pour les visiteurs non résidents. Pis, ben comme d'habitude, c'est toujours gratuit pour le gagnant du tournoi de dards annuel ainsi que sa famille, pour un maximum de quatre personnes : deux adultes, deux enfants, non transférable.

Les campeurs la dévisagent, en grande confusion quant à leur propre identité.

— Je saigne du nez, ostie, grommelle Katia entre ses dents et en bon français.

— Je sais même plus qui je suis, brame à son tour Vicky.

— C'est simple ! complète en anglais son mari en attente des statuts respectifs de chacun pour faire les comptes.

Caroline hésite en cherchant désespérément un accompagnement quelconque dans le regard des autres.

— On est... euh...

— Des locateurs résidents ? tente Éric, plus certain de rien non plus.

— Avez-vous votre preuve de résidence ? On accepte aussi les villages de Overstock pis de Riverland, vu que c'est proche.

— OK, non, on est juste des locateurs, d'abord.

— Donc, locateurs non résidents, ni permanents, ni saisonniers ? conclut Connie, très protocolaire dans sa démarche alors qu'elle devait bien s'en douter un minimum depuis le tout début.

Les vacanciers acquiescent d'une tête molle comme du Jell-O, peu confiants en leur chance d'avoir frappé le bon clan d'appartenance.

— Faque, c'est 2,25 \$ par personne.

— Avec la carte ?

— Pas le terminal, mais vous pouvez me faire un virement Interac. Ça fait... 13,50 \$ pour vous six. Tom, va partir Internet.

Alors que son mari court vers le petit bureau de la réception tout en haut d'une petite butte, Vicky chuchote à ses congénères :

— Faque y a Internet...

Comme elle a son téléphone à portée de main, elle propose de faire le virement pour tout le groupe, question de ne pas y passer toute la soirée.

Afin de ne pas révéler le code du wifi, Connie pianote elle-même sur l'appareil de sa locataire non permanente. Elle lui dicte ensuite une adresse courriel et lui suggère d'écrire « cafetière » comme raison du virement, afin de faire glisser cette transaction dans l'anonymat fiscal le plus total.

Vicky tente d'en profiter pour rapidement dérouler son fil Instagram et voir ses messages, mais en vain ; Connie crie à son mari de refermer le routeur, puis elle reprend le téléphone de Vicky pour effacer l'éventuelle connexion automatique.

Une fois ce droit de passages dûment acquitté, tout le monde avance vers la fête. Connie leur annonce qu'un orchestre maison performera de huit heures à dix heures, juste avant la grande surprise. Le chanteur, Steven, est le neveu d'un couple de résidents permanents saisonniers du camping ; il travaille ici à l'occasion, entre autres pour surmonter le deuil difficile de sa

conjointe. Alors qu'elle se mettait de la crème solaire sur le quai de la baie de la rivière Blackstone à vingt kilomètres de là, la jeune femme s'est fait tuer par une mère ours, explique de loin la propriétaire en donnant visiblement trop de détails sur la vie de ce pauvre chanteur endeuillé. Caroline blanchit en même temps que Vicky presse le groupe d'avancer au plus vite, question de fuir cette histoire à glacer le sang dans le dos qui ne l'intéresse pas du tout. Mike et Marc passent loin et complètement par la droite pour les rejoindre, afin de se mêler à la fête et de chercher l'endroit idéal pour s'enraciner.

Telles des lucioles en manque, les six amis foncent vers le feu et sa chaleur ; les filles ont froid depuis suffisamment longtemps et les gars veulent se déboucher une bonne bière en attendant de gagner une somme d'argent possiblement enviable, compte tenu du nombre de gens présents. Après avoir trouvé un petit coin, pas trop loin ni trop proche, tous déplient bagage.

La petite scène de fortune à proximité est éclairée et des instruments s'y trouvent. Le lutin au tambour, qui a cessé de jouer, se descend à présent une Molson Canadian avec un petit groupe bien assis en peloton sur des glacières. Marc craque une tournée de bières en canette à ses amis, qui, le nez en l'air, observent les environs. Les gens autour papotent en buvant un coup. Plusieurs portent un hoodie vert forêt ou une casquette dans les mêmes teintes à l'effigie du camping Smith. La langue d'usage est bien évidemment l'anglais pour la totalité des juillettistes sur place.

Un type monte sur la scène et demande au micro l'attention de l'auditoire. La centaine de personnes autour le zieutent.

— Bonsoir à tous, je m'appelle Sonny, Sonny Bears, pis je prends un peu de votre temps ce soir pour vous prier de vous réveiller, peuple ! Je veux éveiller les consciences parce que je sais des affaires.

Connie et Tom approchent en catimini de la scène, mais l'orateur, qui semble être dans la quarantaine, les prie de la main de lui laisser quelques minutes. À voir leur réaction, il ne leur est pas étranger.

— Les gouvernements nous manipulent ! Toute cette histoire de réseau 5-6-7G est une arnaque, pis personne s'en rend compte ! Il est temps de se lever pour dire non à cet espionnage de nos tripes pis de nos viscères, non à

cette douce dictature en émergence. Ça va nous mener où d'ici quelque temps, hein ? À un régime totalitaire sans droits ni libertés. Bill Gates a créé ça pour contrôler le monde...

Des chuchotements de plus en plus forts s'élèvent dans la foule.

— Je sais c'est quoi, un système de répression où on vous attache les mains dans le dos en vous enlevant tout pouvoir face à l'élite de décideurs. En 1993, je me suis fait plagier. Piéger même, je dirais. Je me suis fait voler mon art, mes mots pis mon âme par un groupe de musique de renommée mondiale ; Aerosmith, oui. Je faisais un *nowhere* sur le pouce en Californie quand j'ai rencontré un vieux bougre avec qui j'ai fait de la mescaline sur une plage de Los Angeles. Il me disait être peintre. Un *fucking* bâtard-menteur, ouais. Ce soir-là, j'avais écrit dans un cahier des paroles de chansons, pis il a copié mon travail pour le vendre à Steven Tyler, je sais pas combien. *Cryin'*, *Amazing* pis *Livin' on the Edge* sont mes chansons !

Une symphonie de petits rires tout aussi discrets que malaisés fuse de l'assistance.

— Jésus-prie..., souffle Mike, submergé par cette vague d'absurdités.

— J'ai essayé de me battre pour mes droits d'auteur, pis j'ai jamais été capable. Ils retournaient même pas mes appels, faque ça en venait qu'à me coûter cher de longues distances... en tout cas. Faque oui ! Je sais c'est quoi, une société castrante qui te dit de pas penser pis de rentrer dans le rang, dans le moule, pour pas que tu dévoiles au monde entier ce que tu sais pis que tu foutes en l'air LEUR PLAN. Soyez éveillés ! Sortez votre argent des banques pis faites des provisions !

À présent embarrassés, Connie et Tom lui font discrètement signe de descendre de la scène. Son temps de glace est terminé. En guise de conclusion, Sonny se met à chanter :

— *I was cryin' when I met you, Now I'm tryin' to forget you, Your love is sweet misery...*

Marc se paie une pinte de bon sang, alors que les autres agrandissent les yeux devant tant d'énormités.

— Vous voyez, je la connais par cœur pis je la vis d'en dedans ! Personne pourrait livrer de l'émotion de même pour une chanson qui serait pas la

sienne. Sur ce, mes amis, bonne soirée !

Il brandit d'abord bien haut la main qui porte sa canette de bière, avant de faire de même avec son autre bras tout en descendant de la petite scène, tel un lutteur vainqueur. Connie lui succède, visiblement penaude :

— Euh... bon... Bienvenue à tous à cette fête de Noël ! Restons positifs ce soir et pensons à nous amuser avant tout !

— La dictature douce, c'est non ! beugle à nouveau Sonny en s'éloignant sans se retourner, en guise de départ victorieux.

La propriétaire replace son chandail en lui dévisageant l'arrière de la tête avec acrimonie avant de se recomposer un visage heureux édulcoré, pour annoncer :

— Le moitié-moitié aura lieu dans trente minutes et la musique commencera tout de suite après. On a aussi une grande surprise pour vous plus tard ! Joyeux Noël à tous !

De façon un peu enfantine, Tom applaudit sa femme de petits battements de mains fiers et rapides. Quelques personnes l'accompagnent par pitié, dont Éric, éternel boute-en-train, suivi de Katia, qui siffle avec son pouce et son index.

Marc souligne un détail :

— C'est ridicule, quand tu y penses, le Noël des campeurs... Pourquoi ça existe, dans le fond ?

Katia remarque que les deux petits garnements qui quémangent sans cesse des canettes déambulent à travers les fêtards, armés de leur éternel sac-poubelle noir. Ils semblent aux oiseaux d'ainsi retrouver à la même place tous les consommateurs et générateurs de leur trésor ; une mine d'or de profit, sans la nécessité de la randonnée, pour une soirée fort prometteuse en aluminium. Les espionnant d'un regard sévère, Katia remarque qu'ils s'approchent d'une chaise par-derrière, l'air de rien. Le plus jeune fait le guet pendant que le plus vieux donne un petit coup de pied sur la bière d'un monsieur pour ensuite s'éloigner, toujours l'air de rien. Quelques instants plus tard, l'homme qui veut prendre sa bière remarque avec désolation qu'elle s'est renversée au sol. Il la balance sur le gazon derrière lui avant d'en demander une nouvelle à sa femme assise sur la glacière. Le gamin

ramasse le corps mort avec ravissement avant de déguerpir plus loin pour recommencer le même manège.

— Petits criss ! Faut le dire à leurs parents ! s'enflamme Katia, à nouveau hors d'elle.

— Quoi ? demande Mike, qui ne comprend pas du tout de quoi elle cause.

— Les deux petits gars des canettes. Ils jettent les bières du monde à terre !

— T'en fais une affaire trop personnelle, mon cœur, lâche prise, lui fait remarquer son chum avec une certaine délicatesse.

— Ça me choque, des petits crosseurs de même ! Quand j'étais jeune, mon voisin cassait tout le temps mes affaires ou il me les volait... Robin-le-pas-fin, le petit criss. Je vais essayer de trouver c'est qui leur père ou leur mère pour les dénoncer, décide Katia, désireuse de venger en grand l'honneur de toute cette cervoise gaspillée inutilement.

De loin, elle inspecte à qui ils parlent, s'ils regardent dans la direction d'un adulte en particulier ou si quelqu'un semble interagir avec eux, autrement qu'en lançant une canette sèche dans l'ouverture de leur sac comme dans un jeu de foire.

Un type arrive par-derrière et interpelle les trois gars :

— Hé, les *dudes* ! Comment ça va ? Trop content de vous revoir !

C'est Sonny, le gars bizarre qui était sur la scène. Katia s'étonne :

— Vous vous connaissez ?



— CÂLICE ! Qu'est-ce tu fais là ? gueule Katia en le dévisageant de haut en bas.

— J’ai fait un peu pipi dans mes culottes..., confie Vicky en essuyant une larme de peur sur sa joue.

— As-tu vu les gars ? lui demande Caroline, qui commence à trouver qu’elle prend du temps, cette mission-déchets. Pis, tu fais quoi en pleine forêt la nuit ?

— Les gars ? demande Sonny.

— Nos chums, là ! s’impatiente Vicky.

— Non, pas vu personne.

Désinvolte, Sonny Bears reste debout comme un piquet près du groupe, l’air d’hésiter entre continuer sa route des vacances nocturnes ou prendre racine comme un chêne. Il est armé d’un sac à dos vert foncé après lequel tout un harnachement bruyant est attelé. Un hamac en boule ficelé avec de la corde jaune se balance à côté d’un petit chaudron de métal qui rebondit entre une gourde en inox et une spatule de plastique. Une cravate marine à pois blancs entoure une couverture en rouleau sous une paire de vieilles bottes de cuir brun nouées ensemble par leurs lacets. Une grosse pantoufle en forme de poisson rouge est aussi ficelée comme une longe de porc par une deuxième corde retenant aussi une casquette rouge et bleu à l’effigie de la ligue Baseball Ontario.

Sonny explique aux filles dans un français à fort accent :

— Moi, je me perds dans le bois tout le temps, faites-vous-en pas. C’est mon vie, habiter le bois la nuit pis vivre dans le société le jour. Comme ça, *fuck*, personne peut me retracer ou connaître mon vie.

— Sérieux, tu connais pas pantoute la direction vers le chemin ? Tu niaises pas ? demande Katia au type, qui fait non de la tête.

— Pas quand c’est noir de même.

— Faque tu dors dans le bois ? Souvent ?

— Presque tout le temps, ouais, j’suis équipé. Ça vous tente de fumer un splif, les *chicks* ?

Katia, qui se calme peu à peu, reprend son verre de vin et en boit une bonne rasade. Des branches craquent à nouveau. Des voix arrivent.

— C'est les gars pour vrai ça, je pense ! annonce Vicky, bien heureuse qu'ils ne se soient pas perdus pour une deuxième fois.

— Oui, c'est les *boys* ! s'emballe Katia en levant le nez vers le large, à présent certaine de vocalement les identifier.

— ICI ! On est ICI !



— T'as beau m'expliquer, je comprends pas comment ça se peut que tu sois là ? demande Marc en dévisageant Sonny d'un air ultra suspicieux.

— Perdu, *man*, comme vous autres, les *dudes*, je vous dis. J'ai entendu parler pis j'ai suivi les voix. Ça vous tente de... fumer un splif ?

Comme il ne reste que trois canettes de bière dans les provisions, les gars en prennent chacun une, ignorant leur désormais invité. Au son des canettes qui craquent à l'unisson, Mike interroge du regard le nouveau venu, pas certain lui non plus de bien saisir ce qui se passe. D'un geste discret, mais rudement efficace, Katia glisse la bouteille de gin sous sa cuisse pour la faire disparaître comme par magie et ainsi éviter que Sonny s'invite dans l'eau-de-vie. Elle agrippe aussi le pinot noir déjà ouvert qu'elle vient coincer entre son genou et son avant-bras, telle une bouée de sauvetage dans une marée d'incertitude face à l'avenir.

Si la rareté rend égocentrique, la précarité rend avaricieux.

Depuis que tout le monde est revenu, Vicky semble avoir le goût de pleurer toutes les larmes de son corps, et ce, plus que jamais. Elle revit carrément l'annonce de la tragédie initiale pour une deuxième fois. Désenchantées d'apprendre que Sonny ne pourra pas le moins du monde leur être utile, Caroline et elle se fondent dans un silence de mort sentant la déconsidération. Ce quidam, qui a failli les faire mourir de peur, ne s'avère que oiseux.

— Oh, *man*, c'est quoi ? demande Sonny en fonçant vers Vicky pour prendre le cuit *grilled-cheese* afin d'y jeter un œil.

— Parlant de ça, tantôt on a vu une couleuvre qui mesurait au moins cinq *grilled-cheese* et demi de long, rapporte Katia dans une indifférence un peu morne ne reflétant pas du tout l'événement à haute teneur en émotions.

— Ouais, c'était *cool* ! s'enflamme Éric comme s'il y était. C'est *cool*, je veux dire. Nous, rien vu de spécial.

Sonny éclaire l'objet de sa lampe de poche pour l'admirer en le tournant sous tous les angles comme si c'était une relique rarissime d'une valeur inestimable. Vaniteux, Mike bombe le torse avant de lui déplier la genèse complète de sa chose en lui expliquant son fonctionnement ainsi que ses qualités plus qu'indispensables dans la vie de son grand-père paternel nomade, dont le père s'était amouraché d'une Algonquine.

— *Amazing* !

— *Amazing*, comme ta chanson ? ne peut s'empêcher de souligner Marc, qui trouve toujours cette anecdote d'auteur floué aussi improbable que savoureuse.

Déconfit de devoir revisiter ce triste pan de sa vie, Sonny Bears redonne l'ancestral outil culinaire à qui de droit avant de se diriger vers un arbre tout près, question de se libérer de son attirail et de s'asseoir à son pied. Il sort un petit sachet dont il extrait une motte odorante et collante qu'il commence à égrainer dans le creux de sa main. Affairé à sa tâche, Sonny s'engage de plus belle dans une divagation geignarde face à Aerosmith et à ce misérable plagiat de chansons. Après moins de trente secondes, les filles décrochent de son plaidoyer, préférant amorcer une discussion sur la possible stratégie Tetris à élaborer pour arriver à tous s'étendre sur une couverture si étroite. Fermer l'œil jusqu'à l'aube sera bien vite la seule activité intelligente à laquelle s'adonner.

Roulant son joint avec la dextérité de celui qui n'en est pas à son premier barbecue, Sonny chantonne *Amazing* pas trop fort, mais d'une petite voix criarde, limite un peu irritante pour les osselets. Il lèche ensuite la jonction du petit fuseau de papier qu'il colle avant de l'humidifier au complet, puis d'en embraser une extrémité à l'aide d'un briquet. Dans un silence complet, tous le regardent faire.

Vicky s'allume comme une lanterne :

— Du feu ! fait-elle comme on crie sa joie de trouver la réponse la plus populaire au jeu final à *La guerre des clans*.

— Ouiiii ! s'emballe Mike, qui se tourne vers Marc, ne se souvenant même plus trop ce qu'ils devaient faire avec ledit feu.

Caroline se réjouit d'enfin trouver une utilité quelconque à cet inconnu alors que Marc dit :

— La fondue est comme finie...

— Juste pour faire un feu pour se réchauffer ? propose Caroline qui hausse les épaules, pas certaine elle-même que ce soit une bonne idée en pleine forêt vierge.

— On a pas de papier, pis le bois doit être encore trempé à lavette à cause de l'orage. On a des chandelles par exemple, si ça peut vous faire plaisir, propose Marc en sortant trois bougies de son sac.

— Ben non, les gars, *come on* ! On fait un petit feu, on est capables, tente Mike, la virilité et le désir de se réchauffer au garde-à-vous.



Prise au piège dans un nuage noir opaque et dense, Vicky se recule en toussant alors qu'elle avale des aiguilles par la gorge et le nez. Les deux autres filles se lèvent pour aussi aller prendre un bol d'air plus loin.

— Arrêtez, ça marchera jamais, votre affaire.

— On va mourir étouffés par la boucane avant même de voir une seule mini flamme apparaître.

— C'est trop humide, ça pognera pas.

— Sans papier, c'est *hard*..., présume Sonny, qui regarde ses semblables se démener, bien évaché, depuis environ dix minutes sans proposer son aide.

— Oubliez ça, les gars, décide Putois Courtois, qui jette la serviette le premier.

Débiné, Mike étend du bout de son soulier le petit amas de branches de sapin qui fument toujours comme une pipe, mais sans faire aucune chaleur ni lumière que ce soit. Les filles reprennent place sur la couverture. Marc allume deux chandelles, que Vicky accueille comme des phénix lumineux précieux. Les lueurs dansant dans la nuit donnent l'impression que l'air ambiant gagne quelques degrés.

Katia quémante une bouffée de mari à Sonny, qui fume son deuxième pétard en moins de temps qu'il n'en faut pour crier « sapin ». Il semble hésiter un instant en la dévisageant avec curiosité, puis il lui désigne du menton le flacon de gin qu'elle cache sous sa cuisse. Malgré la noirceur, les deux parties échangent un regard de fanfaronnade. Le troc se veut élémentaire en cas de survie en forêt : alcool contre herbe, un classique du fond des âges qui ne se démode pas. Officialisant la transaction, Katia soulève la bouteille pour l'échanger contre le joint fumant. Mieux vaut mélanger les substances psychotropes au maximum afin de passer une nuit de sommeil semi-comateuse sous la lune.

— Drogée, asteure, s'étonne Mike, jouant à peine le jeu de celui qui est surpris.

— Une petite poffe, perdue dans le bois, ç'a jamais tué un ours.

— Recommencez pas à parler d'ours, vous autres ! s'exclame Caroline.

— J'ai vu un ours noir exactement ici il y a trois jours, lance Sonny, en regardant furtivement de gauche à droite comme s'il revivait le moment.

Cette vérification d'allure paranoïde laisse retomber une bruine d'anxiété sur tout le groupe. Sonny sape une bonne rasade d'alcool avant d'autoriser Katia d'un signe de tête à faire circuler le joint parmi le reste de la bande pour ainsi diminuer l'angoisse collective. La marijuana est thérapeutique. Sonny, qui en consomme tous les jours dès le réveil, le sait hors de tout doute. Il a amplement expérimenté ses recherches. Mike prend maladroitement une bouffée de la cigarette, mais il s'étouffe.

— Poffe qui tousse, poffe qui gèle ! relate Marc, puisant sa déclaration d'un poussiéreux dialecte datant du cégep.

— Ah non, moi, fumer ça me fait trop mal à gorge, admet Mike qui n'en reprend pas et passe le joint au suivant.

— Moi aussi.

Caroline, qui a recommencé à se ronger les ongles, refuse en regardant partout autour. Les autres déclinent aussi. Compte tenu du peu de succès de cette méthode de consommation élémentaire, Sonny réfléchit un instant. Il regarde la bouteille de gin artisanal québécois dans sa main et juge bon de faire un échange à la hauteur du produit.

— Tiens, j'ai d'autre chose, les *dudes*.

Il sort un spray de marijuana à saveur de menthe.

— Ah, *cool* ! s'emballe Katia, qui l'attrape sans hésiter une seconde.

Elle s'envoie une dose dans le fond du gosier en souriant de satisfaction.

— Une, c'est assez, même si c'est pas trop fort, conseille Sonny.

Vicky mesure un instant les pour et les contre avant de prendre à son tour le flacon ; aussi bien engourdir ce redoutable moment présent et profiter de cette vie qui s'achève comme s'il n'y avait pas de lendemain. Elle appuie d'un doigt en ouvrant la bouche et apprécie :

— Le goût est bon.

Marc l'imité avant de tendre le flacon à Éric, qui s'en envoie illico deux pouiches derrière la cravate.

— Il a dit un, lui reproche Caroline, qui refuse ensuite d'ingérer le produit non identifié avant de le tendre à son propriétaire avec le visage de celle qui s'excuse du comportement inadéquat de son conjoint, qui ne respecte pas les consignes.

L'intrus reprend son dû et fume tranquille le reste de son pétard en détaillant toujours l'objet de fonte qui repose près de Vicky. Le voyant se pâmer à nouveau sur le cuit *grilled-cheese*, Mike lui explique avec grande fierté :

— J'aime ça, les choses de valeur, mais qui sont utiles aussi. Tsé, la perceuse qui a servi hier soir ? Ben, elle vient de Vegas, pis elle est vraiment très précieuse pour moi...



Assis en tailleur au sol, Sonny explique avec grande passion à Éric que son téléphone cellulaire les écoute en ce moment et que Bill Gates va

pouvoir contrôler sa vie pour lui faire acheter ce qu'il veut.

— Bill Gates est *fucking* milliardaire, il s'en contre-sacre-tu de savoir que j'achète des bobettes avec des bananes dessus.

— Pas des bobettes avec des bananes dessus ? Pitié ! s'oppose Mike. C'est interdit. Béni soit le fruit.

— T'es cabochon... dégage ! rigole Marc en tapant la main que son ami dirigeait vers sa fourche.

— Que le seigneur ouvre, mais pas le trou de ma tente, je veux pas de bibittes encore à soir, déconne Vicky, qui semble relativement de bonne humeur.

— Mon chum est-tu pogné dans un cul-de-sac par hasard ? chuchote Caroline en faisant référence à sa conversation avec le martyr d'Aerosmith.

— Pense que oui, répond Katia, qui décide de prendre les choses en main.

Elle se lève et marche vers les gars. Tout en le pointant avec sa bière, telle une arme de poing, la professeure d'anglais, qui en a ras le bol de se faire casser les oreilles avec ces histoires abracadabrantes, apostrophe Sonny :

— Écoute-moi bien, toi là, mon beau Sun Bears, qui pense être l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours. Le genre d'homme des bois qui connaît toute pis qui est en marge de la société pour mieux la comprendre, c'est toi, ça, hein ? Celui qui connaît la vérité de l'humanité du fin fond de son trou perdu en Ontario. Tu nous casses les oreilles depuis tantôt. Je suis écœurée de t'entendre comme dans « écœurée en ostie de t'entendre », comprends-tu ? Faque pour ce soir, pis le reste du temps où je vais me trouver à moins de cent mètres de toi, parle d'autre chose, gère-toi la conspiration interne pis reviens-en ! Nous autres, on veut juste avoir du fun pis vivre avec légèreté notre Noël du campeur sans devoir te lancer une canette par la tête, c'est bon pour toi, ça ? Merci !

— Sinon les petits gars tannants vont tu' suite ramasser sa canette pis être ben contents, pis ça, Katia veut surtout PAS ça ! complète Mike, en guise de soutien moral à sa conjointe et à ses propres préoccupations comploteuses²⁴.

Sonny fixe le sol en marmonnant, l'air incapable de s'en empêcher :

— Le dictature douce ? Ça te dérange pas ? Moi, on me dira pas quoi faire pis quoi acheter, OK, parce que j’suis un étron libre !

— Étron, oui ! répète Katia alors que tout le reste du groupe se fend les dents de devant en même temps.

— Oui, un vrai de vrai étron libre, tu sauras ! en rajoute Sonny, sans comprendre son erreur lexicographique.

Dans un élan de pitié, Éric rectifie l’inexactitude de vocabulaire du pauvre gaillard qui n’est pas parfaitement agile dans sa langue seconde :

— On dit un électron libre.

— Ben non, s’oppose Sonny. Je connais mon française, j’ai étudié, tu sauras.

Katia l’encourage :

— Laisse-le être un vrai étron libre comme il veut, Éric.



Toujours aux abords du feu de joie estival, Katia épie en guise de loisir la mère Noël, à présent un peu soûle, toujours habillée de sa jupe rouge clairement faite à la main. L’épais tissu est froissé et abîmé dans le bas. Même de loin, il est facile de s’imaginer l’odeur de renfermé émanant de son pseudodéguisement de Noël. Canicule, humidité et feutrine ne forment pas une combinaison gagnante pour optimiser la fraîcheur des fibres textiles. Ladite femme allume une cigarette ; une étincelle se détache aussitôt du bout pour venir s’agripper à sa jupe. Elle l’éteint du revers de la main, l’air de ne pas en être à son premier article de fumeur de la soirée. Le père Noël, qui semble s’être remis de son épopée nautique désastreuse, se trouve à ses côtés, semi-ivre aussi, la barbe éméchée, une bouteille de vin entourée d’une étiquette-maison-croche en main. Une fille bien mise se promenant en talons hauts dans le gazon surgit alors près d’eux pour un brin de jasette. Elle a inséré le bout de ses talons dans deux pieds de verres de vin en plastique pour se déplacer sans s’enfoncer dans le sol raboteux. Le verre qu’elle tient à la main est donc sans pied et son contenu est rose laiteux.

— L'autre super pitounée... Ç'a tellement pas rapport en camping, rechigne Vicky en détaillant la fille, qu'elle envie en secret d'être si bien mise.

Alors qu'elle se sait le visage cerné et tuméfié de boursouflures de piqûres, un foulard dans ses cheveux encore un peu gras du revitalisant mal rincé et le vernis à ongles écaillé comme une clôture de vieille galerie, elle jalouse le teint de cette inconnue qui lui paraît si frais et unifié. Ses vêtements semblent secs et bien repassés et sa mise en plis aérienne laisse présager que sa douche quotidienne fut plus complète et satisfaisante que celle de quiconque de son clan. Vicky remue des orteils dans ses souliers humides ; ses chaussettes sont encore bien mouillées de l'ondée monstrueuse de l'après-midi qui a fait entrer de l'eau dans sa tente ainsi que dans sa valise.

La jolie fille s'assoit sur une chaise pliante libre afin de discuter avec le propriétaire, qui se trouve tout près du père Noël soûl et de sa femme à la jupe combustible. Elle croise les jambes, soulève son pied droit, puis enlève de son talon la base de sa coupe amovible. Elle replace ensuite le morceau au bout de son verre avant de le déposer sur la glacière qui fait office de table d'appoint à sa droite. Vicky serre les lèvres en admirant cette astuce rustico-mondaine. Elle envie l'entièreté de ce que cette femme dégage et se sent tout à coup comme le rejeton le plus hideux d'une portée d'ornithorynques.

— C'est ben long avant le moitié-moitié ? chiale Éric en regardant sa montre. Elle est où, la madame Connie ? La voyez-vous ?

Tout le monde balaie la foule des yeux.

— On dirait que non. Son mari parle avec la pitoune, mais pas elle.

La fille enlève son pied de verre pour le replacer à nouveau en dessous de son soulier, puis elle repart vers le stationnement, à côté duquel tout un groupe de fêtards turbulents se tient. Le propriétaire filiforme s'éloigne du feu, le nez en l'air, en semblant chercher sa tendre épouse. Il se dirige vers le parc de roulottes des résidents permanents saisonniers.

Pour faire rire le groupe, Éric sort ses billets. Mike l'imité. Au moment où Vicky entreprend de partager à ses amies l'astuce de talons de la jolie

filles, Tom, le propriétaire, revient en courant vers la fête. Il crie en agitant les bras dans tous les sens tel un collier d'anguilles :

— Elle est prise ! Elle est prise au piège ! À l'aide !

Dès lors, un petit troupeau s'agglomère autour de lui tandis qu'il explique le drame en apparence épouvantable, les deux baguettes toujours en l'air.

D'instinct interpellés par une possible opération de sauvetage à effectuer, Mike et Éric se lèvent et rejoignent l'attroupement.

Pendant que le père Noël tousse creux dû à l'énervement lié à la situation, les gars tendent l'oreille pour entendre la raison justifiant un tel affolement.

— Connie est prise dans la toilette de la roulotte, je suis pas capable d'ouvrir la porte de l'extérieur !

— Il faut l'enlever, déclare un homme dans l'assistance. Qui a des outils pas loin ?

— Lui ! crie Éric, un poing vainqueur vers la lune en désignant Mike.

— Non.

— De quoi, non ? Ta perceuse est dans la van.

— Ça me tente pas.

— Ben voyons, ça te tente pas !? La pauvre madame...

Motivé, Éric retourne auprès de ses amis d'un pas rapide.

— Donne-moi les clés de la van, Marc.

— Pourquoi ?

— Une personne en détresse a besoin de nous, mon gars.



— Chérie ! On est là pour te sauver ! J'ai un expert-en-porte très bien équipé avec moi, annonce en anglais Tom en entrant avec Éric dans la maison mobile.

— Ah ouin, il peut-tu baisser ses culottes pour me prouver qu'il est bien équipé ?

— Quoi ? fait son mari alors qu'Éric rigole en guise de courtoisie.

— Je niiiise, dépêchez-vous, ça pue le yiable ici dedans.

— Bon, de quelle douille j'ai besoin..., réfléchit Éric à voix haute en analysant la poignée de la porte.

— C'est qui ça ? C'est qui qui est là avec toi ? demande Connie, semblant davantage intéressée par ce détail que par l'espoir de sortir rapidement ou non de sa prison.

— Un gars du camping, là, abrège son époux, doutant fort de la pertinence immédiate d'identifier diligemment le secouriste par son prénom.

Comme il trouve enfin la bonne grandeur, Éric extrait chaque vis, qu'il garde ensuite précieusement dans le creux de sa main. Une fois tous les boulons enlevés, une section de plastique autour de la poignée se détache et tombe au sol. Un œil et une partie du visage de Connie apparaissent alors dans le trou, qui est à peine de la grosseur d'une carte à jouer. Elle y plante ensuite sa bouche pour prendre une bouffée d'air nécessaire par l'ouverture, comme si elle respirait enfin pour la première fois depuis très longtemps.

— Ça pue tellement là-dedans ! dit celle qui replace ensuite son œil dans le judas de fortune. Aaah, allo, mon beau !

— On est un peu pressés, faque je vais m'exécuter.

— Exécute, exécute, le prie-t-elle en se léchant les lèvres. Imagine-toi donc que pour crier à l'aide dans l'évent du toit, j'ai grimpé sur la toilette, qui a renversé sur le côté. Je vois le réservoir des eaux noires à travers le plancher pis l'odeur vient forcément avec, tu comprendras ben.

Tom pousse Éric pour approcher son visage du trou afin de parler à sa conjointe avec le ton de celui qui a craint de la perdre à tout jamais.

— Allooo... As-tu vraiment pété la toilette ?

Elle s'éloigne un peu de l'orifice afin qu'il constate par lui-même le triste gâchis.

— Une chance que t'es passé par ici, je serais morte par asphyxie !

— Je venais chercher le sac de crottes au fromage pour qu'Armand les trempe dans son *rhum and Coke*.

— Bon, excusez-moi de vous déranger, mais je dois juste inspecter l'intérieur de la poignée pour comprendre le mécanisme, les prie Éric, question de passer aux choses sérieuses. Je pense qu'en soulevant ici et qu'en tenant là...

Il touche à toutes les pièces du mécanisme un petit instant et analyse le tout. Une fois certain de la marche à suivre, il s'exécute et puis hop ! la clenche se retire et la porte s'ouvre comme par enchantement. Connie sort en respirant fort par la bouche tout en se tenant le nez à deux mains. Elle fonce sur Éric comme si elle se trompait malencontreusement de mari, faute de ne plus y voir clair. Elle feint la surprise d'atterrir dans ses bras et s'y blottit en explosant d'un rire gras épeurant avant de s'éloigner avec regret pour plutôt se diriger vers son diligent mari :

— Le réservoir doit vraiment être vidé, Tom.



— T'as sauvé sa vie, *man...*, le glorifie Sonny, en grande pâmoison devant sa ribambelle de machins à l'utilité inestimable.

— Exagère pas, quand même, pis Éric a toujours ben juste dévissé quatre boulons...

— Pis toi, ça te tentait visiblement pas.

Même si ce n'est pas si comique, Vicky et Katia s'époumonent de rire. Les gars aussi.

— Pensez-y, la madame pognée dans la toilette... au moment précis du tirage...

Le spray contribuant à rendre cette situation encore plus risible et grotesque, tout le monde, sauf Caroline, se tape sur les cuisses alors que Sonny – qui ne se sent pas assez gelé comparativement aux autres – aspire

un jet de l'atomiseur tout en roulant un autre joint avec la rapidité de celui qui veut rejoindre le peloton de tête au marathon de la rigolade.

Complètement givrée, Vicky déclare au groupe en peinant à arrêter de rire :

— On est pris dans le bois... pouvez-vous croire ? C'est tellement pas sérieux, notre affaire de camping ; ça chie raide depuis le début !

Caroline laisse échapper un petit rire de politesse très jaune citron. Spectatrice et psychiquement en retrait, elle observe tout le monde se dilater la rate. Ayant les facultés moins affaiblies que la moyenne des ours, cette révélation soi-disant cocasse de Vicky lui apparaît tout à coup comme grossièrement terrifiante. Comment Vicky – qui fait dans son froc depuis le début – peut-elle en venir à relayer le drame qu'ils vivent au rang des anecdotes bénignes desquelles on peut se bidonner ? Caroline se sent bien seule, au cœur de cette forêt de résinifères noirs.

— Pis le moitié-moitié après..., ne termine pas Éric, qui rit au point de cracher et de manquer d'air à la fois.

— Quand t'as..., pouffe Katia, pliée en quatre et presque en train de s'étouffer aussi.

Pressé par cette liesse imminente, Sonny allume un autre joint. Caroline le regarde pomper tel un aspirateur puissant voulant tout nettoyer sur son passage. Sans trop réfléchir, elle avance une main vers lui :

— Je vais en prendre moi aussi du spray, finalement ; je me sens pas dans 'gang.

Il lui lance la bouteille.



Debout sur la scène, Tom et Connie s'apprêtent à faire le tirage devant un maigre rassemblement d'à peine une vingtaine de personnes, toutes moins motivées les unes que les autres. Marc est littéralement démoli de voir que si peu de gens semblent avoir contribué à la cagnotte, compte tenu de l'audience présente à la fête. La majorité des estivants se trouvent soit au feu plus loin, soit autour des terrains de fers, près du stationnement, où quelques équipes s'affrontent sans relâche depuis le début de la soirée à la lueur d'un lampadaire fatigué qui tressaute. Le père Noël danse sur place en fredonnant des passages de l'hymne national canadien tout en feignant de jouer de la flûte à bec dans le goulot de sa bouteille de vin artisanal.

— Je voudrais prendre le temps de remercier le jeune homme qui m'a sauvé la vie, si on peut dire, ou le nez plutôt, je sais pas trop... Il est où, là ?

Éric s'enflamme de triomphe et lève une main.

— Ici ! crie Caroline, trop fière de son chum sauveur-de-madame.

La rescapée lui envoie un bec soufflé vers le ciel, auquel il répond en portant une main à son cœur.

— Alors, quel plaisir de vous annoncer que nous avons amassé un beau 65,75 \$! Nous tenons à remercier publiquement Carole pour son don anonyme de soixante-quinze sous, remis en bonne et due forme à la FLRDE.

Tom avance vers le micro pour préciser :

— La Fondation des loisirs récréologiques et du divertissement estival.

— La quoi ? crie un homme chauve dans l'assistance d'un ton cassant. C'est quoi ça, encore, c'te patente-là ? Vous inventez tout le temps plein d'affaires pas rapport pour qu'on comprenne rien ! Nous autres, on veut juste savoir si vous allez ENFIN l'acheter, la table de mississippi ? Ça fait trois ans que vous en parlez, pis il se passe rien.

— Oui, oui, très bientôt ; la saison prochaine, sans faute, c'est certain, pas de souci, promet Tom, embarrassé.

Un autre type de l'assistance se prononce :

— C'est vrai. Ça fait au moins quatre moitié-moitié que vous faites supposément pour acheter ça, pis elle est toujours pas achetée, à ce que je sache.

Connie dévisage son conjoint avec le regard de celle se faisant prendre les culottes à terre en plein champ de fraises. Il hausse les épaules en guise d'impuissance, les culottes aussi basses que les siennes.

Un cri se fait entendre dans la petite foule. À deux pas de la scène, la femme à la jupe de feutrine rouge tournoie sur elle-même alors que de la fumée s'échappe de son arrière-train.

— Voyons... voyons..., fait le chaudaille *Santa Claus*, qui tente d'éteindre sa femme en lui tapant avec vigueur sur les fesses.

— Euh... ça va, Barbara ? s'informe Connie au micro en constatant, comme tout le monde, le début d'incendie.

— C'est beau, c'est beau, appelez pas les pompiers, je l'ai éteint. Bon Dieu, c'est dangereux pareil, c'te maudite jupe là !

— OK. On va... oui, bon... On a de beaux prix de présence pour vous ce soir ! s'élance Connie pour changer de sujet en présentant une table de la main.

Divers objets s'y trouvent, mais la scène plus haute ne permet pas aux curieux d'identifier quoi que ce soit.

— Donc, allons-y ! s'emballe Connie qui tend en direction de Tom un ancien contenant format familial de beurre de peanut croquant servant de réceptacle pour les billets.

Il en extirpe un premier coupon.

— Pour le gagnant de l'argent... Les trois derniers chiffres sont cinq, quatre et six. Je répète : cinq, quatre, six.

— Bingo ! crie une femme dans l'assistance avant de s'élancer vers la scène.

Revêtue d'une robe très courte malgré la fraîche soirée, elle grimpe sur la scène en deux temps, trois mouvements. Éric reconnaît sa voisine de camping sexy. Connie vérifie protocolairement son billet avant de le tendre à Tom pour la contre-vérification officielle exigée par l'Association des campings de l'Ontario, qui régit les divers concours, tirages et loteries tenus dans les établissements provinciaux dignes de ce nom.

Confirmant la gagnante, Connie brandit une enveloppe en proclamant :

— Voilà, la chanceuse – et ma préférée – qui remporte trente dollars !

— C’était pas soixante-cinq piastres et quelque chose ? demande un homme.

— Non, le soixante-quinze sous était un don anonyme pour la fondation et le reste est divisé en deux ; pis on donne jamais de pièces de monnaie, c’est comme ça un moitié-moitié, explique Connie au type en cachant son micro de la main, question de gérer cette confusion à huis clos.

Tom incite la rouquine à piger le billet suivant. Un peu éméchée, elle plonge la main dans le pot de beurre de peanut, fixant son compagnon dans la foule, la langue sortie pour une photo. Elle donne le billet à Connie, qui l’embrasse comme si elle venait de lui remettre rien de moins qu’un million de dollars en petites coupures. La fille saute en bas de la scène.

— Je vais écrire son nom dans le journal de la FLRD... En tout cas, pour le premier prix de présence, nous avons une belle bouteille de vin !

— Ah bon, gagne ça au pire, suggère Katia à son chum.

— Les trois derniers chiffres sont cinq, quatre et quatre. Je répète : cinq, quatre, quatre.

— C’est moi ! crie le copain de la fille qui vient tout juste de gagner.

Il amorce à son tour un pèlerinage victorieux vers la scène. Les deux vérifications du billet ont lieu et Connie confirme le gagnant.

— Bravo ! C’est un succulent vin rouge artisanal fait par Spencer, un fidèle résident permanent saisonnier, qui n’est pas là ce soir. Il est parti en catastrophe l’autre bord, au Québec, chez sa sœur qui a eu un vilain accident d’escabeau en posant son nouveau luminaire de cuisine après avoir bu une bouteille. C’est la première fois en vingt-trois ans qu’il manque le Noël des campeurs ici. Une pensée pour Spencer, tout le monde !

Une petite poignée de saisonniers dans l’assistance lèvent leurs verres en répétant d’un ton de robot peu motivé :

— *For Spencer !*

Tom ajoute :

— *God bless Spencer !*

— C’est le vin maison du bonhomme ? De Spencer ? demande Katia, pas certaine d’avoir bien compris la mise en bouche de ce prix.

— Oui, de Spencer en personne, toi, rigole son chum. Veux-tu que j’aie voir s’ils en vendent ?

— Non, non, non, eille, sans façon.

Un participant inconnu avance d’un pas vers eux pour leur chuchoter en anglais :

— Faut pas boire ça ; ma femme a eu la diarrhée pendant trois jours l’année passée. Elle pense avoir des polypes aux intestins depuis.

Vicky se concocte un air scandalisé sincère tandis que Connie semble tout à coup bousculée dans le temps par l’orchestre qui avance vers la scène, prêt à entamer sa prestation. Elle fait piger le gagnant du vin-de-Spencer, puis prend le billet et annonce, sans même présenter le prix :

— Les trois derniers chiffres sont cinq, trois, six. Cinq, trois, six.

Un homme lève un bras avant d’avancer vers la scène pour se faire remettre un frisbee à l’effigie de la marque de bière Molson Canadian.

— C’est nul à chier, comme prix, commente Marc, visiblement déçu de l’envergure générale du tirage.

— Et le dernier numéro maintenant ; ensuite, je laisse toute la place à nos musiciens. Les chiffres cinq, deux et neuf. Cinq, deux, neuf.

— C’est moi ! crie Éric, heureux comme un prince.

Il court sur la scène, les genoux dans le front, l’air de s’en aller y cueillir les clés d’une Ferrari.

— Tiens ! fait la femme qui lui balance une petite boîte sans même vérifier son billet. Désolé, mon beau, on est pressés ! Merci à tous et je cède la place à la musique ! Joyeux Noël !

Elle se fait interpeller par John, le canoéiste-scout, qui tente sa chance pour une petite chanson à répondre avec la foule, comme le veut la tradition annuelle. Les musiciens refusent de la tête ; ils ont déjà dix minutes de retard sur l’horaire. Bien que toujours en deuil de sa conjointe dévorée, Steven a rendez-vous vers vingt-trois heures dans le village voisin avec une petite brunette coquette qu’il a rencontrée sur Tinder. La mine déconfite,

John s'éloigne, alors qu'Éric revient vers les siens, le caquet bas, le regard abattu et l'âme en rognures.

— C'est quoi, c'est quoi ? trépigne sa blonde, impatiente de voir son prix.

Il lui balance la boîte, qu'elle attrape habilement.

Elle grimace de déception.



Ressentant à son tour les effets de la mari, qu'elle a par ailleurs très peu consommée dans sa vie, Caroline se met à rire.

— Des maudits rubans-collants à mouches qui déroulent ! Ça se peut juste pas !

— Trop nul à chier !

— Moi, l'autre nouille qui en attache un au plafond de sa tente pis qui se pogne les cheveux dedans chaque fois qu'elle se lève, commente Caroline en éclatant de rire de plus belle.

— Le pire prix de présence du monde entier.

L'hilarité soutenue les ayant épuisés, les trois couples reprennent un peu leurs esprits en expirant fort par la bouche.

— Sacre que ça fait du bien de rire de même !

— Ouiii, approuve Caroline avant de repartir de plus belle. C'est vrai que c'est drôle qu'on soit pognés dans le bois comme des cons !

— Avec les ours ! envoie Vicky en tapant du poing sur la couverture devant elle.

Caroline cesse de rire d'un seul coup. Elle se tait et arrête même de respirer pour observer la nuit noire qui se déploie autour, comme si elle se retrouvait tout à coup dans l'antre du refuge d'un sorcier maléfique. Son

mental s'emballer. Son cœur aussi. Diverses spéculations paranoïaques envahissent sa psyché tout entière. Les ours... le voisin d'en face ressemblant à un tueur... C'est sûrement lui qui rôde. Un bruit la fait sursauter à droite ; des craquements louches que personne du groupe ne semble entendre. Puis, un autre à gauche ; des feuilles se font secouer tout autour comme si un espion faisait des allers-retours en demi-lune. Elle n'aurait pas dû prendre de drogue. Elle se sent encore plus en danger qu'avant, plus vulnérable. Moins vive d'esprit et moins alerte de surcroît. Et les autres, qui sont tous défoncés aussi... Seraient-ils en mesure de réagir adéquatement si un ours ou un agresseur dangereux arrivait ? Auraient-ils l'intelligence et la lucidité d'esprit de prendre les bonnes décisions dans l'urgence ? Caroline se met à réfléchir à la bonne chose à faire en présence d'un ours. Elle croit avoir lu qu'il ne faut pas courir, mais sinon quoi ?

— Juste de même, savez-vous quoi faire si un ours arrive pour de vrai ?

— On lui propose de venir au spa pour une manucure ? Je suis due, lui répond Vicky, qui trouve le moyen de tourner à la rigolade cette horrible potentialité.

— Moi, je crie super fort : « *Relax, don't do it, when you want to go to it, relax, don't do it when you want to come* », décide Katia en agitant les bras, un doigt allongé vers le museau d'un ours imaginaire.

— Je lui chanterais plus une toune d'Elvis, du genre *All Shook Up*, en me faisant aller la patte de même, propose Mike en branlant du genou, l'air d'avoir des limaces prises au piège dans le pantalon.

— Je pense que je le gratterais dans le cou, minou, minou, minou, déconne Éric, qui se trouve ensuite très marrant.

Caroline le frappe sur un bras en hyperverbalisant :

— C'est une vraie question, faut savoir quoi faire pour de vrai. Se mettre d'accord sur un plan, au moins. Je pense qu'il faut prendre trois ou quatre minutes pour y penser. Les risques sont minces qu'il arrive d'ici les cinq prochaines minutes, ça nous laisse du temps, quoique... j'ai entendu de quoi par là... On est sept ; si on fait tous de quoi de différent, ça marchera pas. Surtout pas si votre plan, c'est de gérer ça comme une audition à *La Voix*...

— Voir un ours, je grimpe dans cet arbre-là, pis toi, Ric, dans lui. Après, on crie comme deux gorilles en se frappant le *chest* ! déconne Marc en pointant les feuillus des environs, l'air d'avoir presque hâte à l'exécution du plan.

— Pas drôle ! Arrêtez de niaiser ! crie à présent Caroline, complètement paranoïaque de voir tout le groupe divaguer à ce point sur une question de survie si cruciale.

Sonny, qui est très sérieux depuis le début de ce dérapage spéculatif, s'éclaircit un peu la voix, puis prend la parole :

— Il faut lui parler doucement, sans crier, reculer en lui faisant face, ne pas le regarder dans les yeux et se grandir sur les orteils ; si on peut, grimper sur quelque chose ou tenir un objet au-dessus de son tête pour paraître plus grand que lui. À plusieurs, il faut se regrouper, les *dudes*, mais en lui laissant le place pour passer où il veut, à droite ou à gauche. Faut pas qu'il se sente encerclé ou pris dans au piège.

— Je vais lui chanter une ballade douce d'abord... *Love me tender, love me sweet*, se ravise Mike, qui s'adapte en fonction de la mise à jour.

— Et on va lui lancer des pétales de rose des arbres pis lui faire couler un bain au sel d'Epsom, divague complètement Marc en faisant les vocalises improvisées de la chanson retenue pour la cause.

Voyant les gars toujours aussi bouffons face au sujet et concluant que Sonny semble plutôt connaisseur, Caroline songe à changer de place pour aller s'asseoir près du *pusher* de mari. Elle espère à présent de tout cœur qu'il restera avec eux pour la nuit entière. Advenant une apparition surprise, il pourra les guider dans l'adoption de la meilleure stratégie de survie.

— Veux-tu du vin ? offre-t-elle à Sonny, sans consulter personne à propos de la répartition des rations.

Katia cesse de s'amuser d'un seul coup, subjuguée devant l'absurde, voire douloureuse scène de Caroline remplissant généreusement son verre de vin avant de le tendre à Sonny, telle une offrande à Saint-Ours.

— Ben non, là..., improvise d'une voix faible Katia, désireuse de conserver le maximum d'effectifs alcoolisés aux fins de consommation personnelle.

Trop tard. Caroline reste de marbre et décide que c'est mieux pour elle de cesser de consommer toute substance que ce soit ; elle sera plus vive d'esprit pour exécuter les ordres de Sonny, si nécessaire. Le visage un peu fripé, Éric plisse des yeux à la suite de cette courtisanerie aussi manifeste que douteuse de la part de sa blonde envers ce pur inconnu à l'hygiène corporelle relative. À croire qu'elle le trouve de son goût.

Le spécialiste des bois goûte au rouge avant de poursuivre ses explications :

— Si l'ours reste malgré tout à proximité ou qu'il s'approche trop, il faut lancer quelque chose comme un casquette ou un gourde pour attirer son attention vers autre chose, pour l'amener à s'en aller plus loin.

L'écoutant à présent avec grande passion, Caroline confirme dans sa tête qu'elle veut absolument que Sonny dorme près d'eux.

— Coudonc, y en a donc ben, des affaires à retenir, avant de mourir, décrit Vicky comme si c'était réellement compliqué.

— C'est pour ça que Sonny Bears doit dormir avec moi ! Ben... avec nous autres... Son nom le dit ! s'époumone Caroline, comme prise d'un élan de quasi-supplication à l'endroit du jeune homme.

Éric reste à nouveau pantois devant cette déclaration publique renfermant un sous-entendu de rapprochement possiblement désolant pour lui.

— Pas besoin d'aide ; les petites bibittes mangent pas les grosses, ajoute-t-il à l'intention de sa blonde en tournant un regard funeste vers l'inconnu, qui ne se rend compte de rien.

— À côté du grizzli, ce serait toi, la petite bibitte, mon beau Putois Courtois ! Comme celui mort sur notre table.

Éric rit du bout des dents en direction de Mike. Ce dernier poursuit :

— En tout cas, c'est vrai que c'est toujours bien d'avoir un plan précis dans la vie, ça évite la confusion.

Il pousse un peu Katia du coude pour lui démontrer qu'il s'adressait tout particulièrement à elle. L'ambiance amusante se refroidit d'un seul coup.

— De quoi, « confusion » ?

— On sera tous sur la même longueur d’onde. Ce sera pas juste un de la gang qui partira de son bord faire de quoi sans que les autres comprennent pourquoi...

Son ton vexé et accusateur grimpe dans un tourbillon au-dessus de la mêlée, tel un nuage glacial chargé d’éclair de reproches. Katia réagit :

— Tu veux régler des comptes, c’est ça ? T’es fâché pis bête depuis hier, on le sait, tout le monde le sait, mais là, trouves-tu que c’est le bon moment ?

— Je dis juste que si j’avais su ce que tu faisais, j’aurais pas passé la moitié de la soirée à me faire du sang de cochon. Pis, je douterais pas de toi depuis. Tsé, à un moment donné, t’as pas douze ans non plus, Katia.

— Oh ben câlice ! Penses-tu que je le savais, c’était qui ? Que je voulais ça ?

— Ah, laisse donc faire.

Insultée à souhait, Katia croise les bras.

La température dégringole encore de quelques degrés supplémentaires. Sonny remet à plus tard la suite de son plan-ours.



L’orchestre, qui enchaîne comme un chapelet d’archevêché des succès de Noël revisités à la sauce country-pop, rehausse l’ambiance un peu fraterno-ambiguë régnant autour du feu de camp. On se croirait à l’épluchette de maïs annuelle – obligatoire pour faire plaisir à grand-mère – d’une famille élargie cumulant beaucoup de poussières sous le tapis. Les sourires édulcorés et les rires aigus forcés sont entrecoupés de gorgées compulsives laissant croire que l’alcool agit ici comme un lubrifiant social indispensable à la tenue de l’événement.

Les sachant seulement locateurs non résidants et non permanents, la madame qui vend pain, pamplemousses et autres marchandises bavasse aux filles à travers une mesquinerie palpable quelques histoires ayant ponctué les cinquante-deux années d'existence du camping Smith.

— Le batteur du band, là-bas, Robert, vous voyez son bandeau de pirate ?

Les filles ont bel et bien remarqué que l'homme porte au visage un tissu noir cachant son œil droit, tel le Jack Sparrow de la batterie. Il joue en tournant exagérément son visage sur le côté afin de bien voir tambours et cymbales de son œil découvert.

— Il s'est rentré une baguette dans l'œil en jouant *Summer of 69* à la fête du Canada sur la colline Parlementaire. *ZE* gros *show* de la soirée en 86, vous voyez le genre ? Malgré son œil à moitié enfoncé dans son orbite, il a terminé le *show* au complet, pis même fait deux rappels.

La commère du camping semble souffler un gâteau de fête tout en secouant la tête de découragement avant de poursuivre :

— Ça, c'est son histoire. Celle qu'il a inventée pour sauver les apparences. On le laisse aller, pis on en rajoute même quand il la raconte au monde. On est comme dans un petit village, icitte. La vérité, c'est qu'il a reçu un dard au tournoi annuel dans la salle communautaire un soir d'orage en 97. L'électricité a manqué d'un coup, pis bang ! M. Langford y en a lancé un drette dans l'œil, sans faire exprès. Le pauvre Robert menait le tournoi par cinquante et un points, en plus. Depuis ce temps-là, on a plus le droit de jouer à rien dans la salle commune dès que le ciel se couvre. Au cas où.

Horrifiées par ce terrible accident, les trois interlocutrices adoptent un silence respectueux en l'honneur de ce musicien.

Les voyant si attendries, la femme tente sa chance :

— Notre Robert a toujours bon espoir de se faire opérer en Slovaquie, une technologie super avancée de rapiéçage d'œil avec des membranes de coquille d'œuf superposées. Je ramasse justement des fonds pour lui en vendant des palettes de chocolat. En voulez-vous ?

Les filles restent hébétées.

— Euh... On a pas d'argent sur nous, annonce finalement Vicky au nom du groupe.

Bien que touchée, cette dernière repense à la boîte de pamplemousses payée trop cher par son conjoint et elle décide que, désormais, la philanthropie se calculera à l'aulne de chaque apport conjugal. Un couple égale un don.

Voyant les deux garnements qui ramassent des canettes ressurgir au loin, Katia délaisse la conversation avec la voisine vendeuse-compulsive-panier-percé pour relever la tête telle une poule gourmande suivant des yeux le fermier en route vers l'auge, une poche de grains sous le bras. Elle aperçoit le plus vieux des deux renverser à nouveau du bout de son soulier la bière d'une innocente victime alors que son frère déambule plus loin, les mains dans les poches, jouant toujours la carte de l'innocence la plus élémentaire.

— C'est qui, les parents de ces deux petits bâtards... euh, enfants-là ? demande Katia à la dame, question de profiter du fait d'avoir la pie du comté à proximité.

— Je les connais pas pis je veux pas les connaître non plus, ç'a toujours été clair avec Jack depuis quinze ans. On est permanents icitte, d'accord, mais eux autres, c'est non. On veut rien savoir.

— OK. Je reviens, annonce Katia en s'éloignant du petit groupe.

De loin, elle observe les deux gamins compléter une fois de plus un cycle de supercherie déloyale. Elle s'éloigne un peu de la fête pour avoir une vue d'ensemble de la foule tout en espérant voir les marmots se référer à un adulte. À l'affût, elle attend, sa bière fermement protégée par sa main bien fermée. Comme de fait, les deux malfaiteurs se dirigent vers la femme habillée en mère Noël – régulièrement en feu –, alors qu'elle passe dans l'assistance un contenant de plastique renfermant quelque chose à grignoter. Elle accueille les deux rejetons en leur flattant la tête avec tendresse avant de leur offrir un carré aux Rice Krispies aux couleurs de Noël. Katia saisit l'occasion et fonce sur le trio.

— Excusez-moi ! C'est vos enfants ? demande-t-elle en anglais à la femme, qui semble surprise de la voir surgir ainsi.

— Euh... non, pourquoi ?

Les deux petits garnements et leurs bouches pleines de dessert déguerpissent en un battement de cils.

— J’aimerais voir leurs parents, savez-vous où ils sont ?

— Rien de grave, j’espère ?

— Non, non, inquiétez-vous pas.

— Ils sont toujours au terrain de fers plus loin, là-bas ; vous voyez les sapins sous le lampadaire ? Sont là, plus loin, c’est eux autres, ça. Rice Krispies ?

Katia repère une vingtaine de personnes rassemblées autour de deux rectangles de terre. Tandis que la campeuse tourne les talons pour s’y diriger, la femme la met en garde :

— Restez polie et calme. On a déjà eu ben du trouble dans le passé, pis ça nous tente pas de revivre ça...

Dubitative, Katia ne comprend rien à ces drôles de mises en garde. Mère Noël lui fait un clin d’œil tenace en insistant à nouveau pour qu’elle prenne un dessert. Bredouille et résignée, la femme lui souhaite bonne chance avant de retourner sur le bord du feu rejoindre son mari-Noël qui tousse, la bouteille de vin maison toujours à la main.

Son sentiment d’injustice l’emportant sur la maturité et la raison, Katia se dirige vers le tapon de gens au loin, se doutant bien que les deux galopins s’y planquent. Elle réalise en s’approchant que la musique est différente. Du rock alternatif. Les joueurs écoutent leur propre musique venant d’un grand haut-parleur érigé dans la boîte arrière d’un F150 noir et haut sur roues garé de reculons sur le gazon. Ces gens semblent faire bande à part en ne participant pas du tout aux festivités noélisables²⁵ se déroulant plus loin.

Une fois à proximité, Katia reconnaît la fille super bien mise dont Vicky parlait, celle avec les talons faits de pieds de coupe de plastique. La fille flatte la tête du plus vieux des deux enfants. Plus loin, l’autre tient fièrement les deux fers d’un homme barbu, le cigare au bec et dont la camisole noire lui explose sur le corps. Une joute qui semble importante bat son plein.

— Bonjour, fait Katia en s’approchant de la femme.

Cette dernière la salue en retour tout en mâchant sa gomme avec la passion contagieuse de Maggie Malo dans *Watatatow*²⁶. L’enfant se colle

davantage sur elle pour qu'elle accentue ses caresses de tête. Elle lève vers Katia son verre de vin, sans pied et rempli d'un cocktail rose bonbon laiteux, en demandant :

— On se connaît ?

Comme Katia regarde le verre avec grand questionnement, la fille enchaîne sans plus attendre :

— C'est du vin rosé avec de la téquila rose²⁷. Veux-tu y goûter ?

— Euh... non merci, refuse Katia, avec le visage désabusé de celle vidant une fosse septique sans pince-nez.

— C'est rose !

— Ouais. C'est euh... c'est votre fils, j'imagine ?

— Oui, c'est mon p'tit bébé d'amour ! Viens ici, là ! ordonne la femme en l'embrassant à pleine bouche sur le front, y laissant des empreintes de rouge à lèvres.

De ses petits yeux en amande, tout aussi vifs que mesquins, l'enfant dévisage Katia en se blottissant dans les jupes de sa mère avec l'intention manifestement imminente d'entrer sous son chandail bedaine. Un demi-sourire de défi complète son air de petit monstre en voie d'obtenir l'Oscar du meilleur acteur pour son interprétation de l'ingénuité infantile.

— Votre fils et son copain, ou son frère, je sais pas trop, s'amuse à...

— Oui, mon autre bébé ! Tony, c'est le ti-gars à son père, lui, mais c'est mon bébé pareil, glousse d'un amour très alcoolisé la femme en envoyant la main à son fils comme si elle ne l'avait pas vu depuis trois ans.

Katia poursuit sa mission de capitaine Houblon :

— Ils s'amuse à... à renverser les canettes de bière du monde.

La mère fige sur place tel un glaçon sibérien. Sous la pression de son choc émotif, son talon de plastique droit casse, la faisant ainsi descendre partiellement d'un étage. Son fils court on ne sait où pour revenir presque aussitôt avec un verre de remplacement. Veillant à ce que sa génitrice soit toujours au niveau, il enlève le pied du verre pour le lui tendre. Austère à l'égard de Katia, mais toujours muette, elle le remplace et remercie son fils de la tête en se redressant, à nouveau digne et noble. Elle baisse ensuite les

yeux vers son aîné, puis revient à Katia, avant de balayer le regard jusqu'à son cadet, toujours près de l'homme costaud, apparemment son père. Dans l'interlude provoqué par ce silence réflexif, qui semble douloureux comme un vaccin brûlant, Katia fait un broissage visuel des environs. Tous les hommes présents portent la même veste de cuir sans manches, laquelle présente au dos un poisson rouge boudiné dans un fil barbelé dégoulinant de sang, le tout exposé sur une croix dorée. Leurs femmes sont toutes trop bien soignées pour se fondre dans la thématique camping des lieux. Le festival du décolleté plongeant et du jean ultra serré galbant les fesses bat son plein. Tout au bout du deuxième rectangle de sable, où se dispute une seconde joute de fers, un homme à lunettes de soleil tatoue un autre type, qui est égaré sur une chaise longue de camping inclinable et qui se divertit en commentant la partie en cours d'une voix forte tout en se rinçant la trachée de généreuses lampées de whisky.

— Riley... Riley ? RILEY ? crie la mère des garçons à l'intention du joueur en pleine action, lequel lance son fer de travers vers la tige de métal.

Après avoir manqué son coup, il lève un regard contrarié vers la responsable du dérangement tout en élargissant les bras en signe d'incompréhension. Étant donné l'inconnue qui se trouve à proximité de sa tendre épouse et de son héritier, il suspend la partie en levant les épaules, puis il rejoint sa famille. Le petit Tony trotte dans son sillage telle une sardine suivant un ogre. À la moitié du chemin, l'homme s'immobilise pour sortir de sa poche de jacket un briquet en forme de pistolet, puis il appuie sur la gâchette pour rallumer son cigare éteint.

Katia continue de parcourir l'environnement des yeux. À sa gauche, deux femmes qui discutent la dévisagent avec le mépris de celles cultivant un certain dégoût à son égard. Près d'elles, un homme, qui porte aussi des verres fumés malgré la noirceur, écarte un peu les jambes en croisant les bras, une bière en bouteille bien appuyée sur son coude, tel un veilleur de porte malcommode. À ses côtés, un type dont la barbichette poivre et sel lui descend en cascade triangulaire jusqu'en bas du nombril sourit en coin en la détaillant comme une longe de porc sirop d'érable et chipotle tout juste braisée à la perfection. Katia songe alors à partir en courant vers l'Égypte la plus près.

— Quoi ? fait l’homme baraqué et hautement contrarié en arrivant enfin à proximité de sa famille, dans un nuage de fumée grise aux effluves de La Havane.

Un fer à cheval accroché autour du biceps – son minuscule chien-de-poche-de-fils tenant l’autre comme s’il agrippait le volant d’une voiture –, l’homme hausse les épaules à l’intention de sa femme pour connaître la raison de ce dérangement qualifié de majeur.

Au bord des larmes, la dame lui explique que Katia accuse ses pauvres fils de renverser des bières ou elle ne sait trop quoi. Par exprès. L’homme l’écoute en ouvrant la bouche à la même vitesse qu’il agrandit les yeux. Il semble ne pas en croire ses oreilles. Katia remarque que ses joues deviennent rouges et que sa ride du lion se creuse en grand canyon. Elle pourrait prendre son pouls à travers le battement de ses jugulaires. Bien qu’elle regrette profondément l’entièreté de sa démarche, elle hausse tout de même le menton par orgueil. Elle a chaud. Le père prend une seconde longue bouffée de cigare. Il tourne ensuite son torse de buffle vers Katia et laisse tranquillement s’enfuir la fumée à travers le peu d’espace séparant ses lèvres. Il recule d’un pas pour la dévisager de la tête aux pieds, comme s’il cherchait à travers son apparence physique une certaine explication à ce comportement de colportage méprisant et ratoureux. Il s’approche ensuite encore plus près d’elle, anéantissant ainsi toute forme de distanciation physique que ce soit, pour lui demander en anglais :

— Mon fils a renversé ta bière ? À toé, j’imagine ? Pas à plein de monde ?

Révisant illico les intentions de la Couronne, Katia abandonne sur-le-champ l’avenue de l’accusation multiple et hoche mollement la tête tout en rêvant de retourner au feu chanter *Jingle Bell Rock*, version Garth Brooks, au cou de la mère Noël qui boucane.

— As-tu fait exprès, mon grand, pour renverser la bière de la petite madame ?

— Noon, pleurniche le petit anglophone en baissant la tête, l’air de feindre une détresse psychologique désormais irréversible.

— C’est un accident, décide le père. Nous, on inculque à nos enfants de travailler pour gagner leur argent, pas d’être malhonnêtes, faque comme on

vient ici depuis toujours, on apprécie que les gens du voisinage collaborent pis aident nos petits en leur donnant leurs canettes. C'est juste normal, pis ça les éduque sur la valeur de l'argent. La pognes-tu ?

— Ben oui ! Absolument ! Je la pogne pas pire, ouais, approuve Katia, qui veut juste quitter les lieux dans les plus brefs délais. Je suis pas conne...

— Quoi ? Je comprends pas le français.

— J'ai dit : « C'est brillant. »

— OK. Tant que c'est clair pour tout le monde ; mes gars, c'est des bons petits gars, OK ?

— Ben oui ! Des très, très bons petits gars, crache à contrecœur Katia en se penchant vers le plus vieux. Quand tu passeras demain, je vais te donner toutes nos canettes ! lui promet-elle d'un sourire édulcoré, alors que le petit se colle toujours sur sa mère, l'air apeuré par la méchante sorcière qui veut l'envoyer au pensionnat.

— Bon. Pis là, comme mon gars a renversé ta bière, c'est la moindre des choses qu'on te dédommage, faque viens.

— Ah, non, non, eille, je vous dérange pas plus longtemps. J'y vais, annonce Katia en s'éloignant doucement. J'ai quelque chose sur le feu.

— Non. J'ai dit viens icitte, on va te dédommager. Baby Blue, fais-lui un *drink* pareil comme le tien. Un double, tiens !



Bien que Mike et Katia aient changé de sujet pour épargner les autres, l'ambiance reste froide. L'effet fou rire initial de la marijuana s'estompant graduellement, les discussions au sein du groupe redeviennent moins décousues qu'au cours de la demi-heure précédente. Tous semblent à présent plus aphasiques que rieurs, sauf Éric, qui s'inspekte la paume

gauche avec grande curiosité, l'air d'y lire un message crypté divinatoire à même les lignes de sa main. Le visage intransigeant, Katia semble en avoir ras le bol des allusions suspicieuses de Mike et de son attitude en général.

— C'est bizarre pareil, quand tu y penses, que les doigts de la main aient des noms précis, mais pas les doigts de pied. Qui a décidé ça ? philosophe Éric, encore sous l'effet de ce qu'il a avalé en plus grande quantité que les autres. À part le petit ou le gros orteil, ça reste assez flou si je vous dis : « Me suis cogné l'orteil. »

— On dit pas non plus : « J'ai une vilaine écharde sur l'auriculaire », fait remarquer Marc.

— Avez-vous quelque chose à bouffer, là-dedans ? demande Sonny en désignant du menton les trois gros sacs à dos alignés sur le sol.

Éric lui raconte en riant comme jamais l'embarras de la fondue au fromage sans feu ainsi que les raisins écrasés, le pain sec et tout le tralala.

— Moi aussi, j'ai faim, avoue Vicky, dont l'estomac danse le hula hoop.

— On a surtout pus grand-chose à boire, se désole Katia, le vague à l'âme, en jaugeant son verre de vin dont les millilitres sont gravement en chute libre.

— Y a pas juste boire dans 'vie, non plus, la picosse encore Mike.

— Eille ! Lâche-moi tranquille, toi, sérieux !

Voyant que ça s'envenime à nouveau, Marc s'enflamme, heureux de faire diversion :

— On a quelque chose à manger, oui !

— Quoi ?

Dans une attente taciturne regorgeant de souhaits alimentaires tous plus variés et savoureux les uns que les autres, tout le monde espère fort pendant que Marc fouille dans son sac, le bras entré dedans jusqu'à l'épaule.

— Êtes-vous prêts ? demande ce dernier pour faire durer le suspense avant de brandir vers les étoiles le tout dernier article comestible de l'expédition.

— Moi, je le savais, se vante Mike, peu réjoui du dévoilement.

Caroline, qui voit mal à cause de la noirceur, mais dont le ventre gargouille aussi, s'impatiente :

— C'est quoi ?

— Guimauves ! gesticule Marc en lui rapprochant des yeux le sac déjà entamé.

— On a même pas de feu, bougonne Vicky, un peu désenchantée aussi. À moins d'essayer sur les chandelles ?

— Petit, Alexis disait : « Comment ça que c'est pas mauve des guimauves », rigole Caroline, le regard fixant le vide devant.

— Oui, tu nous l'as déjà dit, fait remarquer Éric, son ton de reproche signalant sa présence.

— Ben là, tu vas quand même pas me reprocher de penser à notre fils quand je suis rendue à mi-chemin dans le couloir de la mort ! explose Caroline, sans que personne comprenne trop pourquoi.

Décidément, tout le monde est à cran. Figé, Éric lui passe une main dans le dos alors que Marc ouvre le sac pour en faire l'inventaire. Il compte.

— Il en reste vingt. Par personne, ça fait...

Il calcule dans sa tête.

— Mettons trois guimauves chacun... avec une personne qui en a juste deux.

Tout le monde se tourne vers Sonny Bears comme s'il était d'emblée désigné comme le valeureux perdant. Vexé, il se défend :

— Ben là, je vous ai donné des sprays gratuits, les *dudes* ! Pis c'est moi qui a eu faim en premier !

Katia saute à pieds joints dans cette deuxième occasion de troc :

— Je t'échange deux de mes guimauves contre un autre splif.

— Bon, *checke* mon autre, s'étonne Mike en riant un peu mesquinement.

À voir son regard soutenu, son œil vif et son faux sourire implacable, il se rend à l'évidence qu'elle ne déconne pas. Elle ajoute même :

— Peux-tu me laisser gérer ma vie, s'il te plaît ? Merci.

— C'est que, j'les aurais peut-être voulues, moi..., explique-t-il, aussi affamé que débiné de la voir ainsi troquer des vivres contre des stupéfiants.

— *Deal* ! accepte Sonny, qui ignore Mike comme sa première queue de chemise et qui tend la paume pour réclamer son dû.

— Va t'en chasser toi-même, des guimauves, réplique Katia en lançant les friandises vers Sonny, l'une à la suite de l'autre. Un splif « roulé », on s'entend, précise-t-elle, armée du regard toujours impénétrable d'une experte négociatrice de titres sur le grand marché des capitaux mondiaux.

Marc tend le sac à chacun pour compléter la distribution des boules blanches. Vicky se met aussitôt à la recherche d'une petite brindille au sol devant elle. Elle en déniche une parfaite, qu'elle plante au centre de sa première guimauve avant de la suspendre au-dessus de l'étroite flamme dansante d'une des deux chandelles.

— Chérieux ? ironise Sonny – la cavité buccale déjà pleine.

Il la juge de loin en égrainant de la mari dans le creux de sa main. Prête à faire preuve de toute la patience du monde pour se régaler à sa guise, Vicky se justifie :

— J'aime pas ça froid. C'est comme la fondue au fromage, pour moi ; ça marche juste pas.

Marc et Mike restent immobiles tout près d'elle, tenant leurs guimauves dans le creux d'une main.

— J'attends de voir si ça marche, son affaire, explique Marc en espionnant Vicky.

— Moi aussi.

Tombant dans la lune au son du projet de cuisson qui s'étire désespérément en longueur, Caroline, qui est redevenue plus calme, commente, le regard vrillé à la flamme :

— C'est comme l'opposé du Noël des campeurs d'hier...



Le feu de joie étant gigantesque et très puissant, Éric approche des flammes sa branche d'un mètre de long sur laquelle une guimauve pas encore cuite pendouille.

— C'est ben trop chaud, la face me fond ! Ça me prendrait une perche olympique !

— Moi aussi, ma barbe sent le chauffé, c'est pas des farces. Il faut enlever une bûche de dans le poêle, les mousquetaires ! déconne Mike en regardant à nouveau aux alentours pour chercher Katia, étant donné qu'elle a disparu depuis déjà un petit moment.

Au son de la chanson *Santa Claus Is Comin' to Town*, remixée à la Alan Jackson, Éric élabore une technique rusée qui consiste à approcher sa guimauve tranquillement des flammes, à l'en reculer, à l'en rapprocher à nouveau, à faire marche arrière, et ainsi de suite pour effectuer une cuisson par étapes. En bon clown de service, il coordonne sa stratégie à la musique en se remuant les gigots plus qu'il ne le faut.

— T'as l'air de Dingo qui fait de l'escrime, déclare Caroline en balayant des yeux les alentours pour s'assurer que personne n'assiste à son déconnage.

Hélas, de l'autre côté du feu, le père Noël se met à tousser en s'étouffant à la vue des bouffonneries de guimauve d'Éric. Connie rit aussi tout en incitant quelques personnes autour à prêter attention au drôle de moineau qui fait le fou.

Ravi, Éric susurre :

— Je fais rire le père Noël... imaginez, c'est sûrement le fantasme ultime de tous les enfants du monde entier !

— Son heure de gloire, soupire Caroline aux autres en regardant son conjoint qui lève sa canette de bière en direction de l'euphorique *Santa*, qui lui répond en projetant vers la lune sa bouteille de vin rouge d'appellation d'origine contrôlée Château-Spencer.

À ses côtés, sa femme Noël semble encore fumer de la jupe, mais de loin, il est difficile de dire si c'est la boucane du feu qui l'entoure ou un nouveau début d'incendie.

— As-tu vu ça ? On est *chummy-chummy*, asteure, apprécie Éric.

Assise sur son mari, qui lui est assis sur une glacière, Connie prend une guimauve qu'elle trempe dans son verre de vin rouge pour faire rire sa voisine, qui arbore le teint orange-cancer de celle qui n'a jamais entendu parler de sa vie des rayons UVA. Les deux femmes s'esclaffent dans une symphonie à double rire gras.

Vicky remarque alors quelqu'un, plus loin, qui semble observer la fête en catimini. Une silhouette dans l'ombre avance le long du chemin en tentant de se cacher derrière des arbres pour ne pas être vue.

— Regardez à minuit moins quart, dans le chemin, c'est-tu l'autre voisin d'en face, ça ?

— *Shit*, oui, c'est le Tanguy, reconnaît Marc.

— C'est ben *fucked up*. J'ai des frissons.

— C'est quoi dans sa main ? On dirait un manche ?

— Ah mon Dieu... C'est sûr que c'est un manche de hache ! s'époumone Vicky, prête à lancer l'alarme générale de courir aux abris.

— Moi, c'est surtout ma blonde que j'aimerais voir revenir, pas le voisin d'en face, dit Mike.

— Ouin, est où, Kat ?

— Pas aux toilettes depuis vingt minutes, certain.

— Ouais, ça fait un bout de temps qu'elle a disparu, peut-être que...

Caroline agrandit les yeux comme une perchaude dans le fond d'une chaloupe. Vicky aussi. Même Mike se laisse un peu prendre à ce jeu des suppositions aussi faciles que terrifiantes. Leurs trois têtes se tournent vers le gars louche, toujours tapi dans la pénombre avec sa hache.

Ils frissonnent.



Son verre rempli de rose-laiteux-bien-opaque à la main, Katia écoute Riley, le père des deux petits voyous, lui faire part des règlements. Il cesse tout d'un coup son envolée explicative pour dire, en pointant le verre que sa femme, Britany, alias Baby Blue, a concocté :

— Aimes-tu ça ?

— Oui, oui, c'est très, très bon.

— Ton verre est encore plein, remarque Riley en l'incitant de la main à boire un coup.

Katia rit comme une hyène avant d'aspirer du bout des lèvres une gorgée du cocktail infect alliant l'acidité du vin rosé au goût sucré et lactescent de la liqueur de téquila. Une fusion acido-basique probablement rudement efficace pour déboucher les conduits de lavabo. Le bouillon lui rappelle en bouche les folles années de ses premières expériences de consommation d'alcool où elle mélangeait sans scrupule, dans une bouteille d'eau en plastique, ce qu'elle appelait du « brun », du « vert », du « blanc » et du « lait », en parlant ainsi des alcools forts dérobés dans le bar du sous-sol de ses parents. Comme le résultat donnait toujours un liquide brun fétide, Katia se réjouit que la couleur de son verre actuel soit plus attrayante qu'à l'époque.

— Faque tu joues en équipe avec moi contre Dino Luck pis Westcut. Tunder est trop défoncé, il manque tous ses shoots. Avec la moto comme gageure, faut gagner, si tu comprends ce que je veux dire, insiste Riley en recentrant sa veste de cuir sans manches d'un roulement d'épaules.

D'un regard rageur, voire limite violent, il dévisage ses rivaux d'en face en avançant vers eux. À la ligne du centre, il leur présente son poing fermé en guise de « bonne chance ». Katia l'imité.



Elle observe de côté ce grand gaillard à la carrure d'armoire à glace et à la mâchoire carrée : son regard de brute, décidé à assassiner son adversaire, et ses mouvements, qui dégagent la primitivité gestuelle d'un enfant maladroit qui ferait bouger ce grand corps comme dans une mascotte.

Katia frappe son poing sur le sien et lui sourit. Il lui renvoie la pareille.

— T'es belle quand tu souris.

La joute commence.



Refocalisant son attention sur le feu plutôt que sur Tanguy, qui a désormais disparu, Vicky rassure Mike :

— S'il l'avait assassinée avec sa hache, le voisin d'en face serait en train d'enterrer Katia dans le bois, pas de rôder autour de la fête, l'air de vouloir piquer les restes de sandwiches du buffet, tu comprends ? Il aurait aussi caché l'arme du crime. Me semble.

— Merci pour tes bons mots, mais ça le fait pas.

Toujours dans son rôle de bouffon à la guimauve, Éric se fait maintenant encourager par des sœurs triplettes – saisonnières-permanentes-résidentes – qui applaudissent, tout feu, tout flamme, en direction du séduisant boute-en-train québécois. Les femmes retraitées qui se ressemblent comme trois gouttes d'eau Evian se lèvent même de leur siège pour imiter Éric dans sa danse de cuisson affriolante.

— Caro, ton chum se fait *cruiser* par des matantes, l'informe Vicky en riant sous cape.

— Si ça peut lui faire plaisir de faire son *show*, répond Caroline en blanchissant des yeux vers la Grande Ourse.

Délaissant peu à peu les classiques de décembre revisités folk, l'orchestre commence la classique chanson *Bad to the Bone*. La ritournelle étant associée à l'effeuillage de vêtements par les trois quarts de la planète, les femmes se mettent à crier comme des demeures pour encourager Éric en ce sens. Connie arrive même près d'Éric en catimini pour l'entourer d'une guirlande de lumières de Noël multicolores. Elle le palpe sous tous les

angles sans trop de délicatesse en le faisant pivoter sur lui-même, l'air de décorer un vulgaire sapin sur un tour de potier. Elle glisse ensuite le petit boîtier contenant les piles dans une des poches du danseur avant de s'éloigner pour admirer son travail. Tout le monde applaudit son humoristique initiative lumineuse. Comme si de rien n'était, le petit comique continue de faire dorer sa guimauve presque prête en ondulant à présent du bassin tel un mélangeur à gâteau. Il agite doucement sa branche au-dessus de sa tête comme le ferait Kevin-le-danseur-nu-pompier avec son manteau jaune. Sensibles à l'intérêt des femmes pour le mâle illuminé dansant, le père Noël et Tom se mettent à se dandiner à leur tour près du feu, question d'attirer aussi sur eux les regards féminins. Entraînées par le mouvement, certaines juillettistes se lèvent pour grimper sur des glacières. D'autres personnes près de la scène s'enflamment à leur tour en sifflant ou en tapant des mains. Davantage préoccupé par la disparition de sa blonde que par la séance de danse sensuelle contagieuse qui prend de plus en plus d'ampleur dans les alentours, Mike s'éloigne pour chercher Katia plus activement.

— *Let's go*, mon Ric ! l'encourage Marc tout en incitant Vicky à se placer devant lui pour aussi se faire aller le popotin au son de la musique.

— Vous dansez pour moi, madame ? lui demande-t-il aussitôt, à nouveau basculé dans un jeu de rôle improvisé.

— C'est dix piastres, déconne Vicky.

— Pas cher, comme quand j'étais au cégep.

Caroline secoue la tête d'étonnement en parcourant la levée de cette foule embrasée, dont son chum est clairement l'incendiaire. Une fierté aussi agacée que sincère émane d'elle.

— Mon chum a pas de juste milieu, on dirait, confie-t-elle à Vicky, qui est en pleine danse lascive lucrative, donc qui ne l'écoute pas.

La guimauve d'Éric chauffe toujours durant ses éternels allers-retours vers les flammes et commence à ramollir. Elle pendouille même un peu au bout de sa branche. À fond dans son rôle d'animateur de foule, il ne remarque pas qu'il va la perdre dans le feu.

Comme elle le voit en retrait, à quelques mètres d'elle, à inspecter les alentours, le nez au vent, Caroline rejoint Mike.

— Voyons, elle peut pas être disparue de même, lui confie ce dernier en la voyant approcher.

Songeant au voisin avec sa hache à la main, dissimulé à l'orée des bois, Caroline propose :

— Je peux aller voir dans les toilettes des filles avec Vic, si tu veux...

— Ouin, j'aimerais ça. Je sais pas, c'est con à dire, mais ça m'inquiète.

— OK, je vais aller chercher Vic.

En route vers sa mission, Caroline reçoit quelque chose dans les cheveux. Comme elle croit que c'est un barbeau géant ou un papillon de nuit, elle pousse un petit hurlement en agitant la tête tel un bovin incertain de l'enclos dans lequel il doit entrer. Mike, qui la voit faire, intervient :

— Quoi ?

— J'ai reçu de quoi dans 'tête. Une grosse bibitte, pis c'est comme chaud...

— Montre, fait-il en la faisant pivoter sur elle-même.

Il regarde, recule, mais ne dit rien. Son regard passe du feu plus loin, à la tête de Caroline, du feu à Éric, puis à sa tête à nouveau.

Sans qu'il ait besoin de lui révéler la nature du projectile qu'elle a reçu, elle passe sa main derrière sa tête. Alors que ses doigts restent pris dans de la gomme molle, elle comprend...



— L'humoriste du pôle Nord, toi chose... le sac à blagues du père Noël..., chiale Caroline en croisant les bras bien serrés alors que Sonny rigole pour la toute première fois en entendant cette anecdote capillaire aussi sucrée que savoureuse.

— J'ai à peine fait tourner un mini peu ma branche en dansant pis la guimauve est partie vers la lune... un malheureux accident, que veux-tu ?

— J'ai encore les cheveux collants. Ça part pas ! En revenant le soir, Vicky a essayé de m'enlever ça avec de l'huile d'olive, imagine-toi l'horreur. J'ai dormi en me roulant la face dans le gras pis le sucre sur mon oreiller pendant que le responsable du drame ronflait en cuvant son vin. Ma face sent encore la barbe à papa aux olives noires pressées à froid.

— Exagère surtout pas, la supplie Éric, un rictus bien présent au visage.

— Une odeur de fête foraine en Toscane, y a pire, imagine Marc, un peu trop positif.

— Exagère pas quoi ? Touche ! Touche les mottions gommants encore pognés dans mes cheveux, Éric !

— C'est beau, là. J'y ai déjà touché.

— Pis sens aussi !

— Oui, c'est beau, j'ai dit. C'est vrai que quand tu bouges vite la tête, ça sent la fête foraine de Toscane.

— C'était *fucking* drôle, tes lumières de Noël, *dude*, apprécie à retardement Sonny, l'air enfin *stone* plus que jamais.

Mike écoute, sans être attentif, l'anecdote des cheveux-à-la-guimauve qu'il connaît déjà pour en avoir été témoin aux premières loges. Dans la pénombre, il fixe Katia. Elle le sent. Têtue, cette dernière fait semblant qu'il n'existe pas depuis déjà plusieurs minutes.

Sous son regard insistant, elle craque.

— Quoi encore ? demande-t-elle en se retournant vers lui avec grande impatience. Je respire pas comme tu voudrais que je respire ?

— Peut-être que j'attends juste de voir si t'as de quoi à dire ?

— Comme quoi ? Sois plus clair, pis on va faire le tour de la question plus vite.

— On va aller prendre une marche plus loin pour vous laisser régler votre conflit en privé, hein, les filles ? déconne Marc en se tournant vers Vicky.

— Es-tu malade dans 'tête ! Chicane conjugale et tentative d'arrachage de têtes ou pas, je bouge pas mon cul d'icitte. Je dirai rien, allez-y,

chicanez-vous comme vous voulez. Go ! Pas de problème. Allez-y !

— Ben non, pas besoin de vous en aller. Aucune cachette, tout le monde comprend la situation SAUF LUI, on dirait. Peut-être qu'on pourrait y expliquer en groupe ?

— Non, moi, je comprends pas trop non plus, avoue Éric avec une moue perplexe. Je comprends le début, mais pas le reste, on dirait.

— Mêlé-toi pas de ça, susurre Caroline en lui faisant de gros yeux de hibou tout à fait appropriés au contexte et à la noirceur.

— T'avais peut-être du gros fun, dans le fond ? C'est ça, hein ? sous-entend Mike, qui, encore contrarié, semble clairement chercher la main du diable sous le lit.



Dans une panique cyclonique, Caroline fonce vers le module de toilettes, suivie par Vicky, qui presse le pas pour arriver à suivre la fugitive collante en furie.

— Peux-tu croire à ça ? Éric. Mon chum. Le sapin de Noël dansant, là... qui me scrape la tête ! À un moment donné, y a toujours ben des limites ! Ça arrive à qui, ça, hein ? À qui ?

— T'es tellement pas chanceuse avec ça, toi, Caro... tes cheveux, je parle, confirme Vicky avec grande compassion en pénétrant dans le bloc sanitaire.

L'endroit est manifestement plus vaste et mieux entretenu que la cabane de bois malodorante à proximité de leur emplacement. Elles trouvent même l'odeur de simple urine séchée fort agréable comparativement à celle qu'elles subissent depuis le début de leur séjour. Vicky invite son amie à se dépomper les nerfs :

— Éric a pas fait exprès, tu le sais ben. Dis-toi qu’au moins personne va te voir sauf nous ; c’est pas comme si on rentrait à l’école lundi matin ou qu’on était dans un hôtel chic en Europe, mettons.

— J’étais quand même à douze mille mètres de lui, c’est quoi les chances que je la reçoive en plein dessus ?

— Une guimauve molle est si vite arrivée²⁸, comme on dit, déconne Vicky avant de pouffer de rire, en bon public pour elle-même.

Caroline la fixe dans le miroir avec grande froideur.

— Excuse-moi, c’est juste que... ça va s’enlever avec du savon, j’en suis certaine ! Viens.

Vicky tire vers elle une chaise abandonnée près de la porte, puis elle invite Caroline à s’y s’asseoir. Telle une chirurgienne débutant une délicate opération, elle remonte ses manches et s’approche, les deux mains vers le haut comme pour éviter de contaminer ses gants chirurgicaux. Elle inspecte et tâte un peu la chevelure de sa patiente avant de pousser :

— Ciboire ! Y en a partout en arrière. C’est plein de mottes collants... Le sac t’a explosé au complet su’a tête ou quoi ?

— Je saiiis, pleurniche Caroline en promenant sa main partout derrière sa tête.

— Arrête, tu l’étends encore plus pis tu mêles tes cheveux dedans, la met en garde docteur Vicky.

— Comment veux-tu que je me lave ça comme du monde icitte ? On a même plus de vingt-cinq cents pour la douche en plus ! colère-t-elle en souvenir du don d’Éric généreusement offert pour subventionner la partie de boum-boum aquatique des voisins roux.

— Pas le choix d’utiliser l’évier ici.

Les deux filles détaillent le petit lavabo un peu bruni d’usure qui semble d’une propreté bien relative avec son robinet oxydé. Sur le comptoir repose un serpent collant pour les mouches qui semble avoir décroché le jackpot tout juste avant de décrocher du plafond.

Caroline soupire.

— Le camping, c’est le fun quand ça va bien, pas quand ça va mal.



Après avoir tenté tant bien que mal de déloger le maximum de guimauve des cheveux de son amie, Vicky amène doucement Caroline à se faire à l'idée :

— Ça prendrait un corps gras, je pense ; ça partira pas avec le savon d'ici. Fais-toi une couette en attendant, pas le choix.

— Il pue le dégraissant de vieux garage *cheap*, leur savon.

Vicky propose d'essayer autre chose à leur retour au campement, selon ce qu'ils ont en leur possession. Les cheveux encore un peu mouillés, Caroline sort la première et remarque un groupe qui crie près d'un lampadaire tout au fond du terrain central.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Vicky, qui sort à son tour, reconnaît le jeu dont il est question.

— Ils jouent aux fers, mon grand-père adorait ça.

Elle plisse des yeux et avance le cou.

— Eille, c'est pas Kat, ça ? Regarde la fille qui joue avec le gros baquet qui porte une veste de cuir ?

Caroline s'attarde à la scène, les pattes-d'oie fripées comme de vieilles figues.

— Ben oui... Veux-tu ben me dire ce qu'elle fait là, elle ?

Ambivalentes quant à ce qu'elles doivent faire ou dire à Mike, elles regagnent la fête d'un pas nonchalant, la mine un peu allongée. Empressé d'avoir le verdict de la prise-de-présence-aux-toilettes, il rejoint les filles à mi-chemin sur une lancée énergique de grands pas de géants lui donnant l'air d'avoir le feu de Noël pris au cul.

— Pis ? Était là ? Vous l'avez vue ? Elle file pas ou quoi ? Est retournée au campement, peut-être ?

— Non.

— Non quoi ?

— Non à tout ça.

— Elle était pas là ? Vous l’avez pas vue ? Voyons donc, je comprends tellement pas.

— Oui, on l’a vue. De loin.

— Où ça ? s’étonne Mike en ouvrant grand les yeux et les bras, découragé.

— Là-bas, indique Vicky en lui pointant d’une main molle l’attroupement de gens en marge des autres.

Apercevant sa blonde en pleine joute de fers, Mike tombe des nues :

— Qu’est-ce qu’elle fait là, ostie ? C’est qui, eux autres, premièrement ?

— Elle joue sûrement aux fers avec des résidents permanents-saisonniers, tente Vicky, comme si ça pouvait être compréhensible et tout à fait justifiable étant donné leur statut domiciliaire.

— Ç’a zéro rapport qu’elle soit là, voyons ! Résident-machin-chose ou pas, quessé qu’elle fait là, ostie ? répète Mike, qui n’en croit pas ses yeux et qui trouve la situation tout sauf normale. Voir que quelqu’un va juste pisser pis que finalement il se joint au tournoi annuel de fers avec des purs inconnus !

Comble du malheur pour lui, la scène – bien que se déroulant au loin – parle d’elle-même ; Katia, qui semble réussir un bon coup, saute sur place en échangeant un poing à poing enflammé avec son acolyte en cuirette.

— C’est qui, lui ? On le connaît-tu, ce gros navet-là ?

— Il me dit rien, se prononce Vicky, qui tente de bien voir malgré la noirceur et la distance.

Préoccupée par ses cheveux agglutinés et son fond de tête qui pique horriblement, Caroline décroche un peu du dossier « Katia chez les Gaulois ».

— En tout cas, votre amie est dure à suivre par bouttes, laissez-moi vous le dire !

Hors de ses gonds et la barbe fumante de colère, Mike tourne les talons pour regagner le feu.



Mike termine de raconter à Marc l'absurde situation lorsque les deux filles reviennent en traînant un peu de la patte. Ce dernier le rassure et lui fait un clin d'œil comme pour dire que ce n'est pas si dramatique que sa blonde s'amuse un peu avec des locaux. Mike grogne en guise de réponse, toujours en pétard. Voyant la foule de plus en plus grande qui encourage Éric, toujours en mode dansant, Caroline esquisse un sourire en oubliant un peu sa mise en plis collante. Au même moment, Sonny, qui surgit de nulle part comme à son habitude, attrape Marc et Mike au cou en criant :

— Libarté ! Libarté ! Libarté !

— *What the fuck ?* Dégage, *man* ! s'offusque Mike, ultra marabout, en glissant de son étreinte comme de l'étau d'un serpent gluant.

Constatant que son copain est réellement de mauvais poil, Marc utilise sa carte d'astuce pour se débarrasser de l'intrus au plus vite :

— Va donc nous chanter une de tes tounes en avant à 'place de rester là à rien faire !

L'orgueil bien accroché au cœur et l'égo tout à coup en berne, Sonny y réfléchit un instant, question de jouer la star qui se laisse désirer. Visiblement éméché, il dévisage Marc, les yeux louchant un peu vers le centre, puis il demande, la langue fourchue :

— Aaah ouiiin... Laquelle ch'tu voudrais, mettons ?

— Ma préférée dans ce que t'as écrit, c'est vraiment *Amazing* ; les paroles mon gars, c'est trop fort, ça rentre sur un moyen temps, en met Marc, question de tartiner plus que le client en demande.

— Ah ouais, *fuck*, c'est ma meilleure, *dude*, se réjouit l'auteur-compositeur-interprète du dimanche. Je te fais ça *live, right now* !

Marc envoie un clin d'œil amusé à Mike lui signifiant que le tour est joué et que, du même coup, ce sera divertissant. Le troubadour s'éloigne vers la scène en titubant.

Prenant une courte pause, Éric se dirige vers Caroline, le sac de guimauves accroché à un doigt comme à une patère.

— Mon amour, je vais te faire une belle guimauve dorée pour me faire pardonner !

— Non, c'est la dernière chose au monde que j'ai le goût de manger en ce moment. La dernière, j'te jure.

— Bien grillée, pas trop brûlée, mon amour ? insiste Éric, question de lui donner l'eau à la bouche tout en la faisant sourire.

— NON ! Non merci !

Au même moment, une querelle éclate sur la scène. La musique cesse d'un coup alors qu'un brouhaha rehaussé de voix fortes et de sons d'instruments de musique hors mélodie s'élève vers les cieux.

Au cœur de l'embardée, Sonny plaide sa cause en suppliant l'orchestre, les bras vers le ciel, de le laisser interpréter juste une seule chanson, mais Steven, le chanteur, et Robert, le batteur, s'y opposent ferme.

— Ayoye, bravo..., déconne Mike en accusant Marc, qui rigole jaune moutarde en retour.

Interpellés par l'interruption soudaine de la musique ainsi que par ce vacarme agressif en pleines festivités de Noël, Connie et Tom Smith accourent près de la scène pour comprendre les raisons justifiant un tel chahut. Steven donne un coup de micro sonore sur le torse de Sonny pour le faire dégager de son territoire artistique, mais ce dernier explose de rage en fonçant vers lui, incliné comme un bloqueur de football. Le contact violent fait trébucher les deux adversaires vers l'arrière, sur la batterie de l'homme pirate, qui n'a pas vu venir la collision et qui encaisse le coup en recevant sur lui les deux gars ainsi que tous ses tambours.

— Voyons donc, tabarnak..., s'étonne Marc, qui ne rit plus du tout, son amusement laissant à présent tout le plancher à une puissante culpabilité.

— Regarde ce que t'as fait..., lui reproche à son tour Vicky, reniant déloyalement son conjoint, désormais pointé du doigt comme l'unique responsable de ce spectaculaire interlude de musiciens tamponneurs.

— Ben là, arrêtez ! J'ai quand même pas dit d'aller assommer du monde... juste de chanter *Amazing*, sa toune-qui-est-pas-sa-toune.

Faisant fi de la bagarre musicale, Mike espionne à nouveau Katia. À son grand désespoir, elle semble toujours en flagrantes festivités récréatives avec ses nouveaux petits copains.

Voyant son ami préoccupé et désirant fuir la descente aux enfers artistiques du conspirationniste, de laquelle il se sent passablement coupable, Marc annonce :

— On va faire un petit tour, les filles, ce sera pas long.

Ces dernières acquiescent de la tête, les yeux rivés sur l'échauffourée mettant à présent en vedette Connie, qui tente de remonter sur ses pieds le batteur-échevelé, alors que Sonny et le chanteur roulent comme deux pogos dans le ketchup entre une guitare tombée sur la scène et le pied de micro.

La barbe croche, une main sur la hanche et l'autre sur sa bouteille, le père Noël observe aussi la scène, tout en se descendant une bonne goulée de Jack Daniel's, en remplacement de sa bouteille de Spencer-wine désormais sèche.



Marchant d'un bon pas en sens opposé à la fête, Éric, qui n'est pas au courant du motif de cette soudaine expédition, demande à ses copains :

— On va où ? Pour quoi faire ?

— Voir ce que Kat fait...

— Elle est où ? Vous l'avez trouvée ?

— Commence par éteindre tes lumières, *el sapino*.

Éric ferme aussitôt le petit interrupteur dans sa poche, puis la noirceur s'étend alors complètement autour d'eux. Ils se planquent près de la première rangée d'arbres en bordure du chemin, tout juste après le stationnement de motos, pour avancer incognito vers les terrains de jeu de fers. Plusieurs fêtards fourmillent dans les alentours et quelques enfants batifolent, çà et là. Une ambiance tapageuse et désordonnée règne sur les lieux. Le solo de guitare de *Enter Sandman* de Metallica est rugé par un haut-parleur gigantesque trônant en roi dans la boîte d'un camion agrémenté de jantes d'acier anthracite démesurément imposantes et stationné de reculons pas très loin de la joute de fers. D'ici, la bagarre en cours sur la scène principale importe peu, car les deux fêtes semblent se dérouler en parallèle.

Dorénavant tapis dans un buisson à la hauteur de cette curieuse réception estivale, les gars observent avec plus d'attention ce qui se passe. Curieusement, rien ne rappelle Noël de ce côté. Deux femmes dansent de façon suggestive debout sur des tabourets alors que le tatoueur à verres fumés est toujours à l'œuvre sur son client en bedaine, la cigarette au bec, la bouteille d'alcool appuyée sur un genou. Quelques motorisés de luxe se trouvent devant le terrain de fers où Katia dispute un match avec le type inconnu. Elle semble s'amuser ferme, levant de temps à autre les bras vers les étoiles en criant pour encourager son partenaire.

— Veux-tu bien me dire c'est quoi, ce party de débauche là ? s'étonne Marc en toisant les participants aux allures toutes moins commodes les unes que les autres.

Au même moment, les deux filles éméchées qui dansaient arrivent à proximité de Katia. Elles trimbalent une bouteille de boisson quelconque et de petits verres à shooter dans un cabaret. Plus loin, un quidam se pointe avec une moto. Il enfonce les freins avant au maximum avant de faire rouler le pneu arrière sur l'asphalte du stationnement des roulottes. Le pneu roule et roule sur le bitume dans un vacarme sans nom laissant s'échapper une fumée noire et opaque sentant le caoutchouc brûlé. Éric bouche ses oreilles alors que les gens de la fête cessent toutes activités pour se mettre à crier comme des diables dans l'eau bénite afin d'encourager le responsable du nuage de poivre à poursuivre son manège. Katia agrandit les yeux de stupéfaction alors que les filles près d'elle sautillent sur place en criant de joyeuses onomatopées en direction du spectacle.

— On dirait des vrais motards, sans niaiser..., lâche Mike qui croit comprendre à quel genre de zèbres ils ont affaire.

— Les gars portent le même jacket de cuir avec le même dessin *fuck top* en arrière..., renchérit Marc en reculant encore plus dans le feuillage, question de disparaître davantage. Qu'est-ce qu'ils font dans un camping comme ici ?

— On s'en va, les gars, propose Éric, qui craint désormais pour leur sécurité d'espions.

— Attends... pourquoi ma blonde est là, voulez-vous ben me dire ?

Le cavalier de la moto en folie cesse de faire tourner la roue arrière tout juste avant que le pneu n'éclate sur la foule. Tout le monde crie et applaudit un ultime coup, puis la fête reprend son cours, avec une odeur d'hydrocarbure fossile brûlé en prime ainsi que des particules de caoutchouc dans l'air bouchant les pores de peau de tous. Les filles près de Katia se retournent à nouveau vers leur nouvelle amie.

De la forêt, les gars n'entendent pas la conversation, mais voient que les trois filles discutent.

— M'as-tu vu les pitounes *cheap...*, commente Marc en parlant des deux femmes habillées de façon suggestive, avec des jeans très serrés et des chandails bedaine moulants.

De loin, les voyeurs perçoivent que l'une d'elles s'approche davantage de Katia en se tortillant, l'air de discuter d'un sujet hautement libidineux. Katia dépose son verre au sol pour se mettre à tâter les seins de la première fille, avant de faire de même avec ceux de la suivante.

— Tabar..., commente Marc alors qu'il se tourne vers Mike, qui rumine comme une vache, sans dire un mot.

— OK... Ayoye..., complète Éric, qui ressent malgré lui une certaine excitation.

Hésitante, Katia se promène de la poitrine de l'une à celle de l'autre, l'air d'être en pleine délibération à propos de quelque chose de complexe au niveau de leurs glandes mammaires. Son partenaire de jeu revient vers le trio pendant que Katia termine ses examens de bustes. Il discute avec les filles un instant avant d'éclater de rire tout en flattant affectueusement Katia dans le dos. Les rôles sont alors inversés ; les deux filles tâtent les seins de Katia, qui avance même le torse pour leur permettre de bien s'y prendre. Le type baraqué observe le tout du coin de l'œil tel un gourou guidant ses fidèles vers le droit chemin. Une fois l'examen terminé, tous rigolent à l'unisson alors qu'un shooter est servi à tout le monde. La bande de copains trinque cul sec dans une réjouissance fraternelle touchante.

— C'est beau, j'en ai assez vu, décide Mike en se tournant vers la forêt pour quitter le périmètre.

Comme Éric reste en poste à espionner la fête, et surtout les jolies filles qui dansent à présent sensuellement sur *Toxicity* de System of a Down,

Marc l'appelle :

— Décroche, Éric, on s'en va.

— Oui, oui.

Il se retourne pour suivre les autres, mais stoppe net sa lancée. Un type se trouve dans l'ombre à quelques mètres de lui, mais un peu plus creux dans le bois. Une lampe de poche sous le menton éclaire seulement son visage recouvert du masque du tueur du film *Halloween*. D'une voix creuse et sombre, le type prononce :

— *Do you have chocolate ?*

Sans se consulter, les gars détalent comme des lapins en perçant un trou dans la nuit.



Comme on annonce avec prévisibilité la présence de goélands dans un stationnement recouvert d'un tapis de frites, Sonny déclare :

— Elles montrent tout le temps leurs boules, ces deux-là.

— Katia pis qui ? demande Caroline, qui ne suivait pas la conversation.

— Pas moi, nouille, les deux nu-nuches du party ! Comme si je faisais juste ça dans la vie, montrer mes boules au monde, s'offusque Katia d'un haussement d'épaules²⁹.

Pendant qu'un silence de malaise s'installe, Mike tousse à trois reprises comme s'il avait une boule de poils d'angora dans la gorge.

— Quoi encore ? s'insurge dans le vide Katia, comme si le silence lui-même la traitait de dévergondée.

— Euh, rien, rien, répond Mike, les sous-entendus lui giclant en cascade du nez et des oreilles.

— De toute façon, les deux autres filles, c'était plus de « se les faire pogner » que de « les montrer », je dirais, précise Éric, désireux d'appeler un chat un chat.

Revenant à l'essentiel-situationnel, Caroline demande :

— Dans le bois, c'était vraiment le voisin Tanguy-tueur que vous avez vu ?

— Oh oui, hein ? n'hésite pas une seconde Marc, à la recherche de toute forme de doute que ce soit dans le langage corporel obscur de ses compatriotes.

— Je suis parti sur une gosse en ta ; un chevreuil sur une balle de fusil, toi, avoue Éric. Tu te revires de bord pis un maniaque avec un masque éclairé te regarde en te demandant du chocolat, mettons que tu traînes pas dans les parages pour te ramasser un casseau de fraises des champs pour les tremper dedans.

— Il niaisait, le gars, il devait s'emmerder avec ses parents, déclare Mike, l'air certain de sa présomption.

— Pourquoi tu dis ça tout à coup ? T'as eu la chienne solide, toi aussi, hier. Un petit pet nerveux, certain.

— Voir que quelqu'un de vraiment dangereux fait ça, ajoute Mike.

— Il niaisait... Je vais aller surprendre une madame dans sa douche avec un couteau de boucher pour niaiser ; on va voir si ça va être drôle, exagère Marc.

Mike lâche prise.

Roulant un autre pétard, Sonny, qui ne les écoute qu'à moitié, poursuit sa rengaine plaintive en ricochet à cet événement de la veille :

— Le gars veut juste chanter sa toune... tranquille. Juste faire un cadeau à son public... UNE chanson... pas une album au complète, juste une...

Un léger bruit de branches qui craquent se fait entendre dans les bois, au loin. Au même moment, la lampe frontale que porte Vicky s'éteint. Les piles sont à plat. Celle d'Éric pâlit aussi dangereusement depuis quelques minutes.

— Si on finit la nuit avec pus de lumière pantoute, je m’auto-assomme sur un bouleau pour me réveiller juste demain, dévoile à voix basse Vicky, qui scrute les environs pour identifier l’arbre gagnant.

— Je sais pas si j’ai plus peur de l’ours ou du voisin tueur, confie Caroline, ambivalente quant à la créature offrant le scénario de mort le plus effroyable.

— Dans l’obscurité totale, une hache qui te tranche une jugulaire ou une mâchoire qui te décapite le cou... me semble que ce doit être du pareil au même, spécule Katia.

Caroline blanchit dans la nuit noire au point d’en devenir presque lumineuse.

— La hache, si elle est bien aiguisée, c’est franc, ça coupe, bang ! Tu meurs sur le coup, analyse Marc. Moins pire que l’ours qui te tire les entrailles avec ses dents pour jouer, je pense.

Lumignon Caroline poursuit dans la même veine :

— Me semble que quand tu planifies de tuer du monde en forêt, t’aiguiser tes outils un minimum. C’est pas le temps d’apporter ton vieux couteau à patate de fond de tiroir qui va mal, mais que tu prends juste quand tes préférés sont au lave-vaisselle pis que t’es trop lâche pour en sortir un pis le laver.

— Pas nécessairement. Tu dis toujours que j’oublie tout le temps de quoi d’essentiel, mon amour, lui rappelle Éric, un doigt en l’air. S’il est mal organisé comme moi, le tueur, il a très bien pu oublier d’aiguiser sa hache. Voire oublier d’apporter sa hache tout court, pis devoir tuer tout le monde à mains nues avec une grosse branche.

Vicky, qui a à la fois chaud sous les bras et froid dans le dos, exige un changement de sujet immédiat :

— Arrêtez donc avec vos histoires à dormir debout ! Pour les lumières, on fait quoi ?

— On va juste en laisser une allumée à la fois. On fera pas la nuit avec les chandelles non plus, faque on va en éteindre une aussi, propose Marc, qui en soulève un exemplaire afin de souffler dessus – sans faire de vœu –, sous le regard d’une Vicky grimaçant sa déception.

La moue déconfite, Éric éteint sa frontale, alors que Mike laisse la sienne ouverte. Une noirceur jamais égalée jusqu'à présent s'abat sur le groupe, telle la cape lourde et opaque du diable en personne. L'air semble même devenir plus frais. Se recroquevillant sur elles-mêmes comme deux bourgots dénudés de leurs coquilles, Vicky et Caroline grelottent jusqu'au creux de leurs estomacs noués. Hermétique à cet assombrissement soudain, Sonny poursuit la confection de son pétard alors qu'Éric, nerveux, agite entre ses doigts la lampe frontale qu'il a dû éteindre à contrecœur, se sentant moins en sécurité sans la lueur rassurante de son troisième œil. Le souvenir récent de cet hurluberlu menaçant dans les bois prend tout à coup une perspective distincte. Ses pensées s'embrouillent. Son rythme cardiaque s'accélère. Pourrait-il venir jusqu'ici ? Pour chasser le puissant coup de cafard effarouché qui le submerge, Éric revient sur le sujet précédent :

— Explique-nous donc, Sonny, c'était qui, au juste, cette gang de campeurs débauchés là ?

— Les RSR, les Red Sharkies Riders, répond-il, sans grand intérêt pour le sujet. Tsé, le gars veut juste chanter une toune pis le monde fait une émeute avec ça...

— Pourquoi ils étaient là ? Au camping Smith, je veux dire ?

Sonny Bears s'impatiente de désintérêt :

— Un vieux histoire d'héritage, là, un bout de terrain leur appartient, il paraît... Quand je repense à Connie qui voulait pus que je m'approche de la scène de toute la soirée, comme si j'étais un fou dangereux. Pfft ! Je suis juste un créateur, moi, un parolier. Je suis juste un artiste qui a pas besoin de grand-chose, qui demande rien, qui vit *in silence* pis qui souffre *in silence*...

Ne l'écoutant point, Mike se tourne vers Katia pour réfléchir à voix haute :

— Faque, toi, pour le fun, t'as passé la soirée avec une coquette gang de motards criminalisés.

— Fais-tu exprès pour pas comprendre ou quoi ? Tsé, la jalousie, ça se soigne !

— Voir que c'est ça !

— Toi aussi euh..., commence Éric en s'adressant à Caroline.

— Moi quoi ? Ah non, tu vas pas me commencer ça, Éric. Moi, j'ai aucune raison que ce soit de me sentir mal. Je t'avertis tu'suite ! C'est de votre faute, ce qui est arrivé après !



Les filles s'étonnent de voir revenir les gars tout essoufflés, la langue sur le gazon et le tourment au visage.

— Coudonc, avez-vous vu le fantôme du petit renne au nez rouge ?

Éric répond :

— Oui, justement !

— Hein ?

— C't'un fou, lui ! s'énervé Mike à l'intention de ses deux copains.

— Je capote ! Faut-tu appeler la police ? s'époumone Marc en haletant.

Repensant à leur petite escapade des bois, Mike vise Marc directement :

— Penses-tu que c'est parce qu'on lui a volé... ?

— Voyons ! De quoi vous parlez, on comprend rien, voler quoi ? s'inquiète Vicky, contaminée par l'anxiété de tous.

Marc résume la petite escapade clandestine visant à aller espionner Katia, escapade qui s'est conclue par le voisin masqué surgissant des bois pour les menacer ouvertement avec une lampe sous le menton. Il ajoute avec grande honte lui avoir volé du bois en après-midi.

— C'est pas super intelligent, ça, relate Vicky en justifiant presque le voisin de vouloir se venger. Menacés ? Il vous parlait du bois ?

— T'as fait ça, toi ? rage Caroline en direction de son conjoint.

— Non, non, juste eux, c'est tantôt pendant que je faisais caca, avoue-t-il, fier.

Caroline hoche la tête, aussi rassurée que découragée.

— Ben quoi ? J'ai un alibi solide, faut ben que je le dise.

— Faque là, il vous menace avec sa hache ? panique Caroline, manifestement une bonne cliente pour plonger la tête la première dans ce délire collectif.

— Pas de hache, juste une grosse lampe de poche, genre de police.

Les deux filles font des faces de poules perplexes en analysant à la vitesse de l'éclair la portée de l'information transmise, le potentiel de dangerosité de la situation ainsi que leur devoir de citoyennes d'aviser les autorités ontariennes.

— Il sort du bois pis il crie qu'il va vous tuer ?

— Non, il nous demande, euh... si on a du chocolat.

Soudain, Connie gueule de l'autre côté du feu qu'Éric doit rallumer ses lumières, car c'est le soir de Noël. Tout le monde rigole et l'encourage en applaudissant. Tenu de répondre à son devoir de divertissement envers son public, Éric s'exécute en envoyant la main tel un prince en pleine parade diplomatique, avant de rapidement retourner à la conversation avec les autres.

— Hein ? Il vous demande si vous avez une *Oh Henry* ! en stock ? C'est quoi ça ? C'est pas une menace...

— C'est sûr qu'il doit être très sain d'esprit pour demander une collation à du monde dans le bois avec le masque d'Halloween dans face ! rage Mike, qui ne se sent pas pris au sérieux.

— Pis Kat faisait quoi, elle ?

Les gars résument à la hâte la situation en tournant les coins ronds, mais en décrivant l'essentiel de leurs constatations visuelles.

— Des motards ? s'étonne Vicky. Comment ça, des motards ?

— Pis Kat leur pognait les gosses ? comprend à tort Caroline, outrée.

— Non, elle pognait les boules de deux filles.

— Aaah, fait Caroline sur un ton de « calmons-nous le pompon, y a rien là ».

— Quoi ? Pogner des boules, c'est un détail pour toi ? s'informe Éric, ressassant encore un passé épineux d'une certaine ville du Nevada.

— Lâche-moi avec ça, Éric.

— C'était-tu la fille des talons en plastique ? s'informe plutôt Vicky.

— On le sait pas, personne comprend rien, se décourage Mike en lorgnant à nouveau la zone lointaine de cette étrange fête.

— Mais en même temps, elle a juste dû passer par là pis commencer à jaser avec eux autres. Tsé, Kat, on la connaît..., dédramatise Vicky dans le but de faire descendre l'ascenseur de l'affolement général d'un étage.

Mike s'énerve :

— Justement ! Pourquoi elle a toujours besoin d'avoir plus ? On est là, les trois couples ensemble, dans une fête de Noël *weird* à l'os, pourquoi avoir besoin d'aller rejoindre d'autre monde juste pour faire autre chose que de passer une belle soirée avec nous autres ? Il est là, mon problème !

Il se tait. Ses amis aussi. Un mélange de compréhension et de malaise envahit l'espace. Comme pour faire diversion, l'orchestre, qui a fini par remettre en ordre ses instruments à la suite de la bagarre avec l'auteur-compositeur-interprète-déchu, reprend du service en force avec *I'm Still Standing*, d'Elton John.

Sonny arrive près d'eux, un tourbillon de papier à main brun enfoncé dans la narine gauche pour colmater l'hémorragie.

— J'ai essayé, *dude*, j'ai vraiment tout essayé...

— Ouin, on a vu ça...

Sans plus de détails, il repart vers nulle part en marmonnant son désespoir envers l'humanité et tous les chanteurs populaires du monde entier. Marc, qui compatit avec son ami à propos de Katia, propose sans trop réfléchir :

— Allez la chercher vous autres, les filles.

— Ouin, bonne idée, ça ! clame un Éric qui ne veut surtout pas retourner dans la zone environnant le boisé du maniaque.

— Voir... les motards ? clarifie Caroline, pour qui le simple fait de le dire à haute voix invalide la périlleuse proposition.

Silence.

Caroline laisse aux gars un moment pour y réfléchir. Elle s’imagine qu’en l’entendant de la bouche d’autrui, ils réaliseront le potentiel de dangerosité de cette suggestion débile afin d’y renoncer sur-le-champ.

— Bonne idée, ça ! approuve plutôt Mike, qui veut juste que sa blonde réapparaisse au plus vite.

Nageant dans le même courant de pensée que sa compagne, Vicky répète avec lenteur :

— Vous voulez qu’on infiltre un groupe possiblement dangereux d’ex-détenus pour aller voir ce que Katia fait ?

— Infiltrer, c’est comme trop. Je dirais plus..., débute Marc en dévisageant Mike pour qu’il lui vienne lexicalement en aide.

— Aller faire une p’tite balade. Voguer dans les alentours. Pour s’infiltrer au sens propre du terme, ça prend une formation, de l’équipement, un cours de SWAT, c’est trop officiel comme mot. Vous êtes pas qualifiées pour faire ça.

— Parfait, on va justement rester drette icitte, d’abord !

— Petit rappel amical à tous : y a aussi un maniaque qui rôde dans le bois, pas trop loin, souligne Caroline, question de mettre en lumière le double risque de cette joyeuse expédition.

— Ben non, euh... il tue pas de filles ! présume alors Éric comme s’il avait interviewé le tueur au sujet de son *modus operandi*.

— Ah ben là, s’il tue pas de filles, garrochons-nous ! ironise Vicky, qui les trouve tous complètement nigauds.

— Passez directement ici sur le terrain en dessous des lampadaires, vous aurez pas peur. Pas de cachette, pas de surprise, pis vous arrivez là « Salut, la gang ! », suggère Mike d’un ton bon enfant.

— « Salut, la gang ? », répète Vicky, l’air de douter franchement de cette formule d’entrée en matière.

— Ouais ! Ben *chill*... ça le fait.

— Êtes-vous malades ! On ira jamais là ! décide Caroline.



Peu confiantes, les deux filles trottent d'un pas chétif au centre d'une vaste étendue comportant deux terrains de volleyball aux filets rapiécés avec de la corde jaune. Alors que les deux personnages de Noël gonflables leur envoient la main au passage, elles discutent à propos de cette présentation imminente.

— Pourquoi pas juste « Hé, les gars ! », ben « *Hey, les boys !* » en anglais ? propose Caroline, inspirée par l'adage populaire prônant de garder les préambules sociaux toujours simples et directs.

— Ou mieux ! On leur demande sont où les toilettes, genre comme si on passait par là, par hasard ?

— Sont de l'autre bord, à l'opposé du fin fond du bout du monde ; ç'a pas rapport de passer par Trois-Rivières en partant de Québec pour aller se chercher des crevettes à Matane.

Elles réfléchissent un moment en silence.

Vicky tranche :

— On se casse ben trop le bicycle ; on s'en va voir notre amie, on s'en va voir notre amie ! Point barre ! Ils vont quand même pas nous tirer à bout portant en plein Noël, viarge !

— On aurait dû se mettre un gilet pare-balles, mentionne Caroline alors que son acolyte accélère le pas. Un casque au moins, au cas où ils nous garrocheraient des fers à cheval par la tête ?

— Ça va rebondir sur ta tête de guimauve, *anyway*.

— Je ressemble au gros bonhomme blanc à la fin de *Ghostbusters*, se décompose Caroline.

À la seconde où la plupart des convives réalisent que deux inconnues approchent, l'ambiance change du tout au tout. Une odeur de « Qui ose donc encore s'approcher de la sorte de notre événement privé ? » se fait sentir. Un sentiment d'agression festivièrse se reflète à travers des têtes intriguées, une subite envie contagieuse de se peigner la barbe avec les doigts et des yeux menaçants.

— Hé ! balance Vicky en levant un bras vers la petite foule, qui se resserre comme un troupeau de ruminants un soir d'orage.

— Salut, la gang ! balance finalement Caroline en bon français, désireuse d’essayer la suggestion de Mike dans le but de marquer des points, considérant le peu de succès du « Hé » de sa complice.

Pas un chat de ruelle ne répond. Tout le monde les transperce des yeux. Le cercle de gens se compresse encore davantage autour d’elles. La scène prend des airs de film de zombies sur le point de vaincre par le nombre contre la pauvre famille de maraîchers-de-citrouilles-gentils du Midwest des États-Unis.

— Notre amie, *friend*, bégaie Vicky en franglais en pointant derrière eux.

Personne ne saisit davantage de quoi elle cause. Plus loin, Katia, qui remarque que quelque chose cloche au sein de la fête, aperçoit ses amies venues à sa rencontre, mais à présent devant un mur d’humains plus ou moins accueillants. Elle murmure pour elle-même :

— Bon, mes deux autres, asteure...

Elle pense vite en se tournant vers Riley, qui semble préoccupé par cette nouvelle incursion inattendue. Il n’a pas du tout envie de devoir dégainer son arme devant ses deux fils, le jour de Noël en plus, et ce, avant même le feu d’artifice. Déjà qu’il est en remise en liberté provisoire avec des conditions lui défendant de consommer de l’alcool, d’être dehors après vingt et une heures ainsi que d’être en contact avec la totalité des gens ici présents, ce n’est pas du tout le moment que tout parte en couille.

D’une allure on ne peut plus béate de les voir se joindre à eux, Katia crie :

— *Hey, my friends !*

Riley valide du regard avec sa partenaire de jeu que c’est bel et bien des personnes fréquentables. Katia explique en anglais :

— Oui, oui, mes meilleures amies.

Riley déclare alors très fort la bienvenue aux deux filles en annonçant à tous qu’elles sont désormais des leurs. Les deux recrues relâchent les épaules comme deux nageuses synchronisées en fin de chorégraphie. Elles respirent à nouveau.

— Tant que tu continues à bien jouer ! déclare Riley à sa partenaire.

Les deux compères de touche-mamelons de Katia avancent vers les nouvelles venues avec des petits verres d’alcool qu’elles leur font avaler cul

sec tel un rite de passage obligatoire. La femme de Riley accourt avec son fameux verre rose laiteux en deux exemplaires.

— Beau cocktail ! la complimente Vicky. J'adore tellement tes talons aussi !

— Merci ! Ça casse souvent, faque je les achète en pack de douze. Les grosses soirées comme à soir, j'en passe trois à six, facile. Pauvre toi, as-tu reçu un coup de râteau dans 'face ?

— Non, non, des allergies, ment Vicky à propos de ses boursouflures au visage.

Les filles cognent toutes leurs verres ensemble dans un cri de ralliement improvisé dont Caroline tente de prédire les notes. Vicky est clairement plus douée qu'elle pour contribuer au bruitage étrange de ce genre de femmes criardes. Les filles encensent ensuite Caroline sur son crêpage de cheveux inédit en mentionnant que tout ce qui touche les extravagances des années 80 revient en force.

La joueuse réclame une petite pause afin d'accueillir dignement ses *best friends*. Comme personne ne parle français et qu'elle ne veut pas sembler affolée de leur présence sur les lieux, elle sourit grandeur chaloupe en disant, l'air fébrile à souhait :

— Quessé que vous faites là, calvairre ? La mauvaise idée, toi, mes deux vous autres !

Vicky adopte son ton super heureuse de vivre pour lui répondre :

— Ton chum capote raiide, on vient te chercher !

— Ben là, je suis comme pognée iciitte ! J'aurais dû être poche aux fers, parce que là, il me trouve meilleure que son ancien *buddy*, faque il veut que je termine le tournoi au compleet avec luiiii !

— Aaaaah ! C'est çaaa ! On compreeend ! fait Caroline d'une petite voix criarde compatible avec le ton cassant de cette discussion masquée.

Katia se fait héler par son partenaire pour revenir au jeu, en même temps que les filles aux gros seins demandent à Caroline et à Vicky de les suivre, car le gars qui se fait tatouer plus loin veut leur demander quelque chose.

— Quessé qu'il veut donc, luiiii ? se réjouit faussement Caroline en souriant à tout vent et marée, l'air de s'en aller choisir l'œuf ou l'enveloppe

à *La poule aux œufs d'or*.

— Booon ! Je retourne jouer aux fers ! Ça se peut que vous soyez pognées icitte pour un boutte, vous autres aussiii ! *Yeaaah* !

Puis, elle retourne disputer sa joute.

— On se sauve aussitôt qu'on peuut ! complète Vicky dans la direction de son amie en agitant de faux bras de joie dans les airs, heureuse d'être donc heureuse.



Étrangement, le fait de mettre sur la table ce passage de la soirée rend les trois garçons grognons.

— Me semble que pour nous autres, la situation inverse aurait pas passé comme du beurre dans poêle de même..., ronchonne Marc, qui croise les bras.

— Comme vous autres avec les filles du Hooters à Vegas, mettons ? le pique en retour Vicky, une bonne poignée de répartie dans chaque main.

— Pfft ! souffle son conjoint, pris de court.

— C'est vrai, y a raison, les filles arrivent, petit *drink*, elles se regardent les fesses sans que ça paraisse, pis voilà, elles sont intégrées ! Ouuuh ! crie Éric pour niaiser ces dernières.

— De quoi, se regarder les fesses ? s'étonne Vicky.

— Les filles, vous vous regardez les fesses entre vous autres, pas mal plus que le sexe opposé peut le faire.

Les filles sourient un peu jaune tout en feignant une attitude non verbale laissant croire que c'est complètement faux, voire grossier.

— Être débarqués là, les trois gars, ils nous auraient plantés comme des piquets, la tête dans le sable pis les pieds au ciel pour devenir les tiges du

jeu de fers.

— Le point, c'est surtout qu'on dirait que vous nous dites pas vraiment ce que vous avez fait là tout ce temps-là, pis ça gosse, leur reproche ouvertement Marc.

— On vous l'a dit ; jouer aux fers pis boire des affaires dégueulasses, récapitule Katia. On a toujours ben pas fait un cours de poterie !

— C'était pas des fers pantoute que t'avais dans les mains quand on est allés dans ce coin-là, la pique Mike.

— J'en reviens pas que vous soyez venus espionner... *Anyway*, c'était juste pour comparer les implants d'eau saline pis ceux de silicone. Les filles voulaient savoir lesquels faisaient plus naturels pour quelqu'un qui connaît pas ça. C'était purement scientifique, explique Katia comme on décrit à un néophyte une séance de yoga chaud thérapeutique pour les lombaires.

Mike relativise les faits :

— Minute, la science... on était loin d'un essai clinique en pharmacologie commenté par Charles Tisseyre par un beau dimanche soir, mettons.

Un silence s'installe à nouveau.

— Pis ? laisse échapper Éric, qui ne peut se retenir.

— Pis quoi ? répond Katia, à pic.

— Le verdict ?

Katia hésite un instant ; elle se cale davantage dans une certaine forme de prestance posturale, l'air de savourer avec délectation le pouvoir-du-savoir. Les gars sont suspendus à ses lèvres, tandis que Vicky se gratte les boursouflures du visage et que Caroline tente de diviser avec ses ongles une couette de cheveux caramélisée.

— Le silicone, on dirait de la mousse mémoire ; tes doigts restent comme imprimés dedans. L'eau saline, c'est plus naturel.

— Moi aussi, je trouve ça, approuve Caroline, concentrée sur sa tâche capillaire.

— Quéssé « toi aussi » ? T'as pogné les grosses gourdes des greluches toi avec ? Coudonc, y a juste nous trois pis le père Noël qui les ont pas

tripotées !

Sonny lève la main avant de dire, l'air complètement *stone* :

— Le père Noël leur a aussi pogné les tatons, y a deux ans, pendant le épluchette de blé d'Inde de la mois d'août.

Il cesse de parler, marque une pause en inclinant la tête, puis saute du coq à l'âne :

— Le gars veut juste chanter un peu..., se décompose-t-il une fois de plus, au bord des larmes, en tirant une autre bouffée d'un joint nouvellement embrasé.

Il dessouffle ensuite comme un ballon en offrant une touche au groupe.

— Non merci pour moi, ça me fait paranoïer, cette affaire-là, confie Éric.

— Moi aussi, non merci, approuve sa conjointe.

Au final, tout le monde refuse sauf Katia, qui en tire quelques bouffées avant de le réexpédier vers son propriétaire dans le chemin inverse.

Mike explore une nouvelle hypothèse :

— C'est-tu le fameux syndrome du *badboy* ? Genre, ça vous excite, les criminels pis les mauvais garçons, c'est ça ?

— Pfft, pantoute ! s'offusque Caroline. À première vue, on aurait même pas pu dire tant que ça que c'était des criminels. Ils ont même un compte public sur Instagram.

— Rien laissait croire à ça pour de vrai. Vous capotez tellement pour rien, spécifie Vicky, dont le nez allonge d'un pied.

— Vous êtes lourds, complète Katia.





— Ecstasy ?

— Non merci, refuse de la main Vicky comme on décline en toute politesse un canapé au saumon fumé à l'estragon. Non, pas de coke non plus. Je suis allergique.

La femme de Riley, qui fait le tour des convives en présentant la disponibilité pharmaceutique de la soirée sur un petit cabaret ovale argenté, se décompose d'entendre que la nouvelle venue est négativement réactive à la cocaïne. Quel gâchis de vie.

— Ça me fait des grosses plaques rouges-mauves croûtées, ment Vicky en la voyant si déconfite.

La fille s'approche de son visage :

— Ah oui, t'en as pris hier, sûrement ? C'est ça, les grosses boursouflures de ta face...

— C'est ça, oui, exactement ! Faque je passe mon tour pour ce soir.

— C'est si horrible, je comprends donc, renchérit la fille en lui regardant la peau avec un certain dégoût.

Au cœur des festivités de cette communauté peu orthodoxe et désormais à proximité de l'homme qui se fait tatouer, Caroline et Vicky tentent d'avoir l'air à l'aise et tout à fait à leur place. Ce dernier vient de les sonder pour savoir quel était leur choix de couleur entre le bleu cobalt et le noir aile de corbeau pour le requin de son illustration qui émerge d'une vague avec une jambe sanguinolente en lambeaux entre ses dents.

Le bleu a remporté les honneurs. Une couleur plus douce s'harmonisant à merveille avec le sang écarlate giclant de la jambe éclopée. Une photo de groupe autour de la chaise longue de camping du tatoueur a clôturé cette coquetterie artistique de coloris.

— Ce verre-là est vraiment archi-dégueulasse ! *Yeaah* ! s'enthousiasme Vicky en direction de Caroline.

— Quoi ? demande en anglais la femme de Riley, étant donné qu'elle ne comprend pas un traître mot de français.

— J'adore ça !

— Je vous en fais un autre sur-le-champ ! s'enflamme la barmaid en repartant vers la camionnette musicale, dont la boîte arrière ouverte fait aussi office de bar.

— Génial...



Étant donné que le fils aîné de Riley rôde autour de son père depuis un moment, Katia le lorgne de temps à autre comme on garde à l'œil un caniche en apparence doux, mais pas fiable. Aucune confiance ne règne. Il y a quelques minutes, le petit effronté lui a fait – dans cet ordre – une grimace et un doigt d'honneur, qu'il a ensuite léché comme un va-nu-pieds.

Au moment de lancer son fer, Katia entend d'une voix basse et en français :

— Vieille-folle-vache.

Déconcentrée, elle manque son coup devant Riley, qui grimace de déception au point de sembler pisser des lames de rasoir. Lorsqu'elle se retourne, le petit polisson lui sourit à grandes dents, alors que son patriarche martèle le sol avec une de ses bottes de cuir pour marquer sa contrariété.

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as dit ? réagit Katia en français en gesticulant vers le garçon impoli.

Riley change aussitôt d'humeur pour intervenir à travers une soudaine fierté :

— Il vous parle en français ? Il est bon, il a participé à un camp d'été à Montréal, au Québec, l'été dernier. Il comprend bien, aussi. Qu'est-ce qu'il a dit ?

Katia fixe l'enfant droit dans les yeux, puis déclare :

— Il a dit « vieille-folle-vache », ça veut dire qu'il me trouve super bonne aux fers.

Elle sourit et poursuit en se penchant vers le garnement :

— Et moi, je lui réponds : « Si t'arrêtes pas de me gosser, ma petite criss de face de raie, je vais te perdre dans le bois si loin pis si creux que personne va même jamais retrouver tes ossements. »

Le gamin ouvre grand le bec et en perd son fromage, alors que Katia improvise une traduction potable pour son géniteur :

— Ça veut dire que je le remercie du compliment et que je le trouve très gentil !

Serrant ses pains de fesse vers le centre, le pauvre gamin recule de quelques pas courts, mais rapides. Joyeux et armé d'un coca-cola, son frère arrive en trotinant. Le plus vieux lui empoigne le bras pour lui dire un secret, puis ils prennent la clé des champs vers leur mère, toujours affairée à la confection de verres infects que tous se plaisent à aimer en hypocrites.

— C'est tellement beau, le français, apprécie Riley en regardant sa descendance s'éloigner à travers une estime grisante.

— De la vraie poésie !



Katia se souvient de ce moment avec autant d'acrimonie que de satisfaction.

— Petit morveux ! Vous pouvez déjà l'inscrire à l'école de réforme, il est prêt.

— C'est pas comme si c'était un milieu familial sain pour évoluer non plus, fait remarquer Caroline.

— Milieu sain ou pas, il me traitait de « vieille-folle-vache » chaque fois que je le croisais.

— D'un nid de corneilles ne sort jamais une hirondelle..., mais l'as-tu vraiment menacé carré de le perdre dans le bois ? s'étonne encore Marc,

trouvant sa collègue un tantinet intense, voire radicale, en plus d'être en dissonance totale avec l'éthique de base de son statut professoral.

— Ben kin ! J'étais à deux doigts de le faire pour de vrai.

À la suite de cette déclaration de pulsions criminelles envers mineur, Mike se désole en toisant sa conjointe :

— Il a genre onze ans, Kat !

— Justement, ça retrouve moins bien son chemin à c't'âge-là. C'est plus tendre sous la dent pour les bêtes sauvages, aussi.

— Vous avez fait quoi après ? réitère Éric, toujours aussi insatisfait des réponses fournies à la Cour jusqu'à présent.

— C'est pas mal ça, on a déjà tout dit, hier, résume Vicky.

Comme Sonny semble dormir, la tête sur sa pantoufle en forme de poisson appuyée sur un arbre, Katia reluke la bouteille de gin qui repose près de lui et qu'il n'a presque pas touchée. Mike convoite plutôt la guimauve abandonnée entre ses cuisses qu'il n'a toujours pas mangée.

— Il en veut plus, il dort, décide Katia en encourageant de la main Éric à rapatrier le flacon à la maison.

Alors que Sonny Bears marmonne un peu, le voleur s'exécute en regardant l'énergumène somnoler, puis il ressent une impression de déjà-vu.

Il frissonne.

— Personne a essayé de vous taponner, même pas un peu ? semble s'étonner Éric en revenant à lui.

— Franchement, « taponner »..., réagit Caroline. C'était quand même pas des maniaques. Qui taponne des inconnus de même dans 'vie ?

Le visage d'Éric s'assombrit.

— Faut que je vous raconte de quoi de grave.



À nouveau dans son rôle d’amuseur public de bord de feu, Éric, dont les disciples augmentent davantage à chaque chanson, continue de danser comme un pantin désarticulé. Connie, qui applaudit depuis trente minutes à s’en rougir les paumes, l’invite à venir auprès d’elle. Malgré le bruit, son mari dort à ses côtés, bien droit sur sa chaise, les bras croisés et la tête en apesanteur vers l’arrière. Elle complimente Éric sur son dynamisme et son humour effervescent avant de le remercier une seconde fois de l’avoir sauvée de la toilette. Elle le prie de bien vouloir l’accompagner pour aller chercher quelques bûches, question de raviver les flammes. Étonné que cette tâche soit faite à bras d’homme, vu l’ampleur du feu, il la suit pour être serviable à nouveau.

Une fois près des immenses cordes de bois tout au fond du terrain, Connie lui envoie un regard libidineux...



30

Personne ne bouge un cheveu. Sonny dort à poings fermés. Comme Éric a cessé de raconter son histoire, Caroline se demande si c’est terminé ou pas.

— Faque ?

— Faque, me semble que c’est évident ; elle m’a agressé !

— Ben voyons donc ! rigole Katia, anti-*drama-queen*.

— Moi, je te crois, fait Marc qui a tout à coup chaud.

— Agressé comment ? s'inquiète Caroline.



— Qu'est-ce que tu veux ? panique Éric, les yeux globuleux.

Elle approche d'un pas en baissant le col de son chandail sur son épaule, avant de se jeter à corps perdu sur lui pour se pendre à son cou tel un orang-outan en chaleur. Sous les secousses, les lumières de Noël se balancent joyeusement, maculant le visage vieilli de la femme de points gigotant bleus, verts et rouges. Ses poils disgracieux à quelques centimètres de son visage et l'haleine de tabac froid qui émane de sa bouche font reculer Éric qui se dégage en tourbillonnant comme un limonadier.

— Ben voyons ! ?

— Tu fais tout ce que je veux pour trente minutes pis c'est pas plus compliqué que ça... flashe-moi tes lumières, mon beau sapin ! T'es le roi de la forêt ! Mange-moi la chatte, ici, sur la corde de bois.

— PARDON ?

— Ta blonde saura rien, promis...

Le voyant résister, elle lui attrape le visage et l'embrasse de force. Il la repousse aussitôt par les épaules avant de se frotter la bouche du revers de la main avec dégoût. Elle continue à lui jouer de la prune en sortant la langue.

— On peut aussi baiser, si tu préfères ? J'ai la moule bien mouillée et ça démange. Un petit spécial pour toi, mon sauveur, l'incite Connie en plongeant sa main vers la fermeture éclair du pantalon d'Éric.

Chaude-bouillante, elle lui tâte l'entrejambe en surface.

— T’as l’oreille dressée ? Une belle crampe d’amour pour moi ?

— Non, j’ai dit ! se dégage Éric avec plus de fermeté tout en reculant le bassin.

— Allez, dépêche-toi, prends-moi, prends-moi toute pis garde tes lumières allumées, fait-elle en relevant son chandail et en commençant à baisser son legging de cuirette.

— T’es malade dans ‘tête ! crie Éric en déguerpissant.

— Cours tant que tu veux, mon lapin, mais penses-y à deux fois ! Je reste dans les parages pour toute la soirée.

Éric chausse ses ailes pour aller plus vite, par crainte de la voir surgir par-dessus son épaule.

— Montre-moi juste la couleur de tes bobettes ! ? On se retrouvera bien plus tard, mon beau sapin !

Elle allume une cigarette en regardant ce bouffon brillant aux couleurs de l’arc-en-ciel jouer des talons vers le large. Elle sourit. Les hommes qui lui résistent l’excitent beaucoup.



Durant sa course folle, Éric s’essuie à nouveau les lèvres, qui semblent encore goûter la bave gluante et sentir le diable mort. Un haut-le-cœur le soulève de terre. La luette lui dansant sur la langue, il toussote comme s’il allait dégomber. La vue du brasier au loin apaise son cœur. Cette seconde course en moins d’une heure lui donne le goût de rentrer à la maison pour jouer une partie de solitaire en pyjama tout en buvant un soda mousse. Il a tout à coup très honte. Pour éviter tout soupçon, il ralentit la cadence afin de marcher normalement. Il remarque, en passant près du premier groupe assis en rond sur des chaises, une brouette remplie de bois qu’un homme muni de longs gants noirs lance dans le feu pour l’alimenter. Une seconde brouette, pleine à ras bord, repose pas très loin.

Quel sordide piège. Il a encore plus honte.

De retour auprès de ses amis, il se penche vers le sol et fait semblant d’attacher un soulier, question de reprendre son souffle.



Caroline, qui connaît son conjoint comme étant plutôt dédaigneux de sa personne, lui confirme son appui en lui prenant l'avant-bras. Marc pousse un soupir dégageant à la fois désolation et consternation.

— Ayoye ! *Fuck*, je comprends mieux ton attitude à ton retour... T'avais peur des madames quand tu dansais, je pensais pas que tu parlais d'elle en particulier. Grosse dégueu !

Katia laisse échapper un petit rire. Marc la reprend :

— C'est pas drôle, c'est une vraie agression.

— Ben certain, fait-elle. Je sais même pas pourquoi tu ressens le besoin d'ajouter « vraie »...

— Elle t'embrasse carrément, là ? Eille, je suis traumatisée ! Tu l'as sauvée de sa toilette en plus ! fait Vicky, qui n'aurait pas pu deviner que cette vieille matante cochonne aurait pu adopter un comportement si désespéré.

— Vas-tu porter plainte ? demande Katia sur un ton de taquinerie.

— T'aurais aimé ça, toi, peut-être ? L'inverse avec un homme, ça passerait pas, rage Mike, qui semble tout à coup très investi émotionnellement dans le dossier agression de son copain.

Les trois gars secouent la tête avec sérieux, insultés pour la gent masculine au grand complet.

Katia déconne encore :

— Si tu lui avais montré tes bobettes qu'on en finisse, peut-être qu'elle t'aurait laissé tranquille, pauvre toi.

Éric respire fort par le nez. Il est en colère.

— C'est pas drôle, Kat, lui rappelle Caroline, l'air de ramener à l'ordre une enfant au caractère immature.

Le mors aux dents, Marc s'emballe et balance :

— Ouin, laisse-le donc tranquille, c'est crissement pas drôle !

Katia cesse de s'amuser et se tourne vers lui :

— *Shit*, calme-toi, crie pas de même. C'est quoi ton problème ?

Vicky tente de calmer le jeu :

— Le cliché de la madame-cochonne-du-camping qui se tape des clients sur la corde de bois... Imagine ça fait combien de fois qu'elle fait ça !

— Moi, je trouve juste ça dégueulasse ! Je la déteste, la vieille pas de dent, compatit Mike en se rongant tout à coup les ongles.

— Exactement, elle m'a embrassé de force... imaginez ! se souvient péniblement Éric, sentant un trauma prendre de l'ampleur au sein de ses entrailles.

Caroline propose alors une douce vengeance se mangeant froide :

— Tu pourrais la dénoncer sur les réseaux sociaux, genre sur les sites de Camping Ontario et de Camping Québec.

— Pis, elle m'a couru après toute la soirée, après. J'ai même eu peur qu'elle rentre dans ma tente durant la nuit pour me taponner ! Je la voyais, cachée derrière un arbre, à attendre que je dorme pour entrer pis venir regarder la couleur de mes bobettes.

— Je te comprends, mon gars, fait Marc, qui écume toujours de rage. Mais c'est une femme, tu peux pas faire grand-chose.

— Coudonc ! Qu'est-ce qu'y a, mon chum ? T'es vraiment intense, remarque Vicky, qui le connaît bien et qui sait que quelque chose ne tourne pas rond.

— Ben...

— Quoi ?

— C'est pas facile à raconter, mettons...



La femme leur explique que le tirage aura lieu ce soir à vingt heures au camp principal, en face du bloc sanitaire des douches, lors d'une fête organisée en l'honneur du Noël des campeurs. Les gars récoltent leurs billets et reviennent vers leurs blondes en souriant.

— Pis si vous voulez le voir, le père Noël arrivera su'l lac en chaloupe à seize heures, ajoute la propriétaire du camping.

— OK, fait Marc. Pis si on veut de la glace ?

— Viens me voir en haut dans quinze minutes, mon beau.



Marc stationne la fourgonnette devant la réception, puis il attrape sa carte bancaire en espérant qu'il y aura le paiement automatique. Il zieute un peu les environs et repère le congélateur à glace tout près du petit stationnement de la réception. Il s'y rend et tente de l'ouvrir, mais il est barré avec un cadenas. Il se dirige donc à l'intérieur du bâtiment, question de payer les sacs pour ensuite obtenir la clé.

Debout devant le bureau de la réception en bois usé sentant le vernis à ongles, Marc inspecte les lieux. Des affiches de cartes routières de l'Ontario ornent un pan du mur à côté d'un grand drapeau du Canada effiloché qui tient par la peur avec quelques morceaux de ruban adhésif gris. Un bol contenant des bonbons sans emballage, qui semblent tous collés les uns aux autres, repose sur le comptoir tout près d'une poupée russe craquée en plein centre de la tête, d'une boîte de macarons à l'effigie du camping Smith en vente pour 1 \$, d'une brocheuse rose et d'un ours en cristal. Des photos de la famille propriétaire tapissent le mur de l'entrée à travers quelques affichettes de règlements indéchiffrables faites à la main. Davantage en

beauté que lors de sa tournée de moitié-moitié, Connie porte un bas de bikini bleu et une petite camisole blanche sous une grande tunique éclatante sans manches ornée de palmiers et de cacatoès. Son rouge à lèvres corail, agencé à ses ongles, dépasse le contour de ses lèvres pour s'agglomérer dans les rides de fumeuse qui auréolent sa bouche. Une tresse française un peu lâche qui tient sur le côté de sa tête avec un gros chouchou à cheveux en tissu orangé lui donne une allure de danseuse de flamenco dans une publicité promouvant la vie active en résidence privée pour personnes âgées avec « soleil », « bonheur » ou « bleu » quelque part dans son nom. Elle semble ravie de voir le campeur, comme si elle se sentait essemblée, par manque de clients.

— Je peux t'aider, mon beau ? Ton nom ?

— Marc. Oui, je viens chercher de la glace. On s'est vus tantôt.

— Oui ! T'es canadien-français ? D'où ? Montréal ?

— Non, Gatineau, pas très loin de l'Ontario, au fond.

— On a tellement en commun, toi pis moi.

Ne comprenant pas trop le sens de cette affirmation, Marc laisse tomber pour en venir au fait :

— Avez-vous la clé ?

— Il fait tellement chaud... as-tu chaud, toi, Marc ?

— Oui, comme n'importe qui. Une canicule égale il fait chaud !

La propriétaire laisse sensuellement tomber sa tunique au sol avant de s'éventer la camisole avec exagération à l'aide d'un carnet de chèques. Comme le vêtement est ample, les mouvements de la femme dévoilent sa craque de seins.

— Donc ?

— Donc quoi ?

— La glace.

— Ah oui, la glace, la glace ! s'étonne la femme, comme si elle avait oublié la raison motivant la visite de son client.

— Suis-moi, c'est derrière.

— Derrière ? Le congélateur est pas juste à côté de la porte... Au fait, avez-vous le paiement par carte ?

— J'ai tous les paiements que tu veux, mon beau. Viens, la glace est plus fraîche par là.

Puis, la femme disparaît derrière une porte battante adjacente au bureau de la réception.

Lorsqu'il pénètre dans l'arrière-boutique, Connie est assise sur un tabouret de rotin tout près d'une table de jardin haute, les jambes croisées. Elle allume une cigarette. Dans la pièce se trouvent diverses chaises pliantes, des arrosoirs, deux frigos et trois congélateurs, des boîtes ouvertes de sacs de croustilles et une dizaine de grandes étagères poussiéreuses surchargées d'articles essentiels de camping à vendre.

— Tiens, prends une cigarette.

— Euh, non merci, je fume pas. Je suis professeur d'éducation physique, faque disons que c'est pas dans mes sports préférés, fumer.

Connie éclate d'un rire gras.

— Sport... est bonne, tu dois être en forme, alors.

— Pour la glace ?

— Dans le congélateur juste là, mais avant, tu dois bien avoir deux minutes pour un tour de magie ?

— Un tour de magie ? répète Marc, qui ne comprend pas trop où cette femme veut en venir, mais qui ne désire tout de même pas la froisser.

— C'est bon ? Tu me regardes bien ? Ça va aller vite...

— Oui.

La femme pince alors sa cigarette fumante entre ses deux lèvres pour lever les bras comme si elle voulait prouver à la police qu'elle n'avait pas d'arme sur elle. Elle balaie le ciel avec sa main droite pour l'amener derrière son dos en maintenant son bras gauche plus haut afin de le mettre hors circuit du tour à venir.

— A-bra-cada-bra !

Elle batifole avec sa main droite derrière son dos. De plus en plus vite. Muet et confus, Marc fronce l'arête du nez. Le cabotinage ridicule de la

propriétaire se termine lorsque son haut de bikini lui descend sur le ventre et qu'elle le tire par une ouverture de bras de sa camisole pour le brandir vers le ciel tel un trophée. Fièvre, elle reprend sa cigarette de la main gauche.

— Tadam !

Marc reste pantois. Les seins pesants de Connie pendouillent à présent un peu partout, bien en évidence à travers sa camisole blanche translucide.

— Il faut faire de la magie en temps de canicule pour se rafraîchir, dit-elle en éteignant sa cigarette dans un petit cendrier d'aluminium avant de se lever.

D'instinct, Marc recule. Comme elle avance alors vers lui, il juge bon de lui rappeler :

— Je veux seulement deux sacs de glace, moi...

— Un peu de sport avant..., propose-t-elle en lui passant son bikini sous le nez.

— Écoutez, madame, je suis un peu pressé, je veux vraiment juste de la glace, annonce-t-il en s'éloignant pour se diriger vers le premier congélateur, qui doit renfermer ce qu'il cherche.

Hélas, une forte odeur de poireau s'en dégage et aucun sac de glace ne s'y trouve.

— Pressé, pressé, t'es en vacances, mon beau Marc.

— Mon lait est en train de cailler.

Il inspecte le deuxième congélateur alors qu'elle le suit de très près. Elle finit par le renifler par-derrière en glissant ses doigts sur son flanc gauche. Elle lui passe son haut de maillot au cou comme on attelle une jument pour la promenade du dimanche.

— Madame ? Voyons ?

Lui parlant très près de l'oreille, Connie explique :

— J'ai toujours rêvé de faire l'amour avec un Canadien français qui me crie : « Aweye, ma grosse cochon ! »

Craignant de s'enfoncer davantage dans cette souricière, Marc décide qu'explorer le dernier congélateur tout au fond de la pièce représente un risque trop élevé, alors il se dégage pour se diriger vers la porte en criant :

— Franchement, je suis juste un client qui veut de la glace, vous êtes vraiment pas professionnelle, madame !

Le mari de la femme arrive au même moment dans l’embrasure de la porte battante.

— Ça parle fort ici !

La femme rebondit aussi vite que ses seins en expliquant à son mari :

— Pas de souci, monsieur m’expliquait qu’ils ont eu des ratons hier soir... ENCORE ! C’est tellement choquant !

Le mari se décompose :

— Ah oui, c’est l’enfer cette année, des sans-génies les nourrissent pour avoir des photos, faque c’est ça que ça fait.

— Je veux de la glace aussi, dit Marc à Tom, d’un ton à nouveau calme bien que son cœur batte vite.

— Oui, viens devant, je vais te donner la clé. On va mettre ça sur votre compte.

En passant la porte, Marc entend le mari demander à sa femme :

— Pourquoi t’as ton top de maillot dans les mains ?



Tout le monde reste subjugué devant cette seconde révélation.

— Ben là, dégueu, pauvre toi, compatit Vicky. Pourquoi tu m’en as pas parlé ?

Marc hausse les épaules.

— Belle truie de Satan ! C’est maladif, son affaire, déduit Katia, à présent choquée à son tour. Je vais m’occuper d’elle, moi !

— Faut vraiment faire des mauvais commentaires sur le site de camping Ontario pis sur Google, s'enflamme Caroline. Si on s'en sort vivants, je m'en charge, solide !

Éric semble tout à coup hésitant :

— Pas besoin, ça changera rien...

— Ben kin !

— Ne-non, on fera pas ça ! décide Éric, un peu à pic, sans que personne comprenne sa réaction.

Katia prend une rasade de gin avant de dire :

— Caro a raison, faut pas laisser passer ça ; agresser deux gars sur trois, ça commence à faire pas mal comme moyenne au bâton.

— « Moyenne au bâton », on dirait que ça veut dire de quoi de positif, rectifie Vicky.

— Trois, balbutie Mike en regardant le sol.

— Trois quoi ?

Tout le monde se tait.

— Trois sur trois, sa moyenne au bâton.



Tel un clown sortant d'une boîte à surprise, une femme pousse la porte de l'immense roulotte. Marc fait un saut avant de reconnaître la dame qui vendait les moitié-moitié plus tôt dans la journée.

— Bonjour ! Quelque chose vous intéresse ? demande-t-elle en anglais. J'étais en train de faire danser mes poitrines de poulet dans une marinade chipotle-lime ; une vraie lambada cochonne, c'est beau à voir.

Elle lèche la cuillère ayant servi à brasser le poulet cru, puis elle la replonge dans le bol pour quelques coups de poignets supplémentaires avant de tendre la cuillère en direction de Mike.

— Veux-tu y goûter ? Ben avec ton doigt, là !

— Euh... non merci. Votre glacière m'intéresse.

— Ça ? J'en ai deux autres que j'ai pas sorties, viens les voir pis tu choisiras celle que tu veux. C'est vingt piastres.

Mike s'en réjouit, depuis le temps qu'il rêve d'avoir une de ces glacières rétro.

Il suit la dame, qui entre dans le garage sombre. Elle referme aussitôt la porte avant de déposer son plat de poulet sur un petit congélateur pour allumer l'interrupteur. Quelques guirlandes de lumières blanches s'illuminent. Jugeant peu commode cet éclairage trop tamisé, Mike plisse des yeux pour entrevoir son environnement. Tout au fond, il distingue ce qui semble être un VTT sous une housse près d'une tour de boîtes en carton ramolli par l'humidité. Une bâche bleue est étendue au sol en plein centre de la pièce. Au-dessus d'elle pend une balançoire qui est formée de deux cordes de cuir desquelles pendouillent deux ganses semblant être faites pour accueillir des pieds.

— Assis-toi dans la balançoire de sport, le temps que je la trouve.

Curieux et intrigué par l'étrange machin athlétique, Mike prend place sur le siège, qu'il qualifie aussitôt de peu confortable. Croyant qu'il s'agit d'une technologie quelconque pour faire des inversions afin de diminuer les tensions lombaires, il tente d'en comprendre le fonctionnement. Il agrippe deux poignées suspendues, mais attachées au reste. Il se balance un peu de l'arrière vers l'avant.

— Bon, je trouve plus les glacières. Tant pis.

— Ah non, fait Mike, ne comprenant pas comment deux glacières qu'elle avait il y a deux minutes peuvent bien avoir disparu de la sorte.

— On se balance-tu à deux ?

— Hein ?

— Sens tes mains, mon beau, ça doit sentir moi...

Elle s'approche alors qu'il se lève d'un bond en fixant la balançoire un moment, le cerveau au galop.

— Allons, ma chatte attend juste ça, de te montrer comment ça marche ; ce sera moi sur le dessus de toute façon...

Comprenant tout à coup l'utilité de cet étrange dispositif, le pauvre Mike détale comme un lièvre, sans glacière ni papier journal.



— Hein ? Je comprends pas l'affaire de la chaise berçante, le coupe Caroline, qui tente de suivre tant bien que mal son histoire insolite, mais en vain.

— Allo, Caro ? la taquine Katia.

— Elle accroche ça dans son cabanon, c'est ben pas propre, fait remarquer Vicky, écœurée.

— Elle t'a taponné ou pas, toi ? demande Éric, plus certain des faits.

— Non, elle a pas eu le temps, une *fucking* chance.

— Je comprends toujours pas la chaise.

— C'est pas une chaise, c'est une balançoire à cul, Caro ! s'impatiente Vicky. Une chaise à armature pour faire des positions sexuelles comme en apesanteur, genre.

— En apesanteur ?

— Je vais nous en acheter une à Noël, déconne à moitié Éric, qui l'ajoute sérieusement à sa liste mentale.

— Non merci, se rebute Caroline alors qu'Éric semble pris d'une illumination.

— Je comprends pourquoi tu voulais pas la sauver de la toilette !

— Exact ! Je me suis dit : « Qu'elle reste là, la pauvre conne ! »

— Je comprends aussi pourquoi t'étais si préoccupé de te laver les mains en venant nous rejoindre au bord du lac. Ark.

— J'ai taponné sa chaise pleine de son jus de...

Mike met une main sur sa bouche, l'air de penser réellement vomir.

— Eille, amène-toi, ma vieille sèche, je vais te faire la passe du samouraï des bois, moé ! déconne Caroline en faisant virevolter ses coudes en rotation de gauche à droite.

Elle gigote ensuite des jambes en balançant les genoux d'un côté et de l'autre comme des essuie-glaces. Elle ressemble à une poupée de chiffon dans une machine à laver en plein essorage. Éric sourit enfin. Il aime quand sa conjointe lâche son fou de la sorte, surtout malgré cette retraite forcée en pleine forêt. Il remarque un détail sur sa cheville et lui demande :

— C'est quoi ça ? T'es sale ?

Elle relève davantage son pantalon qui s'était soulevé dans son cycle de lessive imaginaire.

— Cette fois-là, je l'ai fait.

— Ben voyons, insiste Éric, qui ne la croit pas.

Il allume sa lampe pour être certain de bien voir.

Ce qu'il découvre le surprend beaucoup.

— Ah ouin ?



Caroline et Vicky dansent comme des déchaînées avec d'autres filles sur la chanson *Highway to Hell*, de AC/DC. Complètement enivrées par l'alcool, la chanson et l'allure débridée de cette fête, les filles ressentent un élan de lâcher-prise totalement salutaire.

— Je me sens libre comme jamais ! avoue Caroline à Vicky, sans trop comprendre pourquoi, en secouant ses cheveux collants dans tous les sens.

— Personne nous juge, icitte. Je me câlisse de toute, sérieux ! poursuit Vicky en se déhanchant sans retenue.

Katia rejoint ses amies. Elle leur annonce dans sa langue maternelle, toujours le visage plaqué d'un sourire ravi démesurément exagéré :

— Le tournoi de fers qui en finissait pus de finir est enfin fini. C'est la première fois de l'humanité que quelqu'un est obligé de faire un tournoi de force de même. Santé !

Vicky lève son verre, trouvant très amusant ce langage codé.

— Pis, le pire, savez-vous c'est quoi ? Ç'a fini égal juste pour faire chier encore plus le peuple ! Faque tout ça pour rien, bâzwelle ! Chacun garde sa moto, pis on en parle plus.

— Suuuper ! fait Caroline en lui exposant ses dents un peu roses.

— Je suis rendue très chaudaille d'avoir bu cette affaire-là, pis je pense que j'ai des hallucinations à cause d'un début d'empoisonnement ! s'esclaffe Vicky, comme si elle racontait à ses copines sa séance de magasinage trop incroyable du week-end dernier.

— On s'en va-tu ? demande Katia en regardant en direction de Riley, qui fait de même.



— Déjà ? s'étonne Caroline, carrément déçue.

— Non, nous autres, on tripe pis on danse ! s'exalte Vicky.

— Je vois ça, oui ! s'étonne Katia, amusée.

— On part pas tu' suite, bientôt, mais pas tu' suite, la prie Vicky comme une adolescente supplie sa mère.

Au même moment, le tatoueur chauve aux verres fumés, en pause pendant que son client urine près du bois, appelle les trois filles de la main. Elles s'approchent en se demandant de quoi il retourne.

— Riley fait demander si vous voulez un tattoo ; il vous l'offre. À toutes les trois.

Caroline passe proche de s'étouffer avec sa gorgée rose. Les quidams autour se mettent tous à siffler pour les encourager à accepter.

— Regardez, je prends des aiguilles neuves que j'ouvre devant vous, comme ça, aucun danger.

Le gars présente aux filles une pochette fermée hermétiquement dans un plastique chirurgical. Bien qu'il ait l'air blasé comme un chanteur rock ayant connu un trop grand succès trop rapidement, Katia le considère un instant.

— On le fait, les filles ? Pas *game* ?

— T'es sérieuse ? s'étonne Vicky.

— Oui, un pas trop gros, pour rire.

— À une place discrète, mettons ? Faque pas en évidence comme ceux temporaires de Vegas qui partaient pas, même après un mois, leur rappelle Vicky.

— Toi aussi, tu vas le faire ? s'égosille Caroline en la poussant du coude.

— Ouais, pourquoi pas. Je sais pas quoi, par contre.

Le tatoueur propose en anglais :

— Regardez, la grosse mode, c'est les arbres ; trois sapins comme ça, ça vous dirait ?

Il leur présente son avant-bras, où une succession de petits conifères est surplombée d'un ciel étoilé.

— Trop *cute* ! Un arbre, c'est la vie ! approuve Katia, qui songe rapido à un endroit potentiel sur son corps. Sur la cheville, sur le côté ?

— C'est discret et coquet, en tout cas, approuve Vicky. Malade qu'on se fasse faire un tatto de gang !

— Vous êtes donc ben motivées, s'étonne Caroline.

— Asteure, c'est de pas avoir des tattoos qui est marginal, pas l'inverse.

En revenant de pisser dans le bois, le gars au requin approche de Caroline et lui souffle à l'oreille :

— C'est tellement sexy, une femme tatouée...



Riant dans sa barbe, Marc réplique le premier :

— Me semble, ouais ! Pis on a l'air de trois navets, c'est ça ? On se fera pas avoir deux fois à votre petit jeu de faux tattoos. Une fois à Vegas, c'est assez, faut pas nous prendre pour des valises à roulettes non plus.

Vicky relève sans plus attendre son pantalon. Marc la pointe avec la lampe frontale d'Éric. Trois délicats sapins ébène se dressent bel et bien sur le côté de sa cheville. Le dessin est bien fait et bien défini.

— C'est beau, fait Marc.

— T'as fait faire ça, dans un camping, par un *biker* bizarre ? s'étonne Éric en relevant à nouveau le bas du pantalon de sa blonde, qui sourit fièrement.

— Ben là, « *biker* », faudrait pas exagérer. En voyant celui de Katia, j'ai trouvé ça beau, souffle Caroline, comme si les détails entourant le reste n'avaient que peu d'importance.

Éric semble à la fois surpris et charmé :

— T'es ben *wild*, mon amour ! Y est beau, en tout cas !

Elle rabaisse dignement son pantalon, un vantard nez en l'air. Comme Mike ne semble pas plus intéressé qu'il ne le faut de voir celui de Katia, Marc s'informe :

— T'avais remarqué, toi ?

— Je m'en sacre un peu... Mettons que c'est pas ça qui me gosse de leur soirée d'hier.



Anxieux, Éric se dissimule depuis près de quinze minutes derrière ses deux amis pour éviter d'avoir dans son champ de vision Connie, qui est encore émoustillée à la suite de leur rencontre clandestine. La propriétaire sort la langue dans sa direction dans le but évident de l'enflammer ou encore se lèche les dents en se passant la main dans le cou.

— Laissez-moi pas tout seul, les gars, supplie-t-il en parlant à ses amis de derrière le sac de guimauves, comme s'il était parfaitement bien camouflé. Y a plein de monde bizarre, icitte !

Sonny, qui revient une fois de plus d'un lieu fortuit, fait sursauter Marc, toujours hanté par l'image sordide du masque lumineux-épeurant du bougre qui leur a foutu la trouille dans le bois.

Sur la chanson *Living on a Prayer*, qui enflamme à présent l'ambiance, le conspirationniste déclare :

— Bon Jovi... *fuck, man*, j'ai genre trois tounes qui ressemblent full à ça dans mon cahier... *Anyway*, saviez-vous, les *dudes*, qu'il va y avoir un manifestation anti-5-6-7G dans un mois à Ottawa ? De quoi de gros, là !

Personne ne l'écoute ni ne répond ; Marc tape du pied sur la chanson et Mike observe les motards pendant qu'Éric reste vigilant à l'endroit de Connie, qui le dévore toujours des yeux avec grande convoitise.

— Allez-vous venir à la manifestation, les *dudes* ? demande candidement Sonny à ses nouveaux copains.

— Décroche, Sonny ! Sois donc léger un peu ! C'est lourd, ton affaire, le supplie Marc.

— Elle n'arrête pas de me regarder, les gars..., murmure Éric, les dents serrées.

— Qui ça ? De quoi tu parles ?

— La... Les madames du camping, bredouille-t-il.

— Depuis que tu dances, toutes les madames du camping te regardent, Éric.

— Ouin, décroche, toi aussi, Ric ! T'as voulu faire ton agace-matante, vis avec ! déconne Marc, responsable de limiter les obsessions compulsives de tous afin d'optimiser la santé mentale générale.

— Eux autres, Sonny, c'est qui ? s'informe Mike en pointant la fête privée au loin.

L'air de dessoûler d'un coup, Sonny Bears cesse de chanceler comme une quenouille au grand vent pour lui dire avec sérieux :

— Allez juste pas là.



Ayant terminé de se faire tatouer, Katia et Vicky jasant avec des gens de la fête, alors que Caroline s'installe sur la chaise du tatoueur. Vicky, qui discute avec la femme de Riley, accepte l'invitation de cette dernière :

— OK, oui, je te suis !

— Ça fait-tu mal ? J'ai peur, comme !

Sur son départ, Vicky se tourne vers Caroline :

— Je reviens dans pas long, Britany va me donner quelque chose pour aider ma face de piquûres.

— Britany ? C'est la blonde de l'autre, ça ? Mais non, laisse-moi pas toute seule ! panique Caroline alors que le tatoueur s'apprête à commencer.

Elle rapatrie sa jambe vers elle. Attendant son tour pour retourner sur la chaise, le gars s'étant fait tatouer un requin prend Caroline par la main.

— Je suis là.

Caroline rougit.

— Je vais rester avec toi, moi, ma beauté.



— Ah ! Ah ! Faque il t'a taponnée, finalement ! Je le savais ! rage Éric, bien qu'il ait l'air étrangement satisfait d'avoir deviné ce dénouement.

— Franchement, c'est un vieux pet pas rapport, ronchonne Caroline, qui le trouve une fois de plus mélodramatique.

— Pourquoi t'es pas restée avec elle ? T'étais où ? demande Mike à Katia.

— J'étais pas loin... Eille, c'est ben du gros n'importe quoi, votre enquête de qui était où au centimètre près ! On peut-tu vivre notre vie sans devoir rendre des comptes à tout le monde chaque fois qu'on va aux toilettes !

— J'étais rendue psychologue, dans mon cas, pas de quoi en faire de cas, blague Caroline pour détendre l'atmosphère.



Caroline, dont le tatouage avance bon train, n'a même pas le temps de vivre le moment, car son prétendu soutien moral est passé en mode confiance depuis quinze minutes.

— Faque c'est ça, mon père m'appelait tout le temps « Boubou » ! J'aimais assez ça que je pouvais sortir de derrière le divan quarante fois par jour juste pour l'entendre le dire.

— Ah ouin, fait Caroline, qui pige qu'il est très émotif étant donné le trémolo dans sa voix.

— Il savait pas quoi faire, lui, avec les autres de l'école qui m'intimidaient. J'aimais ça faire du ballet jazz, mais j'étais le seul petit gars dans le cours ET dans mon école... Mon agente de libération conditionnelle me dit souvent que je suis l'intimidé qui est devenu l'intimidateur. Ça se peut...

— Tu dois en vouloir à ces anciens petits gars là ? suppose Caroline, le trouvant bon d'avoir ce regard analytique à propos de sa colère.

— Je leur en veux pus du tout... non, non, c'est du passé. La rancœur, c'est le poison des imbéciles.

Il marque une pause et sourit diaboliquement au vide devant.

— Mais je rêve souvent que je les fais cuire à feu doux dans une grosse marmite de cire chaude pour ensuite leur peler la peau avec un épluchepatates avant de la leur faire manger, lanière par lanière, jusqu'à ce qu'ils meurent étouffés, remplis de leur propre chair molle. Ils étaient quatre, faque dans mon rêve, je les place deux par marmite, proche l'une de l'autre, pour pouvoir leur donner des coups de masse dans la face quand ils essaient de sortir.

Caroline, qui a blanchi comme de la neige, commente la stratégie de son vis-à-vis :

— C'est sûr que quatre marmites ça prend une grande pièce, au moins un garage double, ça fait beaucoup de cire aussi, en tout cas...

Katia revient à proximité presque en même temps que le tatoueur termine.

— Pis, ça fait pas mal, hein ?

— Moins que de se faire arracher la peau brûlée avec un économe.

— *Fuck*, t'es ben glauque...

Ravies du résultat, les deux filles lèvent leurs verres roses en s'imaginant que c'est un vin effervescent de grande qualité du sud de la France.

— Est où, Vic ?

— Partie avec Britany, la blonde de l'autre. Pourquoi les lumières ont baissé ; ils font quoi ? s'enquiert Caroline en regardant au loin cinq hommes près de la forêt qui bourlinguent avec ce qui semble être des explosifs en tubes.

— Sûrement une bombe artisanale.

— Pus rien me surprend.

— Ben non ! On est à un party de curés jamais sortis l'hiver ! déconne Katia.

— C'est ça, oui...



Steven annonce au micro que l'orchestre exécutera une toute dernière chanson avant la fameuse surprise annuelle du Noël des campeurs.

Excitée, Connie s'enflamme en se dégourdissant les cuisseaux dans un genre de danse des canards. Tout en dévorant toujours Éric du regard, elle crie :

— C'est le temps ou jamais pour les rapprochements...

— Elles vont passer toute la soirée là ou quoi ? se plaint Mike en balayant toujours le large des yeux, trouvant que les filles – parties chercher Katia – prennent bien leur temps.

Éric se colle un peu derrière Marc, qui s'en étonne aussitôt :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Décolle, *man* !

— Elle me regarde encore...

En grande pompe, Mike le coupe et annonce aux autres :

— Savez-vous quoi, les gars ? Je crisse mon camp ! C'est assez d'être le cave qui attend que madame revienne de je sais pas où, faire je sais pas

quoi. Y a toujours ben des limites ! Tsé, si elle en veut pas, de chum, pour être libre comme l'air, je vais y arranger ça en ostie, moi ! Bye !

Les gars figent en le voyant s'éloigner d'un pas agressif. Bouche bée, aucun des deux ne tente de le retenir.



Le groupe termine la chanson et Connie se rue sur la scène, la poitrine sortie, les cheveux en bataille et le col de son chandail descendu sur l'épaule gauche.

— Comme les résidents-permanents-saisonniers le savent si bien, c'est maintenant l'heure de notre feu d'artifice annuel. Nous remercions les organisateurs de cette gracieuseté : les Red Sharkies Riders. Comme chaque année !

Tous les spectateurs se taisent en tournant des têtes de hiboux curieux-craintifs vers les terrains de fers au loin. Silence dans la foule. Rien ne se passe. Une certaine tension de qui-vive et d'appréhension flotte dans l'air. Comme si tout le monde avait hâte, mais redoutait que quelque chose de grave ne se produise. Quelques blasphèmes anglo-saxons lointains, mais bien sentis, jaillissent de l'orée des bois. On voit des ombres bouger, mais rien ne se passe.

Alors que Connie se rapproche stratégiquement de sa proie en sautillant tel Mario Bros bondissant d'un champignon à l'autre, Éric, qui l'aperçoit, prie Marc de s'éloigner discrètement de la foule en sens inverse pour ainsi maintenir une distanciation sociale plus généreuse.

Le spectacle commence. On allume un bâton, probablement mouillé, dont les boules lumineuses bleues et vertes peinent à monter à plus de deux mètres. Les feux d'artifice qui suivent cet échec se déploient dans un fiasco peu coordonné. Une cascade blanche brûle même directement au sol, parce que le bâton fut échappé à la dernière minute dans le gazon. L'ensemble de l'œuvre s'avère très amateur et ponctué de chapelets de jurons odieux venant des responsables du spectacle, qui peinent à allumer l'ensemble des bâtons humides avec un simple briquet. L'un d'eux a oublié dans sa roulotte le long briquet à feu de camp qu'il devait utiliser. La chanson d'accompagnement *Chop Suey*, de System of a Down, très peu

jinglebellisable³¹, est tout à coup rugie par le haut-parleur, dont le son a été poussé au maximum.

— Ça fait pas trop classique du temps des fêtes ; on dirait la trame sonore pour un sacrifice vivant dans un rituel satanique. D’après moi, ils vont exécuter des animaux pis passer une coupelle de leur sang dans la foule, présume Marc dans une médisance à peine voilée envers les artisans du spectacle.

Sonny commente :

— Chaque année, ils font ça pis c’est toujours *boring*.

Les filles arrivent alors en trombe.

— *Go ! On s’en va, right fucking now !* annonce Katia, sans plus de détails. Mike est où ?

— Ben voyons ? Vous êtes donc ben pressées ! leur demande Éric.

Marc explique à Katia :

— Ton chum est retourné au campement ; il est moyen de bonne humeur...

— Plus tard, c’est pas le temps, vite !

Tous galopent comme des dératés vers le stationnement à l’entrée du grand terrain commun. Éric se retourne et aperçoit Connie qui le fixe, l’air en beau fusil de le voir ainsi plier bagage.



Tout le monde tombe dans la lune un petit moment. Caroline bâille. Des branches craquent au loin, mais personne n’en fait de cas ; à la longue, les soubresauts de la forêt passent de plus en plus inaperçus. Éric agrandit à son tour la mâchoire au maximum avant de demander :

— Il est quelle heure ?

— Minuit et demi.

— Juste ça, ark, c'est ben long être naufragé en forêt..., se décourage Vicky en baillant à son tour.

— Naufragé, c'est en mer.

— Bah... Tu te fais manger par des requins à 'place des grizzlis, on en fera pas tout un plat, proclame Mike, le caquet bas, rongé autant par la fatigue que par le ressentiment.

— Aaah, toi avec tes histoires pas d'allure, là, rage Caroline en s'accotant sur l'épaule d'Éric pour tenter de s'assoupir.

— On devrait essayer de dormir, propose Marc, qui l'imité en basculant la tête sur Vicky comme si c'était une fatalité à la chaîne.

— Je suis pas assez fatiguée, moi, avoue Katia en vidant le reste du vin dans son verre, toujours distante face à son conjoint.

Elle suspend la bouteille de longues secondes au-dessus de son verre, l'air à deux doigts de vouloir la tordre. En temps de catastrophe, la dernière goutte de bordeaux est toujours pour celui qui se couche le plus tard dans le lot³².

Sonny se met à ronfler en cascade comme si sa luette trottinait à cheval. Le bruit de fond de sa respiration camoufle un tantinet les sonorités suspectes de la forêt. Un mal pour un bien.

— En tout cas, ça reste quand même louche, votre affaire d'hier, conclut Mike, toujours amer de cet abandon inexpliqué qu'il a jugé trop long.

Il s'étend sur le dos, les jambes hors de la couverture pour laisser un peu de place à Katia lorsqu'elle sera prête.

— Ils se sont mis à gérer les feux d'artifice, ç'a été l'occasion parfaite pour se faufiler, je trouve ça juste crissement logique, moi, réitère Katia avec fermeté avant de prendre une longue gorgée. T'es tellement rushant !

— Vous étiez vraiment pressées de revenir au campement, stipule Marc. Ils allaient quand même pas venir vous kidnapper !

— Non, mais peut-être nous gosser pour revenir, présume Caroline, qui comprend très bien l'astuce employée par sa copine. Imaginez à quel point j'aurais été malade encore plus si j'avais bu un autre verre de rose. J'avais

déjà mal au cœur, je suis rentrée dans la toilette débordante pis le cœur m'a levé deux fois plus...

— Mon Dieu, pauvre toi...

— Imagine le maniaque des bois qui arrive par-derrière pis qui t'enfonce la tête dans le bol ! exagère Éric.

— ARRRK ! Pitié ! Surtout pas lui...



De retour au campement, les gars préparent un feu rapido pour prendre un dernier verre de décompression à la suite de cette soirée haute en émotions pour tous. Mike n'est pas là. Ils ne l'ont pas croisé non plus sur le chemin du retour. Le sachant en furie, Katia n'est pas pressée de le voir revenir. Échouée sur une chaise, la tête renversée vers l'arrière, Caroline a le mal de mer ; la course folle pour se rendre à la voiture afin de rentrer au plus vite lui a levé le cœur. Elle refuse de la main le verre de *bon* vin de Katia pour plutôt se rincer généreusement l'œsophage au Perrier. Derrière elle, Vicky tente de lui dégommer les cheveux avec de l'huile d'olive.

— Ouin, je suis pas certaine que ça va marcher, mon amie...

— Laisse faire. On fera ça demain, décide Caroline pour libérer sa coiffeuse amatrice.

Éric balaie les environs à gauche, puis à droite, ainsi que dans le boisé derrière sa tente.

— Je suis devenu parano, je pense. J'entends marcher pis respirer dans le bois, comme si quelqu'un nous espionnait.

— T'es en train de virer drette su'l capot, mon vieux ! Prends une bière pis relaxe, lui conseille Marc tout en se levant, en bon bénévole, pour lui servir ledit rafraîchissement. T'hallucines depuis tantôt, pour de vrai.

Toujours debout derrière Caroline, Vicky fixe le vide, droit devant, avant de prendre une gorgée de vin.

— Vicky ?

Cette dernière ne répond pas à Marc, trop dans la lune.

— Vicky ?

— Hein, quoi ?

— Voyons, t'es où là ? Aux îles Moukmouk ? Veux-tu des chips sel et vinaigre ou BBQ ?

— J'ai pas faim...

Les bruits de pas reprennent de plus belle dans le bois.

— Là, vous avez entendu ? crache Éric.

— Oui, moi oui, approuve Caroline en se levant.

Marc s'approche du boisé alors que le bruit s'intensifie.

— Pas la gang d'en haut qui vient nous chercher ! ? redoute Caroline en s'adressant aux deux autres filles à voix basse.

Une roche est alors lancée vers les apprentis campeurs.

— EILLE ! crie Marc.

Un autre projectile atterrit près de la table.

— On se fait attaquer, chuchote Éric en tremblant.

Des feuilles bougent et des branches se tassent.

— Calmez-vous, les navets, dit Mike d'un ton neutre en sortant du bois.

— T'es pas drôle ! crache Marc en retournant auprès des autres.

La rumeur voulant que son chum soit fâché, Katia ne commente pas, mais les deux filles le traitent de con à l'unisson.

— Ouuu ! Avez-vous peur des fantômes, les *dudes* ? rigole Sonny, qui débarque comme un cheveu sur la soupe, mais par le chemin dans son cas.

Tout le monde reçoit une douche froide de le voir ainsi surgir.

— Pas peur de personne icitte, moi, fait Marc en se levant d'un bond, comme propulsé par une consommation d'alcool trop généreuse et une confiance en lui sous respirateur artificiel. Ben... pas peur de grand monde

icitte, en tout cas..., se ravise-t-il en songeant aux motards possiblement armés tout en haut de la côte et au Tanguy-maniaque à qui il a volé du bois.

— Moi, c'est le monde du gouvernement qui me court après, confie Sonny en s'asseyant sans aucune gêne. Pas fait mon impôt depuis 2002... Sont fous pareil de penser qu'ils vont me contrôler comme du bétail avec des chiffres pis...

Katia lui coupe la parole sans enfiler de gants blancs :

— On repart pas sur les théories du complot, c'est lourd pis ça nous gosse. Si ça fait pas ton affaire, t'es pas obligé de rester avec nous autres non plus, tsé, y est tard.

Le sifflet coupé, Sonny la dévisage avec grand mépris. Il était heureux alors qu'elle festoyait avec les motards ; les autres sont moins rébarbatifs qu'elle à propos de ses recherches. Lourdemment offusqué, il se tourne et quitte le plateau, la queue entre les deux jambes.

— Avoir mon char, moi aussi, je sacrerais mon camp, ose Mike en fixant Katia avec irrévérence.

— Eille, j'étais pognée là, pas le choix pis..., débute Katia, mais il lui coupe la parole.

— Oh que ça me tente pas de me faire remplir à soir. Non merci.

Sa blonde se tait. Discrètement, Caroline se lève, l'air de vouloir suivre Sonny. Comme sa démarche est un peu chambranlante, son chum s'enquiert :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Toilette...

— Tu veux que je t'aide ?

— Non.

Elle accélère ensuite le pas vers la cabane nauséabonde.

Les lumières festives d'Éric manquent alors de pile ; son pardessus multicolore s'éteint.

La fête est finie.



— Je comprends tellement pas la mise en scène sur la table le lendemain matin ; je vous le dis, c'est quelqu'un qui me visait, paranoïe Éric.

Un silence s'ensuit.

Marc suggère autre chose :

— C'est le Tanguy à cause du bois d'hier, j'suis sûr.

— Du bois ? s'interroge Katia, qui n'était pas avec eux à ce dévoilement.

Mike lui explique brièvement les faits avant d'ajouter :

— C'est pas lui, oubliez le voisin.

Katia, qui n'est pas du genre à s'en faire avec des riens, déclare :

— C'est pas comme si on les avait vus faire des feux de camp non plus.

— De là à nous servir sans demander, fait remarquer Caroline.

— Vos théories sont nulles à chier, ça marche pas, conclut Katia.

Elle change alors d'air et avance vers les autres pour leur susurrer à l'abri des oreilles de Sonny, qui ronfle toujours :

— Lui ? Vous avez jamais pensé à lui comme suspect ? Il est parti en beau joualvert après moi, ce soir-là.

— Ben non.

— Il fait son super conspirationniste trop con, mais peut-être qu'il nous niaise depuis le début, dans le fond. J'apprends avec les années à détecter le monde louche, déclare Katia, toujours d'une voix de coulisse.

— Bah, non, je crois pas à ça. Pas lui. Il est vraiment juste con pour de vrai, c'est tout, conclut Marc.

Katia réfléchit, puis déclare d'un ton désolé :

— On aura peut-être jamais de réponse...



Toujours devant la table de pique-nique, sur laquelle reposent quelques amas de matière à la texture étrange ressemblant à des excréments et un petit animal mort de la grosseur d'un furet, tout le monde s'interroge. Des sacs de sucre vides et un entonnoir se trouvent sur le banc avec d'autres excréments et un bout de tuyau coupé.

— L'un a rapport avec l'autre, vous pensez ? suggère Éric en bon scientifique analysant une possible relation de cause à effet.

— Quoi pis quoi ? déconne Mike.

— La bibitte pis le caca.

— Ben non, pas une grosse livraison de même d'une aussi petite bête. Y en a jusque sur le banc de la table, déclare Katia en analyste volume et quantité.

— C'est deux affaires séparées ? demande Mike, plus certain de rien du tout lui non plus.

— C'est un humain qui a fait ça, c'est clair..., spécule Vicky.

— Le sucre... quelqu'un est toujours ben pas venu se faire une batch de sucre à 'crème sur notre table en pleine nuit.

— C'est juste des déchets qui ont volé au vent, décide Mike.

Marc en doute et fronce des sourcils.

— En tout cas, on le saura jamais ! fait candidement Mike en prenant les quatre sacs de sucre pour aller les jeter.

Il fait tomber l'entonnoir au sol pour le pousser du pied, afin de le dissimuler avec les sacs derrière la poubelle, au lieu de dedans, sans que

personne s'en rende compte. Il rejoint les autres.

— Se faire siphonner la van, ça m'insulte tellement ! Au moins, il en reste assez pour se rendre au dépanneur. Faut-tu être sans-dessein ! Je venais de faire le plein en plus...

— Au prix du gaz, souligne Vicky.

— C'est un genre de furet, ça ? demande Caroline, qui inspecte la bête morte sous toutes ses coutures.

— Dis-nous c'est quoi, Éric, le scout des bois ?

— Un furet musqué, je pense, tente ce dernier, complètement dans le champ gauche.

— C'est un petit putois, justement, dans la même famille, mais l'histoire dit pas s'il fut jadis courtois, les renseigne Mike, toujours aussi au courant des spécificités du règne animal de la forêt boréale.

— Ouin, ça donne une image encore moins reluisante de mon nom scout quand j'étais jeune, ça, se désole Éric, à mi-chemin entre la fierté déchue et la honte totale.

— C'est vrai, en tant que putois toi-même, t'aurais dû être en mesure de reconnaître un frère, non ?

— Dans ma tête, c'était pas ça, se défend Éric, qui croyait à tort, et depuis tout ce temps, que son nom de scout référerait à un animal plus noble et plus massif de la trempe d'un carcajou.

— Ça porte très bien son nom pour l'odeur, en tout cas, ça chlingue solide, confirme Katia en se couvrant le nez à deux mains.

— « *Listen ! You smell something ?* », c'était dans quel film ?

— Ah oui, oui, je sais..., fait Marc, qui cherche.

— Pourquoi les animateurs scouts m'ont donné ce nom-là quand j'avais six ans, simonaque ? Je puais, c'est ça ? se décompose Éric, dont tout un pan de la vie s'envole dans une onde de désillusion à la puanteur de trahison.

Marc regarde la van et ensuite le terrain des voisins d'en face, qui ont quitté les lieux ce matin avant que le groupe ne se lève.

— Vous pensez que c'est lui, l'animal mort ?

— Pour de vrai, c'est impossible que ce soit juste de la crotte de putois ?

— Je dormais à moitié quand t'es venu chercher la lampe dans la tente, pis me semble que tu m'as dit que vous aviez entendu quelqu'un dans le bois pis que vous alliez voir, toi pis Mike, dit Vicky, qui se souvient de ces détails, même si elle était à demi comateuse.

— Ah ouais, ouais...

— C'est quoi qui est arrivé ? Y avait personne, finalement ?

Les gars se dévisagent étrangement, sans savoir quoi répondre.

— Euh...



Après avoir cueilli sa lampe dans sa tente, Mike retourne auprès de Marc, qui a aussi récupéré la sienne.

— Sérieux, je suis tellement en beau joualvert après Kat, là, que j'ai le goût de dormir dans 'van !

— Oui, je sais, mais tu vas être mal.

Marc arrête de parler et se tourne vers son ami.

— Chutt. Y a vraiment quelqu'un qui nous regarde du bois. On peut pas aller se coucher avant de savoir.

— OK. Je prends une grosse bûche, pis toi, apporte le cuit *grilled-cheese*.

— J'apporte mon fanal aussi, pour bien voir.

Les gars avancent vers l'orée des bois pour découvrir qui s'y cache. Les bruits de pas qu'ils ont entendus n'étaient pas trop loin, à mi-chemin entre eux et le campement voisin. S'accrochant à une bravoure relative qu'il tente de renforcer en respirant du ventre, Marc demande :

— C'est qui ? On le sait qu'y a quelqu'un !

Ladite personne semble se déplacer à nouveau, des petits pas de souris se font entendre. Mike allume son grand fanal qui projette une lumière très puissante sur quelques mètres devant lui.



— Éric ? Qu'est-ce que tu fais là ?



— Faque non, personne, on a vu personne, termine Marc en fixant Mike, qui acquiesce de la tête.

— Sûrement un raton.

— Vous étiez sûrs de même, pis y avait personne ? doute Vicky, suspicieuse de cette démarche si soigneusement organisée, mais vaine.

— OK, disons que le putois a grimpé sur la table, a fait ses besoins pour ensuite faire un petit tour des lieux, tranquille, puis mourir d'une crise cardiaque ? spéculé Mike en se penchant vers la bête pour l'autopsier visuellement malgré l'odeur fétide qui s'en dégage. Je pense que ça pue autant parce qu'il est mort depuis des jours.

— Notre voisin l'aurait tué depuis déjà un bout de temps ? Vous savez que c'est le premier signe avant-coureur chez un psychopathe, de tuer des petits animaux comme ça, les informe Vicky, devenue tout à coup spécialisée en psychocriminologie volet « ça risque de saigner ».

Marc s'emballe :

— Oui ! Tsé, il nous fait peur dans le bois, hier, comme premier avertissement, pis là... Il nous reste deux nuits... Il est peut-être pas parti

pour de vrai.

— Il me vise-tu personnellement, lui, coudonc ? panique Éric, de plus en plus parano. Il me menace en tuant mon nom scout pour me passer un message !

— C'est pas lui, je vous le dis, arrêtez, réitère Mike avec nonchalance.

OceanofPDF.com

Moment de silence.

— On voit vraiment des pois chiches pis des grains de maïs. C'est d'un humain, ça, déduit Katia.

— Voulez-vous y goûter un coup parti ? demande Caroline en s'éloignant avec dégoût. On est-tu vraiment rendus à disséquer le contenu d'excréments-d'origine-inconnue sur notre table pendant nos vacances ? C'est le boutte de la marde pis c'est vrai...

— On devrait s'en retourner à 'maison à 'place, chiale Vicky. Il se passe des affaires pas normales ici. C'est un signe qu'il faut lever les feutres.

— Ben non, on a une super surprise pour vous à soir...



Se remémorant la scène du matin même qui semble si récente et si lointaine à la fois, tout le monde rumine.

— Mmm... Deux grosses boules au chocolat..., balance tout à coup Sonny, qui semble sortir des limbes comme par magie pour ensuite se remettre à ronfler.

Étonnés, tous se tournent vers lui alors qu'il maintient les yeux clos, la bouche semi-ouverte, telle la marionnette d'un ventriloque durant sa pause lunch.

— Je pense qu'il rêve.

— À des boules dans le chocolat ? s'étonne Éric. Y a sûrement encore faim.

Katia chuchote :

— Ou c'est un genre de message libidineux inconscient de sommeil paradoxal.

— C’était dans *Ghostbusters* ! Ray ! « *Listen ! You smell something ?* » fait Marc, pris d’une soudaine illumination concernant la devinette du matin même.

— Attaboy, t’es fort à retardement, apprécie Mike en tapant des mains.

Tannée de l’entièreté de sa vie, Caroline roule les yeux et souffle.

— C’est quand même incroyable pareil, le fait de devoir passer la nuit ici, en pleine forêt, par un temps glacial après un souper-surprise de votre part, proclame Vicky d’un ton de reproche qui fait mal à l’âme.

Les gars échangent quelques regards incertains avant que Marc ne prenne son courage à deux mains pour déclarer :

— Ça, c’est un peu de sa faute à lui, par exemple...

— À qui ? demande Katia.

— À grosses boules au chocolat...

— Sonny ?

— Ouin.

— On est pas super fiers de ça, les filles, il faut le préciser.

— OK, c’est là où je sens qu’on va devoir choisir entre vous étripier ou vous brûler vifs, commence Vicky.

— On a pas de feu, lui précise Mike pour l’aider à éliminer d’emblée l’option la moins réaliste.

— Lui oui, précise Vicky en pointant Sonny. On vous brûlera un à la fois, tranquillement, petit peu par petit peu avec le briquet.

— C’est pas de notre faute ! se défend Éric en regardant Caroline avec les yeux d’un beagle qui a mangé la moitié du sofa durant l’escapade à l’épicerie de ses maîtres.

Alors qu’elle le fusille du regard sans même savoir de quoi il retourne, Vicky annonce :

— Je suis déjà en pré-tabarnak...



Caroline récapitule les faits :

— Faque là, on a rien d'autre pour cuisiner qu'un seul petit chaudron. Le but était de manger sur le feu. Durant quatre jours.

— Pas de panique, on va aller en acheter. Venez, les gars.

— Avez-vous des canettes vides ? fait la petite voix familière qui est revenue.

— NON !



Une fois le véhicule engagé sur la route, Marc se confesse :

— J'avais pas coché le papier d'aluminium sur la liste... Je voulais rien oublier pourtant.

— L'enfer est pavé de bonnes intentions, mon vieux, lui explique Mike.

— Notre cerveau est trop développé pour focuser sur des détails de même, improvise Éric, appuyé sur une théorie boiteuse au parfum machiste que même ses deux amis préfèrent ne pas commenter.

À peine à quelques kilomètres à l'extérieur du site du camping, Éric capte le réseau cellulaire comme par enchantement.

— Bon ! C'est vraiment juste dans le camping qu'y en a pas ; ç'a l'air arrangé avec le gars des vues, cette affaire-là.

Il tente de géolocaliser un commerce d'alimentation. Il en dénêche un à vingt-trois kilomètres, appelé J. Baldwin Farm Market.

Il donne quelques indications à Marc tout en rêvant à des Pepperettes bien riches en sodium. Le secteur est dépeuplé et semble vierge de toute activité

humaine ; aucune maison ne longe cette route secondaire peu fréquentée. Que des colonnes et des colonnes de grands conifères vert foncé, presque ébène, entrecroisées de pylônes d'électricité. Les gars partagent sans le dire une vague impression de foncer droit vers le néant. La longue route déserte qui s'étend devant donne à la scène une ambiance de trou-du-nulle-part inégalée depuis leur départ.

— Sacre, t'espères pas faire une crevaïson icitte en pleine nuit, hein ? Je reste drette dans le char pis je barre les portes.



Une fois à bon port, les gars font tranquillement le tour de ce curieux bazar, qui déploie une motivation incomparable sur le plan de la polyvalence pour satisfaire les besoins multiples de sa clientèle. Éric fige devant un étalage de produits qu'il juge impropres à la consommation, soit un aquarium à poissons rouges qui est rempli d'œufs cuits durs et dont le couvercle ouvert donne une vue enviable sur quelques pauvres insectes morts noyés, mais flottant toujours à la surface de la saumure opaque. À côté, quelques saucissons secs et crevassés reposent à l'air libre dans un cabaret aux motifs de geais bleus avec à son bord une joyeuse colonie de mouches dansant la lambada sur le festin de boyaux. Éric remet à plus tard son envie de Pepperettes. Au mur se trouve un menu écrit à la main sur un grand carton jauni dans une calligraphie peu soignée qui courbe vers le bas en rapetissant en raison d'un manque de planification de l'espace. Tous les produits du menu sont précédés de « Joe's ». Joe's burger, Joe's french fries, Joe's hot dog...

— Voyons donc ! Un mur de rapalas au complet ! s'égosille Mike, du fond de la boutique, en voyant l'ampleur de l'étalage de leurres de pêche.

Il attrape un serre-tête parapluie et une casquette qu'il trouve égarés sur une boîte de céréales ouverte. La mention « *for sale* » et les prix sont inscrits sur l'endos d'une vieille facture de dentiste déchirée et collée sur chaque article avec un bout de *duct tape* gris.

Un peu plus loin dans le commerce, Marc s'immobilise près d'un congélateur offrant une variété de viandes sauvages congelées et chassées par un certain Joe. Il lit sur la porte : « *Partridge boobs, deer tongue, bear*

gallbladder, rabbit feet, groundhog neck BBQ cut steak ». À côté de lui se dresse un petit frigo dans lequel s'entassent des contenants d'eau visqueuse laissant voir des sangsues noires bien vigoureuses qui se tortillent de tout leur long.

Après un petit moment à faire du tourisme dans ce bric-à-brac, qui semble aussi faire office de bureau de poste, de quincaillerie et possiblement de barbier – à voir la vieille chaise sur système hydraulique devant un miroir écaillé –, les gars se rejoignent devant le présentoir de croustilles.

— N'importe quoi, ce magasin-là, pour de vrai, rigole Éric.

— Ouais, ça le fait !

Un type qui arrive derrière eux les aborde gentiment en français :

— Salut ! Québécois, j'imagine ?

— Dans le mille, ouais, répond Marc.

— Avez-vous un char ?

— Euh oui... Ben, j'espère..., dit Marc en s'étirant vers la porte pour entrevoir la van de son frère, comme si le fait de se faire poser la question lui avait créé une certaine inquiétude.

— Repartez-vous par le gauche ou le droite ? demande le type à fort accent anglophone.

— Gauche, vers le camping Smith, précise Marc.

— *Right on !* Je vais là ! Me donnez-vous un *ride* ?

— Ben oui, pas de problème, accepte Marc en se dirigeant vers la sortie.

— *Good !* Je m'appelle Sonny, Sonny Bears, vous autres, les *dudes* ?

Les gars se présentent à tour de rôle en sortant du magasin... sans le papier d'aluminium.



En apprenant cet aveu, les filles semblent outrées.

— Je peux pas croire que vous l’avez oublié une deuxième fois ! souligne Caroline. À trois personnes pour y penser, faut le faire !

— Tsé, à un moment donné, faites-vous greffer un disque dur, kekchose !

— Capotez pas, on a même pas fait deux kilomètres pis on s’en est souvenu.

Sonny, qui ronfle en alternance de la gorge et du nez, marmonne encore, d’une voix de patate chaude dans la bouche :

— Des boules à la vanille... des grosses boules...

Tout le groupe se tapit dans le silence en l’observant à son insu. Le type se repositionne un peu en gémissant, avant de reprendre un ronflement de tracteur plus linéaire.

— Il a vraiment faim.

— Faque là ? Je comprends toujours pas le rapport de lui pis du fait qu’on se retrouve perdus ici...

À peine dramaturge dans l’âme, Vicky termine la phrase de Caroline :

— ... à deux doigts de la mort, affamés et assoiffés.

— On y arrive, annonce Éric, qui passe tout à coup la rondelle de la parole à Marc, l’air de craindre les filles face à la suite.

— C’est le fun, t’exagères pas pantoute, ma blonde. Bref, sur la route, il nous a dit...



— En échange de votre *ride*, je vais vous montrer de quoi de *sick*, les *dudes* !

Aussi expressif que nerveux, Sonny gesticule tout en malmenant son sac, l'air d'être à la recherche de quelque chose, mais sans vraiment chercher. Sous ses mouvements, une petite boulette de papier d'aluminium contenant de la mari s'échappe d'une poche et tombe dans le fond de la voiture.

— T'as perdu de quoi, lui fait remarquer Éric en se penchant pour le récupérer à sa place.

Sonny reprend sa boulette en le remerciant.

— Les gars, le papier d'aluminium ! crie Éric, en panique face à cet oubli aux imminentes conséquences conjugales désastreuses.

Presque sur les chapeaux de roue, Marc crampe dans l'entrée d'un chemin forestier pour faire demi-tour.

— On va mettre du gaz en même temps, ça va être fait.



Le visage étampé dans le pare-brise, Sonny donne les indications à Marc, qui conduit. Il lui demande de ralentir un peu.

— Ça va être ici, bientôt, à droite. Le camping est tout droit sur le grand chemin, dans *average* quinze minutes.

— OK, oui, je vois, approuve Marc en tentant de s'orienter avec des arbres tous semblables comme seuls repères visuels.

— En plus que vous êtes ici avec vos *chicks*, je vous jure, les *dudes*, elles vont être contents ! Bon, d'ici, c'est facile de retenir le chemin. Vous voyez

le gros arbre à moitié tombé ici, so vous continuez tout droit. Après, y a un genre de gros sapin, c'est juste dans environ une kilomètre. De là, vous allez voir deux chemins. C'est pas la première, mais l'autre.

Comme de fait, un peu plus loin se trouve un premier chemin forestier qui entre en pleine forêt à leur droite, puis un deuxième, du même côté.

— Laisse la van là. Personne passe jamais par ici de toute façon.

Rapidement, Sonny invite les gars à le suivre. Ils marchent environ dix minutes avant d'arriver au cœur d'une clairière somptueuse, donnant sur une rivière calme bordée de grosses pierres moussues et se séparant en trois petits ruisseaux coquets dégoulinant en douces cascades.

— Débile ! On vient souper ici avec les filles ! s'enflamme Éric. On dirait la carte postale d'une campagne vierge de Provence.

Tout aussi emballé par cette idée de souper dans un décor féérique – Vicky va adorer, sans l'ombre d'un doute –, Marc approuve :

— Tellement !

— La roche juste là est parfaite pour pique-niquer. Faut juste se souvenir du chemin, mettons, réfléchit Éric, qui est déjà un peu perdu quant au trajet du retour.

— Je vais vous faire des marqueurs sur les arbres avec ma *duct tape* rouge, propose Sonny en sortant un rouleau tout neuf de son sac. Depuis que je me suis retrouvé dans le bois sans *toilet paper*, je pars jamais sans lui.

Les gars froncent les sourcils³³.



Vicky lève les bras vers les étoiles.

— Avez-vous cherché les maudites marques sur les arbres quand on est arrivés ? Je veux dire avant de nous perdre en forêt ?

— On les a jamais vues, non. On était énervés pis on a juste pris le bois. En avançant, on se disait qu'on allait en voir une à un moment donné, pis c'est comme jamais arrivé, explique Marc, mi-figue, mi-raisin.

Éric revient à l'essentiel :

— Quand on est arrivés avec vous, c'était un peu confus, notre affaire dans la van, vous avez sûrement remarqué ?

— Pas vraiment, vous êtes tout le temps de même.



À bord du véhicule, qui avance à la vitesse d'une tortue somnambule, Éric et Marc chuchotent alors que Mike ne dit pas un mot, l'air encore en beau maudit contre Katia.

— Le grand arbre tombé est juste là, faque c'est genre le chemin à droite, déduit Éric, un bras sorti par la fenêtre, question d'être encore plus convaincant.

— Non, il a dit une autre affaire avant le chemin ; le grand arbre tombé pis ?...

— Le deuxième chemin, répète Éric. C'est moi, le scout, ici d'dans ! Fiez-vous au *king* de l'orientation en forêt !

— Moi aussi, je me souviens qu'y avait autre chose avant, avoue Mike, qui participe pour la première fois à la controverse. Une souche ?

— Non.

— La sortie-surprise sans trop savoir où on va, c'est vraiment louche votre affaire, commente Vicky, qui papote avec les filles derrière. Moi, *anyway*, depuis ce matin que je veux juste m'en aller, faque je vois vraiment

pas ce qui pourrait me donner le goût de rester, à moins qu'un spa scandinave nous apparaisse en forêt.

— Il nous reste encore deux nuits, arrête de chialer, Vic, la prie Katia.

— Un gros arbre à moitié tombé pis ?...

— Arrêtez de m'obstiner pour rien, je le sais.

Marc se penche vers ses confrères pour leur marmonner :

— De toute façon, on va avancer, voir les marques rouges pis entendre l'eau des ruisseaux, ça va nous orienter.

Indifférent, Mike hausse les épaules, peu enclin à participer à cette surprise compte tenu de son couple en froid. Marc dirige le véhicule vers le deuxième chemin forestier après l'arbre presque tombé, puis il se stationne en bordure de la chaussée.

— C'est ici, les filles !



Les filles restent perplexes face à cette nouvelle information qui est plutôt lourde de conséquences, mais qui éclaire davantage l'attribution de la faute.

En bonne première de classe, Caroline lève une main :

— Donc, si je comprends bien, vous avez crampé dans le bois, sans trop savoir si c'était le bon chemin, pis surtout, sans jamais voir aucune des traces rouges de chose-bine-lui-là ?

Vicky poursuit :

— Vous autres, vous vous êtes dit : « Daniel Boone ou nous autres en forêt, c'est la même maudite affaire ! »

Éric apporte une spécification quant à l'analogie avec le personnage fictif :

— Je sais pas pour les autres, mais plus comme Robin des Bois, dans mon cas. Je m'identifie vraiment plus à Robin des Bois sur le plan des valeurs et de la mission de vie.

Marc chantonne :

— Daniel Boone, le couteau à la main, la fourchette dans l'cul, nanana...

Il cesse la ritournelle sans la terminer cette fois, le regard glacial que lui envoie sa conjointe dans la nuit noire coupant en mille morceaux son élan de chanteur de noces. Vicky tente de comprendre :

— Faque là, on s'est déplacés dans n'importe quelle direction ? On est peut-être à des kilomètres et des kilomètres de notre point de départ, c'est ça ? Genre que c'est même pas sûr qu'on retrouve notre chemin demain ou pour le reste de notre vie ?

— Ah mon Dieu ! recommence à paniquer Caroline devant cette perspective d'éloignement grave à présent mise sous les projecteurs. Alexis peut pas être orphelin à son âge ! Toi aussi, t'as un enfant Mike, hein ?

— Il a vingt-deux ans, je le nourris pus à la petite cuillère.

Exténuée et à bout de nerfs, elle se met à pleurer.

En désespoir de cause, Vicky bafouille :

— Méchant taouin à marde, dire que c'est à cause de lui qu'on est pognés icitte ! rage-t-elle, sans se soucier d'être discrète cette fois.

— Chut, la prie Marc, qui trouve qu'elle exagère.

— Je m'en câlisse-tu de lui, tu penses ! rage Vicky, insultée de devoir en plus respecter le sommeil de l'auteur de leurs jours désormais comptés.

— Méchante plaie inutile de la société, on va se le dire, en rajoute Katia, qui préfère mettre la faute sur lui plutôt que sur les gars.

— Je vais essayer de m'étendre, y a rien d'autre à faire, commence Vicky d'une voix déjà plus calme. Je dors à moitié pas depuis qu'on est ici, peut-être que je vais être capable de dormir cette nuit. Notre matelas dégonflable ou direct à terre, c'est du pareil au même.

— Je penserais pas voir de différence sur le plan du confort moi non plus, analyse Caroline, qui a cessé de pleurer et qui renifle en touchant la terre dure et humide tout autour d'elle.

— J'envisage sérieusement une carrière de fakir, c'est ben pour dire.

— On n'a pus d'eau ? demande Éric, l'intérieur de son palais étant desséché comme une pierre ponce. J'aurais vraiment dû apporter ma gourde en poils d'ours...

— Il nous reste genre une petite gorgée chacun, analyse Mike en soulevant la dernière bouteille encore hydratée.

— Faut que je fasse pipi..., annonce Vicky, avec un visage à la motivation découragée.

— Moi aussi.

— On y va ensemble, pis les gars vont chanter Ô *Canada* pas trop fort ?

— On aurait vraiment dû partir à matin...



Les trois couples sortent sans trop de motivation les aliments pour le déjeuner en commençant par le nécessaire pour faire du café. Un déni de groupe soutenu règne à propos des surprises toujours en vedette au centre de la table.

Main dans la main, un couple passe à travers leur terrain pour se rendre aux toilettes. Les deux amoureux freinent net leur lancée en apercevant ce qui garnit la table. La femme se plaque le rouleau de papier de toilette sous le nez alors que l'homme recule d'un grand pas, l'air de craindre de recevoir un de ces trucs en plein visage. Arborant des regards de qu'en-dira-t-on à l'endroit de cette colonie d'estivants crasseux, les deux intrus

regagnent en vitesse le chemin principal pour se rendre à bon port. Une trajectoire plus longue, certes, mais ô combien plus salubre et sécuritaire.

Au sein du groupe, quelques minois glorieux s'allument. Tous savent qu'ils doivent disposer au plus vite de ces répugnances, mais en même temps, ils viennent de constater là un argument dissuasif de taille face aux incivils qui traversent à qui mieux mieux leur aire de vie comme s'il s'agissait d'une artère publique aux heures de pointe.

— On peut quand même pas laisser tout ça là juste pour avoir la paix ? lâche Vicky, dans une allégation à l'intonation signifiant qu'elle le propose au lieu de le demander.

— Ne-non, je m'en occupe. On en fera pas tout un plat, souffle Katia, importunée à l'avance par le parfum du boulot de conciergerie.

Elle approche la poubelle et utilise le rebord de carton d'une caisse de bière vide pour déloger la merde de la surface de bois. Elle attrape ensuite une branche pour rouler la petite bête, qui tombe au fond de la boîte comme une pierre. Elle balance le tout dans la poubelle et referme le couvercle.

— Bon ! J'espère que ça sentira pas trop à travers.

— De toute façon, ce soir pour souper, on vous l'a dit, on a une surprise, on restera pas ici, répète Éric en bon gamin incapable de garder un secret.

Marc s'affaire au démarrage du feu, alors que l'eau chaude pour le café fume déjà dans la casserole sur le petit poêle. Marabout et fatiguée, Vicky allume une chandelle de citronnelle pour évacuer le fumet nauséabond et récalcitrant embaumant toujours les environs. Caroline passe un essuie-tout mouillé sur la table, puis Katia étend la nappe afin de clore cet épisode table-ambiguë-honteuse.

— Ce que je donnerais pour me coucher dans mon lit, là, fait Vicky.



— Ô Canada... terre de nos aïeux... ton front est ceint... de fleurons glorieux...

Les gars chantent sans motivation pendant que les filles, à peine à deux mètres d'eux, font toutes pipi dans le bois, collées les unes sur les autres comme des pigeons sur une étroite corniche.

— C'est n'importe quoi, je me sens comme un animal, confie Vicky, dont les repères de vie seront tous à revoir à son retour. Pas de papier cul en plus...

— *Il sait porter la croix... ton histoire est une épopée...*

— T'es tellement princesse, marmonne Katia, visiblement en état d'ébriété.

Elle pousse un peu du coude la pauvre Vicky, qui, de sa position accroupie, perd l'équilibre et tombe sur Caroline, qui s'écroule au sol telle une pièce de domino.

Le rire tonitruant de Katia explose en pleine forêt.

— Excusez ! Je voulais tellement pas vous faire tomber ! ment cette dernière, alors que son gloussement trop sincère trahit son intention première.

— Ô Canada... terre de nos aïeux...

— Câlisse, j'ai les mains pis les fesses pleines de terre ! Niaiseuse ! rage Vicky en s'essuyant avec la manche de son chandail avant de remonter son pantalon.

— C'est vraiment pas intelligent ça, la réprimande Caroline, qui a, quant à elle, été capable de se retenir avec un genou.

— Qu'est-ce qu'y a, les filles ? demande Marc, qui a cessé de chanter.

— C’est Katia qui est juste une belle épaisse.

— Excuseez, j’ai diiit, réitère cette dernière, qui regrette que la noirceur l’ait empêchée de jouir au maximum de cette scène de chute bouffonne.

À leur retour auprès des autres, les filles constatent que la deuxième lampe s’est éteinte par manque de pile. Éric cherche donc la sienne. Seule la chandelle crée une mince éclaircie dans la nuit noire.

— Bon, c’est vraiment l’heure de se coucher, il faut croire...

— Allume une autre chandelle pour au moins faire un peu plus de lumière, la première est presque éteinte.

Les filles analysent l’espace disponible sur la couverture afin d’installer tout le monde en rang d’oignons.

— Mettons qu’on fait trois cuillères de couple sur le long de même, ça doit rentrer.

— Je veux pas être sur le bord ! crie Vicky, le chapeau pointu et la patte en l’air.

— Bon, Mike, Kat, moi pis Vic, après Éric pis Caro ?

Tout le monde dégage le maximum d’espace en poussant plus loin le cuit *grilled-cheese*, le sac à dos d’Éric, les verres, les canettes et bouteilles vides ainsi que les sacoches.

— Bon..., hésite Katia, plus ou moins certaine de ce qui s’en vient et, surtout, peu convaincue que son conjoint appréciera cette proximité obligatoire.

La couverture étant à peine de la grandeur d’un lit double écourté des années 40, la division du territoire doit être savamment réfléchie. Mike se couche sur le côté tout au bout de la couverture, puis il laisse de la place pour Katia, qui vient s’y insérer tel un morceau de Tetris dans un autre. Bien que ce dernier soit toujours amer face à elle, il coopère pour le bon déroulement de l’opération dodo. À son tour, Marc évalue le périmètre pour tenter de laisser un petit espace entre Katia et lui. Il s’étend et ouvre les bras pour accueillir Vicky, qui se colle contre son torse dans le même sens que tous les autres. Pour terminer, Éric s’allonge et constate un fait :

— Il reste plus vraiment de place pour Caro. Il faut reculer.

Inspectant le vide devant et sentant la brise de la nuit lui souffler au visage, Caroline pleurniche :

— Pas sûre de vouloir être sur le bord, finalement.

— Viens entre moi pis Éric d'abord, propose Vicky, qui la comprend.

— Simonaque que c'est minus comme couvarte ! se désole Katia en réalisant que Marc devra se coller davantage sur elle.

Comme il n'est pas son préféré dans le groupe, cette mitoyenneté la rend un peu mal à l'aise. Elle a toujours trouvé que la peau de Marc sentait le salami Milano. Elle recule encore plus sur son chum bougonneur pour éviter d'inhaler trop d'effluves de charcuterie italienne.

— Ben là, pas trop, les fesses me débarquent en arrière, c'est pas mieux, se lamente Mike au bureau des plaintes pour déficiences ergonomiques.

— Faut surtout pas que ça arrive à Caro ; elle a eu deux grosses hémorroïdes l'hiver passé, confie Éric, soucieux de la santé du siège de sa conjointe. Je les surnommais les jumeaux Groot !

— Ben voyons, Éric !? s'époumone cette dernière, honteuse jusqu'au bout des cheveux.

— Faut juste que ceux du centre se collent plus³⁴, explique Mike.

— Éric pis Caro, voulez-vous changer de place avec nous autres ? Ça me dérange pas d'avoir les genoux qui sortent de la couverte un peu, propose Katia en bonne sauveuse, préférant plutôt faire face à la mort que de humer la nuque charcuteuse de Marc.

Caroline fait le rang dans sa tête pour déduire rapidement qui sera de dos devant elle.

— Ah non, c'est correct dans le fond, entre Vicky pis mon chum, décide Caroline, qui a toujours trouvé que l'odeur de Marc lui rappelait celle d'un fromage à pâte molle fort et piquant qu'elle avait goûté durant un voyage dans Charlevoix.

— Ouin, méchant trip à six, pareil. Je voudrais avoir un drone pour prendre une photo aérienne.

— Au moins, ça réchauffe, relativise Marc, tandis que Katia tente encore de s'éloigner de lui de quelques centimètres.

— Pas tant que ça au bout, chiale Éric.

— Veux-tu le cache-couilles ? demande Caroline, très sérieuse.

— *What the fuck ?* Le quoi ?

— Laisse faire.

Épuisée, elle ne prend même pas la peine de lui expliquer. Sonny ayant cessé de ronfler, c'est dans un lourd silence que la nuit noire se déploie devant Éric, qui se sent tout à coup bien vulnérable et pas du tout dans son élément, seul au monde, tout au bout de cette brochette humaine. Il sera clairement le morceau croqué en premier.

— Bon ben... bonne nuit.

— C'est ça, oui, dit-il en fermant fort les yeux.



— C'est quoi ce bruit-là ? s'enquiert Marc d'une voix faible.

— Moi aussi, j'entends de quoi..., fait Vicky, suspendue aux lèvres de Dame Nature.

— Chut ! Dormez donc, envoie Mike, qui était justement sur le point de tomber dans les bras de Morphée.



— C'est vrai, j'entends de quoi, déclare Éric, à son tour aux aguets.

Levant la tête comme un siffleux même si rien n'est visible à plus de dix centimètres de son visage, Caroline s'informe :

— Où ça ?

— Arrêtez de parler ! les prie Katia.



— OK, y a vraiment de quoi, confirme Mike, une heure plus tard dans les Maritimes.

— C'est quoi ? s'inquiète Katia en lui serrant le biceps juste un peu trop fort.

— Chut ! On dort..., envoie Éric, qui somnole et n'a rien entendu cette fois.



Caroline ouvre un œil. Elle est ô combien ravie de constater qu'il fait jour. Elle qui croyait ne pas avoir dormi de la nuit s'est forcément assoupie, car la forêt tout autour est désormais perceptible. À travers un voile de brume moite, elle distingue sur le tapis de mousse ébouriffée des arbustes touffus, des sapins et même une talle de champignons orangés, agglutinés sur un vieux tronc râpeux juste à côté de l'arbre où dort encore Sonny Bears. L'épouvantable noirceur d'encre est enfin derrière. Caroline souffle de soulagement avant d'entendre des bruits. Des pas... des voix... Oui,

aucun doute, des gens marchent en forêt. Comme ses copains semblent tous dormir, elle se redresse pour percevoir avec plus d'attention ce qui s'approche. Caroline se demande si elle doit – comme lors d'un sinistre en mer – crier au secours ou à l'aide. Or, elle n'en fait rien et pousse plutôt son conjoint du coude :

— Y a du monde...

— Hein ? gémit Éric en émergeant des limbes comme s'il dormait comme un loir au centre d'un nuage en duvet de canetons.

Les yeux mi-clos et le nez ondulé, il tourne la tête et réitère mollement son commentaire :

— Hein ?

— J'AI RIEN MIS DANS LE GAZ ! crie Mike en faisant le saut.

— Coudonc ? Vous dormiez vraiment dur à ce point-là ? Comment vous faites ? On est à terre comme des chiens galeux dans un vieux chenil humide-pourri.

— Je rêvais... je pense, réalise Mike en revenant à lui.

Putois Courtois reprend aussi ses esprits et se frotte les paupières alors que Vicky s'étire en commentant :

— Moi aussi, j'ai dormi, je pense... j'ai mal partout.

— Bon matin ! envoie Marc, comme si sa nuit s'était révélée réparatrice et énergisante. T'entends-tu du monde pour de vrai ?

Au même moment, ils perçoivent tous à leur tour des voix au loin. Propulsé par une urgence de survie sans précédent, Marc bondit pour hurler :

— *HELP ! HELP ! HELP !*

— Sérieux, vieux ? hésite Mike, un peu pris de court.

Il ne fait ni une ni deux et se lève, mû par cet état d'alerte déclaré par son copain.

Sonny, qui s'étire les bras au ciel, relativise la situation :

— Capotez pas vos vies, les *dudes*.

Bien que le diable soit aux vaches, Vicky s'étonne à nouveau :

— Ayoye, j'avais réussi à m'endormir pour de vrai. J'en reviens pas !

— *HELP !*

— Sont peut-être francophones ! panique Marc, qui décide aussitôt d'intégrer une variante bilingue à la démarche. À L'AIDE ! À L'AIDE !

— *HELP !*

— Arrêtez de crier, les prie Sonny. J'ai mal à mon tête.

Sur la pédale douce, il se redresse et sort sa mari pour rouler son pétard du petit-déjeuner.

Comme les pas semblent se rapprocher, tout le monde se tait et tend l'oreille. Des voix s'élèvent. Vicky et Katia se lèvent tranquillement pour se placer près des gars, qui semblent former une haie d'honneur pour l'auguste accueil d'un régiment de Martiens.

— *Chillez* donc ce matin ! Vous êtes *full rushants*, pousse Sonny, tranquille comme Baptiste.

Deux hommes assez baraqués et une femme apparaissent devant eux comme par enchantement. Bouche bée, ils s'immobilisent et posent les mains sur leurs ceintures chargées en détaillant un à un les campeurs du dimanche. Ces derniers font la statue devant ces trois apparitions vêtues d'un uniforme de camouflage et d'une casquette rouge. Un mou dans le genou, Éric, qui a la vessie pleine, passe proche de s'échapper dans son pantalon. Bien qu'elle comprenne que l'armée vient enfin les secourir, Vicky est tout de même victime d'un claquement de dents anxieux témoignant du redoutable quart d'heure qu'elle a vécu. Katia tente d'établir le contact avec les nouveaux arrivants :

— *Hello, so...*

— *CANADIAN RANGERS ! DON'T MOVE !*



Les vacanciers ramassent leurs affaires en arborant des têtes fripées de manifestants rebelles rentrant chez eux après une nuit d'affrontement aux effluves de gaz lacrymogène, pendant que les trois officiers les guettent avec autant d'insensibilité que d'austérité. Sans que personne s'en rende trop compte, Sonny a pris la poudre d'escampette aussitôt les gradés à proximité.

Vicky leur a demandé une couverture et de l'eau, mais ils n'ont rien. Elle maugrée à ses amis :

— Tu parles d'un sauvetage de marde ; ils ont même pas d'eau. Me semble que c'est un gros minimum. On est en grande déshydratation.

Katia amorce une conversation avec eux dans leur langue d'usage :

— Par qui avez-vous été mis au courant de notre situation géographique ?

— Personne, réfute la femme du trio, ses lèvres sèches aussitôt repincées.

— Je veux dire, qui vous a signalé notre disparition ?

— Personne, réitère cette dernière en haussant les pommettes, une pointe d'impatience bien présente dans la voix.

— Comment avez-vous fait pour entamer les recherches pour nous trouver, d'abord ? Aviez-vous des lumières infrarouges, des chiens ?

— On vous cherchait même pas.

— Ben là...

— On est en mission pour la prévention des feux de forêt à la suite de menaces proférées par certains groupes de militants en opposition au déploiement de tours de téléphonie cellulaire, mais hier, les gardes-chasse de la base du coin nous ont demandé de leur donner un coup de main pour

repérer les possibles traces d'un grizzli qui serait parti du nord pour descendre jusqu'ici.

— Quessé ? s'enflamme Mike, complètement hors de lui. Elle a dit un grizzli ici, dans la forêt ? Je vous l'avais dit, hein ? BOOM !

— Je vais m'évanouir d'une crise de cœur, avertit Caroline, qui a tout à coup très chaud et très froid en même temps.

— Vous l'avez vu ? demande l'officière, soudainement intéressée par ces écumeurs des bois insignifiants.

— Non, mais j'ai lu ça quelque part, lui confie Mike, qui aurait bien dû mettre sa main au feu.

Éric, qui n'est pas certain non plus de bien comprendre le propos en anglais, demande :

— Ils nous cherchaient même pas, qu'elle a dit ? Faque personne au monde nous cherchait ? Ouais, comme tu dis, c'est vraiment décevant, comme sauvetage.

L'officière marabout poursuit :

— Les seules choses qu'on a vues juste avant de vous trouver, c'est un ours noir, il y a quinze minutes, pis un cougar trop énorme à quelques mètres d'ici, par là, pas très loin. Une belle bête, le plus gros que j'ai jamais vu dans le coin. Si ça se trouve, il vous a sûrement surveillés toute la nuit...

— QUOI ? Ah mon Dieu...

— Jésus-prie d'ostie de doux Jésus-prie...

— Un ours pis un... LÀ, c'est CERTAIN que je vais m'évanouir d'une crise de cœur, spécifie Caroline, dont les genoux fléchissent comme des pentures anglaises.

— C'est un genre de tigre à grandes dents, ça, un cougar ? présume Éric en tremblotant. Moi qui fais pas confiance aux chats, imaginez !

La gendarme, qui comprend bien le français, intervient :

— Presque gros comme un tigre femelle, oui. Mais vous avez dormi en faisant une vigie en alternance, j'imagine ? Vous vous êtes pas tous couchés comme des steaks saignants à terre ?

Son ton pompeux laisse présager qu'à son humble avis, personne ne pourrait être aussi cruche-imbécile sur terre. Orgueilleux, Marc ment alors au nom de tous :

— Ben oui ! On a fait ça, là... une vigie.

— On sacre notre camp d'icitte ! Déjà que c'est beau qu'on soit pas encore décapités en lambeaux ! pleurniche Vicky en oubliant sa demande de couverture et d'eau ainsi que tout ce qui touche à l'aspect qualitatif de l'intervention de sauvetage.

Caroline ramasse ses affaires et remarque un truc blanc pas très loin.

— C'est notre sac de déchets, ça ? Vous êtes pas allés le porter plus loin que ça ? Il est juste là, à même pas quinze pieds, je le vois !

Les gars figent, échangent des regards, mais ne répondent pas.

— Suivez-nous, on a pas juste ça à faire, ordonne un des hommes, qui parle pour la première fois.

Voyant qu'Éric peine à attacher son gros sac à sa taille, l'officier l'informe :

— Pas besoin de faire ça.

— Ah, vous allez le porter à ma place ? C'est vraiment gentil, on est tellement épuisés..., apprécie Éric, ravi que l'homme s'occupe des bagages et que l'intervention ressemble ainsi davantage à une prise en charge bienveillante.

Il enlève son sac et le tend à l'homme, qui ne bouge pas d'un poil de nez et qui le dévisage avec une moue frôlant la répugnance.

— Reprends ton sac, Éric, ordonne Katia, qui voit bien qu'il n'a pas saisi le sens des propos du Ranger.

Confus et dépit, Éric renfile son ballot. Il tente encore tant bien que mal de l'attacher et de serrer la ganse autour de sa taille selon les consignes de répartition du poids sur les hanches, diligemment recommandées par son chiropraticien, mais en vain.

— Pas besoin de faire ça, j'ai dit, répète sèchement le mastodonte en camouflage.

Éric ne pige plus rien ; la marche de retour pourrait lui paraître encore plus longue et ardue compte tenu de son peu d'énergie.

Il arrive enfin à l'attacher correctement. À la queue leu leu, les trois couples suivent les Rangers pendant environ trois minutes jusqu'à ce qu'ils aboutissent dans un chemin forestier. Le caquet bas et les oreilles rabattues, les campeurs se dévisagent, les yeux ronds comme des flans à la vanille.

— Tu me *fucking* niaises la vie ? crie Vicky, hors d'elle.

— *No way*, tabarnak ! l'imite Katia en voyant ce qui se trouve devant eux.

— C'est bien votre véhicule ? demande l'officier en pointant la van, droit devant.

Silence.

Bruit de criquet.

Une libellule vole.

Un ange des bois passe.

Les Rangers échangent quelques regards divertis, les mains à nouveau accrochées à leurs ceintures.

— On vous laisse ici. Vous allez être corrects pour retrouver la route, j'imagine ?

— Ouais, merci, fait sèchement Katia, qui écume de rage.

Les trois militaires retournent en forêt, leur véhicule étant plus loin.

— Je suis en beau CRISS ! hurle Vicky en se dirigeant vers la van, éméchée comme jamais dans sa vie et rouge comme une écrevisse.

Voulant être cent pieds sous terre, les gars avancent péniblement, les yeux vers le sol. Caroline se fâche :

— Vous faites tellement dur, sérieux !

— On le savait pas, nous autres ! Sinon, on l'aurait trouvée hier ! se défend Putois Courtois dans une évidente évidence.

— Ouin, c'est ça ! approuve Marc, aussi débiné que ses confrères.

Assis sur une roche plus loin en bordure du chemin, Sonny Bears espionne la scène en mâchant un long brin d'herbe.

L'apercevant bien peinard sur sa grosse pierre, un petit sourire en coin au visage, Katia lui crie de l'autre côté de la route :

— Toé, là, chose bine ? Tu le savais pas par hasard, qu'on était à cent pieds du char ?

Éric fulmine à son tour :

— Ouin ! C'est toi qui as enlevé les marques rouges sur les arbres, hein ? On le sait !

Sonny lève un menton hargneux vers eux avant de grimper sur la pierre et de se mettre debout tel un apôtre prêt à discourir. Rieur, il les toise un instant, puis il dit d'une voix forte :

— Hum... laissez-moi y penser... Ben non, je dois être trop deux de pique, con pis inutile. Un plaie de la société, que tu disais aussi, la frisée, hein ? Eille, dire que je me fais traiter de ça par des épais qui se confirment entre eux qu'ils licheraient le raie du cul de dix joggers. *Fucking dégueulasse. Hasta la vista, les losers !*

Fier, il saute en bas de son podium pour leur tourner le dos et s'engager sur le chemin en se traînant un peu les savates à la mode l'avenir-m'appartient-pas-tant, tout en grignotant son brin d'herbe à la Lucky Luke. Il se retourne pour leur dire :

— Ah, pis pas besoin de me donner de *ride*, les *dudes*, je connais la forêt comme le fond de mon poche.



Les tentes se démontent à la vitesse de l'éclair : poteaux, toiles et piquets volent dans les airs comme si trois clowns invisibles jonglaient avec.

— Le pire week-end de ma vie, sérieux ! Pis vous autres qui aviez l'air de vouloir coucher icitte à soir, comme prévu ! Eille..., chiale Vicky en

malmenant en sens inverse le pilier central de l'abri plutôt que de le replier sur lui-même en accordéon.

— Moi aussi, je veux m'en aller à 'maison, plaide Caroline. Mes cheveux toléreront pas une nuit de plus.

— Vous êtes chochottes... En plus, c'est non remboursable, regrette Katia, qui aurait bien voulu rester.

— T'as super bien dormi en forêt, t'as dit, fait remarquer Marc à Vicky en lui prenant le poteau des mains afin d'éviter qu'elle ne l'abîme davantage.

— « Super », faudrait pas exagérer, non plus. Je pense que je me suis juste évanouie à cause de l'hypothermie pis du spray de pot.

Un couple qui passe tout près pour se rendre aux toilettes les salue jovialement :

— *Good morning !*

Vicky ferme les yeux et devient rose vif des pommettes. Elle pivote si lentement vers les deux promeneurs qu'elle semble se mouvoir au ralenti. Ses poings se ferment. Les veines de son cou se gonflent.

— BON MATIN ? Vous passez icitte comme une bande de sauvages pas de respect depuis qu'on est arrivés ! Criss, passez dans le chemin comme tout le monde, c'est fait pour ça, un ostie de chemin ! On a-tu l'air d'une autoroute vers le pays de la marde, nous autres ? Hein ? On a-tu l'air de camper en plein milieu du boulevard Pipi ?

— *Oh my God...*, s'insurge la femme en mettant une main sur sa poitrine, bien qu'elle n'ait rien pigé de tout ce discours haineux proclamé en français.

Son conjoint, tout aussi ignorant du contenu de la diatribe, la tire par le bras pour regagner le chemin et ainsi assurer leur intégrité physique face à cette furie au visage boursoufflé.

— Ces Canadiens français n'auront jamais aucun respect pour autrui. Que des tarés juste bons à se droguer ! rage en anglais l'homme en pressant le pas.

Tout le monde a cessé de déboulonner sa tente pour admirer une Vicky sortie de ses gonds jusqu'aux chevilles et dont les oreilles fument.

Admirative, Katia lève les sourcils si haut que ses orteils retroussent. Elle ose applaudir, et ce, même si le couple n'est pas encore très loin.

— Ç'a fait du bien ? T'en veux encore ? Je pense que je vois d'autres estivants qui s'en viennent vers les toilettes, gâte-toi, on te regarde ! l'encourage sans vergogne son amie, qui a déjà hâte au deuxième acte de ce « *Toilet Way : The Revenge* ».

— Non, c'est beau, là... je veux juste sacrer mon camp au plus sacrant.



— Bon, presque tout est dans l'auto. Ç'a bien été ! s'étonne Katia, qui réussit malgré tout à conserver une bonne humeur inespérée compte tenu de ce week-end de fiasco et de son couple à la dérive.

Éric se rapproche un peu de Caroline, en quête d'affection. Elle répond à peine à son accolade, trop pressée de nettoyer les tasses à café pour pouvoir déguerpir au plus vite.

— Un petit dernier *grilled-cheese* en coquillage avant de partir, gang ? demande Mike, même s'il sait que ses amis ont convenu de déjeuner sur la route pour enfin manger un bon repas chaud et satisfaisant, assis confortablement.

Il réfléchit un instant en fixant les bagages dans le véhicule.

— Il est où, mon cuit *grilled-cheese*, justement ?

Personne ne répond, tous dans leur bulle, occupés à boucler leur valise.

— Quelqu'un l'a vu, sérieux ?

— Je sais pas, c'est comme pas notre priorité... Bon ! On se grouille pour aller se plonger la face dans un deux œufs, bacon, saucisses, creton, crêpes, mmm... J'ai le goût de chanteer !

— Tellement, j'ai l'impression de pas avoir mangé depuis trois jours, renchérit Vicky, qui retrouve un semblant de joie de vivre à cette pensée goûtant les doux dimanches matin.

— Tes priorités pis les miennes sont peut-être pus tellement pareilles, non..., grogne Mike à l'adresse de Katia.

— Eh là là, c'est lourd, ton attitude, crache sa blonde. On est juste contents d'aller déjeuner, on peut-tu ?

Grognon, Mike s'approche d'Éric :

— As-tu mis mon cuit *grilled-cheese* dans ton sac ? Je veux dire, l'as-tu pris à matin avant de revenir ici ?

— Me semble que oui.

— Sûrement, vieux, on l'a, c'est certain, dit Marc, qui comprend que son compagnon ne lâchera pas le morceau.

Les deux gars échangent un regard irrésolu qui s'étire dans le temps. Mike réfléchit, revoit en boucle des images de la veille. Marc fait de même. Les deux gars semblent alors réaliser la triste possibilité en même temps. Marc baisse les épaules alors que Mike crie :

— Sonny ! Aaaah, le tabarnak !



— Un vol ? Ici ? Vraiment ? s'étonne Connie, consternée, mais désormais froide et distante à l'égard de Mike, qui est venu régler la note du séjour.

— C'est Sonny Bears, le gars qui voulait chanter hier.

— Je le connais pas. Jamais entendu ce nom-là. Bon, ce sera tout ? Vous partez plus tôt à ce que je vois ? La dernière nuitée est pas remboursable, annonce Connie en consultant la fiche-client.

Elle lève les yeux et aperçoit les autres membres du groupe de Québécois à bord de la van. Contrariée, elle allume une cigarette, comme pour s'aider à faire face à l'adversité. Elle présente à Mike la machine de paiement et il y insère sa carte.

— C'est tout ? chiale-t-il en la voyant si désintéressée.

Ne sachant trop quoi faire de ses dix doigts, elle attrape à contrecœur crayon et papier.

— Bon, qu'est-ce que... vous... avez perdu ?

— Pas perdu, il a été volé. Un truc pour faire cuire les *grilled-cheese*, explique Mike qui tente de traduire du mieux qu'il peut en anglais la vocation et l'utilité de l'objet disparu.

— Un four ? demande la femme, décidément perplexe quant à la nature de l'objet.

Compte tenu de la chaleur déjà suffocante due à une nouvelle canicule, Éric sort du véhicule pour respirer à pleins poumons. L'air conditionné semble défectueux depuis leur départ et Marc s'affaire à le faire fonctionner correctement.

Connie le voit sortir et, distraite, elle note seulement « *grilled-cheese* » sur sa feuille, sans trop faire attention. Elle reprend ensuite la fiche-client, puis elle dit :

— J'ai oublié de noter votre plaque d'immatriculation.

Elle sort presque en courant.

De l'intérieur du bâtiment, Mike lui crie :

— Ça sert à quoi, on s'en va ?

Connie arrive comme un cheveu sur la soupe près d'Éric, qui fige un petit instant avant de reculer d'une grande enjambée. Elle avance vers lui, il recule à nouveau.

Tango.

— Comment as-tu trouvé mon cadeau ? fait-elle en se léchant gloutonnement le rouge à lèvres.

Les filles, qui constatent la rencontre fortuite, sortent toutes du véhicule en fixant avec indignation celle qu'elles surnomment à présent « la vieille-sèche-perverse ». Les sourcils en accent circonflexe, Éric pense vite. Aurait-elle vraiment fait ses besoins sur la table ? Sa propre table, dans les faits. Pas croyable. Mike rejoint le groupe. Devant cette soudaine foule, Connie recule. Elle fait semblant de noter la plaque tout en ordonnant à Éric :

— Je veux ravoir mes lumières de Noël.

Ayant bêtement oublié ce détail, Éric retourne dans le véhicule et revient avec la guirlande à bout de bras.

— Y a pus de batterie.

— Ça va faire 3,75 \$, ordonne Connie d'un ton pète-sec, sans même le regarder.

— Quoi ? C'est juste les batteries, il marche encore pis...

— 3,75 \$ pour la location, pour la soirée, répète en anglais la femme en fixant le sol, froide comme un glaçon.

— Eille, la nymphomane des bois, avec ce que t'as fait aux gars pis..., débute Katia en tapant du pied, mais Éric la coupe aussitôt :

— Laisse faire, c'est beau.

Connie sourit, satisfaite qu'il fasse taire la pie. Tout le monde se met alors à chercher dans ses poches. Marc fouille dans le coffre à gants, mais il n'y a rien. Caroline trouve par magie dans sa bourse un cinq dollars qu'elle tend à la femme en la dévisageant avec des canifs de chasse dans les yeux. Au même moment, Riley et son fils aîné arrivent à la réception en voiturette de golf, peinte toute en noir, au rouleau.

— Tiens, tiens, y a du beau monde icitte à matin...

Katia blanchit. Vicky aussi.

Comme l'attention de tous est ailleurs, Connie chuchote à Éric :

— La pauvre petite bête était morte depuis une semaine. Son odeur de charogne me faisant penser à comment tu m'as traitée hier... d'ailleurs, faut que je montre de quoi à ta femme à ce propos...

Son vis-à-vis ouvre les yeux grands comme des soucoupes.

— Non !

Katia, qui bégaye un peu, s'excuse à Riley de leur départ subit de la veille.

— On est parties vite, Caro avait mal au ventre... à cause de son stérilet.

La toisant avec suspicion, il ajoute :

— J'ai surtout pas aimé ce que vous avez fait avant de partir...

— On a rien fait, se défend Caroline.

— Bon, on va y aller, nous autres, décide Mike, question d'assurer la sécurité de tous.

Alors que les trois couples retournent vers la van, Riley sort du kart et avance pour tendre un plat de plastique à Connie.

— Tiens, ma belle Connie, ton dîner. Baby Blue a fait un super curry indien de pois chiches pis de blé d'Inde hier, je t'en ai gardé une portion.

Il dévisage ensuite une Katia littéralement désœuvrée.

— Bon, on va vraiment y aller, nous autres, renchérit Vicky, qui prend la direction de la van tout en martelant les autres du regard pour les inciter à faire de même.

Une petite voiture arrive par-derrière. C'est le couple de voisins forniqueurs qui semble aussi sur son départ. Personne ne sort du véhicule. La fille rousse baisse sa fenêtre pour crier à Connie :

— Faque c'est beau ? On peut-y aller sans payer ?

Au moment où Caroline tourne les talons, Connie l'interpelle avant même de répondre à la fille qui vient de lui poser une question :

— Attendez, ma chère dame, j'ai un truc très important à vous montrer...

L'air paniqué, Éric s'approche d'elle et la coupe avec fougue :

— Non ! Je travaille pour l'Agence du revenu du Canada, pour votre information ! Avez-vous le goût que je conseille à mes collègues de l'Ontario de venir jeter un petit coup d'œil dans votre papérasse ?

Connie fige sur place.

— Tu... travailles... euh...

— Oui, madame ! ment Éric, sans que personne autour comprenne à quoi rime tout ça.

— Qu'est-ce qu'elle veut me montrer ? Pourquoi tu dis que tu travailles là ? l'interroge Caroline, de plus en plus embrouillée face à tout ce micmac.

— Faque ? On peut-tu y aller, nous autres ? réitère la fille rousse, tannée de devoir attendre après tout le monde.

— Rien, rien, est folle, chuchote Éric à Caroline avant de se tourner à nouveau vers Connie en tendant la main avec confiance. Pis je veux ravoir mon 5 \$.

Les lèvres aussi froissées que son orgueil, Connie lui remet aussitôt l'argent en hochant la tête, avant de dire :

— Je vais vous appeler si je trouve votre four à *grilled-cheese*. J'ai votre numéro de téléphone dans la réservation. Bon retour !

Découragée, elle se tourne vers la fille rousse, qui s'impatiente en lui rappelant :

— C'est payé, que vous avez dit, avec ce que j'ai fait pour vous hier !

— Oui, oui, c'est payé, allez-y, fait une Connie désœuvrée.

Heureux, l'acolyte de la rousse redémarre alors que la propriétaire retourne à son poste, la mine déconfite. En passant en auto près de lui, la rouquine dit à Éric par la fenêtre, en souriant à belles dents :

— Merci, mon beau sapin !

— Elle te remercie ? Pourquoi elle te remercie, elle ? s'étonne Caroline, à nouveau dans l'obscurité. Pis pourquoi ils paient pas, eux autres ?

— Elle me remercie pour le change à la douche l'autre jour, j'imagine, ment Éric, qui n'y va à présent qu'à tâtons.

Tout le monde entre dans le véhicule. Katia jette un dernier regard vers la voiturette de golf noire ; le fils de Riley lui fait un doigt d'honneur discret, sans que personne le voie. Elle prend place dans la van et change d'idée pour en ressortir aussitôt afin de s'adresser au garnement :

— Hé, mon beau garçon ! On a laissé plein de canettes pour toi dans notre poubelle, dans une belle boîte de bière en carton. T'iras vite les chercher !

Elle s'apprête à faire glisser la porte au moment où un type à longue barbe des Red Sharkies Riders arrive en trombe près de Riley. Il lui crache à moitié étouffé :

— Viens vite ! On s'est fait vandaliser des motos, hier soir !

Mike fait signe à Marc d'attendre avant de démarrer. Il sort la tête par la fenêtre ouverte pour dire aux motards :

— Regardez autour de la réception ici, on a vu Connie rôder dans le stationnement près des motos en s'en allant hier. On s'est fait siphonner le gaz de notre van, nous autres. C'est des pas fiables icitte.

Il remonte sa fenêtre et prie Marc :

— Go ! On décrisse ! Pis vite !



Assises à la grande table de conférence, Katia, Caroline et Vicky discutent de la nouvelle année scolaire qui s’amorce.

— Je suis toute mêlée dans mes groupes. J’ai genre six gars pis cinq filles avec le même prénom dans mes élèves.

— Il fait tellement chaud dans ma classe, on dirait que la ventilation marche pas. Vive les canicules tardives.

— Moi, depuis notre balade dans le four au retour du camping, c’est drôle, j’ai jamais chaud, déconne Vicky. J’aurai pus jamais chaud de ma vie, je pense.

— Ah mon Dieu ! L’horreur ! Je me demande si je suis plus traumatisée par ça ou par notre nuit en forêt, hésite Caroline.

— En franchissant la guérite du camping, je m’étais dit : « Bon, enfin, le calvaire est fini ! On rentre à ‘maison... », se souvient Vicky. Faut jamais dire ça...



Roulant à bonne vitesse sur l'autoroute, Marc expire avec force. Il a chaud. Terriblement chaud. Son siège est trempé. Sur le banc arrière, Katia respire par la craque de sa fenêtre, qui est ouverte latéralement. Un trait de sueur perle à la racine de ses cheveux, juste derrière son oreille, pour dégouliner le long de son cou jusqu'à la chute de ses reins.

— Ç'a aucun sens, ça le fait pas pantoute, les gars, dit Mike, qui exhale aussi très fort, question d'essayer de reprendre le dessus sur sa température corporelle.

— Je file vraiment mal, confie Caroline, qui cuit dans son jus et dont l'arrière du crâne humide et collant glisse sur l'appuie-tête.

— C'est arrivé à mon frère y a genre trois mois, mais son garagiste lui a promis-juré-craché que le problème était bel et bien réglé pour toujours. Faut croire que non. C'est un maudit *jobeur* broche à foin, cette tête de con là ! confie Marc, le chandail en eau. Mon frère a dit que la seule façon de se rendre à Gatineau sans appeler de remorqueur ou de faire sauter le moteur, c'est ça.

La température ambiante frôlant les trente-huit degrés avec l'indice humidex, les cheveux de tous virevoltent partout autant à cause du vent chaud venant des fenêtres ouvertes que des rafales brûlantes provenant du système de chauffage ouvert à pleine puissance.

Aussi en sueur, Vicky s'impatiente :

— Je suis peut-être niaiseuse de pas comprendre, mais comment ça se fait que de mettre le chauffage à fond change kekchose ? C'est le compresseur qui marche pas, faut juste le fermer.

— Non, c'est justement de le fermer qui fait surchauffer le moteur. Il faut qu'il roule et fasse tourner de l'air, sinon ça va sauter. Pis si on met la clim, il surchauffe aussi.

— On a deux heures et demie de route à faire, je peux pas croire...

— On prend une autre pause sur le bord du chemin ? Sinon, je vais vomir, les avertit Caroline, presque rôtie.

— C'est la troisième fois qu'on arrête... on arrivera jamais à 'maison, chiale Marc.

— Arrêtons pour une slush.

— OK.

— Maudit camping à marde ! rage Vicky, le visage écarlate.



En pénétrant dans la salle de réunion, Marc se sent comme l'intrus dérangeant une importante rencontre clandestine.

— Crime-pof ! Vous planifiez encore des mauvais coups ? lance-t-il avant d'avancer dans la pièce en levant les bras comme un voleur.

Il attrape quelques documents dans son pigeonier.

— On se remémorait la balade bucolique à notre retour de camping... pis on dit pas « crime-pof », mon chum, on en a déjà parlé.

— Oh *shit*, il faisait tellement chaud...

— Dégueulasse.

— Je vous laisse à ces souvenirs mémorables ; je m'en vais rejoindre les gars chez Caro pour rentrer vos granules. Gênez-vous pas pour venir nous aider le plus tôt possible, surtout.

Caroline le met aussitôt au courant de leur plan :

— Oui, on s'en va vite chercher les sushis pour le souper, pis on court vous rejoindre à la maison.

— Vous êtes ben mieux, les menace Marc en embrassant Vicky avant de repartir.

Katia attend qu'il soit disparu de son champ visuel et auditif pour dire :

— Fait beau... on va-tu prendre une bière à la micro ?

— Là, tu jases !



L'établissement offrant un environnement convivial, avec ses tables de pique-nique sous une imposante pergola de bois où serpente du lierre naturel, les filles attendent leurs bières en fixant avec amertume quelques crottes d'oiseaux séchées sur la surface de la table.

— Pas aussi dégueulasse que notre table au petit matin. Franchement, maudit cochon, j'en reviens pas encore, s'offusque Caroline. Pensez-vous que c'est le père ou le fils qui a...?

— Le fils, annonce Katia, sans aucune hésitation que ce soit.

— Pourquoi t'es si certaine que ça ?

— Ouin, je vous l'avais pas dit sur le coup, mais... disons que je l'avais peut-être un peu cherché...



Ravies de leurs tatouages, les deux filles lèvent leurs verres roses en s'imaginant que c'est un vin effervescent de grande qualité du sud de la France.

— Je suis contente, c'est super beau !

— Est où, Vic ?

— Partie avec Britany, la blonde de l'autre. Pourquoi les lumières ont baissé ; ils font quoi ? s'enquiert Caroline en regardant au loin un groupe de cinq hommes près de la forêt, qui bourlinguent avec ce qui semble être des explosifs en tubes.

— Sûrement une bombe artisanale.

— Plus rien me surprend.

— Ben non ! On est à un party de curés jamais sortis l'hiver ! déconne Katia.

— C'est ça, oui...

— J'ai un plan..., déclare Katia en inspectant les faits et gestes des gens autour. Faudrait que Vic revienne, par contre.

— Tant qu'on décampe pas vers le bois ; les gars se sont fait menacer par le voisin-hystérique-à-la-hache tantôt, dans ce coin-là.

— Hein ? De quoi tu parles ? réagit Katia, qui ne saisit ni sens ni raison. *Anyway*, faut partir avant de se faire officiellement initier.

Au même moment, l'heure d'un premier essai de feu d'artifice sonne. Comme le briquet semble mal fonctionner, le gars responsable de l'allumage sacre comme un charretier en gueulant aux autres de lui apporter du feu. À bout de nerfs, il catapulte finalement son briquet à bout de bras. Un branle-bas de combat s'opère alors que tout un chacun cherche ardemment un autre briquet. Riley accourt vers le lieu de lancement pour offrir gracieusement le sien.

Les feux commencent enfin. Les boules du premier, qui devaient être humides, peinent à monter à plus d'un mètre.

— Voyons, Vic fait quoi ? s'impatiente Katia en rongant son frein.

La déserteuse apparaît alors comme par magie.

— C'est beau, les feux ? demande-t-elle aux deux autres.

— Bon, t'es là ! *Go* ! ordonne Katia en poussant ses amies pour les encourager à s'enfuir vers la forêt.

— Hein ? réagit Vicky, bousculée et complètement ignorante du plan.

Dans sa course folle, Katia remarque que le fils aîné de Riley est seul et assis au sol, un peu en retrait. Davantage intéressé par l'appât du gain en

aluminium que par les pétards dans le ciel, il compte le fruit de sa récolte en faisant des tas de canettes selon le montant de la consigne des différents formats. Sans réfléchir, Katia bifurque alors de sa trajectoire pour foncer droit sur lui. En arrivant à proximité du gamin, elle fait mine de se prendre le pied dans une racine pour justifier sa perte d'équilibre vers l'avant. Or, ayant trop exagéré sa bévue, elle entre de plein fouet dans les tas de canettes et échappe malencontreusement son verre sur le pauvre garçon, toujours accroupi.

En constatant que ses vêtements sont maculés de rose, l'enfant se contorsionne un visage d'effroi qui laisse croire qu'elle lui a arraché toutes les dents du bas à froid. Tandis que Katia se confond en excuses hypocrites tout en poursuivant sa course – la satisfaction bien accrochée au visage –, le petit tremblote de la lèvre inférieure avant d'éclater en sanglots.



En deux temps, trois mouvements, les filles débarquent en trombe aux côtés de leurs conjoints.

— *Go ! On s'en va, right fucking now !* annonce Katia, sans plus de détails. Mike est où ?

— Ben voyons ? Vous êtes donc ben pressées ! leur dit Éric.

— Ton chum est retourné au campement ; il est moyen de bonne humeur...

— Plus tard, c'est pas le temps, vite !

Tous galopent comme des dératés vers le stationnement. Éric se retourne et aperçoit Connie qui le fixe, l'air en beau fusil de le voir ainsi plier bagage.



De son siège, Caroline hoche la tête de consternation en fixant les bulles remontant dans sa IPA.

— T’as pas d’allure, Kat !

— Petit criss de fendant.

— Sérieux, ç’a pas de bon sens. Voir qu’on se venge de même d’un enfant de dix ans. Je comprends pourquoi son père était en maudit après nous autres.

— Un enfant criminalisé, oui. Marc avait raison : une corneille tombe pas en bas du nid d’une hirondelle. Non... c’était quoi, donc, la phrase ?

— J’appelle le programme d’aide aux employés de l’école ; t’as vraiment besoin d’aide.

— Non, mais moi, l’injustice pis les morveux qui se croient tout permis, c’est non.

— De là à faire ça. On combat pas l’intimidation en intimidant.

— Je l’ai échappé pour de vrai, mon verre dégueulasse, c’était pas planifié... Je vous le jure sur la tête de ma sœur !

— T’as pas de sœur, souligne Vicky.

— Un détail. *Anyway*, faut que je vous dise de quoi d’autre, annonce Katia, qui a l’air véritablement repentante cette fois.

— Moi, je te le dis, si t’as touché à un cheveu de cet enfant-là, je te parle pus jamais de ma vie ! la menace Caroline, très sérieuse. Tsé, à un moment donné, c’est ben beau le traumatisme du petit-gars-de-ton-enfance, mais là, va en hypnose, fais de la méditation, commence une cure de shots de curcuma, quelque chose...

— Ben non, c'est pas en lien avec le petit. C'est concernant... son père.



Katia se promène ensuite de la poitrine de l'une à celle de l'autre, l'air de devoir délibérer à propos d'un aspect complexe de leurs glandes mammaires.

— Pis ? demande la première fille.

— Tu te ferais poser quoi si t'avais le choix ? Silicone ou eau saline ?

Riley, qui revient vers le petit groupe et qui a entendu les derniers propos, intervient :

— Elle se ferait rien refaire pantoute, lui avez-vous vu la *shape* ? De toute façon, ça prend un peu de moelleux dans la vie, pas juste du dur !

Tous éclatent de rire alors qu'il flatte discrètement le dos d'une Katia rougissante.

— C'est vrai que t'as l'air d'avoir des vraiment beaux seins, remarque une des filles, envieuse. Moi, j'avais deux bananes molles avant mon opération.

— 100 % naturel, mon affaire, *made in Quebec*, pas *made in China*, touchez, propose Katia en reculant les épaules vers l'arrière.

Les deux filles lui tâtent la poitrine sous l'œil curieux de Riley, qui fait semblant de ne pas être intéressé plus qu'il ne le faut.

— Ayoye, j'en voudrais drette des de même, approuve la deuxième femme, qui délaisse finalement son taponnage pour remplir quelques petits verres.

Elle passe un shooter à tous les copains de la bande, qui trinquent cul sec dans une réjouissance fraternelle semblant établie depuis des siècles. Les deux donzelles s'éloignent ensuite.

— Pour de vrai, fais-toi jamais refaire les seins. Les filles pensent faire ça pour les hommes, mais c'est pour elles qu'elles font ça. Les gars aiment ben mieux du vrai. Surtout quand le vrai ressemble à ce que t'as...

Sensible à ce jeu de charme, Katia ne sait plus où se mettre.

— Arrête donc, là ! Franchement !

— C'est vrai, je te trouve incroyablement attirante... pis ton accent... Ah, excuse-moi, je veux pas te gosser, je te laisse tranquille. Jouons !

— Ben non. Pas grave.

— Ben non, comme dans tu veux que je continue ?

— Euh...

— Je te le jure, hein, je suis pas un trou de cul du fond du cul ; on est un couple ouvert, Baby Blue pis moi. J'essaie pas d'être infidèle en douce, c'est dans notre entente. On peut même aller en parler avec elle si tu veux.

— Non ! Moi, je suis en couple fermé..., balbutie Katia.

— Un chum, c'est comme un frigidaire, ça se déplace !

Katia rougit jusqu'au blanc des yeux en ricanant quand même un peu. Elle apprécie du coin de l'œil les avant-bras forts et musclés du jeune quarantenaire. Elle se surprend à visualiser ses mains robustes et pesantes lui parcourir tout le corps. Elle l'imagine la tirant par une main jusqu'à l'orée de la forêt pour la prendre là, tout de suite et avec empressement, juste un peu plus loin de la fête, contre un arbre. Ses yeux qui la désirent ardemment parlent d'eux-mêmes depuis qu'elle a mis les pieds dans le périmètre.

— Excuse-moi, je suis niaisieux. Je t'achale, j'imagine, pauvre toi qui...

— Non !

— Non, quoi ?

Entre deux chaises, Katia hésite.

— Non, t'es pas niaisieux.

— Tu me fais rire, t'es belle, ton petit côté *rough and tough*, t'es mon genre de femme...

Comme il la sent réceptive, il s'approche d'elle.

— Je te ferais pas mal, là, mais il faudrait que tu sois fine.

Le bas du ventre lui battant la chamade en raison de ses ovaires pompant comme des *pacemakers*, Katia avance d'un pas elle aussi.

— Tu penses que tu serais capable de décider si je suis fine ou pas, toi ? Bonne chance...

Il lui tire doucement une petite couette de cheveux en la regardant droit dans les yeux.

— J'ai des trucs.

Katia fléchit un peu la tête et le fixe sans rien dire ; son regard franc sous ses paupières à demi closes lui propose clairement d'exécuter cette galéjade dans les plus brefs délais. Il relâche sa prise.

— *Fuck* que t'es belle !

L'équipe d'à côté, tout juste revenue de la pause, dérange le petit jeu de séduction du duo adverse. Katia et Riley se ressaisissent.

— Oui, oui, bon, on joue !

— On joue, c'est ça, oui, lâche-moi un peu, misère, t'es tannante, j'ai dit non, déconne Riley en lui regardant les fesses sans aucune gêne.



Vicky et Caroline dévisagent Katia la bouche ouverte, à mi-chemin entre l'excitation par procuration et le doute.

— Toi pis les gros bras ? Ton chum a eu raison de capoter pendant deux jours, d'abord.

— Non, non, il s'est rien passé pantoute, mais...

— Mais t'aurais aimé ça ?

— Je pensais que c'était un gros tata, avoue tout bonnement Caroline.

— Je me suis fait embarquer dans son jeu de séduction drette en arrivant, sans trop m'en rendre compte, pis j'ai continué, ouais. Je trouvais ça excitant... je le trouvais *fucking* excitant, pour vous dire.

Dans un malaise évident, les deux autres filles ne parlent plus.

— Ah quoi, là ? Vous me jugez, c'est ça ? Simonaque, j'ai rien fait avec, je le trouvais juste sexe raide pis je me masturbe depuis en imaginant qu'il me déchire ma petite culotte su'l bord d'un sapin ! Kin ! Ça se peut-tu, ça ? J'ai un chum, *right*, mais je suis pas rentrée chez les sœurs cloîtrées de Sainte-Marie-Madeleine-des-Martyrs-sans-désir non plus !

Un silence suggestif de quelques secondes s'installe les pieds sur le canapé. Toutes prennent une longue gorgée.

— Moi, je te juge pas, déclare Vicky, qui semble tout à coup vouloir faire à son tour amende honorable.

Elle hésite. À mille lieues d'avoir expérimenté la même réalité que Katia, Caroline avoue :

— En tout cas, j'étais loin de me faire *cruiser* ce soir-là, moi, je vous jure avec mon autre qui me racontait sa vie en brailant ; ça t'augmente pas une estime personnelle. Sur un autre sujet, pensez-vous que les gars ont vraiment fait semblant d'aller porter les déchets plus loin ou pas ?

— C'est sûr que oui, le sac était juste à côté ; il faisait noir, on les voyait juste pas.

— Ça pouvait ben bouger dans le bois tout le temps.



Assis à califourchon sur des poches de granules, encore sur les palettes dans la cour, les gars prennent une bière en placotant. Pour chasser toute culpabilité que ce soit, Mike justifie la présente récréation :

— C’est important de prendre des pauses pour être plus efficace. Le système d’employabilité scandinave au complet est basé là-dessus : le plaisir dans le travail. Sans ça, t’as rien que des employés beiges en *burnout* !

— Ouin, mais on a même pas rentré la moitié des poches encore. Méthode scandinave ou pas, la madame sera pas contente..., craint Éric en comptant à vue de nez ce qui reste à entrer.

— Elles se bougeront les fesses, les petites mères, c’est toute ! Quand je suis arrivé dans la salle des profs tantôt, elles étaient toutes sur le gros *break* avant même la cloche. Je pense qu’elles ont une période libre en même temps le jeudi. Elles parlaient du camping.

— Du camping ?

— Je sais pas trop, mais oubliez pas, les gars, il faut leur dire ce qu’on a su, à soir, sans faute, c’est pas des jokes.

— On va te laisser faire, Marc. T’es bon, se déresponsabilise Mike.

— Tu pourrais avoir une surprise toi aussi, mon vieux, lui répond son copain, l’air de fortement l’avertir de commencer à se faire de la bile.

— Quoi ? Moi ? Aaah, pis reparlez-moi pas du camping ! La chicane avec ma blonde est arrangée, tout est beau. À part le fait qu’elle me trouve trop précoce pis qu’elle raconte ça à toutes ses collègues et amies, tout va bien avec Kat, ironise Mike en souvenir de ce fameux soir.

— Pis Ric qui veut se faire rentrer des affaires dans le péteux ! As-tu essayé un concombre ? Ça glisse bien, l’agace Marc.

— Excuse, monsieur, je bande pas sans prendre part à un jeu de rôle mettant en scène une femme de chambre d’hôtel hispanophone ou une infirmière asiatique en manque, crache Éric tout en croisant les bras.

— Non, j’ai pas de fantasme d’Asiatique, pour vrai.

— On avait dit qu’on se reparlerait jamais du fait qu’on a entendu tout ce que les filles se sont dit durant notre fausse escapade aux déchets, rappelle Mike. On arrête.

— C’est lui qui a commencé ! plaide Éric. Mais il faut avouer que quand la couleuvre est arrivée – les filles qui crient –, ostie que c’était drôle !

— Moi, j’ai fait la gaffe de dire aux gars de la job qu’on avait eu une mésaventure... Sacre, tout le monde sur le chantier rit encore de moi après des semaines, comme de quoi j’ai perdu ma blonde dans le bois à dix pieds du char. Pis, tsé, le téléphone arabe, ben la dernière version que j’ai entendue des monteurs d’acier à un *break* cette semaine, c’est que j’avais perdu ma blonde dans le bois à côté du char ET qu’un ours était arrivé pis que c’est elle qui m’avait sauvé. J’ai l’air d’un ostie de beau toton !

Davantage préoccupé par la motivation des filles à revisiter le passé de la sorte que par les anecdotes de Mike-la-risée-de-la-FTQ-construction, Éric demande :

— Tantôt, les filles parlaient de ça juste de même ou sur un ton suspect face à des points précis ?

— Suspect pourquoi ?

Éric devient très nerveux et fixe les gars avec des yeux de beagle.

— Ben pour... vous le savez.

— On en a pas parlé à nos blondes, Ric, si c’est ça qui te fait paniquer.

— J’espère ! Vous me l’avez promis sur la tête de vos mères !



Après avoir cueilli sa lampe dans sa tente, Mike retourne auprès de Marc, qui a aussi récupéré la sienne.

— Sérieux, je suis tellement en beau joulvert après Kat, là, que j’ai le goût de dormir dans ‘van.

— Oui, je sais, mais tu vas être mal.

Marc arrête de parler et se tourne vers son ami :

— Chuuut. Y a vraiment quelqu'un qui nous regarde du bois. On peut pas aller se coucher avant de savoir.

— OK. Je prends une grosse bûche, pis toi, apporte le cuit *grilled-cheese*.

— J'apporte mon fanal aussi, pour bien voir.

Les gars avancent alors vers l'orée des bois pour découvrir qui s'y cache. Les bruits de pas qu'ils ont entendus n'étaient pas trop loin, à mi-chemin entre eux et le campement voisin. S'accrochant à une bravoure relative qu'il tente de renforcer en respirant du ventre, Marc demande :

— C'est qui ? On le sait qu'y a quelqu'un !

Ladite personne semble se déplacer à nouveau, de petits pas de souris se font entendre. Mike allume son grand fanal qui projette alors une lumière très puissante sur quelques mètres devant lui.

— Éric ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Aaah, salut.

— Salut ? Qu'est-ce que tu fais caché dans le bois, *man* ? Nous autres, on pensait qu'on se faisait espionner. On appelait, t'aurais pu répondre !

— Ouin, ouin, j'étais pas sûr d'avoir bien entendu.

Ne le croyant pas une minute tout en le trouvant bien louche de déambuler ainsi en plein bois – et en pleine nuit –, ses amis le dévisagent sans rien dire. Or, en entendant tout à coup les voisins faire l'amour dans leur tente, les deux gars comprennent ce qu'il faisait.

— T'étais pas en train de te...



Alors que tout le monde boit sa bière en silence, Éric mange des poires d'angoisse. Il lève une main vers le ciel.

— Ben là, j'étais quand même pas en train de tuer des bébés chats à mains nues caché entre deux souches ! Vous faites des faces comme si j'avais fait de quoi de grave ! Ça rend pas sourd, non plus.

— Ben non...

— Quoi ? Vos âmes sont trop pures pour être excitées par les voisins qui fourrent, vous autres ? De ma tente, je l'entendais gémir comme si elle se caressait l'abricot devant ma porte. Mais bon, si ça vous fait rien, entendre une femme jouir, je sais pas quoi vous dire de plus ! s'emporte Éric en reprenant à peine son souffle.

— L'abricot... sérieux, vieux ? s'étonne Mike, l'air sceptique. Ah, j'haïs pas ça, l'abricot.

— Arrête de gaspiller ta salive, Éric.

— Ben là ! Vous me regardez comme deux vicaires devant le diable en personne ! Garrochez-moi de l'eau bénite !

Marc insère sa bière entre ses genoux, puis il se craque les doigts avant de fixer Éric droit dans les yeux.

— Ben non, t'es pas épais parce que... parce que la vérité, c'est que...



De retour des toilettes, Marc s'approche de la tente pour rejoindre Vicky, qui est déjà couchée. Avant de lever la fermeture éclair de la porte, il entend tout près les voisins d'à côté qui semblent encore galipoter. Les vocalises de la fille sont un peu plus discrètes que la dernière fois, mais il perçoit tout de même ses gémissements de plaisir. Il avance vers les arbres le séparant de la scène dans le but d'apercevoir quelque chose de pas catholique. Les gémissements de cette fille l'excitent au point de lui procurer une semi-érection. L'excitation le gagne davantage à mesure qu'il s'approche de la

tente érotique, qui se trouve à présent à quelques mètres de lui. Il zigzague entre les arbrisseaux en tentant de faire le moins de bruit possible.

Un craquement se fait entendre à sa droite. Il n'a même pas le temps de faire un saut qu'il découvre Mike à ses côtés, immobile entre les arbres.

— Hé, salut, euh... t'es venu pisser dans le bois, toi aussi ?

— Ouais, ouais, c'est ça, les toilettes sont tellement dégueulasses, ment Marc en hochant une tête de perruche tout en défaisant sa ceinture.

Un autre bruit se fait entendre derrière eux.

— As-tu entendu ça ? s'étonne Mike.

— Quelqu'un nous espionne, viens, on va aller voir, décide Marc.

— Je vais passer prendre ma lampe de poche dans ma tente.



Comprenant tout à coup ce qui sautait aux yeux comme un coup de pied au cul, Éric hoche la tête :

— Vous me faites tout le temps passer pour l'ostie d'épais !

— Non, c'est pas vrai, Ric. On a juste rien dit.

— Ben c'est ça ! Vous étiez là dans le bois vous autres aussi, à faire la même chose que moi.

Mike s'oppose ferme à cette supposition :

— Pas moi, j'allais vraiment pisser !

Les deux autres le fixent sévèrement pendant quelques secondes, les yeux comme des épées à quinze pointes.

— OK, j'avais entendu la fille moi aussi, pis je voulais checker-voir. En fait, tout pour pas rentrer dans la tente avec Kat. Mais je me taponnais pas le gourdin.

— Moi non plus ! Je faisais juste checker-voir.

— Vous êtes deux beaux menteurs ! en rajoute Éric, plus soulagé que fâché de normaliser son réflexe d'avoir été attiré par la scène osée comme une abeille sur du miel.

— Bon, on se remet aux granules ?



Toujours devant leurs pintes qui s'achèvent, les filles jasant encore des vacances de camping.

— On l'aime, notre tattoo, c'est ça l'important, conclut Katia, en référence à l'histoire de l'accompagnement lourd du type à l'endroit de Caroline. J'aurais dû le demander plus gros.

Elle marque une pause, soupire de nostalgie.

— Faque j'ai eu le goût de coucher solide avec l'autre gars pis je l'ai pas fait, faque *I drink to that* ! Ça doit être ça, vieillir : être engagé dans son couple pis faire moins de niaiseries, mais avoir plein de regrets.

Semblant assise sur un banc de clous depuis plusieurs minutes, Vicky se tortille comme un asticot. Katia poursuit son idée :

— On change, pareil... Souvenez-vous de moi au Mexique, la *choupetta* dans la salle de lavage, la *choupetta* avec l'autre couple *weird*, ça allait ben, mon affaire ! Qui aurait pu penser que j'aurais pu un jour être en couple pis fidèle, en plus. Je suis bonne.

Elle éclate de rire.

— Ça peut toujours arriver, des erreurs de parcours, note Vicky, tout à coup agacée par l'attitude de Katia, qui joue la fille venant triomphalement de trouver la fève dans le gâteau.

— Ouin, ajoute Caroline, elle aussi dérangée par cette ode aux vertus de la fidélité.

— Je le sais, inquiétez-vous pas. Pis la vraie de vraie vérité, en y repensant, c'est que j'aurais au moins dû le *frencher*, regrette tout à coup Katia en se rongant le pouce.

Caroline expire.

— Soupire pas ! Même vous autres, vous avez l'air déçues que j'aie rien fait avec. La prochaine fois, je vais me forcer !

Vicky dessouffle comme un ballon.

— Faut que je vous avoue de quoi de grave, les gars...

— Oh *shit*, tu nous appelles « les gars » ? Ça doit être grave, oui...



Caroline s'assoit sur la chaise du tatoueur alors que Vicky, qui discute avec la femme de Riley, accepte l'invitation de cette dernière :

— OK, oui, je te suis !

— Ça fait-tu mal ? J'ai peur comme. Occupez-vous de moi !

Vicky se tourne vers Caroline :

— Je reviens dans pas long, Britany a quelque chose pour aider ma face de piqures.

— Britany ? C'est la blonde de l'autre, ça ? Mais non, laisse-moi pas toute seule ! panique Caroline alors que le tatoueur s'apprête à commencer son œuvre.

— Ce sera pas long, mon affaire, *anyway*, lui assure Vicky en s'éloignant avec Britany.

Elle suit la fille aux talons de plastique qui se dirige vers un motorisé tout au fond du grand stationnement.

— Je vais changer mes talons en même temps ; je sens qu'ils vont lâcher bientôt. Ah non, il y a encore quelqu'un chez nous !

En effet, des lumières sont allumées à l'intérieur. Vicky se demande si ça augure bien ou mal. Britany avance sans gêne et ouvre la porte.

— Aaah, allo ! semble-t-elle se réjouir, laissant comprendre à Vicky que tout baigne.

Vicky grimpe à son tour dans le motorisé et aperçoit qui s'y trouve : John, le *Smart Beaver* et instructeur de canot, qui avale sans eau une pilule blanche provenant d'un sac en plastique sur la table. Les yeux vitreux, il rigole avec un type à la longue barbe poivre et sel qui semble bien décollé dans l'espace.



— Tu me niaises ? Pas l'autre constipé qui voulait nous chanter des comptines dans le bois, su'l gros stock avec les motards ! rigole Katia. Pourquoi tu nous l'avais pas dit ? C'est la chose la plus drôle du monde entier !

— Je sais pas, j'y pensais plus, on était chaudes en ta, confie Vicky, qui semble d'emblée regretter la suite de son histoire.

— Ouais, mais c'est majeur comme dénouement ! Je l'ai jamais vu passer, lui, toi ?

— Pantoute. Faque c'est juste ça que tu voulais nous dire ? s'étonne Caroline, qui en doute.

— Non, c'est pas tout...

— T'as pas couché avec lui, toujours ?



L'air complètement paf et les yeux vitreux, John semble reconnaître Vicky. Il lui demande en anglais :

— T'étais dans les Vules Volants toi aujourd'hui, non ?

— Les quoi ? demande son copain de bonbons louches, dans un néant langagier complet.

— C'est comme ça qu'on dit *poissons volants* en français, lui explique expéditivement John en approchant trop près de son visage, l'air de vouloir littéralement plonger dans sa bouche.

— Non, moi j'étais dans Bugs Bunny and Claude.

Le professeur de canot éclate de rire en se penchant vers l'arrière dans une rétroaction lombaire impressionnante. Il peine à respirer tellement il s'éclate. Après quelques secondes, il balbutie :

— Le pire *fucking* nom d'équipe du mooonde !

Son copain se tord de rire sans même comprendre de quoi il retourne. Ne saisissant rien non plus, Britany les met dehors en les priant d'apporter avec eux leurs joyeux festins de cachets, question que les longs doigts de ses gosses ne tombent pas là-dessus en croyant trouver des Skittles décolorés.

Les gars partent en titubant pour simplement déménager dans la roulotte voisine.

— C'est le neveu de mon chum, explique Britany en parlant de John.

— Le neveu de ton chum ?

— Ouais. Bon, j'enlève ça !

Britany retire ses souliers pour un changement de talons alors que Vicky s'installe sur la banquette en inspectant autour.

— C'est beau et grand. Je pensais pas que ça pouvait avoir l'air si classe en dedans. Dans ma tête, tous les motorisés sont bruns avec des murs en plastique beige pis du vieux vinyle à motifs géométriques laids.

Britany sort deux verres et une bouteille de whisky aux poires.

— Wow ! La bouteille est belle ! Donne, je vais faire tes talons pendant que tu nous sers un verre, lui offre gentiment Vicky en souriant à belles dents.

Elle saisit facilement l'astuce et exécute le changement en un tour de main. Excitée de présenter son motorisé à une nouvelle copine, Britany met de la musique avant d'allumer son système de lumières clignotantes.

— Regarde ma piste de danse !

— *My God !* C'est ben *hot* ! s'emballe Vicky, qui accepte le verre en appréciant l'ambiance de rêve de ce motorisé de luxe. Mmm, c'est bon, ça !

Elle le boit cul sec alors que Britany met *It's My Life*, de No Doubt. Elle reverse du nectar à son invitée, puis les deux filles se déhanchent sur la musique jouant à plein volume. Elles dansent et dansent sur la chanson comme s'il n'y avait pas de lendemain. Vicky se rapproche de Britany en s'agitant comme une tulipe en plein orage. Elles partagent un rire franc et léger. Dans une liberté totale, elles balancent leurs cheveux dans les airs en tournant la tête de gauche à droite. Un grand sourire illumine leurs visages bercés par le rythme de la chanson populaire. Sans trop s'en rendre compte, elles se retrouvent à danser le tango en sentant le mouvement du bassin de l'autre comme si leurs abdominaux ne faisaient qu'un. Les ondulations organiques sont suaves et fluides. Vicky trouve que Britany sent bon alors que cette dernière considère Vicky comme une nymphe gracieuse. Elles se reculent pour cogner leurs verres, qu'elles boivent cul sec afin de se débarrasser les mains. Leur danse lascive se poursuit en toute impunité. Absorbée autant par la musique et le moment que par le whisky aux poires, Vicky se tourne vers sa partenaire, qui se trouve à présent derrière elle, pour l'embrasser de côté. Cette dernière répond à son baiser avec fougue en plongeant sa langue dans sa bouche. Elle fait pivoter Vicky pour lui faire face. Les filles ondulent comme deux serpents en s'embrassant les yeux fermés, leurs mains parcourant doucement le corps de l'autre dans une douceur aussi enivrante qu'excitante. La chanson suivante commence,

Someone You Loved, de Lewis Capaldi, un choix tout indiqué pour poursuivre leur activité. Britany délaisse les lèvres de Vicky le temps d'aller barrer la porte...



— Faque c'est ça..., termine Vicky, honteuse, l'air de vouloir filer en douce tel un pet sur une toile cirée. Quand les pétards ont commencé, je suis partie.

Ne sachant pas trop comment interpréter cette confidence, Caroline et Katia contemplent le vide devant plutôt que de se prononcer. Pas un chat de gouttière ne parle. Le serveur ne dérange absolument rien en venant porter les factures.

Amusée, Katia sourit et se prononce enfin :

— Ah ouin, hein ? Toi ? *Cool*.

— Faque c'est ça, termine pour une deuxième fois Vicky, comme si le fait de conclure encore anéantissait tout risque de représailles.

— Avec une fille, ça compte pas, décide Katia pour ainsi faire valser la culpabilité de son amie au plancher. Avez-vous couché ensemble ?

Vicky fuit du regard sa mauvaise-amie-savourant-le-vice pour dire :

— Un peu... Dis de quoi, Caro ?

— Ben, je... ben, tu... elle avait pas de crème pour ta face, finalement ?

— Laisse faire la crème.

Caroline tente de trouver les mots justes :

— Je suis... surprise.

— Que je couche avec quelqu'un d'autre ou que je couche avec une fille ?

— Toute ça en même temps, là.

— Faque, c'était vrai, leur affaire de couple ouvert..., réfléchit Katia. Moi aussi, j'aurais dû, bon !

— Ben non. On fera pas comme si c'était ultra *cool* non plus ; vous avez des chums, relativise Caroline.

— Combien de fois t'as couché avec l'autre au Mexique ? Cinq ou dix ?

— OK, c'est beau, vous me revenez avec ça chaque fois... d'abord, je vais juste vous dire : « Bravo, Vicky, et oui, Kat, t'aurais dû te faire baiser dans le bois par un criminel dangereux ! » *Good !* Êtes-vous contentes, là ? Bon, on s'en va rejoindre les gars, asteure !

Katia termine sa bière d'un trait en faisant un clin d'œil à Vicky, qui fait de même dans sa direction.

— On te suit.



Se passant les poches à la chaîne jusqu'au sous-sol, les gars travaillent vite pour idéalement terminer avant l'arrivée de leurs conjointes. Éric semble angoissé ; il repense à ce camping de malheur et ressasse le passé, le vague à l'âme. N'en pouvant plus, il lève une main :

— Les gars, attendez, faut que je vous dise de quoi d'autre.

— Quoi ? On a presque fini. Ta blonde va être contente, non ?

— C'est pas ça...

— Quoi d'abord ?

— Je me suis genre fait faire une passe-passe, quand on était en camping pis je vous ai pas tout dit.

— Une passe-passe ?

— Oui, une sale passe-passe...



À nouveau dans son rôle d’amuseur public de bord de feu, Éric, dont les disciples s’élargissent davantage à chaque chanson, continue de danser comme un pantin désarticulé. Connie, qui applaudit depuis trente minutes à s’en rougir les paumes, l’invite à venir auprès d’elle. Malgré le bruit, son mari dort à ses côtés, bien droit sur sa chaise, les bras croisés et la tête en apesanteur vers l’arrière. Elle complimente Éric sur son dynamisme et son humour effervescent avant de le remercier une seconde fois de l’avoir sauvée de la toilette. Elle le prie de bien vouloir l’accompagner pour aller chercher quelques bûches, question de raviver le feu de joie. Étonné que cette tâche soit faite à bras d’homme, vu l’ampleur du feu, il la suit pour être serviable à nouveau.

Une fois près des immenses cordes de bois tout au fond du terrain, Connie lui envoie un regard libidineux...

Éric constate à sa grande surprise que la voisine rousse de leur campement est sur les lieux, debout au beau milieu de nulle part, à attendre.

— Mademoiselle voulait te parler de quelque chose en privé, alors je vous laisse, annonce Connie, avant de disparaître aussitôt.

— Hein ? Je comprends pas, s’étonne Éric, qui se retrouve dès lors seul, face à ladite fille, qui semble un peu penaude aussi. Elle débute en anglais :

— Allooo, ben euh, c’est ça, je t’ai trouvé super *cute*, quand je t’ai vu aux douches pis que tu m’as donné de l’argent pour continuer à baiser, pis là, je me disais que... je devais te remercier.

Elle avance vers lui pour l’embrasser sans plus de préambule.

Éric fige en sentant les lèvres de cette inconnue se plaquer sur les siennes. Ne sachant que faire, il répond à son baiser mollement, confus face à ce qui se passe et, surtout, face au pourquoi de la chose.

La fille cesse d'un seul coup.

— Faque, c'est-tu correct ? demande-t-elle au vide derrière elle, comme si elle parlait à un invisible messie. Ah, pis comme je te l'ai dit, je sais que tu t'es taponné en m'espionnant quand je fourrais dans ma tente.

Connie sort de derrière les cordes de bois pour dire :

— Oui, c'est beau, merci. Tu peux y aller. Bonne soirée !

— Faque, ça va être beau pour demain ?

— Oui, oui, va, va, mon petit !

— Bye ! Bonne soirée ! dit-elle à Éric en souriant avant de tourner les talons.

Tenant son téléphone à la main, Connie avance vers Éric, qui est toujours aussi déconcerté face à la situation.

— C'est quoi l'affaire, je comprends rien ?

— Regarde...

Connie lui présente alors une vidéo sans son de lui embrassant cette jolie fille près des cordes de bois, court métrage qu'elle vient tout juste de produire.

— Ce serait plate que ta blonde voie ça, hein ?...

— HEIN ? Pourquoi tu fais ça ?

— C'est toujours ben pas moi qui l'a embrassée, la petite rouquine... pis tu espionnes le monde dans mon camping aussi, en te taponnant ? Pas légal, ça... Je te propose un arrangement pour acheter mon silence. Tsé, je te trouve bien séduisant...

— Qu'est-ce que tu veux ? panique Éric, les yeux globuleux.

Elle approche d'un pas en baissant le col de son chandail sur son épaule, avant de se jeter à corps perdu sur lui pour se pendre à son cou tel un orang-outan en chaleur. Sous les secousses, les lumières de Noël se balancent joyeusement, maculant le visage vieilli de la femme de points gigotant bleus, verts et rouges. Ses poils disgracieux à quelques centimètres de son

visage et l'haleine de tabac froid qui émane de sa bouche font reculer Éric qui se dégage en tourbillonnant comme un limonadier.

— Ben voyons, madame ! ?

— Tu fais tout ce que je veux pour trente minutes pis c'est pas plus compliqué que ça... flashe-moi tes lumières, mon beau sapin ! T'es le roi de la forêt ! Mange-moi la chatte, ici, sur la corde de bois.

— PARDON ?

— Ta blonde saura rien, promis...



— Saint-siffleux-d'Exupéry !

— Crime-pof, jouais-tu dans un thriller psychologique pis t'as oublié de nous le dire ? C'est ben *heavy, man*, ton affaire, déclare Marc, qui peine à y croire. C'est pire que moi, ça !

— Mais, en même temps, je lui ai vu les yeux de proche, à la vieille, pis c'était pas sain sous les rétines, je vous jure. Une détraquée !

— Mets-en ! approuve Marc en se souvenant encore de son épisode épeurant sous-son-œil-sans-son-top dans l'arrière-boutique de la réception.

— Mais la rousse ? Pourquoi elle a fait ça ? se demande Mike. Pas fort, ça non plus.

Éric sourit mesquinement.

— Pour gagner de quoi, ouais...



Une petite voiture arrive alors à la réception. C'est le couple de voisins fornicateurs qui semble partir aussi. Personne ne sort du véhicule. La fille rousse baisse sa fenêtre pour crier à Connie :

— Faque c'est beau ? On peut y aller sans payer ?

Au moment où Caroline tourne les talons, Connie l'interpelle avant même de répondre à la fille qui vient de lui poser une question :

— Attendez, ma chère dame, j'ai un truc très important à vous montrer...

L'air paniqué, Éric s'approche d'elle et la coupe avec fougue :

— Non ! Je travaille pour l'Agence du revenu du Canada, pour votre information ! Avez-vous le goût que je conseille à mes collègues de l'Ontario de venir jeter un petit coup d'œil dans votre paperasse ?

Connie fige sur place.

— Tu... travailles... euh...

— Oui, madame ! ment Éric sans que personne comprenne à quoi tout ça rime.

— Qu'est-ce qu'elle veut me montrer ? Pourquoi tu dis que tu travailles là ? l'interroge Caroline, de plus en plus embrouillée face à tout ce micmac.

— Faque ? On peut-tu y aller, nous autres ? réitère la fille rousse, tannée de devoir attendre après tout le monde.

— Rien, rien, est folle, chuchote Éric à Caroline avant de se tourner à nouveau vers Connie en tendant la main avec confiance. Je veux ravoir mon 5 \$.

Les lèvres aussi froissées que son orgueil, Connie lui remet aussitôt l'argent en hochant la tête, avant de dire :

— Je vais vous appeler si je trouve votre four à *grilled-cheese*. J'ai votre numéro de téléphone dans la réservation. Bon retour !

Découragée, elle se tourne vers la fille rousse, qui s'impatiente à nouveau :

— C'est payé, que vous avez dit, avec ce que j'ai fait pour vous hier ?

— Oui, oui, c'est payé, allez-y, fait une Connie désœuvrée.

Heureux, son acolyte redémarre alors que la propriétaire retourne à son poste, la mine déconfite. En passant en auto près de lui, la rouquine dit à Éric par la fenêtre, en souriant à belles dents :

— Merci, mon beau sapin !



Abasourdi, Mike secoue la tête.

— J'ai jamais rien vu de la *game* !

— C'est *fucking* tordu, son affaire !

— Elle s'est essayée avec nous autres ben *chill*, pis comme ç'a pas marché, elle a concocté un plan diabolique pour le dernier prospect...

— Pas croyable... À moins que ce soit pas ça non plus la vraie version finale, finale ? doute Marc, étant donné qu'il avait lui-même caché la vérité à ses copains.

— Ouin ! Arrive-nous pas dans une semaine avec un aveu de trip à trois avec la vieille pis la nymphomane, je m'en remettrai pas ! déconne Mike.

— Arrêtez, j'ai peur qu'elle me retrouve ici pour me harceler, avoue Éric, la froideur au dos.

— Qui, ça, la nymphomane ? s'informe Caroline en entrant dans la cour, une bouteille de vin dans chaque main.

— HEIN ? crache Éric, qui se retourne, surpris de voir surgir les filles.

— On est stationnées dans la rue à cause des palettes de granules. Faque c'est qui, ça, la nymphomane ? répète Caroline, alors que Vicky et Katia embrassent leur chum.

— J'ai pas dit ça ? Je parlais de... euh...

— D'*Infoman*, l'émission avec Jean-René Dufort, on avait hâte que ça recommence, répond Mike à sa place en quittant les lèvres de Katia le temps de sauver son copain de la noyade.

Caroline fixe son conjoint avec grande suspicion, alors que les deux autres filles excitent leurs chums en balançant les sacs débordants de sushis sous leurs nez. Éric attend avec appréhension la réaction de sa blonde.

— Ah oui, c'est vrai que c'est bon, *Infoman*. Surtout les chroniques de Chantal Lamarre. Vous êtes vraiment avancés pour les granules ; on met ça au frigo pis on vous aide pour le reste, décide Caroline en embrassant son chum, lui enlevant ainsi une grosse épine de Damoclès du pied.



Malgré l'abondance débordant encore des plats sur la table, les estomacs de tous commencent à être bien remplis.

— Je suis rendue à onze sushis, je pense, commente Vicky. J'suis pleine.

— Oui, moi aussi, affirme Caroline en reculant sur sa chaise.

Déposant ses baguettes comme on dépose les armes, Marc regarde les filles à tour de rôle, un petit sourire narquois au visage.

— C'est quoi, ta face ? remarque Vicky en lui levant le menton.

— Il faut que je vous reparle du camping...

Une décharge électrique d'inconfort traverse la colonne vertébrale de Vicky, dont les joues deviennent aussitôt couleur tomate cerise.

— Pourquoi ? Ce qui se passe en camping reste en camping ! déconne Katia pour faire rire tout le monde. Sauf dans le cas de Ghislain, le prof de sciences...

— Ark, qui a couché avec Connie pendant genre dix ans...

— Ceci explique cela.

— Je veux que mon chum raconte encore son crime ! demande Katia en se collant contre lui. Le crime ! Le crime ! Le crime !

— Aaah, vous la savez, l'histoire, fait Mike, blasé.

— Moi aussi, je veux l'entendre encore !

— Vous êtes fatigantes.



Pas loin du feu de Noël, Éric se colle un peu derrière Marc, qui s'en étonne aussitôt :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Décolle, *man* !

— Elle me regarde encore...

En grande pompe, Mike le coupe et annonce aux deux gars :

— Savez-vous quoi, les gars ? Je crisse mon camp ! C'est assez d'être le cave qui attend que madame revienne de je sais pas où, faire je sais pas quoi. Y a toujours ben des limites ! Tsé, si elle en veut pas, de chum, pour être libre comme l'air, je vais y arranger ça en ostie, moi ! Bye !

Les gars figent en le voyant s'éloigner d'un pas agressif. Bouche bée, aucun des deux ne tente de le retenir.



En marchant, Mike pioche des pieds dans le chemin de terre comme s'il voulait y tracer des sillons agricoles. Il marmonne des propos incompréhensibles. À son passage devant le stationnement, une voix l'interpelle en anglais :

— Hé ! Viens ici, j'ai besoin d'aide.

Mike ne voit personne. Il ralentit le pas et avance doucement en demandant :

— C'est qui ?

Pas de réponse. Un type sort alors d'entre deux véhicules en criant :

— HALLOWEEN !

Mike recule et lève les deux poings pour se défendre de ce qu'il croit être une véreuse tentative de meurtre à la hache. Or, le type se met à rire en enlevant son masque. Mike baisse les bras.

— *Fuck you !* crie-t-il, insulté à souhait et fâché grave.

— Ta face... dommage, je vois mal, y fait noir.

Mike détaille un peu le voisin Tanguy qu'il voit de loin depuis le début de leur séjour. Il est dans la cinquantaine et porte un jean usé et un vieux chandail noir trop serré d'AC/DC. Voyant sa victime en colère, l'inconnu redevient tendre :

— Excuse-moi, c'est innocent, je sais. Je m'emmerde tellement solide icitte ! En plus, faut que je me cache.

— T'es en face de nous ? Avec tes parents ?

— Ben oui, je suis pogné ici avec mes vieux, tsé... mais tu le sais, t'es venu nous voler du bois avec ton clown d'ami.

Mike fige, pas certain de vouloir s'aventurer à défendre l'indéfendable.

— Pas grave, le bois, oublie ça, mais là, j'ai besoin de toi. Faut que tu me tiennes de quoi.

Il mobilise Mike en un rien de temps en lui mettant un grand entonnoir dans les mains. Il ouvre le bouchon du réservoir d'essence d'une première

moto et lui demande de tenir le cône bien droit, enfoncé dans l'ouverture. Il verse un kilo de sucre dans le réservoir.

Puis, ils recommencent pour la suivante et la suivante et la suivante...



— Ç'a aucun bon sens ! Mon chum fâché après moi qui ruine les motos du groupe rival, c'est quasiment romantique.

— Minute, c'est lui qui avait une dette de prison à régler avec eux autres. J'ai rien à voir là-dedans. Y est venu au camping Smith's juste pour ça, qu'il m'a dit, avec ses parents à cause de la libération conditionnelle. Son agent accepte juste les sorties avec eux autres comme chaperons.

— L'autre qui est rendu *chummy-chummy* avec le Tanguy maniaque prisonnier, rigole Éric.

— Pas tant que ça ; je sais même pas son nom pis y a toujours ben dissimulé les preuves de son crime sur mon terrain avant de siphonner notre char pis de sacrer son camp. Mettons que c'est pas ce que j'appelle un grand chum !

— Pis, c'est là que tu nous as vengés.



— Hé, mon beau garçon ! On a laissé plein de canettes pour toi dans notre poubelle, dans une belle boîte de bière en carton. T’iras vite les chercher !

Katia s’apprête à glisser la porte au moment où un type à longue barbe des Red Sharkies Riders arrive en trombe près de Riley. Il lui crache à moitié étouffé :

— Viens vite ! On s’est fait vandaliser des motos, hier soir !

Mike fait signe à Marc d’attendre avant de démarrer. Il sort la tête par la fenêtre pour dire aux motards :

— Regardez autour de la réception ici, on a vu Connie rôder dans le stationnement près des motos en s’en allant hier. On s’est fait siphonner le gaz de notre van, nous autres. C’est des pas fiables icitte.

Il remonte sa fenêtre et prie Marc :

— *Go !* On décrisse ! Pis vite !



— En voyant les sacs de sucre vides pis l’entonnoir le matin sur notre terrain, je me suis dit : « On va se faire casser la gueule ! » J’ai mis ça dans un sac, avec le tuyau pour siphonner notre gaz, pis je suis allé porter tout ça en arrière de la réception, quand y avait personne.

— Kin, l’agresseuse ! jouit Éric.

Katia, qui le trouve fantastique à travers sa criminalité de fond de ruelle, lui flatte le dos. Tout le monde trinque à cette douce vengeance.

Marc poursuit son idée :

— En fait, j’ai quand même de quoi à vous montrer...

— Ce que tu me disais dehors tantôt ? demande Mike.

Marc prend tout à coup un air extrêmement désolé. À un point tel que Mike panique un peu.

— Sacre, ç'a ben pas l'air de le faire.

— Crime-pof, non.

Vicky intervient :

— Mon chum, on dit plus « crime-pof » !

Sans s'occuper d'elle, Marc agrippe son téléphone portable qu'il fait tenir debout en l'appuyant sur le pot de sauce soya afin que tout le monde voie bien. Pour des raisons différentes, les trois filles ainsi qu'Éric blanchissent d'un ton ; des souvenirs lointains fusent de partout.

— Pas une affaire de nous autres dans le trouble, encore ? panique Caroline, dont le visage est rendu de couleur lait-de-poule-caillé.

— Regardez ça.

On aperçoit au départ un journaliste couvrant des manifestations antigouvernementales ayant eu lieu devant la colline Parlementaire à Ottawa, il y a quelques semaines. C'est au moment où ce dernier dit à la caméra qu'il y a peu de protestataires présents qu'un manifestant surgit près de lui sans invitation pour scander des propos incompréhensibles à la caméra.

C'est Sonny Bears qui brandit une pancarte sur laquelle on peut voir 5-6-7G avec un gros X rouge. Dans le coin supérieur droit est écrit en anglais : « Aerosmith me doit au moins cinq millions de dollars. » Il éructe en anglais un discours décousu à propos de ce vol de droits d'auteur jusqu'à ce que la caméra retourne vers le pauvre reporteur, qui ne semble plus savoir quoi faire avec ce dérapage hors sujet. Sonny rebrousse chemin pour rejoindre des copains antitout qui se font des accolades solidaires. Le caméraman filme alors Sonny de dos, qui s'éloigne sur les mots de conclusion du journaliste renvoyant la balle à la salle de nouvelles. Le topo se termine sur un gros plan du dos de la pancarte de Sonny Bears, laquelle tient en place avec du ruban adhésif rouge sur le cuit *grilled-cheese* de Mike.

— NOOONNNN !

Katia lui prend l'avant-bras alors que tous ont le goût de rire comme des hyènes.

— T'es déçu ?

— Déçu ? C'est pas le mot ! Déçu, c'est quand tu trouves pas de place de stationnement dans ton coin habituel, proche de la porte. Moi, je suis scandalisé ! En beau sacrement, même ! Je vais aller à la prochaine manif pour reprendre mon dû ! Eille, c'est du patrimoine familial de grande qualité, ça !

Pour permettre à Mike d'entamer un semblant de processus de deuil, tous se taisent un petit instant jusqu'à ce que Marc ajoute :

— Y a une deuxième affaire... pis c'est pas mal moins drôle.

— Ben mon cuit *grilled-cheese*, c'était pas drôle pantoute ! s'offusque Mike, qui trouve que l'ensemble du groupe manque clairement de compassion face au crime dont il a été victime.

Katia analyse Marc un petit moment pour en conclure :

— Tu bluffes ! T'as pas d'autre vidéo pis tu nous fais languir. Des drames peuvent pas arriver chaque fois qu'on met le bout du nez dehors, quand même.

Marc la corrige :

— Pas une vidéo. Des photos.

— De nous autres pis de la gang là-bas ? Pfft, je m'en fous comme de l'an quarante, on passait par là par hasard parce qu'on dormait dans le camping. À moins de me voir le nez plein de farine en train de danser toute nue sur la roue arrière d'une Harley, ça me stresse pas une miette.

Mike, qui est toujours enragé, en rajoute :

— T'as fait ça en plus ? Super !

— Ben non !

— Attendez, je vais vous montrer, poursuit Marc en pianotant sur son écran pour rejoindre Instagram. Voir qu'une organisation criminelle sérieuse a un Instagram...

— On y apprend juste qu'ils sont tous pesco-végétariens. C'est surtout pour narguer la police, leur page, annonce Katia, qui avait aussi trouvé la

page sans réellement fouiller dessus.

— Êtes-vous prêtes ?

— Accouche, là ! répète Katia, alors que les deux autres filles se terrent dans le mutisme.

Marc approche son téléphone et fait défiler des photos. On y voit le tatoueur à verres fumés à l'œuvre. Caroline se penche sur le texte accompagnant sa photo.

— Ça veut dire quoi, donc, *blind* ?

Katia fige un peu sur place, avant de répondre :

— Aveugle.

— QUOI ?

— Il voyait rien ?

— Mais, en même temps, le travail est bien fait, il est bon, déclare Vicky.

— Attendez, je continue.

Marc poursuit la rotation de photos ; on peut y voir en gros plan des crânes chauves, des nuques, des avant-bras et diverses autres parties du corps. Toutes, sans exception, présentent un tatouage de trois sapins identique à celui des filles. Marc montre d'autres photos. Aucun doute, tous les membres en règle de l'organisation criminelle semblent porter ledit tatouage en guise de signe distinctif d'appartenance.

— Non ! fait Caroline en agrippant le téléphone pour voir de plus près.

Katia laisse tomber ses épaules sur le plancher alors que Vicky se prend la tête à deux mains.

Marc, qui sourit en coin, demande :

— Qu'est-ce que vous choisiriez, les filles, entre dormir une nuit en forêt avec des ours pis un cougar ou être publiquement membre en règle d'une organisation criminelle ?



OceanofPDF.com

- ^{4.} *Le Petit Dubois illustré* : (Péj.) Se dit de mouvements faits dans un sac de molleton prédisposant tout être humain adulte à développer une claustrophobie sévère.
- ^{5.} Je sais, c'est redondant, mais j'ai pas le choix. Quelqu'un a déjà dormi sur un matelas gonflable qui ne dégonflait pas durant la nuit ? Ah, ben voilà ! Je me dois d'être réaliste.
- ^{6.} Ouch ! Pas un beau souvenir, ça, les gars, hein ? #cequisepasseaVegas
- ^{7.} *Le Petit Dubois illustré*, section « Plein air » : Se dit d'un animal à éviter, si possible, sinon, consultez Google pour connaître le mode d'emploi suggéré pour survivre, variant selon chaque espèce. En l'absence de réseau, priez qui vous voulez.
- ^{8.} *Le Petit Dubois illustré*, section « Expressions consacrées » : Oui, je sais, c'est fort de sens, tout en subtilité et rempli d'intelligence.
- ^{9.} Qui connaît un fatigant tout le temps en train de gosser avec ce genre de bébelle là, à qui on aurait le goût de donner un coup en arrière de la tête avec ? *Allo, el beau-frère...*
- ^{10.} *Le Petit Dubois illustré*, section « Expressions consacrées » : Wow. Du pur génie, encore...
- ^{11.} Note à l'équipe de révision : Ma phrase sonne drôle. On comprend bien que c'est la queue des sacs, oui ?
- Réponse de l'équipe de révision : Incise de belle construction ; il suffit de la lire vite sans réfléchir. Si le monde pense croche, on les juge.
- ^{12.} Lire *Mali et le raton poltron* – pour tout-petits – pour connaître la VRAIE version des ratons. Sans censure.
- ^{13.} Note à l'équipe de révision : Écrit de même, on dirait que ce sont les gars qui reçoivent le tisonnier dans le ventre. À voir.
- Réponse de l'équipe de révision : On le laisse de même, on trouve qu'ils le méritent.
- ^{14.} *Le Petit Dubois illustré*, section « Expressions consacrées de qualité » : Ramenez-moi *Piment fort* que j'écrive les textes.
- ^{15.} *Le Petit Dubois illustré*, section « Expressions consacrées sur la conscience sociale à géométrie variable et les enjeux environnementaux repoussés à plus un jour après la fin du monde ».
- ^{16.} *Le Petit Dubois illustré*, section « Adjectifs/titres professionnels/talents » : Terme pouvant aussi être employé comme nom pour désigner la fille qui imite parfaitement le son d'un skidoo 454 après trois verres de vin. #faitvécu#salutCarine
- ^{17.} *Le Petit Dubois illustré* : Pas le choix, car voisinale sonne comme une partie du corps méconnue près de la gorge : « Vous avez une inflammation des glandes voisinales », pis voisinique donne trop le goût d'aller dans le Sud : « Les paysages balnéaires à couper le souffle de la Voisinique vous émoustilleront. »
- ^{18.} Note à l'équipe de révision : Ici, c'est *emballé* dans le sens de « motivé », mais l'image, c'est « emballé comme un cadeau ». Ça marche-tu ?
- Réponse de l'équipe de révision : Ça marche autant que de souhaiter qu'un jour les poules aux œufs d'or pas de tête aient des dents...
- ^{19.} Sigle de « bière de route », c'est du jargon régional courant.
- ^{20.} À l'étude ; celui-là n'est pas coulé dans le béton, par contre. Je trouve que ça fait un peu « picotine » et c'est rendu presque un crime de fumer. Je voudrais pas me faire poursuivre...
- ^{21.} Wow, touchant. #PetitDuboisillustré #Expressionsconsacrées
- ^{22.} Ben oui... me semble ! À d'autres...
- ^{23.} Note à l'équipe de révision : La phrase écrite de même, on dirait que le père Noël se pogne le paquet devant les enfants. Suggestion ?
- Réponse de l'équipe de révision : Préfères-tu : « ... le père Noël se retrouve alors la poche

dangereusement écartelée entre les planches lousSES du quai et l'embarcation » ?

- ²⁴. En évaluation. Section du dictionnaire à déterminer : Sérieux, lui, je suis pas sûre du tout. Dedans, il y a le mot... Non, pas certaine. À suivre.
- ²⁵. Adjectif en voie d'être consigné dans le *Petit Dubois illustré*, et sans définition parce que c'est évident. J'attends juste l'appel de Dany Laferrière, en direct de l'Académie française, pour officialiser ça. Une affaire de rien.
- ²⁶. Référence de vieux.
- ²⁷. Oui, oui, c'est normal que vous ayez un haut-le-cœur. Et un possible début de mal de bloc. Son cocktail, ça le fait pas, non.
- ²⁸. Note pour le *Petit Dubois illustré* : expression consacrée venant avec une potentielle vente de droits à explorer ; produit publicitaire pressenti : Cialis.
- ²⁹. Ben euh... #Vegas #bruitdecricquet
- ³⁰. Passé minuit serait techniquement JOUR 4, mais je garde JOUR 3 pour faire simple. Dans le sens de « faire ça simple », pas comme on dit au Lac, en tout cas.
- ³¹. *Le Petit Dubois illustré* : Synonyme de noélisable qui réfère spécifiquement au volet musical et dansant de la soirée.
- ³². *Le Petit Dubois illustré*, section « Expressions consacrées sur le thème “vin et difficultés” ».
- ³³. Moi itou.
- ³⁴. Note à l'équipe de révision : Les gens, là, pas les hémorroïdes, c'est-tu clair ? Réponse de l'équipe de révision : C'est correct les hémos, ça va prendre moins de place su'a couverture.



CAROLINE, KATIA ET VICKY

expérimentent pour la toute première fois les joies et aléas du camping traditionnel, en compagnie de leur tendre concubin. Rêvant d'une nature sauvage sous une voûte étoilée, de balades en canot sur un lac miroitant l'azur et de s'mores fondant doucement au-dessus de la braise au son d'un air de Johnny Cash, nos juilletistes découvriront à leur grand désarroi une réalité quelque peu discordante.

Alors qu'ils débarquent au camping Smith's, *in Ontario*, en pleines festivités du Noël des campeurs, les trois duos ne pourront faire autrement que de se mêler à la kermesse. À travers une pléiade de personnages pour le moins singuliers, ils en verront de toutes les couleurs, se moquant entre eux de cette curieuse mascarade.

Or, cette soirée plus qu'étrange ne sera rien en comparaison de la redoutable épreuve qui s'ensuivra. Les couples devront, le temps d'une nuit, dompter Dame Nature, et ce, sans arsenal de survie. Ils feront face à une rusticité des plus arides, agrémentée d'une proximité – non consentante – avec la faune qui rôde furtivement...

Mais comment ont-ils bien pu se retrouver en si mauvaise posture ? Est-ce la faute des filles et de leurs fréquentations peu recommandables, ou plutôt celle des gars, étant donné leur légendaire planification défailante ?

Espérons que nos survivalistes du dimanche feront mentir l'adage populaire voulant que « la nature gagne toujours ».

Enjoy your stay!



Fidèle à sa verve inimitable, la reine du roman humoristique Amélie Dubois nous propose un seizième livre, nous transportant en plein cœur d'une forêt prometteuse de péripéties en tous genres. Une aventure rocambolesque animée par l'ADN de sa populaire série qui fait légende.

Est-ce qu'Amélie est une habituée des excursions de camping ? Oui, clairement plus que nos six joyeux lurons.



OceanofPDF.com